PQ
2382
.P2
F63
1891
SMRS

fragile !

[Erreur de pagination pp. 126-127

papier usé et fragile
handle with care !

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

CHEFS-D'ŒUVRE FRANÇAIS ET ETRANGERS

LA FOLIE ESPAGNOLE

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lafolieespagnole00piga

PIGAULT-LEBRUN

LA FOLIE ESPAGNOLE

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
3, PLACE DE VALOIS, 3

1891
Tous droits réservés

LA FOLIE ESPAGNOLE

I

Le Cid, si fameux encore en Espagne et que nous ne connaissons guère que par l'un des chefs-d'œuvre de notre grand Corneille, le Cid avait chassé les Musulmans de Valence et de Tolède. Quelques efforts de plus et le mahométisme disparaissait de ce continent ; mais il fallait de l'union, et l'Espagne était divisée en plusieurs royaumes dont les rois ne s'accordaient point entre eux, ce qui souvent est arrivé depuis et arrivera encore : modération et royauté ne seront jamais synonymes.

Don Ramire, roi d'Aragon, avait pris les armes contre celui de Castille. Il avait appelé sous ses drapeaux ses grands et sa noblesse. Les comtes d'Aran et de Cerdagne, jeunes seigneurs catalans tous deux beaux, fiers, pleins d'ardeur et brûlant de se signaler, étaient cependant retenus dans leurs domaines par des motifs bien excusables. Le comte d'Aran était marié depuis un an à une jeune dame qu'il aimait passionnément. Elle venait de le rendre père d'un fils qui annonçait, dès le berceau, les traits touchants et chéris de sa mère. Cerdagne adorait Léonore de Lampurdan, jeune veuve riche, aimable, et qui unissait la sensibilité naturelle à son sexe aux singularités qui distinguent les siècles de la chevalerie.

D'Aran était heureux. Cerdagne allait le devenir

et souvent les plaisirs du cœur l'emportent sur les jouissances de la gloire. L'appel de leur roi avait réveillé en eux l'antique valeur espagnole ; mais ils mettaient dans leurs apprêts cette lenteur qui annonçait le regret de s'éloigner des vallées de la Catalogne.

Mme de Lampurdan mit un terme à tant d'incertitudes. « Partez, dit-elle à Cerdagne, ou je romps avec un amant qui semble me préférer à l'honneur. Partez, et ne me revoyez que quand vous aurez mérité ma main, que je jure de vous conserver. » Son caractère était un mélange de tendresse et d'héroïsme ; elle était ferme dans ses résolutions : elle se renferma dans son château, en interdit l'entrée à Cerdagne, et, pour dernière expression de sa volonté, elle lui envoya une écharpe décorée de ses couleurs.

Les châteaux de Cerdagne et d'Aran n'étaient guère qu'à quinze lieues l'un de l'autre. L'amant de la fière Espagnole vole chez son ami : il en attendait des consolations ; il le trouve occupé à vaincre la résistance d'une épouse, qui, pour le retenir, usait des moyens les plus forts ; elle pleurait et lui présentait son fils. Qui pourrait la condamner! elle était mère. D'Aran la chérissait tendrement, je l'ai dit : mais aime-t-on son épouse de la même manière que sa maîtresse? Il s'arrache des bras de la comtesse, il revient à elle, il la comble des plus tendres caresses, il s'éloigne de nouveau ; un cri de l'enfant le ramène, il s'échappe enfin en essuyant une larme, et il entraîne Cerdagne sur ses pas.

Leurs écuyers, leurs bannières, leurs armures, leurs palefrois, se rencontrent au village de Cenet. D'Aran y avait envoyé les siens, et ceux de Cerdagne le suivaient de loin par ordre de Mme de Lampurdan. Ils traversent la Catalogne et arrivent à Saragosse, où don Ramire assemblait son armée.

Le bon roi Ramire, qui avait été moine pendant quarante ans, n'avait pas appris à faire la guerre dans un cloître : il ne se souciait pas trop d'en braver les dangers, mais il voulut au moins en avoir une idée, et ce fut au milieu des tournois et des fêtes qu'il prépara une invasion en Castille.

Cerdagne et d'Aran étaient partout, et partout on ne voyait qu'eux. Personne ne brisait une lance avec autant d'adresse ; personne ne dansait une sarabande avec autant de grâce ; personne ne donnait autant d'inquiétude aux pères et aux maris. Cerdagne surtout, plus vif, plus sémillant, d'un esprit plus cultivé, n'avait qu'à se montrer pour plaire, et plus d'une matrone lui fit même des avances de la part de très belles dames qu'il n'avait pas distinguées, car enfin un joli homme n'est pas de fer.

Ce n'est pas qu'il oubliât sa charmante veuve, ni d'Aran sa respectable épouse ; mais il est des privations que la jeunesse ne supporte pas, et le moyen de refuser quelques complaisances à des princesses qui veulent bien les solliciter ? Mme de Lampurdan avait donné à Cerdagne un écuyer qui lui était tout à fait dévoué, et qui lui rendait un compte exact des infidélités de son maître. Toujours singulière, elle s'en applaudissait. « Il est bon, disait-elle, qu'il connaisse plusieurs femmes, je gagnerai à la comparaison, et, s'il en est qui m'égalent en beauté, je les surpasserai toutes en tendresse, en égards, en prévenances, et surtout dans l'art heureux de chasser l'uniformité qui tue le sentiment, en me montrant toujours nouvelle. »

Quand Cerdagne était dans l'ivresse d'une nouvelle passion, elle ne lui écrivait pas ; quand il commençait à bâiller auprès de sa belle, la correspondance s'engageait de nouveau. Le jeune comte rendu à lui-même écrivait des lettres de feu, et

Mme de Lampurdan disait en souriant : « Ces femmes-là ne flattent que les sens; moi seule ai su toucher son cœur. »

Après avoir bien fait la petite guerre, il fallut entrer en campagne. A peine Cerdagne et d'Aran furent-ils sortis des murs de Saragosse, qu'ils oublièrent les plaisirs frivoles qui volaient pour ainsi dire au-devant d'eux. Cerdagne regardait son écharpe blanche et rose qui lui rappelait sa chère Léonore ; il répétait les derniers mots qu'elle lui avait adressés ; il soupirait après les combats pour se montrer digne d'elle ; il faisait des vœux pour la fin de la guerre d'où dépendait l'instant de son bonheur.

Il est plus aisé de conduire un diocèse qu'une armée. Après trois ans de combats, dont je ne vous ferai pas le détail, dans lesquels d'Aran et Cerdagne se signalèrent constamment, mais dans lesquels aussi le prêtre-roi eut presque toujours le désavantage, la Navarre fut enlevée à la couronne d'Aragon, passa depuis, par des mariages, aux comtes de Champagne, ensuite à Philippe le Bel, fut annexée à la couronne de France, et se fondit enfin dans la monarchie espagnole.

Pendant ces trois années, le galant Cerdagne avait séjourné dans plusieurs citadelles, où l'amour s'introduisait avec lui. Son armure bronzée et damasquinée en or, son panache blanc, sa contenance fière frappaient d'abord les yeux : levait-il la visière de son casque, il fixait tous les cœurs. Le raisonnement de sa belle Léonore fut justifié à la fin. « Ma foi, dit-il un jour à son ami d'Aran, les femmes qui me recherchent n'aiment en moi que le plaisir. Celle-là seule sait aimer, qui sacrifie ses désirs à sa vertu, à l'estime publique, et surtout à celle de l'homme qu'elle a l'intention de fixer, et cette femme est Léonore de Lampurdan : elle est la plus respectable, comme la plus belle de

toutes celles que le hasard a présentées à mes yeux. La paix est faite, je me fixe à jamais et je l'épouse. »

Bien que le prêtre-roi eût perdu dans cette guerre une assez belle partie de ses États, il n'en prétendit pas moins récompenser dignement les guerriers qui l'avaient suivi. Au défaut de terres, de pensions que l'état de ses affaires ne lui permettait pas de donner, il se rejeta sur les décorations, qui ne coûtent rien, et qui flattent bien plus les grands qu'une augmentation de fortune dont ils n'ont que faire.

Pendant qu'on se battait en Aragon et en Castille, les Maures, habiles à profiter des divisions des Chétiens, avaient repris Valence. Des moines de l'ordre de Cîteaux, assez nombreux et assez puissants pour fournir aux frais de la défense de la ville de Calatrava, armèrent leurs frères lais, leurs domestiques, leurs paysans, qui combattirent sous le scapulaire. Telle fut l'origine de cet Ordre militaire et religieux de Calatrava, qui eut tant de lustre pendant plusieurs siècles, dont les statuts permettaient de se marier une fois, et dont il ne reste plus que quelques Commanderies que le roi d'Espagne confère à qui bon lui semble.

L'Ordre de Calatrava avait besoin, à son origine, d'un grand maître qui lui donnât autant de consistance que d'éclat, qui en ennoblit la marque distinctive la portant lui-même, et qui la fît ainsi désirer aux seigneurs de sa cour. Les moines de Cîteaux devaient la préférence au roi d'Aragon qui avait été leur camarade, et le bon Ramire, flatté de leur déférence, accepta un titre qui l'allait mettre à même de récompenser ses chevaliers sans frais. D'Aran et Cerdagne retournèrent dans leurs châteaux, avec la croix de l'Ordre au cou.

Mme d'Aran et la belle Léonore, tendres, sages, et par conséquent fidèles, ne purent résister au dé-

sir de se réunir plus tôt, l'une à son époux, et l'autre à son amant. Elles se voyaient fréquemment pendant l'absence de leurs messieurs : confidences d'amour sont un besoin pour deux cœurs sensibles ; soirées d'hiver sont moins longues quand la conversation est attachante.

Nos deux belles travaillaient dans une des salles du château d'Aran. Les petites maîtresses de ces temps reculés ne connaissaient pas la bougie, et la chandelle ne s'allumait que les grands jours. Une lampe à trois becs, d'un cuivre très clair, était suspendue par une chaîne de laiton à une voûte rembrunie, que décoraient des étendards et des timbales pris sur les Maures par les premiers comtes d'Aran ; des chaises d'érable à grands dossiers, une grande table de noyer formaient l'ameublement : le fauteuil du seigneur était là, et personne ne s'y était assis pendant son absence : c'eût été une espèce de profanation dans un siècle où les femmes ne rougissaient pas encore de reconnaître leur maître dans leur époux.

Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus, car je veux être lu de nos beautés modernes, qui trouvent tout simple de mener leurs maris par le nez, de dissiper leur fortune, de faire assez souvent pis, qui crient au ridicule, au scandale, si le cher homme pense seulement à rétablir chez lui l'ordre et la décence, et qui ont incontestablement raison : car enfin, d'autres temps, d'autres mœurs.

Les deux dames étaient donc assises sur de simples chaises, brodant près de la table ; leurs demoiselles, placées à une distance convenable, cousaient en silence (les suivantes de ce temps-là savaient se taire), lorsqu'un homme armé de pied en cap se présenta dans la salle. C'était l'écuyer que Mme de Lampurdan avait donné à son cher Cerdagne. Il s'était détaché à l'instant où la paix venait d'être conclue, et avait marché aussi vite qu'on le

peut faire sans relais et sans chevaux de poste : nos aïeux n'avaient pas toutes leurs aises.

Pendant que l'écuyer festoyait sur le bout de la table un reste de pâté de sanglier que lui avait présenté avec une jolie révérence une des demoiselles de Mme d'Aran, il contait, dans certains intervalles, les faits et gestes des deux amis, et les dames laissaient tomber leur ouvrage, se penchaient vers lui, l'œil fixe et leurs lèvres purpurines entr'ouvertes : leur sein palpitait à la peinture vive et animée des dangers, le sourire reparaissait au détail d'une victoire : une noble fierté parut sur leur visage quand elles se représentèrent un époux et un amant recevant de leur roi et l'accolade et la Croix de l'Ordre de Calatrava ; mais au mot *paix*, que personne n'avait entendu encore dans ce canton, à la nouvelle du licenciement de l'armée, Mme d'Aran tombe à genoux pour remercier le ciel, et la belle Léonore ordonne qu'on apprête à l'instant sa plus vigoureuse haquenée. « Où voulez-vous aller ? lui dit son amie. — Au-devant de Cerdagne. — Il fait nuit. — Que m'importe ? — Et les brigands ? — Craint-on quelque chose quand on aime ? »

Mme d'Aran eût rougi de ne pas faire pour son époux ce que Léonore faisait pour son amant. Suivantes, pages, valets, tout est en l'air dans le château. Les armoiries sont renversées pour chercher des équipages de voyage ; le pavé des écuries raisonne sous les grosses bottes des piqueurs ; les cuisiniers chargent le fourgon de viandes froides et de bon vin : les valets s'arment à la hâte ; le cornet à bouquin se fait entendre, le pont-levis se baisse, nos amazones sont en route.

La nuit est froide, l'amour l'échauffe de son flambeau, le chemin est difficile, l'amour l'aplanit ; on mesure l'intervalle qui sépare encore du bonheur, l'amour le remplit en y plaçant l'espérance.

En parlant, chantant, mangeant le jour, en reposant la nuit dans le fourgon, on avançait sur les renseignements que donnaient des pelotons de soldats qui s'en retournaient gaiement chez eux, et qu'on rencontrait de distance en distance. Quelquefois il fallait payer leur avis par l'abandon d'une hure ou d'un filet de chevreuil : quelquefois il fallait entendre des propos grivois qui déplaisent toujours aux dames, à ce qu'elles disent ; Mais Léonore avait du caractère, et se mettait au-dessus de ces détails : elle inspirait son courage à Mme d'Aran.

Cependant elles avisèrent de se voiler et firent bien, car la soldatesque, qui peut tout, respecte moins une femme de qualité qu'une grisette. Un certain capitaine Diégo, surnommé le dévirgineur, accompagné d'une trentaine de drôles de sa trempe, se trouva au point du jour en face du fourgon, et lorgna les demoiselles suivantes. Tout était bon au capitaine en temps de paix : mais, après trois ans de guerre et de privation, à une grande distance de toute habitation, dans un temps où il n'y avait ni grands chemins fréquentés ni maréchaussée, où les différends se terminaient à la pointe de l'épée, quelle trouvaille pour le capitaine et sa bande, que sept à huit filles, toutes jolies, bien qu'elles ne valussent pas leurs maîtresses !

Il les invite à descendre sur l'herbe verdoyante. Des cris d'abord, comme cela se pratique, et ensuite la résignation : car enfin toutes les femmes ne sont pas obligées d'être des Lucrèce. Il est des cas, d'ailleurs, où ce joli péché cesse d'en être un, selon l'avis des plus savants casuistes ; témoin Judith, qui forniqua en sûreté de conscience avec Holopherne, parce qu'il fallait sauver Béthulie ; sainte Marie Égyptienne qui, faute d'argent, paya de sa personne le batelier qui la passait, car toute peine mérite salaire ; et notre grand'maman, Eve elle-même, n'a-t-elle pas commencé à mettre la fornication en

honneur ; car enfin, lorsqu'elle était seule avec le grand-papa, qui diable avait pu les marier ?

Les pages et les valets des deux dames s'étaient présentés d'abord pour s'opposer aux desseins du capitaine, et sa redoutable épée les avait dispersés, comme le vent chasse et roule les feuilles mortes. Quelle extrémité pour des filles d'honneur ! Elles faisaient de leur mieux pour ne pas pécher, en ne s'unissant point d'intention, et n'y réussissaient pas toujours. Les dames qui occupaient le fond du fourgon, s'étaient hâtées, avant que les demoiselles en descendissent, de se tapir sous une couverture de soie verte brochée d'or : les demoiselles, jalouses de prouver leur dévouement à leurs maîtresses, en supportant seules ces outrages multipliés, ne disaient pas un mot qui pût déceler les dames : les dames, fatiguées d'une position très gênante, l'une avait le manche d'un gigot qui lui rentrait dans les reins, l'autre s'était assise sur une paire d'éperons qui se trouva là par malheur, les dames faisaient des mouvements qui ne furent aperçus que lorsque le capitaine et ses gens furent susceptibles de quelque attention. Heureusement pour elles, les combattants étaient absolument hors de combat, car elles eussent obtenu la préférence qu'elles méritaient à tant d'égards. Le capitaine Diégo passa son chemin, en jurant de dépit de n'avoir pas fait perquisition dans ce chariot, en se plaignant de la nature qui mettait des bornes à ses exploits : les dames le virent s'éloigner avec un sensible plaisir, bien qu'un homme aussi valeureux ait toujours quelque attrait pour le sexe ; mais nos dames n'avaient de leur sexe que les vertus.

Elles consolèrent leurs demoiselles qui prétendaient être au désespoir de cette aventure, et qui ne se cachaient pas quand on rencontrait un nouveau peloton, parce qu'il était de leur devoir de s'immoler pour leurs maîtresses. *A quelque chose*

malheur est bon. Des œuvres du capitaine Diégo naquirent, au bout de neuf mois, deux chenapans qui ne valurent pas mieux que leur père, qui eurent des enfants qui ne valurent pas mieux qu'eux, et à la sixième génération sortirent de cette illustre souche Cortez et Pizarre, qui allèrent en Amérique égorger, à la plus grande gloire de Dieu et de l'Espagne, douze millions d'hommes qui n'avaient qu'un seul tort, celui de n'être pas les plus forts.

Deux femmes échappées à un semblable péril, le plus terrible qui puisse menacer des femmes d'une certaine façon, doivent nécessairement de la reconnaissance au ciel qui les a visiblement protégées. Nos dames promirent une neuvaine à saint Jacques de Compostelle, le plus grand saint du paradis, à ce qu'on assure en Espagne : et en entrant dans cette ville de Benavarri, dont je vous parlais tout à l'heure, elles mirent pied à terre pour se rendre à l'église principale, et commencer l'exécution de leur vœu. Une pluie épouvantable survint, les incommoda beaucoup, mais ne leur parut qu'un moyen dont le patron se servait pour éprouver leur ferveur. Deux chevaliers, bien montés, accompagnés d'une suite nombreuse, se montrent dans l'éloignement ; nos belles comtesses distinguent leurs couleurs, les armures, et enfin Cerdagne et d'Aran. Elles oublient le capitaine Diégo, saint Jacques de Compostelle, et la pluie : elles courent, elles prononcent les noms chéris ; d'Aran et Cerdagne les entendent, les reconnaissent, sautent de leurs palefrois ; ils sont dans les bras les uns des autres : ils se pressent, ils s'enlacent : un doux frémissement agite tout leur corps ; soupirs brûlants sont le seul langage qu'ils emploient : quel autre vaudrait celui-là ?

Cependant d'Aran, qui n'était plus que le mari de sa femme, la conduisait insensiblement dans un lieu où ils pussent au moins causer à couvert.

Cerdagne, malgré ses infidélités, n'avait pas cessé d'aimer sa belle Léonore, et le premier coup d'œil de la charmante veuve avait ajouté à la vivacité de ses feux. Cependant l'eau qui tombait à flots s'amassait entre sa cuirasse et sa cotte de mailles ; bientôt elle perça le pourpoint et emplit le haut-de-chausses. Il n'est pas d'amour qui tienne contre cette froide et subite immersion. L'ivresse de Cerdagne se dissipa aussitôt ; il présenta la main à sa belle pour la conduire dans un endroit plus convenable. « Il y a trois ans que vous ne m'avez vue, lui dit Mme de Lampurdan, et vous vous apercevez qu'il pleut !... vous ne m'aimez pas. — Je ne vous aime pas ! ô ciel ! — Point de mots : des choses. — Quelle preuve exigez-vous de mon amour ? Faut-il armer mes vassaux et mes domestiques, aller seul avec eux attaquer et reprendre Valence, défier le roi maure en combat singulier, le pourfendre ou l'amener à vos pieds reconnaître que vous êtes la plus belle, et qu'il s'estime heureux d'être vaincu par vous ? faut-il... — Il faut vous taire pendant un an. — Comment ? Madame... — Je vous aime trop pour exposer votre vie, et je me soucie fort peu que votre roi maure me trouve belle ou non, mais je veux qu'un effort pénible me prouve que vous ne me confondez pas avec ces belles dames qui ont cru avoir votre cœur que peut-être je ne possède pas plus qu'elles. — Vous me feriez l'injustice... — Si vous proférez un mot de plus avant le délai prescrit, Léonore de Lampurdan est perdue pour vous. »

Quelque amoureux qu'on soit, il est dur de se soumettre à une épreuve aussi bizarre, surtout quand on joint aux formes aimables qui nous font rechercher, cette gaieté naturelle qui a sans cesse besoin de s'épancher. Cependant, si les maris du douzième siècle trompaient, tourmentaient, désolaient leurs femmes, comme ceux du dix-huitième,

les amants tremblants devant leurs belles, aveuglément soumis à leurs moindres volontés, ne savaient qu'obéir quand elles avaient prononcé. Ce respect extraordinaire était un reste du culte que les Gaulois et les Germains rendaient à un sexe en qui ils reconnaissaient quelque chose de divin. Un amant rebelle ou parjure était dans les fastes de la chevalerie une chose inouïe, qui entraînait nécessairement la dégradation. Aussi, voyait-on alors autant d'amants parfaits, qu'on voit maintenant d'usuriers en France, de penseurs en Angleterre, de paresseux en Espagne, de buveurs en Allemagne, de fourrures en Russie, etc., etc.

Bien que Cerdagne fût un parleur et un parleur aimable, il tenait à ses éperons, à sa croix de Calatrava, et surtout à sa charmante veuve. Un mot l'aurait fait traduire devant une cour d'amour qui lui eût tout ôté à la fois. Il se décida donc à se taire, mais il tenta un dernier effort qui ne pouvait pas le compromettre. Il tire ses tablettes, car il était savant pour le temps où il vivait : il lisait fort bien, et écrivait assez lisiblement. « Je vous permets de m'écrire, lui dit Mme de Lampurdan : je vous promets de vous répondre, et même de vous parler : mais je vous défends de faire connaître à qui que ce soit, que c'est par mon ordre que vous êtes muet, ni de penser à l'hymen avant l'expiration de l'année. » Sans s'occuper davantage du mauvais temps, Cerdagne, désespéré de la double peine, improvisa quatre ou cinq vers, aussi mauvais que tous ceux qu'on faisait alors. Il les présenta sa Mme de Lampurdan qui, charmée de se voir célébrée en vers pour la première fois, lui présenta sa main à baiser : elle lui devait quelque adoucissement. Elle s'appuya sur son poignet, couvert de son gantelet, et le conduisit dans le palais où s'étaient retirés M. et Mme d'Aran. L'eau coulait de toutes les parties de leur corps : on rit beaucoup de

cette ardeur, qui les avait rendus insensibles à un orage tel qu'on n'en voit pas un semblable en dix ans. Pour toute réponse, Mme de Lampurdan fit avancer le fourgon et ses femmes, et fut se sécher dans une salle voisine. Cerdagne, qui voulait paraître aimer la pluie depuis un moment, n'entendait pas se changer; il regardait d'Aran et sa femme d'un air bête; il se pincait les lèvres pour ne pas rire, et répondait par signes à tout ce qu'on lui disait. D'Aran l'aimait véritablement; il s'alarma tout à coup, s'écria que l'amour avait rendu Cerdagne fou. Cerdagne répondit à cela par un grand éclat de rire, qui confirma son ami dans son opinion: l'alarme se répandit dans le château: on courut chercher le médecin le plus renommé de Benavarri, qui accourut, suivi d'un frater et de deux apothicaires: car ces gens-là courent toujours où il y a beaucoup à gagner. Le médecin prit la main de Cerdagne, qui le laissa faire. Inspection faite du pouls, le docteur déclara qu'il y avait dérangement à la glande pinéale, et Cerdagne lui rit au nez; le docteur plus convaincu que jamais par cette irrévérence, ordonna au frater d'ouvrir la veine et aux apothicaires de préparer et de mettre en place des laxatifs; Cerdagne n'entend pas pousser la plaisanterie aussi loin; il jette la trousse du frater au feu, la perruque du docteur par la fenêtre, et les deux apothicaires à la porte.

Le docteur prononce que ce genre de démence vise à l'hydrophobie, et qu'il faut lier le malade. A ce mot, Cerdagne entre vraiment en fureur et saute sur son épée. Ses gens désolés s'arrêtaient devant lui sans savoir quel parti prendre; d'Aran pleurait, et avait aussi tiré son coutelas à tout événement; le docteur, le frater, les apothicaires, des harts à la main, sautillaient autour de Cerdagne qui les écartait à grands coups de plats d'épée; Mme d'Aran inutile jusqu'alors au tableau, avait pris le

parti de s'évanouir pour le compléter. Le désordre était au comble, lorsque Mme de Lampurdan rentra, brillante de son propre éclat et de celui de l'habit qu'elle avait été prendre. « Comte, dit-elle à Cerdagne, je n'ai pas plus d'envie de vous voir enrhumé que de vous envoyer reprendre Valence ; allez changer de vêtements.» Cerdagne sortit avec une profonde révérence, et personne ne concevait comment ce fou, qui était menacé de la rage, obéissait au moindre mot de la beauté.

Cependant le membre de la faculté et ses suppôts n'entendaient pas désemparer. Ils redemandaient à grands cris leur malade ; il fallait qu'il fût saigné et clystérisé, parce que les arrêts d'un médecin sont sans appel. « Je paie la cure et je vous dispense de la faire, dit Mme de Lampurdan, en tirant sa bourse : qu'avez-vous à ajouter ? — Rien sans doute, que des révérences. » Et ces messieurs se retirèrent à reculons, la tête penchée sur leurs genoux.

Mme d'Aran était revenue à elle et parlait à son mari de l'inconcevable état du pauvre Cerdagne : d'Aran avouait tout bonnement qu'il n'y comprenait rien, mais que leur ami ne pouvait être dangereux, puisque Mme de Lampurdan avait sur lui un empire absolu : ils arrêtèrent tous à la fois qu'on prendrait certaines précautions contre un nouvel accès qui pouvait n'être pas éloigné. Mme de Lampurdan écoutait avec une feinte indifférence, et s'enorgueillissait intérieurement de la soumission d'un homme dont le bras avait souvent fait trembler la Castille ; Cerdagne, en changeant d'habit, pensait à la singulière punition que sa maîtresse lui avait infligée : il en murmurait mentalement ; il en riait l'instant d'après, et il reparut dans la salle commune le front serein, et beau comme l'Apollon du Belvédère.

Il fut s'asseoir près de sa belle Léonore ; il lui peignait son amour et la joie qu'il avait de la revoir,

par les gestes les plus expressifs : sa Léonore lui répondait de vive voix les choses les plus tendres et les plus pathétiques : l'étonnement des spectateurs allait toujours croissant. « S'il n'est pas fou, qu'est-il donc ? s'écria enfin d'Aran. — Je suis muet, écrivit Cerdagne. — Muet ! reprend son ami. — Muet ! continue son épouse. — Et comment ? — Et par quelle aventure ?... — Ah ! dites-moi ?... — Expliquez-vous de grâce ?... — Je suis muet, je ne puis vous en écrire davantage. — C'est une paralysie sur la langue. — Il faut faire revenir le médecin. — Sans doute. »

A cette menace, Cerdagne reprend ses tablettes : « S'il reparaît devant moi, je le tue. Je ne veux pas guérir. Voyez les regards d'amour que m'adresse ma Léonore. Il semble que je lui devienne plus cher par mon accident. — N'en doute pas, mon ami, répond la belle veuve, et elle offre sa joue à son amant. — Oh ! à pareil prix, écrit de nouveau Cerdagne, je serais muet toute ma vie. »

On soupa très gaiement. L'aventure des filles d'honneur empêcha de se remettre en route la nuit. Mme d'Aran d'ailleurs était bien aise, après trois ans d'absence, de causer de près avec son mari. L'agrément particulier et l'intérêt général exigeant donc qu'on passât la nuit à Benavarri, chacun se retira de bonne heure. M. et Mme d'Aran firent ce qu'ils voulurent ; Mme de Lampurdan se rappela ses nuits passées, et celles que l'amour lui réservait ; Cerdagne causa tout seul : c'est une jouissance quand on s'est tu forcément pendant la journée.

On arriva sans mésaventure au château d'Aran. Les amants y laissèrent les époux, et se retirèrent dans leurs donjons. Pas un voisin qu'on pût voir décemment : c'étaient de pauvres gentillâtres, des bûcherons, des laboureurs, quelques chapelains. Il y avait, par-ci, par-là, des jouvencelles qui mé-

ritaient l'attention du comte de Cerdagne : mais il lui était défendu de parler, et elles ne savaient pas lire : il fallait donc être fidèle malgré soi. Le pays était abondant en gibier : mais on ne chasse pas sans parler à ses chiens et à ses piqueurs : il fallut donc renoncer à ce plaisir-là. On pouvait aller voir Mme de Lampurdan : mais la décence ne permettait pas qu'on couchât chez elle. On n'avait alors pour ressource qu'un mauvais lit offert de bon cœur par un pauvre curé, et on se lasse d'être mal couché ; les séjours n'étaient donc pas très prolongés. Le château de Lampurdan était à douze lieues de celui de Cerdagne : les voyages ne pouvaient donc pas être très fréquents. La seule jouissance qui restât à Cerdagne était d'écrire tant que bon lui semblait à sa fière veuve : mais cette jouissance même lui rappelait ses privations, et puis quand on a écrit tout ce qu'on pense, tout ce qu'on sent, qu'on a dit tout ce qu'on peut dire, il paraît insipide de recommencer. Cerdagne s'ennuyait, oh ! il s'ennuyait comme un écolier en classe, comme un juré à l'audience, comme un rentier qui attend son quartier, comme un mari près de sa femme. Quand il était bien sûr d'être seul et de n'être pas entendu, il parlait, il parlait tout haut contre la fantaisie de sa Léonore, et, sans son attachement à ses éperons et à sa croix de Calatrava, je ne sais pas trop ce qui en serait arrivé.

Mme de Lampurdan n'était pas plus heureuse. Quand elle ne voyait pas Cerdagne, elle brodait et se dépitait : l'ouvrage va mal quand on n'est pas à ce qu'on fait. Elle quittait le métier et relisait sans intérêt des lettres qu'elle savait par cœur. Lorsqu'elle en eut écrit elle-même une trentaine, elle se répétait à chaque mot, et déchirait le poulet, de peur de donner à Cerdagne une mauvaise opinion de son esprit : femme, belle et riche, elle devait avoir tous les genres d'amour-propre.

Si Cerdagne paraissait, elle volait au-devant de lui, lui disait des choses charmantes, et s'ennuyait bientôt de l'uniformité de ses signes. Elle regrettait antérieurement de ne plus entendre cette voix si touchante, qui arrivait si sûrement à son cœur. Elle se rappelait certain moment assez doux de son premier hymen, et convenait à part elle, qu'il y aurait de la duperie à reculer le second d'un an : la nature ne perd jamais ses droits. Que faire cependant ? Revenir sur ses pas ? rendre la parole à Cerdagne ? Ne serait-ce pas marquer un empressement qu'il pourrait interpréter à son désavantage ? Son orgueil permettait-il d'ailleurs qu'elle transigeât avec son amour, et l'orgueil n'est-il pas, soit dit sans méchanceté, le sentiment dominant chez les femmes ? Tout cela était embarrassant, cruel, diabolique. « Je languis, je sèche, se disait-elle quelquefois ; mais je mourrais plutôt que de céder. » Et pour se dissiper elle faisait enrager ses femmes.

Cet état de choses ne pouvait durer longtemps. L'amour, la jalousie, des craintes assez fondées peut-être rapprochèrent, raccommodèrent tout. C'était la fête de Mme de Lampurdan, et ces jours-là se célébraient alors avec une pompe qui devait flatter singulièrement l'habitant de la voûte azurée. Cela se réduit à présent à un bouquet, à une mesquine sérénade ; la belle fait servir, en reconnaissance, la tourte de frangipane ; on lui chante, en buvant son vin, quelques couplets assez plats, et on s'en retourne bâiller au coin de son feu : aussi nos patrons célestes, justement choqués de cette parcimonie, nous abandonnent tout à fait, et il y paraît bien.

Mme de Lampurdan avait rassemblé chez elle la haute noblesse de vingt lieues à la ronde. Un prodigieux abatis de gibier avait été fait la veille dans ses parcs et dans ses forêts ; ses gens étaient habillés de neuf, et elle venait de finir de sa main blanchette la broderie d'une robe qui devait habiller

le lendemain l'image de sa patronne, qui figurait en pied sur le maître-autel, et qui foulait d'un air de dignité les dieux du paganisme qui, selon moi, sont tout aussi bons que d'autres.

L'aurore de ce grand jour ne fut pas annoncée au bruit du canon, parce qu'on ne connaissait pas la poudre en Europe ; mais les timbales, les cymbales, les clairons et tous les instruments qu'on avait imités des Maures, et qui ont au moins l'avantage de ne pas ébranler les maisons de ceux qui ne veulent pas prendre part à la fête, ces instruments, bien ou mal embouchés, résonnèrent à la fois. Les comtes, les barons, les chevaliers, les dames, les jouvencelles sortent de leurs couchettes, revêtent leurs habits somptueux, leurs armes, leurs joyaux. La nombreuse assemblée se réunit gaiement dans une salle où était servie une table de cent couverts, chargée de toutes sortes de mets, au milieu desquels figurait l'*olla podrida*, qu'entouraient vingt flacons d'un excellent vin de la Manche. Il n'était encore que huit heures, mais alors on se levait matin et on déjeunait fort.

La comtesse de Berga, la plus jolie de toutes les dames, après celle du château, était, par hasard ou autrement, auprès de Cerdagne, qu'aucun cavalier n'égalait en bonne mine. Le dangereux fripon se livrait à un goût pour la variété, et parlait, de ses yeux, à Mme de Berga, mais d'une manière si positive qu'elle ne pouvait s'y méprendre. Mme de Berga avait un mari vieux et infirme ; Cerdagne était charmant, et un muet ne laisse pas d'indiscrétion à craindre, car un galant homme n'écrit jamais ce qui peut lui échapper dans la vivacité de la conversation. Mme de Berga faisait toutes ces réflexions, et regardait aussi Cerdagne d'une manière très significative. Mme de Lampurdan, à qui rien n'échappait, avait de l'humeur et faisait fort mal les honneurs de chez elle.

On savait par toute la Catalogne les engagements qui existaient entre Cerdagne et sa belle. Mme de Berga ne voulait pas être l'objet d'une fantaisie, et pour former avec le paladin une liaison durable, il fallait le détacher de ses premiers nœuds. Elle crut avoir trouvé un moyen innocent de jeter de la défaveur sur Mme de Lampurdan. Elle plaignit en général les jeunes seigneurs qui s'attachent à des dames, qui répondent plutôt à leur amour par vanité que par véritable tendresse.

Un coup d'œil très vif de Mme de Lampurdan la convainquit que le paquet était arrivé à son adresse. La réponse ne se fit pas longtemps attendre. « Je ne conçois pas, moi, reprit la belle veuve, qu'on se permette des observations aussi directes, sans un motif qu'il est facile de pénétrer. » La glace était rompue, et Mme de Berga s'était trop avancée pour reculer. « Il est permis, poursuivit-elle, de plaindre un chevalier qu'une infirmité subite... — Privé du cœur de sa maîtresse, n'est-ce pas là ce que vous voulez dire ? Madame. — Il me semble au moins que son accident m'eût fait hâter un hymen nécessaire à sa consolation. — Je ne suis pas faite, moi, Madame, pour consoler un mari infirme. — Quoi ! Madame, des applications ! — La patience est une vertu que je vous souhaite et que le Ciel m'a refusée. Eh bien, Madame, vous vous taisez ! je vous mets cependant à votre aise. Allons, déclarez franchement à Cerdagne que ma conduite doit lui inspirer de l'indifférence, qu'il peut chercher ailleurs des dédommagements, et que peut-être il n'ira pas loin pour en trouver. »

Les convives stupéfaits laissaient tomber leurs fourchettes à manche de bois de cerf. Mme de Berga était atterrée ; Cerdagne croyait presser de son genou celui de sa jolie voisine, et l'engager à continuer un combat qui lui assurait une épouse adorée ou une maîtresse piquante ; Mme de Lampurdan

se pinçait les lèvres et réfléchissait profondément. Le tréteau que Cerdagne avait pris pour le genou de Mme de Berga et dont la pression soutenue lui paraissait si flatteuse, le tréteau céda à la fin, il tomba et entraîna la table; Mme de Lampurdan, tirée de sa rêverie par l'éclat de la chute, éclairée sur le manège de Cerdagne par la rougeur et l'embarras extrême de sa rivale, poussée par sa sensibilité alarmée, et peut-être par un mouvement de justice, Mme de Lampurdan se leva, et, prenant cet air de dignité qui en imposait même à l'amour: « Je ne donnerai pas lieu davantage, dit-elle, aux plaintes qu'une compassion bien innocente m'adresse en faveur de mon amant; je n'autoriserai plus par mes délais des galanteries dont je ne pourrais raisonnablement m'offenser. Cerdagne, je vous épouse aujourd'hui; et Madame, qui s'intéresse si vivement à vous, me saura gré sans doute de ma condescendance. Elle me plaindrait probablement si j'avais des infirmités à vous faire oublier, et pour la mettre absolument à son aise, je vais lui faire juger la différence qui existe entre l'attrait du plaisir et l'amour fondé sur l'estime; pour cela je n'ai besoin que d'un mot et je le prononce: parlez, Cerdagne. »

Cerdagne, hors de lui, tombe aux pieds de sa Léonore et ne voit plus qu'elle. Des exclamations sans suite, mais très distinctement prononcées, prouvent qu'il n'est pas muet: Mme de Berga, poussée à bout par son heureuse rivale, se croit jouée par le trop aimable chevalier: elle monte sa haquenée, et pousse à grands coups de fouet une pauvre bête bien étrangère à tous ces démêlés. Très heureusement le comte de Berga était retenu chez lui par la goutte, et elle n'avait à Lampurdan aucun chevalier qui s'intéressât assez à elle pour jeter à Cerdagne le gage du combat.

Le tragique de la scène avait fait perdre de vue

les détails comiques, les plats et les bouteilles cassées, les limiers se jetant sur les débris du festin, les pages s'empressant de réparer le désordre, culbutés par les chiens et les culbutant à leur tour, la selle de la haquenée de Mme de Berga, placée à la hâte, tournant au bout de cinq pas, l'amante malheureuse renversée les jambes en l'air, et son écuyer lui tournant respectueusement le dos, tirant sa flamberge pour écarter les indiscrets, et laissant sa maîtresse se dépêtrer de son mieux, ou subir le sort de la reine Brunehaut, plutôt que de souiller ses charmes d'un regard téméraire. On ne voyait que la belle, que la fortunée Léonore ; on ne pensait qu'à féliciter Cerdagne. L'effort qu'avait fait sur lui-même un jeune homme aussi léger était la preuve la plus incontestable de l'amour le plus vrai, et le garant le plus sûr du bonheur futur de Mme de Lampurdan. Elle oublia la robe brodée de sa patronne, la patronne elle-même, et conduisit son chevalier à l'autel.

D'Aran et son épouse, enchantés d'un dénouement qu'ils étaient loin de prévoir, présentèrent le plus beau couple de toutes les Espagnes au chapelain, qui s'attendait à chanter l'office du jour et qui ne s'était pas préparé à célébrer des épousailles. Mais, comme il était le seul qui sût le latin, il récita les *Oremus* en l'honneur de sainte Léonore et prononça à haute et intelligible voix, l'*Ego vos conjungo*, qu'on entend à merveille dans tous les pays, et qu'on se repent parfois de s'être fait prononcer.

Vous présumez bien que la fête changea absolument d'objet. Cerdagne fut le patron du jour, il en fit le charme par un mélange de sentiments et de gaieté qui s'échappèrent comme un torrent qui a brisé les digues qui l'arrêtent. De ce jour aussi Mme de Cerdagne abjura l'autorité qu'elle avait prise sur son amant. Elle ne prétendit d'autre empire sur son époux que celui de la beauté et des grâces,

des attentions et de la douceur. Cerdagne avait souvent murmuré contre son despotisme : sa délicatesse le charma, et il s'empressa de la justifier par tout ce que devait attendre de lui une épouse accomplie. On assure même qu'il lui fut fidèle... autant qu'un mari peut l'être.

Neuf mois s'écoulèrent dans des plaisirs toujours vifs et qui paraissaient toujours nouveaux. Mme de Cerdagne allait resserrer les liens qui l'unissaient à son époux: un gage de l'union la plus douce était attendu avec impatience, et on attendait le moment heureux, en faisant de ces rêves de bonheur si naturels à de jeunes époux. Ce serait un garçon, il aurait la beauté, la sensibilité de sa mère, l'esprit et la valeur de Cerdagne. On le voyait s'échapper des bras de la comtesse pour hasarder quelques pas sur le gazon ; on l'entendait balbutier ces noms chéris de père et de mère ; on souriait à ses saillies enfantines ; à ces illusions succédaient des plans d'éducation qui ne ressemblaient en rien à celle qu'on donnait alors aux enfants. Puis on l'envoyait faire ses premières armes contre les Maures, et l'établissement le plus beau d'Aragon était le prix de ses exploits.

Hélas ! il vint trop tôt ce jour si ardemment désiré. Après des douleurs horribles, Mme de Cerdagne donna une fille à son époux et mourut dans ses bras.

Les caractères vifs sont plus fortement frappés que d'autres, et par une juste répartition de la nature, les chagrins les plus violents sont aussi les moins durables. Cerdagne, désespéré, ne voulait pas survivre à son épouse ; il l'appelait à grands cris, il couvrait de baisers ses restes insensibles ; il fallut employer la force pour l'en séparer. Il la suivit, baigné de larmes, dans la sépulture de ses pères, et l'instant où on finit de murer le caveau amena une crise terrible : il tomba sans connais-

sance aux pieds de son cher d'Aran qui était accouru pour adoucir, pour partager ses peines. Une salle, tendue en noir, éclairée par une lampe funéraire, fut la retraite où Cerdagne s'ensevelit; d'Aran eut le courage de s'y enfermer avec lui, d'entendre pendant plusieurs jours, et de répondre à des soupirs et à des plaintes continuellement répétés. C'étaient ses soins et ses prières qui déterminaient Cerdagne à prendre quelque nourriture; c'était sa conversation simple et attachante qui forçait l'attention de son ami, et qui faisait diversion à sa douleur.

D'Aran n'avait pas cette finesse, ce tact exquis qui distinguaient Cerdagne; mais il avait un sens droit, et son caractère réfléchi lui avait donné le loisir d'étudier les hommes. Il sentit d'abord qu'entreprendre de fermer une plaie aussi fraîche, c'était vouloir la déchirer; il savait qu'une perte aussi cruelle suspendait toutes les fonctions de l'âme; mais aussi, lorsque les larmes se tarirent, que les soupirs devinrent moins fréquents, que le nom de Léonore était prononcé avec une sensibilité profonde, mais sans aucune marque de désespoir, d'Aran jugea qu'un attachement d'un autre genre, mais aussi fort sans doute, balancerait d'abord le premier; l'emporterait bientôt sur de simples souvenirs, et il prononça le nom de sa fille.

Au nom de cet enfant, dont Cerdagne ne s'était pas occupé encore, il parut sortir d'une longue léthargie. Il demanda instamment à voir sa Séraphine, et d'Aran, habile à profiter du moment, lui représenta que l'aspect de ce lieu lugubre pourrait agir trop fortement sur des organes si faibles encore. Il prit la main de son ami, et l'amour paternel l'arracha de l'espèce de tombeau où l'avait renfermé l'amour conjugal.

La vue de Séraphine rappela l'idée de sa malheureuse mère: mais insensiblement cet enfant ré-

nuit tous les sentiments dont son père était occupé. Il n'oublia jamais sa tendre, son incomparable Léonore, mais il l'aima dans sa fille : et, sacrifiant à la mémoire de la première, à l'intérêt de la seconde, le reste d'une jeunesse très brillante encore, il jura de ne jamais former d'autres nœuds et fut fidèle à son serment.

Un an ou deux s'écoulèrent, et Cerdagne les avait passés tantôt chez lui, tantôt au château d'Aran. Les plaisirs nécessaires à un homme de vingt-cinq ans avaient repris leur cours ordinaire. Cependant leur uniformité fatiguait un jeune seigneur, qui avait vu la brillante Saragosse : sa jeunesse lui imposait la loi d'ajouter de nouveaux lauriers à ses premiers exploits : certain besoin de gloire, que l'amour ne contenait plus, se développait dans toute sa force ; sa fille, très riche héritière, pouvait à la rigueur se passer de son père, et son intérêt semblait exiger qu'il illustrât encore son nom déjà fameux. Sa vivacité naturelle lui faisait saisir avec avidité des idées qui l'avaient flatté dans tous les temps. Mais de quel côté tourner ses pas ? L'Aragon était en paix avec la Castille : les souverains espagnols avaient conclu une trêve de trois ans avec les Maures ; un fou lui procura les occasions de se signaler.

Il était difficile alors, comme aujourd'hui, d'obtenir de la considération sans fortune, sans esprit et sans naissance : on y arrivait par la dévotion et il n'est pas de faquin qui ne soit flatté de sortir de la classe commune. Un malheureux d'Amiens nommé Coucoupêtre ou Cucupiètre, et que nous connaissons sous le nom de Pierre l'Hermite, fit longtemps à la porte de la cathédrale les jongleries que fit depuis à Rome Jean Labre, autre gueux de Boulogne-sur-Mer, qui ne fit et ne devait faire aucune sensation au dix-huitième siècle, lorsqu'au douziè-

me, maitre Coucoupêtre réussit à bouleverser l'Europe et l'Asie.

Parvenu à une certaine réputation à Amiens, Coucoupêtre conçut un projet dicté par la démence : il se rendit à Rome, fut admis à baiser l'orteil du Saint-Père, et lui fit une peinture si touchante des avanies que l'on faisait essuyer aux chrétiens en Palestine, c'est-à-dire de celles qu'ils s'étaient attirées, qu'Urbain II, assez bonhomme, mais chrétien aussi vain et aussi entêté que Coucoupêtre, ne dédaigna pas de faire cause commune avec lui.

Urbain partit pour Clermont en Auvergne ; il pérora sur la grande place : les têtes s'échauffèrent ; les Syriens vaincus, conquis, dévalisés, leur pays partagé entre vingt ou trente seigneurs qui ne possédaient qu'un donjon entouré d'un fossé bourbeux, flattèrent plus les imaginations que la remise des péchés commis et à commettre que promettait le Saint-Père à ceux qui s'armeraient. On prit la croix à l'envie. Moines, femmes, marchands, vivandiers, ouvriers, tout voulut partir. On enrôla une infanterie innombrable. Tous ceux qui pouvaient disposer d'un cheval se réunirent en corps de cavalerie. Les moindres châtelains partirent à leurs frais, les pauvres gentilshommes leur servaient d'écuyers. Godefroy de Bouillon, Beaudoin, son frère, et plusieurs seigneurs se croisèrent. Tous vendirent leurs biens au clergé et ne le regrettèrent pas : ils allaient conquérir des royaumes. L'exemple d'une poignée de Normands qui venaient de soumettre Naples et la Sicile, semblait justifier ces chimères : mais ces Normands étaient commandés par Guillaume Fier-à-Bras, Drogon et Humfroi, et les Croisés l'étaient par Coucoupêtre. La reconnaissance, la piété et la bêtise lui avaient déféré cet honneur.

Voilà où en étaient les choses, quand le bruit de cet armement extraordinaire pénétra dans la Catalogne. Cerdagne, riche, désintéressé, ne pouvait être

conduit par l'intérêt : ceux qui aiment le plaisir ne sont pas dévots, Cerdagne devait donc se soucier fort peu d'indulgences. Mais il était inquiet, inconstant, entreprenant ; il voyait de la gloire à battre les Ottomans, qui étaient redoutables alors ; sa fille était trop jeune pour l'intéresser beaucoup encore ; d'Aran trop raisonnable pour que sa conversation fût variée ; sa femme trop sage pour faire attention aux grâces de Cerdagne et consentir à lui rendre le séjour de la Catalogne supportable. Il trouvait superbe d'être cité comme le plus brave, le plus beau, le plus désintéressé de l'armée des Croisés, de chercher Soliman dans la mêlée, de le pourfendre, d'entrer à Nicée avec les fuyards, de s'établir dans le sérail du maître et de prouver à ces dames qu'un seigneur catalan vaut tous les soudans du monde.

Pendant plusieurs jours il entretint d'Aran et sa femme de ces folies. A force d'en parler, il se persuada à lui-même que son projet était le plus beau qu'on eût jamais imaginé ; il proposa sérieusement à son ami de l'accompagner.

A cette proposition, Mme d'Aran jeta les hauts cris : il n'était pas nécessaire qu'elle fît tant de bruit ; d'Aran était sage, et il avait les inclinations casanières. Il fit ce qu'il put pour détourner Cerdagne d'aller pourfendre des Turcs qui ne lui avaient rien fait : Cerdagne était têtu. Il fit ses préparatifs en secret. Il chargea du soin de sa fille et de sa maison, Théodora, la plus âgée, la moins jolie et la plus acariâtre, mais la plus affectionnée et la plus intelligente des femmes qui avaient servi sa Léonore : il laissa pour d'Aran un écrit par lequel il le chargeait du gouvernement en chef de ses propriétés : il sortit à la tête d'un train magnifique et d'une suite nombreuse. Il traversa les Pyrénées, le Roussillon, et joignit ces héros chrétiens, dont il s'était fait une si haute idée.

Il fut un peu étonné de voir à la tête de cette armée Coucoupêtre en uniforme d'hermite, un chapelet dans une main, et une rouillarde dans l'autre. Ce qui convenait à Bouillon duc de Brabant, pouvait très bien déplaire à un seigneur de Catalogne ; mais il eût été dangereux de marquer du mécontentement et Cerdagne se résigna.

Il est assez inutile de vous raconter ces pieuses extravagances qui, pour l'esprit et la conduite, se ressemblent généralement, et je reviens à mon galant Espagnol.

Il s'était battu en brave paladin. Il était lié avec Renaud et Tancrède, redouté d'Argant, aimé clandestinement d'Herminie, de Clorinthe, d'Armide et de toutes les belles de la famille du Tasse. Mais il plaignait intérieurement ce pauvre Soliman, dont on dévastait les États, uniquement parce qu'il portait un turban ; le libertinage, la crapule de la plupart des Croisés le révoltaient : il était excédé des bénédictions et des *Oremus* de Coucoupêtre, choqué de la morgue d'Amberto, légat du pape près des Croisés ; il avait cru faire la guerre en chevalier et les chrétiens se conduisaient en bouchers. Il prit congé de Godefroy de Bouillon après la prise de Jérusalem, c'est-à-dire six ans depuis qu'il avait quitté son château. Il reprit la route de Constantinople avec ce qui lui restait de cette suite brillante qui l'avait accompagné. Alexis Comnène était un prince doux ; Anné, sa fille, était sensible ; Cerdagne fut reçu comme un homme qui reunissait l'amabilité grecque à la valeur qui séduit partout. Il acheva de se former à la cour d'Alexis et perdit jusqu'à cette rudesse qui distinguait encore les seigneurs d'Europe.

Après deux années de séjour à Constantinople, Cerdagne partit chargé des bienfaits de l'empereur. Plus riche, plus aimable que jamais, il prit la route de Catalogne. Il approchait de l'âge où on préfère

une vie tranquille aux plaisirs bruyants et aux rêves de l'ambition. Sa fille qu'il connaissait à peine, et qui entrait dans sa douzième année, lui promettait les jouissances du cœur, dont il se faisait d'avance une idée délicieuse ; son éducation devait être son ouvrage : quelques années encore et il s'occuperait de son établissement ; tout concourait pour le fixer en Catalogne.

D'Aran avait quarante-cinq ans et quelques infirmités. Depuis longtemps son épée et sa cuirasse étaient rouillées ; ses lièvres et ses chevreuils rongeaient en paix les récoltes que ses paysans n'osaient défendre : Mme d'Aran n'était plus que son amie : il passait le temps à écrire à son fils, espiègle déterminé, qui faisait ses exercices à Saragosse, à se faire lire la Bible par Trufaldin, que je vous ferai bientôt connaître, et à boire de très bon vin en assez grande quantité pour avoir de fréquents accès de goutte.

Louis XI, qui ne naquit guère que deux cents ans après, n'avait pas encore pensé à rétablir les postes, si régulièrement servies sous l'empire romain : d'Aran n'avait donc reçu aucune nouvelle de Cerdagne. Il le croyait encore avec ces enragés qui avaient couru en Judée sans savoir pourquoi. Il s'était mis à la tête de ses affaires, les régissait en ami fidèle, montait à cheval quand sa santé le permettait, parcourait ses domaines, faisait réparer son château, et allait une fois l'an à Barcelone, visiter la petite Séraphine qu'il avait mise dans un couvent fameux pour l'éducation des jeunes demoiselles. Là, elle apprenait à lire, à coudre, à prier Dieu, à rougir et à faire des confitures pour les malades. Depuis, tout a changé. Il faut aujourd'hui que les jeunes personnes sachent chanter, toucher du piano, peindre, danser, tout faire avec grâce, même un faux pas : aller au spectacle, lors même qu'on donne *le mariage de Figaro*, y paraître la

gorge et les bras nus, y recevoir, y glisser un billet doux, c'est charmant; mais au bon vieux temps on ne connaissait pas tout cela.

D'Aran était au coin de son feu, la jambe étendue sur un coussin couvert en cuir : il sommeillait pendant que Trufaldin assis sur un tabouret, un pupitre devant lui et la Bible ouverte, lisait avec onction le saint inceste du saint homme Loth avec ses saintes filles; Mme d'Aran travaillait de l'autre côté de la cheminée à un morceau de tapisserie qui représentait le roi Agag haché en morceaux par ordre du saint prophète Samuel ; une demoiselle suivante raccommodait derrière sa maîtresse une paire de haut-de-chausses, une autre jouait avec le faucon favori, tout le monde était occupé, lorsque cinq à six cornets sonnèrent à la fois en dedans et au dehors du château. On a eu à peine le temps de lever les yeux, et une troupe de cavaliers est entrée au galop dans les cours. D'Aran réveillé en sursaut s'écrie : ce sont les Maures. Il se lève pour sauter sur son épée de bataille ? la goutte le cloue sur le pavé ; Trufaldin renverse son pupitre et se sauve à la cave ; Mme d'Aran se jette sur une estrade, et les demoiselles suivantes qui n'ont pas oublié le capitaine Diégo, vont bravement ouvrir la porte.

Cerdagne entre, en riant aux éclats du désordre qu'il a causé On le reconnaît, on se précipite dans ses bras, on le reçoit comme un ami qu'on ne comptait plus revoir. Après les embrassades vinrent les épanchements, ensuite on parla d'affaires, car enfin on ne peut pas toujours s'embrasser et se dire des douceurs.

En écoutant ce que d'Aran lui racontait de ses soins pour sa fille et de l'entretien de ses châteaux, Cerdagne lorgnait la suivante qui avait repris le faucon au poing. Elle avait vingt-quatre ans, elle était fort jolie, avait beaucoup d'es-

prit naturel, copiait à merveille les grands airs de sa maîtresse, et se livrait indistinctement à la volupté ou à la morale, selon que ses petits intérêts ou les circonstances l'exigeaient. En répondant tant bien que mal à d'Aran, Cerdagne s'approchait de la belle, caressait l'oiseau d'une main qui en masquait une autre qui cherchait à s'occuper plus agréablement. Rotrulde repoussait doucement la main audacieuse, et regardait le paladin avec étonnement. Elle ne concevait pas qu'un seigneur qui avait vécu dans la plus grande intimité avec de grandes dames, voire même des princesses, pût s'amuser à cajoler une suivante, et cela était tout simple : les empressements qu'on marque à une femme ne se mesurent guère que sur les agréments. Cependant Rotrulde n'avait pas entendu l'ordre deux fois répété par la comtesse, d'aller dire au majordome de traiter plus splendidement encore que de coutume : elle était occupée à se défendre, ou l'attaque lui plaisait trop pour qu'elle fût à autre chose. La troisième invitation fut prononcée si haut et avec tant d'humeur, que Rotrulde fit un mouvement aussi rapide que la pensée pour obéir à sa maîtresse. Mais Cerdagne lui pressait fortement le genou ; elle perdit l'équilibre, fit une volte pour se remettre et ne pensa plus à l'oiseau. Elle lâcha la chaîne, et le faucon, effrayé de ces tournoiements, s'enfuit à tire-d'ailes, traînant sa chaînette après lui. Il sortit par une croisée qu'on avait laissée ouverte pour donner issue à la fumée : on ne savait faire encore au-dessus des foyers que de larges conduits, par lesquels l'air ne tirait point, et on ne connaissait pas les fumistes.

Je voudrais bien voir nos belles d'aujourd'hui dans une halle de vingt pieds carrés, surmontée d'une voûte gothique, pavée de larges pierres ; je voudrais les voir les mains, la figure enfumée,

les yeux rouges, et rire et chanter malgré cela. C'est pourtant ainsi que vivaient nos pères, et ils étaient fiers comme on l'est aujourd'hui.

Mme d'Aran appelait l'oiseau chéri, et l'oiseau n'entendait rien ; une terreur panique nous prive de tous nos sens. Il volait d'un donjon sur une tourelle, de là sur les créneaux de l'enceinte : il se percha ensuite sur l'écusson de la maison d'Aran, qui décorait l'intérieur de la principale entrée. Un hibou s'était retiré sous l'aile d'un aigle de pierre qui formait le support, et s'envola à l'approche de l'oiseau royal. Il se jeta dans la campagne : le faucon retrouve son instinct ; il vole après le hibou ; Mme d'Aran le perd de vue, et s'évanouit. Cerdagne, toujours galant, même avec les femmes dont il ne se souciait pas, Cerdagne appelle ses piqueurs, demande son palefroi, et veut se mettre à la quête du diable de faucon. Ses piqueurs, fêtés par la valetaille du château, n'entendent pas la voix du maître. Cerdagne se décida au parti qu'on devrait toujours prendre pour être bien servi, celui de se servir soi-même. Il prend le chemin des écuries, et entend un carillon infernal dans la cave devant laquelle il passait. Il prête l'oreille, il croit distinguer une voix de femme, et comme une femme, quelle qu'elle soit l'intéresse plus que tous les oiseaux du monde, il oublie le faucon, et descend, au risque de se casser le cou sur les degrés.

Vous vous rappelez qu'au cri terrible du comte d'Aran : ce sont les Maures ! Trufaldin s'était réfugié à la cave. Il s'était blotti comme un lièvre derrière un tonneau de vin, tremblant de tous ses membres, et priant Dieu, comme on le prie quand on a peur. Rotrulde avait exécuté les ordres de madame ; le majordome avait envoyé le sommelier à la cave, et Rotrulde y était descendue avec lui, parce qu'elle avait les clefs des petits caveaux de madame, et qu'elle n'était pas fâchée d'avoir un pré-

texte pour se trouver tête à tête avec le sommelier.

Je ne finirais pas, si je détaillais les commodités et les douceurs de la vie qu'on ne soupçonnait pas au douzième siècle. Il faut pourtant que je vous dise qu'on était bien éloigné de mettre le vin dans des bouteilles de verre, car, si on en avait eu, le sommelier n'aurait pas été remplir ses dames-jeanne de grès au tonneau derrière lequel s'était tapi Trufaldin.

Trufaldin, en entendant jouer le robinet, ne doute pas que les Maures ne viennent boire le vin de son suzerain. Sa peur augmente un moment, mais le calme qui régnait autour de lui lui rend l'usage de la réflexion. Il pense que le Maure est seul, qu'il vient à la provision pour ses camarades, que s'il l'aperçoit il lui fera sauter la tête d'un revers de son cimeterre, et qu'il est facile de le prévenir, sauf à devenir ensuite ce qu'il plairait à Dieu.

Trufaldin n'était pas homme à assommer un Maure d'un coup de poing. Il lui fallait une arme et il n'en avait pas. Il invoqua Samson, qui, avec certaine mâchoire, se tira d'un pas bien plus épineux; et, comme il est dit dans l'Écriture : aide-toi et je t'aiderai, Trufaldin cherche doucement autour de lui. Une masse de bois qui servait à bondonner et à débondonner les pièces lui tombe sous la main ; il se glisse le long de la pièce. Le bon sommelier, le dos baissé, son bout de résine allumé d'une main, sa dame-jeanne de l'autre, pensait à sa petite Rotrulde, qui ne devait pas tarder à sortir du caveau de madame. Le maladroit Trufaldin fait quelque bruit : « Ah ! te voilà, ma belle », dit le pauvre sommelier. Un coup terrible lui tombe d'aplomb sur les reins, et lui arrache un cri qui fait retentir les voûtes souterraines : sa résine s'échappe et s'éteint dans le vin, qui continue de couler; Trufaldin ne veut pas laisser sa victoire imparfaite : il allonge autour de lui de nouveaux coups, qui d'abord ne frappent

que l'air ; mais bientôt l'instrument à bondons lui meurtrit la rotule du genou avec une telle violence, que le cœur lui manque, et qu'il tombe à vingt pas du vaincu.

Mlle Rotrulde, effrayée du cri du sommelier, accourait à la hâte, elle dirigeait son flambeau vers l'endroit où devait être son bien-aimé ; son œil cherchait à percer les ténèbres dans l'éloignement, elle ne prenait pas garde à ce qui se passait à ses pieds. Elle accroche Trufaldin, elle chancelle, elle tombe, elle roule en criant à son tour; son flambeau, son panier, deux jolies dames-jeanne, tout s'échappe, se heurte, se brise, le vin de Pobla coule sous sa cotte, une obscurité profonde ramène la terreur dans tous les esprits.

Cerdagne était descendu aussi vite que le permettaient les ténèbres et un escalier tournant qu'il ne connaissait pas. Il appelle, il écoute; personne ne répond. Il avance. il met le pied dans la boue formée de la terre glaise qui garnissait la cave et du précieux vin de Pobla ; il glisse, il tombe à son tour : mais il tombe assez heureusement. Des cheveux tressés et rattachés sur le haut d'une tête mignonne se rencontrent d'abord sous sa main. Il est assez naturel de connaître à quel ennemi on a affaire ; et Cerdagne continue la plus exacte inspection. Une fraise plissée et droite garnissait le derrière de la tête et descendait sur quelque chose d'intéressant, qui cependant n'arrêta pas le paladin ; les grands hommes ne s'amusent pas aux détails. Celui-ci donna toute son attention à une cotte, d'un tissu d'écarlate bordée par le bas d'un réseau d'or. Sous cette cotte était le plus joli petit pied, la jambe la mieux tournée, et probablement quelque chose de plus séduisant. Je ne sais pas ce que le paladin fit de tout cela ; mais je puis assurer que l'examen fut long, que Rotrulde était très rouge et Cerdagne très gai lorsqu'ils rentrèrent dans la salle.

Mme d'Aran avait son oiseau au poing et le couvrait de baisers : son retour était une espèce de miracle. Une demoiselle suivante, qui ne pouvait pas voler après lui, était montée sur la plus haute des tourelles pour suivre au moins son vol des yeux. Elle l'avait vu saisir et mettre en pièces le malheureux hibou, lorsqu'un vautour vint à tire-d'aile fondre sur le faucon. Un danger imminent fait bientôt oublier un danger chimérique. Le faucon jugea, comme bien d'autres, qu'il valait mieux fuir que soutenir un combat inégal. Il avait repris son vol vers le château, il était rentré par la fenêtre par laquelle il était sorti, et la joie de Mme d'Aran ne lui permettait pas d'observer ce qui se passait autour d'elle.

Cerdagne faisait l'aimable en se chauffant les gras des jambes devant le foyer, et il ne s'apercevait pas que le devant de son pourpoint, de son haut-de-chausses, et le cuir rouge de ses bottines à entonnoir étaient couverts de terre glaise et de vin de Pobla. Rotrulde, toujours rouge, et toujours les yeux baissés, avait pris de l'ouvrage pour lui servir de contenance, et elle ne se doutait pas que le vin de Pobla et la terre glaise couvraient le derrière de ses tresses, de sa fraise, de son juste et de sa cotte. Mme D'Aran, lasse de caresser son oiseau, jeta les yeux sur Cerdagne et partit d'un éclat de rire. D'Aran fit un effort, se tourna paisiblement de côté pour savoir de qui on riait ; il vit, malgré les oreillettes de son grand fauteuil, le devant glaisé de son ami, et rit à son tour. Cerdagne, interdit d'abord, s'examina enfin et rit avec les autres. Il raconta l'aventure de la cave avec beaucoup de grâce et de facilité, mais il la raconta comme il voulait qu'on la crût. Les femmes sont pénétrantes, Mme D'Aran regardait Rotrulde pendant que Cerdagne contait. La petite, qui craignait que le paladin ne la sacrifiât au plaisir de dire un bon mot, était plus

embarrassée que jamais, et cet embarras ne parut pas naturel à sa maîtresse. Elle jugea que Rotrulde devait avoir enlevé aussi une certaine portion de terre glaise et du vin de Pobla. Pour savoir précisément à quoi s'en tenir, elle envoya Rotrulde chercher dans sa chambre à coucher son fuseau d'or et sa laine de Ségovie. Elle se pinça les lèvres en voyant le derrière de sa fille d'honneur jaspé d'une étrange manière, elle se recueillit pour décider ce qu'il y avait à faire dans une circonstance aussi importante, et jugea que, sans faire des reproches à Cerdagne, sans même entrer en explication avec lui, il fallait congédier Rotrulde, qui, bien certainement, n'avait pas provoqué le chevalier, et voilà comment les grands font justice.

Dans sa narration, Cerdagne n'avait pu parler ni de Trufaldin, ni du sommelier, parce qu'il n'avait pas laissé à Rotrulde le temps de lui en rien dire. Cependant d'Aran avait conclu, avec beaucoup de sagacité, que le bruit que son ami avait entendu à la cave devait nécessairement avoir une cause. Il fit venir quelques écuyers, ordonna à ses valets de porter des flambeaux devant eux, et les envoya voir dans le souterrain ce qui avait pu donner lieu à ce vacarme.

On descend. On trouve le sommelier étendu sur le ventre, l'épine du dos fracassée. On l'entoure, on le relève, et Trufaldin, plein de l'idée que les Maures sont maîtres du château, et qu'ils vont venger sur lui la mort de leur camarade, Trufaldin se relève à genoux, commence à haute voix son *Confiteor*, et se psalmodie un *De profundis*. On avance à sa voix ; il reconnaît les commensaux de la maison, il juge que les Maures sont en fuite, il retrouve ses sens et ses forces, et il raconte gravement qu'il a tué un ennemi de six pieds de haut qui buvait le vin du patron. Un écuyer plus vif que les autres, lui répond qu'il a cassé les reins au somme-

lier et qu'il n'est qu'un imbécile, Trufaldin, très bon homme, fond aussitôt en larmes, et se jette sur le corps de son ami le sommelier, à qui il fait un mal épouvantable. On veut l'écarter : il serre le blessé dans ses bras en lui demandant pardon, et le serre si bien qu'il lui fait passer une vertèbre à travers la peau. Le pauvre sommelier, excédé de douleur, croit se défaire de Trufaldin en lui mordant vigoureusement l'oreille ; Trufaldin croit mettre fin à son supplice en appliquant un vigoureux coup de poing sur la face du sommelier, celui-ci serre plus fort : Trufaldin crie plus haut ; l'écuyer, dont j'ai déjà fait mention, s'impatiente, prend Trufaldin par l'autre oreille, et l'envoie rouler dans la terre glaise et le vin de Pobla.

On remonte le sommelier sur une espèce de brancard qu'on a fait en croisant quelques piques. Trufaldin suit en silence, son mouchoir sur les yeux. Il paraît au grand jour et fixe tous les regards. Sa jaquette noire est garnie de haut en bas comme le devant de Cerdagne, et le derrière de Rotrulde, et il a une épaule couverte de sang, parce que l'écuyer l'a tiré avec tant de violence par une oreille, que l'autre est restée dans la bouche du sommelier.

On s'occupe aussitôt des blessés. Un frater, qui ne savait d'anatomie que ce qu'on en connaissait dans un temps où c'était un sacrilège d'exhumer des morts, décida, et devina juste, que le sommelier en serait quitte pour être bossu, et Trufaldin pour la perte de son oreille.

Trufaldin était un pauvre diable, fils d'un cordelier d'Urgel et de la cuisinière d'un prébendier du chapitre de Sainte-Thérèse de la même ville. Il ne fut en conséquence reconnu par personne ; mais le révérend père veillait sur le fruit de ses amours, et payait les mois de nourrice avec l'argent que les fidèles destinaient à l'entretien des autels. A l'âge de quatre ans, il le mit chez une

dévote, à qui il persuada de se charger du pauvre orphelin pour l'amour de saint François. A sept ans, Trufaldin servait joliment une messe ; à huit ans, il savait lire : à dix, il savait autant de latin que son papa avait pu lui en apprendre.

Les révérends pères cordeliers, étonnés de la prodigieuse facilité de cet enfant, délibérèrent en chapitre sur son sort, et l'admirent dans le couvent en qualité de marmiton. C'est là qu'il se perfectionna dans la belle latinité, au point d'entendre parfaitement les psaumes, et de soutenir facilement une conversation dans ce latin, vulgairement appelé latin de cuisine.

C'était plus qu'il n'en fallait pour être cordelier : mais Trufaldin voulait devenir un des aigles de l'ordre. Dispensé à quatorze ans du service de la cuisine, à cause de son grand savoir ; il se livra uniquement à l'étude. Il lut les Pères de l'Église, et les plus fameux théologiens ; il commenta l'Apocalypse, il fournit des articles à *la Fleur des saints et à la Légende dorée* : dans ses moments perdus, il apprenait le plein-chant ; et, comme il avait la voix très forte, il économisa bientôt un serpent à la communauté.

Tant de gloire ne pouvait être contenue par les murailles de la petite ville d'Urgel ; elle s'étendit jusqu'en Aragon. Le révérendissime évêque de Saragosse, car les évêques n'avaient pas encore l'orgueil anti-évangélique de se donner du monseigneur, le révérendissime voulut voir ce miracle nouveau de saint François. Il avait convoqué ce qu'il y avait de plus ergoté en théologie pour décider d'un cas important sur la conception de la vierge Marie. Ces assemblées se nommaient conciles provinciaux, et le prieur des cordeliers d'Urgel, qui se croyait très savant, ne manqua pas de partir pour Saragosse. L'évêque l'avait invité à amener Trufaldin avec lui, mais les laï-

ques ne pouvaient être admis aux conférences. Trufaldin, après un court examen et des réponses qui charmèrent le prélat, reçut de sa main les quatre mineurs, ou pour parler plus clairement, il fut tonsuré.

Le grand jour arriva enfin, et l'évêque proposa la fameuse question *an virgo Maria semen emiserit in copulatione cum Spiritu sancto* ? La discussion s'engagea gravement d'abord, vivement ensuite, enfin tout le monde parla à la fois, et on eût parlé pendant des siècles sans s'entendre, si Trufaldin n'eût demandé humblement la parole, et, sans se jeter dans des discussions scientifiques, il trancha la question avec deux mots : *Mulier erat ; ergo semen emisit.*

L'évêque, étonné qu'un enfant de quinze ans décidât avec autant de précision un cas qu'il ne devait pas même entendre, le fit mettre à genoux devant son fauteuil, lui donna sa bénédiction, y ajouta un *pax tecum*, un baiser au front, et prononça qu'un jour cet enfant s'assoierait sur la chaire de saint Pierre.

Pour aider lui-même à l'accomplissement de sa prophétie, le prélat notifia au prieur qu'il entendait garder le jeune néophyte au palais épiscopal, où il serait à la source des lumières. Cette notification déplut beaucoup au cordelier : mais comme un moine n'a rien à refuser à un évêque, il fit de nécessité vertu, et s'en retourna seul à Urgel.

Voilà donc Trufaldin bien vêtu, bien logé, bien nourri, admis à la familiarité du révérendissime, occupé à faire ses mandements, à lui trouver des citations pour ses prônes, et ayant la perspective du premier bénéfice vacant et du saint ordre de prêtrise quand il aurait l'âge requis ; le diable en ordonna autrement.

Parmi ses familiers, l'évêque avait un jeune clerc, de ceux qu'on a depuis nommés enfants de

chœur, et qui n'étaient pas tondus encore. Celui-ci avait des cheveux blonds, qui tombaient par boucles sur ses épaules ; un sourcil noir bien arqué couronnait un œil bleu plein de douceur et d'expression ; des lèvres rosées s'entr'ouvraient pour laisser voir les plus belles dents du monde ; sur ses joues le duvet de la pêche ; de l'embonpoint, la main charmante et beaucoup de piété, tel était le petit Pedro.

C'est lui qui habillait et déshabillait le révérendissime qui, par humilité, ne voulait point de valet de chambre : c'est Pedro qui lui apportait son déjeuner, qui le revêtait des habits sacerdotaux, qui servait sa messe quand il lui plaisait de la dire, qui dînait à côté de lui pour couper ses morceaux et lui verser à boire. Mais, aux heures de travail, il laissait la place d'honneur à Trufaldin, allait assister aux offices, revenait souper et se coucher dans une chambrette que l'évêque avait fait arranger auprès de sa chambre à coucher, pour le trouver s'il avait quelque besoin la nuit, et pour établir de jour plus de facilité dans le service.

Pedro et Trufaldin étaient à peu près du même âge. Ils se lièrent insensiblement, bien que le révérendissime fît ce qu'il put pour empêcher toute relation directe entre eux. Un jour que le prélat officiait pontificalement, Pedro quitta sa stalle, et vint en occuper une vide à côté de Trufaldin. Deux jeunes gens qui ne peuvent se parler qu'à la dérobée, ont nécessairement beaucoup de choses à se dire quand ils peuvent causer en liberté. Ceux-ci allaient en venir aux confidences, et Pedro en pouvait faire d'assez extraordinaires, lorsque le prélat se retourna pour pousser un *Dominus vobiscum*.

Il chercha son Pedro des yeux et le trouva, en prolongeant un peu plus que de coutume l'exten-

sion de ses bras. Il fronça le sourcil en le voyant dans la stalle voisine de celle de Trufaldin, et lui fit signe de retourner à la sienne. Pedro, en quittant son camarade, lui dit que sa chambrette avait un escalier dérobé qui descendait à l'oratoire de l'évêque, où on entrait par la salle des conférences, qui communiquait à la salle des retraites, laquelle ouvrait sur la salle à manger qui était ouverte à toute heure. Il glisse à Trufaldin une clef qui ouvrait toutes les salles, et il ajoute qu'il l'attendait à minuit, si toutefois le révérendissime n'avait pas besoin alors de ses services ; mais que, dans tous les cas, il ne se ferait pas longtemps attendre.

Trufaldin n'entendait rien à cette manie de vouloir passer les nuits à jaser : jusqu'alors elles lui semblaient faites pour dormir, et la conversation du petit Pedro, bien qu'elle lui plût beaucoup, ne lui paraissait pas un dédommagement de son sommeil. Il ne s'occupa plus de cela, et se remit à chanter machinalement ses *antiennes* d'une voix qui faisait résonner comme un tambour les voûtes de la cathédrale.

Après l'évangile, le révérendissime était monté en chaire pour faire le prône. Il allait prêcher contre l'intempérance, et il avait arrangé une description très agréable et très poétique de la goutte qui en est la suite. Trufaldin avait trouvé dans le Psalmiste un texte qui renfermait tout le prône en quatre mots : *Pedes habent et non ambulabunt*, et le prélat avait daigné sourire à l'à-propos de la citation.

Mais ce prélat était un pauvre latiniste. Il débita avec emphase : *Pedes habent et non ambularunt.* « *Ambulabunt*, s'écria tout haut Trufaldin. Que diable, révérendissime, quand je vous donne un texte, je n'y fais pas de solécismes. » Tout l'auditoire se mit à rire : le révérendissime se décon-

certa, la mémoire lui manqua net, il fut obligé de descendre et de retourner continuer sa grand'messe. En passant devant Trufaldin, il lui lança un regard foudroyant : Trufaldin sentit bien qu'il venait de faire une sottise : mais ce n'est pas à quinze ou seize ans qu'on est maître de contenir sa fatuité, ce n'est pas même l'âge des longs repentirs.

Il ne pensait plus au solécisme, ni même au prône, quand vint l'heure de se mettre à table ; mais la conduite du prélat lui fit sentir qu'il conservait de la rancune. Ce fut Pedro qui reçut l'ordre de dire le *Benedicite*, que récitait ordinairement Trufaldin ; ce fut Pedro qui resta enfermé avec l'évêque à l'heure où Trufaldin avait coutume de travailler avec lui : ce fut Pedro qui fit la prière du soir, de toute la journée enfin Trufaldin ne put approcher son révérendissime. Il jugea qu'on ne l'avait pas encore renvoyé de peur de paraître céder à un désir de vengeance, mais qu'on ne manquerait pas de saisir le plus léger prétexte. Il se rappela la vieille histoire de Gros-Jean qui veut en remontrer à son curé : il déplora sa funeste imprudence, il maudit sa vanité, mais il se consola en pensant que Pedro pouvait tout sur l'esprit du patron ; il se rappela la clef qui lui avait été donnée à l'église, et il partit à minuit précis pour aller trouver celui à qui il destinait l'emploi de médiateur.

Il n'a pas pris de lumière de peur d'être remarqué : il ouvre et referme les portes avec l'adresse naturelle à son âge : il arrive à la chambrette de Pedro ; il appelle à voix basse, Pedro ne repond pas ; il cherche, il tâtonne, il trouve un lit : le lit est chaud, mais il est vide. Il était clair que le révendissime avait eu besoin du service du petit clerc, et il était plus simple de se réchauffer dans son lit, que de grelotter en l'attendant. En deux tours de main Trufaldin est déshabillé et étendu

sur une couchette beaucoup plus douillette que la sienne.

Il n'attendit pas longtemps. Pedro rentra, une lumière à la main, et parut fort aise de trouver son camarade : le camarade parut fort étonné de voir à Pedro un bonnet de nuit de femme. Pedro rit de l'étonnement du camarade, souffla son flambeau et se coucha sans autre formalité. La main du camarade, guidée par un soupçon qui n'était pas sans fondement, éclaircit le plus piquant des mystères. Le petit Pedro était une très jolie fille qui ranimait quelquefois la vieillesse de monseigneur, qui était toujours vierge, qui se lassait de l'être, et qui avait conjecturé que Trufaldin ferait mieux qu'inspirer le désir. Trufaldin était sage ; mais qui pourrait résister à une semblable occasion ? il eût fallu être un Joseph, Trufaldin était un homme et il paya les dettes du prélat.

Ce jeu, tout neuf pour tous deux, leur parut si joli qu'ils résolurent de faire chaque nuit leur petite partie, si l'évêque n'y mettait obstacle. Il s'agissait de le ramener sur le compte de Trufaldin, et ce n'était pas chose aisée. Il avait déjà senti quelques mouvements de jalousie, et le reproche public de se faire fournir des textes tout faits avait excité une colère d'autant plus forte qu'il s'efforçait de la concentrer, et qu'il en cachait même le véritable motif. Lui proposer de faire grâce, c'était montrer du goût pour le coupable, c'était au moins annoncer une sorte d'intérêt qui pouvait donner plus de force encore à sa jalousie. La petite Batilde était femme, et par conséquent adroite : elle s'y prit à merveille,

Cette petite Batilde était la fille d'une sœur du pot, qui avait été élevée à l'hôpital à peu près comme Trufaldin l'avait été aux cordeliers. Le prélat faisait un jour sa visite dans l'intérieur de

la maison, et la beauté de Batilde le frappa. Il lui releva le menton, lui fit quelques questions de catéchisme, et la sœur Maman, flattée des marques de bienveillance du révérendissime, s'était approchée de la petite, et lui soufflait les réponses avec un air d'intérêt qui éclaira le prélat, grand connaisseur en peccadilles. Il tira la sœur Thérèse à part, lui parla de sa chute, comme s'il en connaissait les détails, la troubla, la terrifia, lui arracha son secret et lui souriant ensuite d'un air bénin, il rendit le calme à son âme en l'assurant qu'il était toujours des moyens de trouver grâce aux yeux du Dieu des miséricordes. Vous vous doutez bien de celui qu'il proposa. Thérèse tenait à l'honneur de sa fille : le prélat jura de la ménager, et il était incapable de manquer à son serment. Il ajouta qu'à dix-huit ans elle serait mariée convenablement ; et, comme il est dans la règle qu'une mère qui traite de la pudicité de sa fille y trouve son compte, le prélat examina la communauté dans les plus petits détails, jugea la supérieure coupable de petites négligences, tellement multipliées, qu'elles équivalaient à une faute grave, la destitua, et nomma sœur Thérèse à sa place.

Il vaut mieux, disait César, être le premier dans une bicoque, que le second dans Rome. Sœur Thérèse, flattée d'être promue à la première dignité de son hôpital, ne trouva plus de scrupules à opposer au saint évêque. Elle s'occupa pendant quelques jours à styler la petite, à qui la figure du prélat ne revenait point, et qui retorquait les raisonnements immoraux de sa mère avec des syllogismes théologiques ; mais, quand on l'eut convaincue, la Bible à la main, que David, le plus saint des rois, avait assassiné le bonhomme Urie pour s'approprier sa femme Bethsabée, quand on lui prouva que ce saint roi David faisait réchauffer ses vieux pieds par une très jeune et très jolie

fille, quand surtout on lui montra dans sa perspective un mari beau, galant et vigoureux, et une dot rondelette qui serait le prix de quelques complaisances, Batilde se rendit en soupirant.

Il était incontestable que l'évêque de Saragosse avait de droit divin la faculté de se permettre dans sa vieillesse ce que s'était permis le prophète-roi dans la sienne. Mais, comme les usages étaient un peu changés depuis David, il parut convenable de dérober au public ce petit commerce charnel. La maman supérieure, qui disposait de tout, avait escamoté de la sacristie un habit de clerc complet, qui alla tant bien que mal à Batilde, et qui ne la rendit que plus jolie. Pendant les vêpres, où elle s'était dispensée d'assister, sous prétexte d'une migraine, elle avait métamorphosé sa fille en garçon, et l'avait présentée à l'évêché comme un jeune clerc, son neveu, pour qui elle venait implorer les bontés du révérendissime : vous savez le reste.

A la fin de cette nuit délicieuse dont j'ai supprimé tous les détails par égard pour votre pudeur, Batilde, embellie des roses du plaisir, s'était levée pour aller faire son service ordinaire auprès du prélat. Elle ne savait trop comment faire tomber naturellement la conversation sur Trufaldin. Un de ses manuscrits se trouva sous sa main ; elle le jeta au feu en prononçant son nom avec colère, et le prélat rougit de fureur en l'entendant nommer. Batilde s'écria qu'elle ne concevait point comment le révérendissime laissait son offense impunie, et le révérendissime déclara tout bonnement qu'il le chasserait, s'il ne craignait pas que le public ne crût que c'était une victime qu'il immolait à son amour-propre blessé, ce qui nuirait essentiellement à la réputation de sainteté dont il jouissait dans la ville, mais que, dans quelques mois, il lui apprendrait ce qu'on gagne à se jouer de son maître. Batilde répliqua que le crime de Trufaldin était le

péché d'orgueil, que l'apostat devait punir publiquement, et que la punition ne pouvait être regardée comme une vengeance du prélat, qui, d'ailleurs, gardait le coupable chez lui, mais comme une expiation nécessaire envers le ciel. Le prélat, qui trouvait fort bon d'humilier Trufaldin en l'éloignant de Batilde, prononça que le délinquant se rétracterait au premier prône, que, pendant trois mois, il assisterait aux offices, à genoux, au milieu du chœur que, pendant ce temps, il serait privé de sa table et d'approcher de sa personne, et qu'à l'expiration du trimestre, il entrerait au séminaire.

Le corps de la sentence convenait beaucoup à Batilde, parce que Trufaldin avait conservé la clef des salles ; la dernière partie la contre-carrait, parce qu'elle ne pouvait lui donner celle de la porte du palais : mais, dans trois mois, on a le temps d'arranger bien des affaires ; d'ailleurs, Batilde savait compter, et quatre-vingt-dix nuits bien employées lui paraissaient un très passable pis-aller.

Elles furent si bien employées, en effet, que le prélat, qui avait la peau très douce, et par conséquent le tact très fin, crut remarquer de certains changements qui ne déposaient pas en faveur de la sagesse de Batilde. Des yeux cernés, une sorte de pâleur, un dégoût marqué, confirmèrent ses soupçons. Il était bien sûr de n'être pas l'auteur du cas ; mais qui diable pouvait-ce être ? Depuis que Trufaldin était relégué dans les cuisines, Batilde ne parlait à aucun homme qu'à l'église, et ce n'est point à une grand'messe qu'une fille coiffe un révérendissime. Il se douta de quelque aventure de nuit : et blessé à l'endroit sensible, il eut la force de dissimuler, et se décida à observer de quel côté ce coup pouvait venir.

Trufaldin n'avait pas manqué une nuit d'aller visiter sa petite Batilde, et son embompoint naissant était le sujet de leurs inquiétudes et de leurs

conversations, quand ils ne s'occupaient pas plus agréablement. Il n'y avait pas d'apparence à se flatter que le saint évêque pardonnât la plus cruelle des offenses ; il ne leur était plus possible de vivre l'un sans l'autre, et il n'y avait qu'un moyen de tout concilier : c'était de s'enfuir ensemble par la salle des conférences qui donnait sur le potager, de monter sur un cerisier qui paraissait planté exprès contre le mur, de sauter dans la rue, de sortir de la ville et du royaume d'Aragon, de se réfugier en Castille, et comme on ne voyage pas sans monnaie, et que l'état de Batilde exigeait des soins, il fut convenu qu'elle ferait le lendemain une visite au coffre-fort du prélat, selon le précepte de l'Evangile: *Prenez ce que vous trouverez*, passage qui n'a rapport qu'à la nourriture des apôtres, mais que Trufaldin interprèta à son avantage, ainsi qu'on a toujours interprété les Saintes Ecritures.

On ne discute pas sur une affaire majeure sans s'échauffer un peu. On avait parlé plus haut que de coutume, et le révérendissime, qui ne dormait plus, avait entendu quelque chose. Il avait pris ses pantoufles de buffle fourrées, sa simarre de molleton de laine, car on ne se servait pas alors de douillettes faute de coton, parce que l'Amérique n'était pas découverte, et que la soie, très rare encore, se vendait au poids de l'or en Europe; il avait à la main son bâton pastoral avec lequel il se proposait de châtier son fortuné rival; il s'était approché doucement de la chambrette de Batilde; mais, quand il entendit tourner son amour débile en ridicule, quand il entendit Batilde partager des transports réels au lieu des chimères avec lesquelles il avait cru assoupir les premiers feux de la jeunesse, quand il entendit concevoir, mûrir, régler le plan d'évasion, il ne fut plus maître de lui. Il sauta lourdement, appuyé sur sa crosse, et

renversa un prie-Dieu; les amants, avertis par le bruit, sautèrent lestement de leur couchette et les ennemis furent en présence.

Le révérendissime avait l'air d'un satyre en fureur. Ses jambes et ses cuisses ramassées étaient couvertes d'un poil épais; la moitié de ses cheveux gris et crépus s'échappaient de dessous l'énorme calotte de drap qui lui emboîtait la tête; ses lèvres pendantes étaient chargées d'une écume qui coulait et tombait aux deux extrémités; ses petits yeux ardents ressemblaient à des escarboucles; son bâton pastoral dont il menaçait l'amour complétait le tableau.

Trufaldin, bon garçon, qui allait toujours droit devant lui, et qui n'entendait finesse à rien, Trufaldin se crut perdu sans ressource et tomba à genoux devant le révérendissime. Batilde eut de la présence d'esprit pour deux. « Je ne peux nier, dit-elle, que j'ai un amant puisque vous l'avez surpris, et j'ai eu raison d'en prendre un puisque vous êtes nul. Vous allez faire un éclat ? qu'y gagnerez-vous ? Les grands-vicaires, les diacres, les sous-diacres, les clercs, les valets, accourront au bruit, et que verront-ils? une fille au lieu de Pedro, une fille grosse et qui depuis six mois est constamment renfermée jour et nuit avec vous. Ils trouveront Trufaldin à qui vous ferez les honneurs de la paternité, mais je sais seul que vous n'y êtes pour rien. Que deviendra alors le manteau de l'hypocrisie ? Il sera soulevé en entier. Allons, révérendissime, exécutez-vous de bonne grâce, payez-moi la dot que vous m'avez promise, nous partons à l'instant, et vous ferez demain sur l'évasion de vos clercs une histoire telle que vous pourrez l'imaginer. »

Le révérendissime avait toujours sa crosse levée et il brûlait de bâtonner les amants. Cependant les raisonnements de Batilde, bien qu'outrageants

pour lui, revenaient à sa pensée. Il sentait intérieurement qu'un évêque ne peut rien gagner à être pris *flagrante delicto*. « Allez, dit-il, canaille maudite, allez fouiller dans mon coffre-fort, emportez mon argent, mon bonheur, et partez chargés de mon excommunication ; Batilde se moquait complétement des foudres de l'Église ; Trufaldin ne les redoutait guère, sa maîtresse était sa divinité, son cœur était son temple, ses faveurs la suprême béatitude. Ils remplirent leurs poches des doublons du prélat : Batilde lui souhaita plus de continence ou plus de moyens ; elle s'appuya sur le bras de Trufaldin, et sortit avec lui de Saragosse sans regretter ni sa mère, ni son hôpital, ni le sort heureux dont elle jouissait à l'évêché ; Trufaldin était tout pour elle, et la somme qu'ils emportaient lui paraissait inépuisable.

Le pauvre évêque passa le reste de la nuit dans d'assez tristes réflexions. Il s'occupa même des projets de vengeance, qu'il eût sans doute exécutés, si, en faisant arrêter monsieur Pedro, il eût pu cacher son sexe, dont la publicité lui ferait un tort irréparable. Il eut enfin le bon esprit de se prêter à la nécessité : il eut même quelques idées philosophiques, chose assez rare dans un prélat du douzième siècle, et il convint avec lui-même qu'une fille de seize ans ne peut pas plus s'attacher à un podagre de soixante, qu'un corps vivant ne s'attache volontairement à un corps mort.

L'évasion de Trufaldin devint publique le matin à l'évêché, et l'évêque ne manqua pas de dire que le petit vaurien avait voulu se soustraire à la pénitence qui lui était infligée. Il joua assez bien l'étonnement en ne trouvant plus Pedro, et il ne manqua pas d'ajouter que le malheureux Trufaldin avait abusé de la facilité de ce petit garçon pour l'engager à le suivre. Il ne dit mot d'une trentaine de marcs d'argent qui manquaient dans

sa cassette et, après s'être entretenu deux heures de cet événement, on l'oublia pour aller chanter la messe. Le révérendissime renonça aux petites filles et fit bien, mais il devint plus gourmand que de coutume, et il eut tort, car il mourut d'une indigestion.

Laissons décrire de magnifiques obsèques à ceux qui aiment les tableaux rembrunis, et suivons nos jeunes gens, gais, heureux, se croyant riches, et persuadés qu'ils s'aimeront éternellement. Ils sortent de Saragosse, et se jettent dans la campagne sans savoir encore de quel côté ils tourneront. Trufaldin, qui n'était pas fat du tout, consulta Batilde dont l'imagination vive lui avait déjà été utile, et Batilde décida qu'il fallait mettre les frontières d'Aragon entre eux et les suppôts du révérendissime. En conséquence il fut arrêté qu'on se rendrait à Burgos, capitale de la Castille vieille, et qu'on y passerait le reste de ses jours dans l'abondance et les plaisirs à l'aide de l'argent du révérendissime.

Il n'y avait qu'une difficulté, c'est qu'ils ne connaissaient pas les sentiers qui conduisaient en Castille. Des chemins, il n'en était pas question, les sentiers même variaient selon le temps des moissons, du labourage ou des semailles. Trufaldin était très embarrassé ; Batilde, toujours inventive, conduisit le petit ami sous un taillis que la lune éclairait à peu de distance : elle se coucha gaiement sur la mousse. Trufaldin se coucha près d'elle, et, comme il n'était pas brave, et que le lieu n'avait rien de rassurant, il ne pensa pas à dormir, et parla très haut à Batilde, pour faire peur à de plus poltrons, si par hasard il pouvait s'en trouver là. « Pourquoi nous arrêter ici ? — Pour attendre le jour. — Alors que ferons-nous, ma chère petite ? — Nous irons à la première hutte. - Et alors que ferons-nous, cher amour ? — Nous

demanderons notre route, mon cher cœur. — Et si on a couru après nous ?.... — C'est le pis-aller. — Si on nous trouve ?... — C'est le pis-aller. — Si on nous arrête ?... — C'est le pis-aller. — C'est le pis-aller, c'est le pis-aller : et notre évêque ? — S'il a été assez maladroit pour faire courir après nous, je parlerai, moi : le haut clergé s'empressera d'étouffer mes plaintes, et tout s'arrangera pour l'honneur du corps. D'ailleurs, mon ami, quand on craint tout, on n'entreprend rien. Laisse-moi dormir, je suis fatiguée et décidée à ne plus te répondre. »

Vous voyez que la petite avait d'heureuses dispositions. Elle s'endormit tranquillement, et Trufaldin se mit à chanter les litanies des Saints d'une voix si forte qu'un lièvre et quelques coqs de bruyère qui reposaient aux environs, en furent effrayés et commencèrent un carillon qui fit taire le chanteur. Le lièvre, aussi troublé que Trufaldin, vint lui passer sur le ventre ; les coqs en cherchant à éviter les branches, volaient au niveau du sol, et l'un d'eux lui rasa le nez du bout de son aile. Trufaldin ne doute plus que le bois ne soit enchanté : il se lève vivement, il oublie Batilde et fuit sans savoir où il va.

Les premiers rayons du soleil dorent l'horizon, et il court encore. Il s'arrête, il regarde derrière lui, il ne voit qu'une nature riante : il se rassure, il retourne sur ses pas et il se met à la recherche de Batilde, qu'il est désespéré d'avoir perdue pour deux raisons : la première, c'est qu'il l'aimait de tout son cœur : la seconde, qui avait bien aussi son importance, c'est qu'elle portait le petit trésor.

Il appelait, et les angles des rochers répondaient seuls à sa voix ; il montait sur les arbres les plus élevés, il regardait et ne voyait rien ; il courait au hasard, changeait de route sans motif, s'arrêtait, trépignait, s'arrachait les cheveux, pleurait... Une bonne vieille, qui filait au fuseau, et

qui arrachait alternativement une poignée de poils à cinq ou six chèvres qu'elle faisait paître, moyen économique de filer, une bonne vieille sortit de dessous un couvert de coudriers, attirée par les plaintes du jeune Trufaldin, elle fit trois ou quatre révérences en voyant sa calotte et son aube blanche comme la neige, elle s'agenouilla en approchant le ministre subalterne des autels, et lui demanda respectueusement si elle pouvait lui être utile.

Trufaldin était sans finesse ; mais Batilde ne disait pas un mot qui ne s'imprimât dans son esprit. Il jugea que, si elle ne le prenait pas pour un sot, elle gagnerait, ainsi qu'ils en étaient convenus, la première cabane, à moins toutefois que le diable, qui l'avait houspillé, n'eût fait pis à la petite amie. Il pria la vieille de le conduire à son humble domicile, et, comme il était indifférent à la pastourelle de faire paître ses chèvres à droite ou à gauche, elle marcha devant en répondant pieusement à un *Miserere* que chantait Trufaldin pour intéresser le ciel à ses amours illicites.

Cependant Batilde, qui ne craignait ni les revenants ni les lièvres, s'était profondément endormie au chant du petit ami. La fraîcheur du matin l'avait réveillée. Étonnée de se trouver seule, elle avait appelé, ainsi que Trufaldin, et aussi inutilement. Elle eut la plus grande envie de monter comme lui sur un chêne, qui semblait défier les siècles ; mais l'écorce dure et inégale lui déchirait les mains, dont une femme fait tant de cas, et pour cause, quand elle les a jolies : ses cuisses rondelettes mais courtes, n'embrassaient pas l'arbre à moitié, et puis elle éprouvait certaine pression, dont la continuité pouvait priver l'Espagne d'un petit Trufaldin. Elle renonça à l'entreprise en soupirant : mais, revenant bientôt à son caractère, elle sortit du bois en chantant la petite chanson.

Un père dominicain cheminait sur sa mule, et s'était détourné en entendant les cris de Batilde. Chargé d'amulettes et d'*Agnus Dei*, il ne craignait pas les voleurs, et ne risquait au plus que de partager avec eux un civet de lapin qui pendait dans une boite de fer-blanc au bât de sa mule. Il fut assez étonné de trouver en ce lieu solitaire un jeune clerc, beau comme l'amour, et dont les vêtements religieux étaient d'une élégance peu commune. Il interrogea le pauvre petit, qui avait une présence d'esprit admirable, et qui aussitôt composa un roman.

Il était parti de Saragosse avec un diacre, que le révérendissime envoyait en mission à Epila ; c'était une des villes par lesquelles il fallait passer pour gagner la vieille Castille. La nuit les avait surpris, ils avaient gagné le taillis, avaient soupé sur l'herbe fine, et se disposaient à s'endormir, après s'être recommandés à la Providence, lorsqu'une louve vint se jeter sur la mule qui les portait tous deux, pendant que trois louveteaux s'acharnaient après le diacre. Tout cela fut déchiré à belles dents. « Et moi, ajouta Batilde, moi dont les faibles mains ne pouvaient défendre l'oint du Seigneur, par la vertu de saint Jacques de Compostelle et de mes jambes, je me suis trouvé à une grande distance de cette horrible scène, et j'appelais à mon secours les fidèles qu'il plairait à Dieu d'y envoyer, quand vous m'avez entendu. »

« Par saint Dominique, reprit le religieux, vous m'intéressez, et je vous le prouve en vous offrant la croupe de ma mule pour vous conduire à Epila, puisque vous n'êtes pas pressé de retourner à Saragosse. »

Une pareille proposition n'était pas à rejeter dans la position où se trouvait Batilde. « Si Trufaldin n'est pas un sot, se disait-elle en appuyant son pied mignon sur celui du révérend pour en-

fourcher la mule, si Trufaldin n'est pas un sot, il se rendra comme il pourra à Epila, où il sait que nous devons passer. et le premier arrivé attendra l'autre. A la vérité, il n'a pas un grain d'argent: mais avec une aube et une calotte rouge on ne manque de rien. Les paysans lui offriront eurs poul es, leurs lapins, leur vin. et le fripon aurait leu rs femmes et leurs filles, qui se dévoueraient pieusement, si mon petit homme pouvait m'être infidèle. »

Pendant ce monologue la mule trottillait, et Batilde, qui n'avait pas de principe d'équitation, se collait au dos du révérend. Celui-ci remarqua d'abord un ventre rondelet que n'ont pas ordinairement les jeunes garçons: deux boules, blanches comme l'albâtre, dures comme elles, appuyaient sur ses omoplates et fixèrent son attention. Il fit aussi son monologue. « Par saint Dominique, se disait-il, il y a du micmac dans le fait de ce petit clerc. Dieu sait si j'ai jamais cherché des aventures: mais, puisque celle-ci se présente tout naturellement, je serais bien dupe... et puis rien n'arrive ici-bas que par ordre de la Providence. La Providence a voulu que cette jolie petite fille prit un habit de clerc: la Providence a voulu que le fripon de diacre, qui sans doute abusait de son innocence, fût mangé par les loups; la Providence a voulu que je me trouvasse à point nommé pour tirer la petite de ce bois malencontreux; la Providence veut que j'aie des désirs; la Providence veut donc que je les satisfasse; obéissons à la Providence. »

Le révérend passe sa jambe droite par-dessus le col de sa mule. et le voilà assis sur son bât. Il regarde. il fixe Batilde, il détaille les jolis traits de son visage, et, sous prétexte de remettre en ordre les plis du devant de son aube, il s'assure de la vérité de ses conjectures. Il pousse sa mule à travers le taillis, il s'enfonce dans un fourré. « Mais mon révérend, dit Batilde, je ne crois pas que ce soit

là le chemin d'Epila. — Non, mon cher petit, mais vous avez passé une mauvaise nuit, vous avez besoin de vous remettre, et j'ai un civet admirable, plus deux petits gâteaux et une excellente bouteille de vin d'Estramadure. » Batilde avait en effet besoin de restaurants, et elle sauta gaiement de sa croupe à terre. Le révérend exhiba ses provisions avec une sorte de galanterie, et ce premier besoin satisfait, il entra en matière. « Ah ça, friponne, conte-moi ton histoire. — A qui croyez-vous parler, révérend? — A une petite espiègle, qui n'est pas novice du tout, et avec qui je ne perdrai pas le temps dans un vain cérémonial; » et en effet, il se mit à jouer des mains d'une terrible manière. Bathilde faisait sans effort une superbe défense. Le moine n'avait rien de séduisant et elle tenait à son Trufaldin. Le frocard se démenait comme un diable au fond d'un bénitier, et n'avançait pas. On ne viole pas aisément une fille décidée à se défendre, et qui porte un haut-de-chausses sous sa jaquette et son aube. Le dominicain écumait; Batilde lui mordait les doigts et lui égratignait le visage; le dominicain et elle avaient également besoin de reprendre haleine, et les hostilités cessèrent un moment.

Batilde, plus jeune, plus agile, et qui d'ailleurs n'avait employé que ses dents et ses ongles, était la moins fatiguée. Le moine essuyait avec un morceau de serge blanche la sueur qui filtrait à travers sa barbe le long d'un double menton, et il jurait très énergiquement qu'après s'être refait un peu, il allait mettre en pièces aube, jaquette et haut-de-chausses. Batilde que la présence d'esprit n'abandonnait jamais, commença sur la continence un discours pathétique dont le but était d'endormir la vigilance du frocard, et elle portait à la ronde un œil observateur, disposée à saisir la moindre circonstance.

La mule, étrangère à ces débats, paissait en liberté la tendre feuillée, et s'était éloignée de quelques pas. Batilde s'interrompt au milieu d'une superbe période, elle se lève, et le moine aussi; elle court, il la suit; elle gagne du terrain, il enrage; elle saute sur la mule, il blasphème, elle presse la monture, elle sort du fourré, et le moine la regarde aller, les bras pendants, la bouche ouverte et n'ayant plus la force de renier Dieu!

Trufaldin suivait la vieille, et continuait de chanter. Il aperçoit de loin un objet... Il s'arrête, se tait et regarde. « Ah! mon dieu, c'est un paladin armé de toutes pièces, dit-il à la bonne femme... — Eh, non, eh, non, c'est un homme d'Église. — Monté sur un palefroi bardé de fer? — Monté sur une bonne mule. — Vous ne voyez pas sa cotte de mailles blanche? — C'est une aube. — Son casque teint de sang? — C'est une calotte rouge. — Son bouclier pendu à l'arçon de sa selle? — C'est une boîte de fer-blanc. — Vous croyez? — Si je le crois! mais saint homme de Dieu, la peur vous a brouillé la vue. » Trufaldin regarde de nouveau, il croit distinguer des traits, des formes... Il se remet, il se rassure, il court, il vole, il tient une jambe de Batilde, il y colle sa bouche, il la presse contre son cœur. « Ce n'est pas le moment, dit la petite. Saute lestement derrière moi, nous n'avons pas de temps à perdre. » Et voilà Trufaldin en croupe, s'abandonnant à la conduite de Batilde, et dévorant ce que le bon père dominicain avait bien voulu laisser dans la boîte de fer-blanc.

Après avoir emporté l'argent d'un évêque et volé la mule d'un dominicain, il n'y avait plus de quartier à attendre des gens d'Église. Il fallait devancer Sa Révérence à Épila, il fallait surtout un guide et la Providence, qui avait sauvé Batilde des griffes du dominicain, permit que la vieille

eût un petit-fils de dix huit à vingt ans qui connaissait parfaitement les sentiers.

On arrive à la hutte et le jeune pâtre ne sut pas plutôt ce qu'on attendait de lui, qu'il passe, en faisant le signe de la croix, son pourpoint des dimanches; il coiffe sa capeline, ornée de plumes de coq, et le voilà en route. Il trotte, il court, pour seconder l'impatience des voyageurs et ne pas céder à la prestesse d'une mule.

On entra sur le soir à Épila, et, comme toute peine vaut salaire, Batilde donna sa bénédiction au jeune guide, qui s'en retourna sur ses pas, enchanté de sa journée.

Nos jeunes gens plus enchantés encore, soupèrent et se couchèrent gaiement sans craindre la crosse bénite de leur évêque. Ils se levèrent de grand matin, et se joignirent à un muletier qui conduisait des voyageurs à Aranda. Il n'était pas probable que le dominicain vînt prêcher contre le roi d'Aragon avec un visage sillonné par les ongles de Batilde; mais on aime à respirer en paix, et pour cela il faut s'éloigner du péril.

Les voyageurs que conduisait le muletier étaient trois marchands très âgés, très intéressés, très occupés de leurs affaires, et qui ne firent aucune observation sur les formes arrondies de Batilde, ni sur l'amitié un peu trop prononcée qui paraissait unir les deux petits clercs. Il n'en fut pas ainsi du muletier, égrillard exercé, qui ne tarda pas à démêler la partie intéressante de la vérité, et qui se garda bien de hasarder pendant la journée le moindre mot, le moindre geste qui annonçassent des projets. Mais la nuit... Nuit désastreuse, nuit terrible que je voudrais passer sous silence, si la véracité d'un historien s'arrangeait de ces restrictions.

Nos petits amants soupaient à table d'hôte, l'un à coté de l'autre; une jambe de Batilde était passée

entre celles de Trufaldin, en attendant mieux ; le doux sourire de la sécurité était sur leurs lèvres, l'impatience de l'amour se réveillait au fond de leurs cœurs. Étrangers aux objets de commerce que traitaient leurs compagnons de voyage, ils oubliaient et le danger que la petite avait couru la veille, et le jeûne, et la fatigue ; ils jouissaient du bonheur présent et de celui dont ils se faisaient pour l'avenir une si délicieuse idée. O vicissitudes des choses humaines, qui peut vous prévoir et vous éviter !

Dans le cabaret où ils soupaient servait une grosse tétonnière d'Andalousie, rousse et puante, sale et d'un tempérament fougueux. Elle avait prodigué longtemps ses faveurs au muletier, qui avait justifié ses bontés par des exploits qui auraient honoré une princesse. Mais, comme on se lasse de tout et même du bonheur, la servante andalouse avait formé d'autres engagements à la grande satisfaction du muletier qui commençait à s'en lasser. Mais aussi, comme l'amour chez les honnêtes gens est toujours remplacé par une amitié solide, le muletier et la servante se rendaient mutuellement des bons offices de tous genres.

L'Andalouse avait fait les lits des petits clercs dans une chambre à l'extrémité de la maison, et pendant qu'ils soupaient, le muletier avait fait sauter le seul verrou à l'aide duquel ils pussent se fermer en dedans, et il avait mis dans sa poche une double clef de la serrure. Nos deux pauvres enfants avaient fermé les deux tours, et déposé la clef qu'on leur avait donnée sur une escabelle vermoulue : Batilde avait déposé ses habits de clerc, et n'offrait plus qu'une fille charmante aux yeux émerveillés de son amant ; l'empressé Trufaldin se hâtait de suivre un si doux exemple ; Batilde est dans un des lits, Trufaldin croit le partager, et pourquoi en douterait-il ?... Il entend mettre une

clef dans la serrure, il s'étonne, il attend... La porte s'ouvre, le muletier paraît.

C'était un grand drôle de ving-cinq à trente ans, au sourcil noir et épais, au tein brun, aux cheveux crépus aux épaules larges, et au jarret tendu. « Or ça, dit-il, en prenant un air menaçant, vous êtes de petits libertins qui avez fui de chez vos parents, qui ne voulaient pas vous marier : vous avez pris de saints habits que vous profanez, et je ne peux me dispenser en arrivant à Aranda, de vous mettre entre les mains de l'inquisition. » Batilde, très pénétrante, vit d'abord où cet exorde la conduirait, et le muletier n'était pas un homme dont on pût se défaire avec les ongles ou les dents. Trufaldin ne voyait pas si loin, et toujours poltron, il crut désarmer le terrible muletier en lui racontant naïvement et avec vérité les circonstances essentielles de leur histoire. « C'est bien pis que ce que je soupçonnais, s'écria le rusé coquin. Enlever la concubine d'un saint évêque, et lui escroquer de l'argent : voler la mule d'un dominicain, qui lui avait honnêtement offert sa croupe ! Brûlés, brûlés vifs, et sans miséricorde. — Ah ! seigneur muletier, n'y aurait-il pas quelque moyen de vous engager au silence ? — Je n'en connais qu'un. » Ici Batilde s'enveloppe, se roule dans la couveture. « Et quel est ce moyen, seigneur muletier ? J'embrasse vos genoux. — Hé, que m'importe tes prières ? Ah ! ce n'est pas cela. Voulez-vous que nous partagions l'argent du révérendissime ? voulez-vous le tout ? voulez-vous la mule du dominicain ? — C'est bien de tout cela qu'il s'agit — Hé, que voulez-vous donc ? — C'est moi qu'il veut, dit Batilde en pleurant. — Ou brûlés au premier *autodafé*. — Et j'y consentirais, reprend Trufaldin ! Ou brûlés, vous dis-je. — Je ne te laisserai pas brûler, mon cher petit ; l'effort est cruel, mais il s'agit de ta vie, » et la couverture se déroulait, et le muletier avait

refermé la porte, et, Trufaldin, qui perdait de vue les bûchers de l'inquisition à mesure que son rival devenait plus entreprenant, Trufaldin, dont le sang s'échauffa un moment, Trufaldin saisit d'un bras ferme le muletier, qui, d'un coup de poing sur l'oreille l'envoya rouler sous l'autre lit, où il se tint coi jusqu'au jour.

Batilde se prêta avec répugnance d'abord, et par pur attachement pour Trufaldin, aux emportements du muletier. Mais quand elle eut reconnu, admiré ses qualités secrètes, quand cet athlète terrible, infatigable, l'eût en vain réduite à demander quartier, elle compara ses deux amants, et se promit bien de remarquer à l'avenir les hommes aux épaules larges et aux sourcils épais Rien ne forme la jeunesse comme l'expérience.

Le muletier, rassasié de plaisir, se leva entin, prit Trufaldin par une jambe, le tira de dessous son lit, l'enleva comme une plume, et le jeta à côté de Batilde. « Ah çà, leur dit-il, je suis honnête homme à ma manière, et je veux vous donner des avis dont je vois que vous avez besoin. Le premier, c'est que la petite quitte ses habits d'homme, qui ne sont bons qu'à donner des soupçons, et toi que tu prennes un habit de cavalier, puisque tu veux l'accompagner. Tu auras une épée au côté, tu n'oseras pas t'en servir, mais cela en impose toujours. Je vais courir le village pendant que mes mules déjeuneront ; j'ai un ami à qui j'emprunterai ce qu'il aura de mieux. Vous me rendrez cela à Aranda, où je dirai que vous êtes deux enfants que je conduis chez une vieille tante à Burgos, et que leur mère m'a confiés à Épila. Pour que nos trois marchands ne se doutent de rien, je leur dirai que vous m'avez quitté ce matin, et vous nous suivrez à deux cents pas sur votre mule, et dans votre nouveau costume, qui vous rendra méconnaissables à ces yeux à lunettes. Si quelqu'un vous

attaque, je suis à vous, et pour tout cela je me contente des nuits que nous avons encore à passer dans trois ou quatre mauvais gîtes. Voilà de la probité, voilà de la raison. Au reste, il faut que cela soit, car je le veux ainsi. » Batilde s'était trop bien trouvée de la première épreuve pour en refuser une seconde : la joue enflée de Trufaldin ne lui donnait pas envie d'oser dire non. Tous deux gardèrent le silence, et le muletier en conclut que le traité était accepté, selon le vieux proverbe : Qui ne dit rien consent.

Fidèle à l'exécution de ses promesses, il rapporte des vêtements assez propres et qui n'allaient pas trop mal. Il enjoint aux jeunes gens de se vêtir à la hâte, de le laisser partir avec ses trois marchands et de suivre sur leur mule à la distance convenue. Il était bien sûr que l'envie de lui échapper ne les porterait pas à rétrograder vers Épila, où ils pouvaient rencontrer le dominicain. Batilde d'ailleurs s'était comportée de manière à ce qu'il dût compter sur elle, et il s'était aperçu qu'elle menait Trufaldin par le bout du nez.

Les voilà donc en route : Batilde, jolie comme un ange sous ses nouveaux habits, très résignée aux événements, mais n'osant pas en rire par égard pour Trufaldin, et Trufaldin, triste, pensif, la regardant la larme à l'œil et la trouvant plus séduisante depuis qu'il avait un coadjuteur.

La petite crut lui devoir quelque consolation, et les fatigues de la nuit n'empêchaient pas qu'elle ne pût faire une libation à l'amour : le ciel qui a voulu gâter les femmes a permis que certaine source soit intarissable chez elles. Elle tire une des rênes de la mule et la dirige vers un ombrage épais : bien que Trufaldin fût un peu nigaud et qu'il ne pénétrât pas l'intention de la belle, il lui vint pourtant à l'esprit qu'il devait profiter des journées, puisque le droit de la force lui enlevait les

nuits. Il saute lestement à terre, présente la main à sa belle et s'assied avec elle sur le gazon... O malheureux, ô incroyable voyage ! à peine Trufaldin s'est-il érigé en sacrificateur, à peine des doigts de rose ont-ils entr'ouvert l'entrée du sanctuaire, qu'une vigoureuse taloche tombe d'aplomb sur la joue que le muletier a épargnée. Trufaldin jette un cri, se relève et reste ébahi, son haut-de-chausses sur ses talons et la main sur sa joue, devant un chevalier beau comme Batilde, vigoureux comme le muletier, et qui était descendu de cheval à l'aspect du couple amoureux. « Ote-toi de là, maraud, dit-il à Trufaldin. Il te convient bien de t'amuser dans mes forêts ; ôte-toi de là, te dis-je, où je te perfore de ma lance. — Mais c'est ma femme, monseigneur. — Ah ! c'est ta femme, petit coquin. Hé ! m'as tu payé les droits de jambage, de cuissage, de markette et de prélibation ? Ces droits charmants s'acquittent sous la feuillée, comme dans un palais : éloigne-toi, il y va de ta vie »

Trufaldin avait renoué ses aiguillettes pendant cette harangue désespérante. Il avait une rouillarde au côté, mais il n'avait ni le courage, ni l'adresse de s'en servir. Il remonte sur la mule, pour se soustraire aux déportements du chevalier s'il lui prenait envie de le maltraiter autrement que par des paroles, et il le regardait faire en soupirant. Pour Batilde, elle avait été si violemment frappée des prétentions insolentes du nouvel assaillant, qu'elle n'avait pas eu la force de changer de position, ni même de faire un mouvement. Malheureux Trufaldin ! il faut que tu sois témoin de tes infortunes, et que tu n'y puisses mettre un terme.

Le pauvre diable attendait, les yeux levés au ciel pour ne rien voir des choses terrestres : il espérait au moins que, lorsque Batilde aurait acquitté le droit, il lui serait permis de rentrer dans les

siens. Vaine espérance ! le chevalier ne se lassait pas dans ses prétentions, et Batilde toujours plus étonnée, disait à mots entrecoupés. « Ah ! Trufaldin, reçois encore ce sacrifice, c'est à toi seul que je l'offre ; mais en vérité, tu n'es ni un muletier ni un prélibateur. »

Le muletier cependant s'était impatienté de ne pas voir arriver sa belle. Il crut que les jeunes gens cherchaient à lui échapper à travers les bois. Il se sentait encore très en fonds, et il avait la meilleure envie de les faire valoir. Il prétendit avoir perdu une valise, pria ses marchands de l'attendre un quart d'heure, et poussa vigoureusement sa mule, en rétrogradant et en regardant de tous côtés. Il n'a pas fait un quart de lieue, qu'il aperçoit à la lisière du bois Trufaldin sur sa monture, les yeux toujours en l'air et les bras croisés sur sa poitrine. Il pousse à lui. « Eh ! que fais-tu là, imbécile ? — Hélas ! je ne fais rien. — Que fait Batilde ? — Elle ne fait rien non plus, elle laisse faire. — Et où est-elle ? — Sous ces arbres, à vingt pas. — Donne-moi ton épée. — Oh ! de grand cœur. Échinez-moi cet homme là ; et, puisqu'il faut être cocu, j'aime mieux l'être de la façon d'un seul que de deux. »

Le muletier saute à terre, et court en jurant, espadonnant de l'épée, qu'il ne sait pas manier, mais dont le coup sera terrible, s'il porte juste. Le bruit de sa course et de ses jurons avertit le chevalier, qui se relève aussi sot que Trufaldin, mais sans le moindre mouvement de frayeur. Sa lance n'est qu'à quelques pas mais un homme ne marche pas facilement dans l'état ou il était. Il avait l'épée au côté, il la tira, et regretta sa dague restée à l'arçon de sa selle, mais il s'aperçut que le muletier n'en avait pas, qu'ainsi la partie était égale : il se disposa bravement au combat, et pria

seulement Batilde de lui rattacher quelques aiguillettes pendant qu'il parerait quelques coups.

Batilde était assez satisfaite de lui pour lui rendre ce petit service ; il était d'ailleurs trop beau pour que ses vœux secrets ne fussent pas en sa faveur : mais le muletier lui lança un coup d'œil si furieux, qu'elle jugea bien qu'il la rendrait responsable de l'aventure s'il était victorieux, et le sort des armes est si incertain ! Elle jugea qu'il était plus sage de s'enfuir, et pour aller plus vite, elle détacha le cheval du paladin, et sauta dessus. En passant près de la monture du muletier, elle coupa les sangles avec la dague du cher prélibateur, pour ralentir au moins les poursuites, c'était une fille qui pensait à tout : enfin elle rejoignit Trufaldin. « Au galop, marche, lui cria-t-elle. » et Trufaldin de galoper à ses côtés. « Je t'ai trompé, mon ami, lui disait-elle, je t'ai trompé dix à douze fois, bien involontairement. Mais à quelque chose malheur est bon. Nous avons gagné à cela une belle mule, et des habits laïcs assez passables et un superbe cheval, sans compter ce qu'il y a dans la valise du chevalier. » Dans tous les temps et dans tous les pays du monde, le cocuage rapporte quelque chose.

Ce raisonnement ne paraissait pas péremptoire à Trufaldin. Mais que diable faire ? Il n'y avait pas de remède au passé, il fallait se prémunir contre les événements futurs ; et tout en galopant, il priait, il suppliait Batilde de tâcher de ne plus le faire cocu. Batilde le promettait de la meilleure foi du monde et se promettait de tenir parole, bien que convaincue par son second essai que Trufaldin était un homme fort ordinaire. Mais que peuvent les résolutions d'une jolie fille contre la méchanceté des hommes !

Toujours galopant, la fringante Batilde et son triste compagnon avaient dépassé les trois mar-

chands, dont les mules, chargées de ballots, n'étaient pas propres à courir après des fuyards. Ces marchands d'ailleurs, avaient autre chose à penser que des amourettes, et ne les avaient pas seulement remarqués. Nos jeunes gens allaient, au hasard de s'égarer, suivre le premier sentier qui se présenterait lorsqu'ils aperçurent un homme qui trottillait sur sa monture : ils le joignirent bientôt, et lui demandèrent le chemin d'Aranda, Trufaldin voulait passer après sa réponse, mais son extérieur le rassura. C'était un bon papa de soixante ans qui cheminait, son rosaire d'une main et l'autre appuyée sur des sacoches bien attachées sur le devant de son bât, et dont la vieillesse et les yeux calmes n'annonçaient aucune mésaventure. Trufaldin, tourmenté de la crainte d'avoir à ses trousses le muletier ou le paladin, hasarda de lui faire quelques questions. Il lui demanda, entre autres choses si, pour aller à Burgos, il était nécessaire de passer par Aranda. Le vieillard répondit que la route la plus courte et la plus sûre était par Moncayo, que c'était celle qu'il allait prendre à demi-lieu de là et que, s'ils voulaient, ils feraient route ensemble.

Jamais proposition ne vint plus à propos et ne fut acceptée avec plus de plaisir. insensiblement la confiance s'établit et la conversation s'engagea. La vieillesse est curieuse et la jeunesse inconsidérée. Nos amants apprirent que le bon Perez était un riche marchand de bœufs, qui en avait été vendre cent cinquante à la foire d'Epila, qu'il en rapportait le prix dans ses sacoches, que ses valets revenaient à pied à petites journées, qu'il disait son rosaire en route pour que Notre-Dame du Mont-Carmel le garantit des voleurs, et qu'il allait à Burgos joindre le magot qu'il rapportait à d'autres fonds déjà considérables, avec lesquels il se proposait de finir tranquillement ses jours. En échange de sa courte histoire, Trufaldin, qui avait besoin

de se décharger le cœur, lui conta longuement ce que vous avez lu, malgré les signes de Batilde qui jugeait cette confidence au moins inutile.

« Mes chers enfants, leur dit le vieillard, vous n'avez éprouvé tant de disgrâces, que parce que vous n'avez pas fait consacrer vos nœuds par un saint prêtre aussitôt que vous l'avez pu. Mais enfin à tout péché miséricorde. Promettez au bon Dieu de vous marier en arrivant à Burgos, et sûrement il vous garantira d'ici là de tout accident. Mais, comme il est dit dans l'Écriture que je n'ai pas lue, parce que je ne sais pas lire, aidez-vous et je vous aiderai, il est à propos que, le long de la route, vous passiez pour le frère et la sœur, à cause de votre jeunesse qui donnerait des soupçons, et pour rendre le tout plus vraisemblable, je dirai que la signora est ma femme. C'est un mensonge, mais le ciel le pardonnera en faveur du motif. — Ah ça, dit Trufaldin, vous ne me donnerez pas de taloches sur les mâchoires. — J'en suis incapable, mon petit ami. — Vous ne coucherez pas avec Batilde ? —Non ; ni vous non plus, jusqu'à ce que vous en ayez reçu la permission de notre mère la sainte Église. »

Ce nouveau traité, qui arrangeait parfaitement Trufaldin, et qui ne déplaisait pas à Batilde, qui sentait bien qu'une épouse n'est pas plus responsable des accidents qu'une maîtresse, ce nouveau traité fut solennellement accepté et l'observation en fut jurée. Il paraissait tout simple au bon jeune homme, qu'on respectât une femme en pouvoir de mari, et d'un mari aussi riche que vénérable par son âge. Les galants avaient bien la ressource de la séduction, mais Batilde avait promis de ne pas se laisser séduire.

On avait quitté la route d'Aranda, on marchait dans celle de Moncayo, on était gai, on riait, on chantait un psaume, on accolait la gourde que le

bon Perez portait toujours avec lui, lorsqu'on aperçut sur une hauteur un gros de cavaliers. A cet aspect, Perez descendit de sa mule, la donna à conduire en main à Trufaldin, monta le cheval de Batilde, la mit derrière lui, l'enveloppa dans son manteau, et baisa en se recommandant au ciel un morceau de la culotte de saint Pancrace, qu'il portait dévotement sur lui. Il craignait les voleurs, Trufaldin le cocuage; nous allons voir ce qui en était.

Les deux troupes s'approchent. Trufaldin se met provisoirement à trembler, et la richesse des habits rassure le bonhomme Perez. « Ne craignez rien, dit-il aux jeunes gens, c'est le comte de Ciria; celui-ci n'en veut qu'aux vierges, il s'en faut bien que vous le soyez, signora. » Et il leur conta en quatre mots l'histoire du comte.

Ce seigneur gros, court, mal bâti, velu et fort comme un ours avait, par je ne sais quel hasard, fait à la comtesse sa femme une fille qui passait à seize ans pour la merveille du canton. Le comte de Moncayo l'avait demandée en mariage : mais il avait eu le malheur de solliciter et d'obtenir, dans une cérémonie de cour, le pas sur le comte de Ciria. Un tel affront ne se pardonne jamais, et la proposition de Moncayo fut rejetée d'une manière offensante. Outré du procédé de Ciria, Moncayo vint attaquer ses donjons, les enleva d'assaut, et viola la belle Léonore. Ciria jugea qu'une fille de qualité qui a été violée ne mérite plus de vivre, et il passa paternellement son épée au travers du corps de la sienne. Le lendemain, il fut assiéger le château du comte, le prit et le tua de sa main. On croirait que tout finit là : pas du tout. Ciria jura de faire de fréquentes courses dans le comté de Moncayo, de violer toutes les vierges qu'il rencontrerait et de les éventrer ensuite, en expiation du crime de leur seigneur, qui ne les regardait pas du

tout. Quand Ciria en avait violé et tué une trentaine, il retournait dans ses terres, réparait ses forces et recommençait. Les gens de Moncayo se plaignaient au roi d'Aragon, et ce roi, qui avait bien de la peine à se soutenir contre celui de Castille, et qui avait intérêt à ménager ses grands vassaux, n'écoutait pas les paysans. Ceux-ci ne trouvèrent pas d'autre moyen pour soustraire leurs filles à la fureur de cet enragé que de les dévirginer eux-mêmes avant qu'elles pussent tenter personne. Cet usage s'étendit aux pays voisins, et s'est conservé, à peu de chose près, et c'est ce qui fait que partout les pucelles sont si rares.

O combien, en écoutant cette admirable histoire, Trufaldin s'applaudit que Batilde ne fût pas neuve! il s'applaudit presque d'être cocu, et improvisa sur l'air du *Pange lingua* dix ou douze vers latins sur les dangers de la sagesse. Ces vers sont perdus, depuis que les petites filles n'ont plus besoin de les lire pour savoir prendre leur parti.

Cependant nos voyageurs et la cavalerie du comte sont en présence. Le comte courait depuis quatre jours, il n'avait rencontré que des femmes ou l'équivalent, et il avait de l'humeur. « Quel est, dit-il d'une voix terrible à Perez, ce paquet que tu portes derrière toi? — Monseigneur, c'est ma femme. — Lève-moi ce manteau. Comment, cette jolie personne est la femme d'un vieux reitre comme toi! — Hélas! monseigneur, on fait des folies à tout âge. — Prends garde de me mentir, car je te pourfends des épaules à la ceinture. — C'est ma femme à qui, même, j'ai eu le bonheur de faire un petit enfant. — Je ne m'aperçois pas de cela. — C'est qu'elle n'est pas très avancée, et puis, monseigneur, l'étoffe de sa cotte est grossière... — Tais-toi, tes détails m'ennuient. Tu m'assures qu'elle est ta femme, il faut me le prouver: use à l'instant de tes droits de mari. »

Perez alléguait un vœu de continence fait à saint François pour en obtenir un heureux voyage, et le comte avait tiré son épée qui tournoyait déjà sur la tête du vieillard. Il descend de cheval, et représente humblement au comte qu'à son âge on n'épouse pas sa femme à commandement. « Épouse, te dis-je, et si tu ajoutes un mot, tu es mort. Dans un semblable embarras, quelle ressource restait-il au bonhomme Perez ? Faire semblant d'obéir, s'il ne pouvait davantage.

Il donne la main à Batilde, qui se laissa conduire et qui dit en passant à l'oreille de Trufaldin : « Ne te fais pas de peine, mon petit : cette fois, ce ne sera que pour rire. »

A soixante ans, on n'est pas homme tous les jours, mais on l'est encore quelquefois. Les attraits de Batilde, que Perez fourrageait par obéissance, commencèrent une espèce de résurrection : la chaleur d'un corps céleste auquel il accolait ses ruines le ranima tout à fait : il demanda pardon à Dieu et se tira assez gaillardement d'affaire. Batilde fut très étonnée d'être épousée tout à fait, Trufaldin ne concevait rien à cette force de courage, et le comte, outré de ne faire que de vaines recherches, s'avisa de chercher une querelle d'allemand au bonhomme. Il prétendit que Perez ne s'était marié avec une jouvencelle, qui était à peine nubile, que pour la sauver de ses mains. La contestation s'échauffait d'un côté, l'embarras de Perez qui ne mentait pas avec facilité, augmentait de minute en minute : la scène allait devenir tragique. Trufaldin, toujours prudent, prend le galop avec sa mule et celle du marchand de bœuf ; Batilde remonte à cheval pour courir après Trufaldin, et laisse Perez s'arranger comme il pourra avec l'excellence.

« Allons, disait-elle, mon cher petit, ce qui est fait, est fait. Quand tu pleureras, quand tu te dé-

sespéreras, qu'y gagneras-tu ? Il faut prendre le temps comme il vient. Je vois dans tout ceci deux motifs de consolation. Fort heureusement j'étais grosse : tous les seigneurs ou goujats que nous rencontrerons ne sauraient empêcher que tu ne sois véritablement le père de ton enfant, et nous tenons les sacoches du marchand que nous pouvons emporter sans scrupule, puisqu'enfin il a eu du plaisir pour son argent. »

Ils apercevaient les clochers de Moncayo, ils pouvaient y arriver sans guide, et ils avaient lieu de se flatter que la police s'y faisait plus exactement que dans les bois, ce qui n'était que trop vrai.

Le factionnaire qui gardait la porte de la ville, trouva extraordinaire que deux jeunes enfants voyageassent seuls avec deux mulets et un cheval dont la beauté et l'embonpoint ne s'accordait pas avec les habits de villageois. Les sacoches, dont il fit résonner le contenu, et l'énorme valise du chevalier lui donnèrent des soupçons ; il fit entrer Trufaldin et Batilde au corps de garde. L'officier les interrogea séparément, et ils se coupèrent ; il les envoya chez le corrégidor, qui, en voyant une si jolie fille eut envie de la trouver innocente, et fit sortir tout le monde. Interrogés de nouveau sur ce qu'il y avait dans la valise et les sacoches, les jeunes gens ne surent que répondre. Atteints et convaincus au moins d'escroquerie, Trufaldin se mit à pleurer, et Batilde, qui ne perdait jamais la tête, fit les yeux doux au magistrat.

Il était difficile à celui-ci de faire fouetter et marquer le jeune homme, sans que la jeune fille subît la même punition ; il lui paraissait cruel de laisser macérer un aussi beau corps, et pour s'assurer à quel point il méritait ses égards, le seigneur corrégidor en fit une inspection exacte, qui se termina comme l'aventure du muletier, du chevalier, et du bonhomme Perez. « Si, du moins, je ne le

voyais pas, » disait Trufaldin au désespoir, et il lui fut impossible de rien ajouter. La crainte des verrous, des cachots, du fouet et de la marque, lui glaçait la langue.

Le seigneur corrégidor, enchanté des appas, de la courtoisie, de la résignation de Batilde, notifia qu'il faisait grâce à l'amant en faveur de la maîtresse, qu'il gardait celle-ci, et que l'autre pouvait se retirer où il voudrait avec ses mules, son cheval, sa valise et ses sacoches ; mais que, de peur de quelque nouvel accident, il ferait bien de sortir de suite et à petit bruit de Moncayo. « Allons, mon cher petit, lui dit tendrement Batilde, soumets-toi à la nécessité. Si le chevalier, le muletier, ou le bonhomme Perez te trouvent ici et t'accusent, le seigneur corrégidor, malgré ses bontés pour toi, ne pourrait te sauver ; tu m'entraînerais dans ta chute, et tu m'aimes trop pour vouloir que je sois fouettée et marquée. Va, mon cher ami, vends tes mules et ton cheval au premier maquignon, fais-toi promptement conduire à Burgos, et sois sûr que je ne t'oublierai jamais. »

Trufaldin n'avait rien de mieux à faire que de suivre ce conseil, et cependant le démon de la concupiscence le retenait près de Batilde. Le corrégidor le poussa hors de son cabinet ; il sortit de la maison la tête basse, vendit ses trois bêtes à peu près pour rien, selon l'usage des jeunes gens, et se mit en route pour la capitale de la Castille vieille.

Batilde resta avec son corrégidor qui l'aima à la fureur pendant quinze jours, qui la passa ensuite à un inquisiteur, qui la repassa au gouverneur de la ville, qui la céda à un président du conseil d'Aragon des bras duquel elle tomba dans ceux d'un gros cantayor, puis d'un médecin, d'un usurier dévot, d'un notaire, d'un vieux licencié, d'un petit marchand, d'un vieux sergent, de tous les laquais

de Moncayo, et enfin du public, où nous la laisserons, si vous le voulez bien.

Trufaldin se consola bientôt de la perte d'une fille qui l'avait si facilement abandonné, et que tout le monde caressait, hors lui. Une somme très forte pour ce temps-là, et pour un jeune homme qui n'avait jamais eu rien en propre, la dissipation à laquelle il se livra à Burgos lui firent totalement oublier l'objet de ses premières amours. Il goûta avec avidité tous les plaisirs qu'on pouvait se procurer au XIIe siècle avec de l'argent, les femmes exceptées, qu'il n'aimait pas essentiellement, et auxquelles peut-être il n'eût jamais pensé sans les avances très prononcées de la signora Batilde.

Vous sentez bien qu'un homme de seize à dix-sept ans qui veut jouir de tout, qui ne connaît la valeur de rien, et dont s'emparent les escrocs de tous les genres et de tous les sexes, voit bientôt la fin de sa fortune. Celui-ci, simple et bonasse, était plus facile à attraper qu'un autre, et on lui joua des tours très plaisants, dont je vous fais grâce, parce que l'ingénieux auteur de *Gil Blas* ne vous a rien laissé à désirer à cet égard.

Il restait quelques ressources encore à Trufaldin, lorsqu'il eut le bon esprit de se jeter dans la réforme. Il acheta une guitare, meuble utile en Espagne de temps immémorial, il apprit à en jouer sans maître, et se proposa de tirer parti de ce talent quand les circonstances l'exigeraient, ce qui ne tarda pas à arriver.

Il commença par montrer la guitare à la jeune femme d'un très vieil officier, qui le chassa parce qu'il avait interposé ses bons offices pour le faire cocu la centième, ou la millième fois.

Il entra dans un couvent de nonnes pour copier des missels et enseigner le plain-chant. Il était fort bien là ; mais il eut le malheur de trouver l'abbesse dans une posture équivoque avec le directeur, et

l'abbesse le chassa de peur qu'il ne fût indiscret.

Un célèbre médecin, qui ne savait pas le latin, le prit pour lui enseigner cette langue, et le chassa parce qu'il n'était qu'un beau garçon sans complaisance.

Une vieille dévote s'en accommoda pour se faire expliquer les saints pères et le chassa parce que ses mains décharnées n'opéraient aucun effet sur lui.

Un vieux seigneur le mit auprès de ses enfants pour leur apprendre à lire et à écrire, et le chassa parce qu'il eut la bêtise de remarquer, en présence d'une courtisane qui le ruinait, qu'il avait des poils gris dans sa moustache.

La courtisane le reprit et le chassa bientôt parce qu'elle s'aperçut, ainsi que Batilde, qu'il ne valait pas un muletier.

Un gros négociant, qui voulait sacrifier sa fille très jolie et très éveillée à un grand benêt de fils et qui la destinait au cloître, le mit près d'elle pour lui apprendre le plain-chant, et le chassa encore, parce que la petite égrillarde l'avait conduit derrière un paravent pour savoir un peu ce qu'était le monde qu'elle allait quitter tout à fait.

Enfin il vendit le jour sa voix aux chœurs des différentes églises, et sa guitare la nuit aux donneurs de sérénades ; il vieillit en faisant ce triste métier, et l'aurait fait toute sa vie, si le comte d'Aran ne se fût servi de lui lorsqu'il n'était que l'amant de sa femme à Burgos. En réglant la sérénade, Trufaldin fit parade de son érudition, il ne parut alors qu'un original au comte ; mais, quand il fut père, il crut qu'un original pouvait donner d'excellentes leçons, et comme les maîtres étaient rares, il s'attacha celui-ci au moyen d'un traitement honnête, et tira de lui le parti le plus avantageux. Trufaldin était revenu de toutes les erreurs de sa jeunesse, et à sa niaiserie, sa poltronnerie et son pédantisme près, c'était un homme comme un autre.

Revenons au comte de Cerdagne. Fêté longtemps et las de l'être, il prit enfin congé du comte d'Aran et de sa famille, et, poussé par le désir si naturel de revoir sa fille, il prit avec sa suite la route de Barcelone. Le premier objet qui se présenta à lui en sortant du château d'Aran fut cette même Rotrulde qui avait été faible sans le prévoir, sans le vouloir, et que Mme d'Aran n'avait pas manqué de congédier ainsi qu'elle se l'était promis parce qu'une femme sage ne se contente pas du témoignage de sa conscience; il faut qu'elle joigne la pruderie à la sagesse, et qu'elle ne pardonne rien aux autres.

Depuis que la gentille Rotrulde était sans condition, et par conséquent sans ressource, elle attendait dans un hameau voisin le jour du départ de Cerdagne, que les apprêts nécessités par une suite nombreuse, ne pouvaient lui laisser ignorer. Elle se para du mieux qu'il lui fut possible, se mit sur son passage et lui peignit son triste état, dans une harangue qui passa pour un *impromptu*, mais qui était préparée à loisir. Cerdagne était peu constant dans ses goûts et ne pensait plus à Rotrulde : mais il était galant, aimable, généreux : une femme qui perdait tout pour lui et par lui, devait l'intéresser; d'ailleurs elle était jolie, et pouvait être l'objet d'une seconde et même d'une troisième fantaisie, quand il ne trouverait pas mieux. Il l'envoya au château de Cerdagne, sous la garde d'un écuyer et de quelques valets, et, comme une femme qu'il avait honorée de ses bontés, devait y être sur un certain pied, il envoya à l'acariâtre Théodora l'ordre de la commettre à l'entretien des tapisseries, des crépines, des estrades et des lits, et à la garde et distribution des vins fins.

Rotrulde partit, bien persuadée que ses charmes la mèneraient plus loin que l'entretien du lit du maître, et Cerdagne continua sa route pour Barcelone.

Il se présenta au couvent qui renfermait Séraphine, plutôt comme un souverain qui vient répandre des grâces, que comme un père qui redemande sa fille. Enchanté de la beauté, des grâces modestes, du jugement de la jeune personne, il combla les religieuses de présents, il fit renouveler tous les ornements de l'église, doubla le nombre des vases sacrés, donna un missel en vélin, écrit et décoré de vignettes par la main du premier artiste de l'empire grec ; il fit célébrer une grand'-messe chantée par toutes les contrebasses de Barcelone, et, au lieu de s'y occuper de Dieu, il lorgnait les dames qu'avait attirées la pompe de cette cérémonie.

Son retour de Barcelone à Cerdagne ressembla plutôt à une marche triomphale qu'à un voyage. Ses gens étaient couverts de fer et d'or ; ses chevaux, les plus beaux de l'Andalousie, semblaient partager la fierté de ses écuyers : on allait à très petites journées pour ne pas fatiguer Séraphine, l'objet de tous les soins, de toutes les prévenances et de tous les respects. On arrêtait aux heures des repas ; des tentes magnifiques étaient tendues ; des bannières de cent couleurs et d'une recherche inconnue jusqu'alors étaient plantées devant le pavilllon sous lequel se retirait Séraphine: son père seul y entrait, y mangeait avec elle : c'était à qui les servirait, à qui préviendrait leurs goûts. Le site était-il romantique ? paraissait-il fixer l'attention de la jeune personne ? était-il abondant en gibier ? on y passait des heures, des jours ; remarquait-on la satiété dans les yeux de Séraphine ? les tentes étaient ployées à l'instant, les palefrois caparaçonnés et les instruments de guerre donnaient le signal du départ.

C'est ainsi qu'on arriva au château d'Aran. Cerdagne, fier de sa fille, avait voulu la présenter à son ami qui ne l'avait pas vue depuis deux

ans. L'enthousiasme qu'elle excita fut tel que d'Aran dans un moment d'effusion proposa à Cerdagne d'arrêter l'union des deux familles, et de resserrer de la manière la plus agréable les nœuds d'une antique amitié. Cerdagne accepta avec joie une proposition dont l'effet remplirait tous ses vœux. Les domaines de d'Aran étaient immenses, il jouissait de la plus haute considération, sa noblesse remontait à l'établissement même de cette distinction, et son fils joignait, disait-on, à la plus aimable figure, un esprit vif, enjoué et une amabilité peu commune. Les deux pères fixèrent à trois ans l'exécution de leurs projets, et convinrent de les cacher à leurs enfants, qui ne répondraient peut-être aux vues de leurs parents que par des contradictions, et qui ne pouvaient manquer de s'aimer quand le hasard paraîtrait seul les réunir. Cerdagne conduisit dans son château sa Séraphine qui fixa près de lui les jouissances douces et ce calme du cœur, si préférables aux plaisirs tumultueux des passions. De temps en temps il s'égarait encore avec Rotrulde dans ses longues galeries, dans ses bosquets solitaires : mais ce n'était qu'un reste d'habitude qu'on ne surmonte pas facilement : il mettait d'ailleurs dans sa conduite cette décence que commandait la présence de sa fille, et qui n'accommodait pas trop Rotrulde. Elle ambitionnait le titre avoué alors de concubine : mais Cerdagne notifia sa volonté et il fallut qu'elle ployât de toutes les manières.

II

Don Mendoce d'Aran continuait ses exercices à Saragosse, et on n'y parlait que de lui. Personne ne rompait une lance avec autant de grâce, n'attaquait l'épée à la main avec autant de vigueur, ne parait avec autant d'adresse le coup d'estoc et de taille. Personne n'ajustait une flèche avec autant de justesse et ne lançait aussi sûrement la javeline dans un combat de taureaux. Entrait-il dans une assemblée ? il fixait tous les regards. Dansait-il une sarabande ? accompagnait-il sa guitare de sa voix ? il attirait tous les cœurs. Cerdagne ne pouvait choisir un gendre qui lui rappelât plus sûrement les agréments de sa brillante jeunesse, et dont le caractère eût plus de rapport avec le sien.

Cependant le charmant Mendoce entrait dans l'âge des passions. Persuadé de ce qu'il valait, et des facilités qu'il rencontrerait de toutes parts, il était difficile qu'il ne s'égarât pas : il lui eût fallu, à cette époque dangereuse, un guide sage et prudent, et malheureusement, il n'avait près de lui que des valets destinés à obéir, et un écuyer qui aimait trop le plaisir lui-même pour contrarier ses goûts. Mendoce se livra bientôt à tous les travers. Il commença par donner des fêtes aux dames et finit par les déshonorer. Il se battit avec des époux et des frères qu'il tuait ou estropiait, ce qui donnait encore plus d'éclat aux fredaines de leurs sœurs ou de leurs femmes. Il jouait aux dés, jeu respectable par son antiquité et qui remonte au

moins à Jésus-Christ, car l'Évangile nous apprend que les soldats de Caïphe ou de Pilate jouèrent aux dés la tunique sans couture du Sauveur. Or, comme on ne donne pas de fêtes et qu'on ne joue pas aux dés sans dépenser beaucoup, Mendoce, dont la pension était forte, mais bornée, fut bientôt réduit aux expédients. Ses grâces lui avaient donné des facilités auprès des dames, son nom lui valut des avances de la part des usuriers. Il empruntait d'une main pour répandre de l'autre, et il eût fini par dépenser au delà du capital de son père, si les premiers prêteurs, alarmés de ses prodigalités, et tremblant pour leurs créances, n'eussent député un des leurs au château d'Aran pour instruire le papa-comte de la conduite de son cher fils.

D'Aran était plein d'honneur, et, dans ces temps à demi barbares, l'honneur consistait autant à payer ses dettes qu'à se battre courageusement. Il fut effrayé de l'énormité des sommes qu'avait dépensées son fils. Il ne se décida pas moins à payer ; mais il voulut, comme de raison, mettre un terme à cette inconduite. Il rappela Mendoce par une lettre foudroyante qui chassait l'écuyer qui avait favorisé ses désordres, et, pour s'assurer que les dettes seraient exactement payées, il remit ses fonds à Trufaldin, le fit partir pour Saragosse, lui ordonna de satisfaire les créanciers et de ramener son fils.

Trufaldin ne pouvait pas prendre un grand ascendant sur l'esprit d'un jeune homme qui avait contracté l'habitude de l'indépendance : mais les infirmités du comte ne lui permettaient pas d'entreprendre le voyage de Saragosse, et Trufaldin était celui de ses gens en qui il avait le plus de confiance. D'ailleurs il avait élevé la première enfance de Mendoce, il avait été à la fois son maître et le compagnon de ses jeux. Mendoce pouvait négliger ses avis ; mais il ne pouvait le confondre avec un domestique ordinaire, que probablement

il n'écouterait pas du tout. Trufaldin partit donc, accompagné de manière à ne pas craindre les voleurs.

Le bon homme aimait beaucoup Mendoce, qu'il regardait comme son ouvrage. Mais il sentit que c'était, ou jamais, le cas de réveiller son éloquence assoupie dans un long repos. Les bonnes gens ont leur petite vanité comme les autres. Fier de porter les ordres et l'argent du papa, flatté de la commission de chapitrer le fils, il jugea qu'il convenait de l'aborder avec une harangue d'un style relevé, où la sévérité fût tempérée par l'indulgence. Il employa à écrire ce discours le temps que son escorte passait à manger et à dormir : il le lisait, le relisait en marchant pour trouver des inflexions de voix propres à donner plus de force, de grâce ou de noblesse à ses phrases, et les paysans devant qui il passait se mettaient à genoux, persuadé que Trufadin était un prédicateur ambulant. Figurez-vous le bon homme, monté sur sa mule, les jambes pendantes, criant, gesticulant, suant, et perdant de temps en temps la parole, parce qu'il n'avait pas fait une étude de l'art de respirer à propos.

« Semblable à l'Enfant prodigue, vous avez fait,
« mon très cher frère, toutes les folies qui peuvent
« désoler un papa, faire mourir une maman, et
« vous n'annoncez encore ni le repentir, ni même
« du penchant à la repentance. Il faut donc éclai-
« rer votre esprit, purifier votre cœur par la vertu
« de la parole, et vous ramener aux vrais prin-
« cipes dont vous vous êtes écarté. Établissons
« ces principes, discutons-les l'un après l'autre, et
« soyons court et clair si nous pouvons.

« L'art d'être aussi heureux que notre nature en
« est susceptible se réduit à quatre choses :

« 1° Discerner prudemment ce que notre intérêt

« et celui de la société nous ordonnent ou nous dé-
« fendent ;

« 2° Etre assez courageux pour lui obéir, quel-
« ques obstacles qu'on ait à surmonter ;

« 3° Préférer l'honnête à l'utile :

« 4° Mettre un frein à ses désirs.

« Divisons donc notre sujet, ainsi que le bon
« sens l'indique, et traitons en quatre points, de la
« *prudence*, de la *force*, de la *justice*, de la *tempé-*
« *rance*, quatre vertus que vous n'avez pas prati-
« quées du tout, quoiqu'elles valent bien les ver-
« tus théologales, qui sont, ainsi que vous savez,
« ou comme vous ne le savez pas, la foi, l'espéran-
« ce et la charité, vertus qui ont pu faire des
« saints, et qui n'ont formé que de petits hommes.

. . . . . .

« Tels sont, mon très cher frère, les résultats de
« mes réflexions sur la sagesse et sur les vertus
« isolées dont le rapprochement la constitue. Puis-
« siez-vous profiter de cette leçon, que je crois sa-
« lutaire dans toutes ses parties : c'est ce que je
« vous souhaite au nom du Père, du Fils et du
« Saint-Esprit. *Amen.* »

Trufaldin arriva à Saragosse sans s'en apercevoir ; il répétait sur la route les parties de son discours qui devaient faire le plus d'effet sur son pupille : il essayait les intonations les plus nobles et non les plus vraies : et le temps passe vite pour un auteur que l'amour-propre enivre de ses fumées.

Trufaldin descend à un superbe palais, que lui indique son guide ; et lui, qui entendait parfaitement la sagesse par divisions, ne concevait pas qu'on pût, sans une obole, se loger aussi magnifiquement. Il entre ; il est arrêté à chaque pas par des valets qui se multiplient de chambre en chambre, et il ne concevait pas qu'on pût se charger de nourrir tant de monde, sans avoir pour soi-même des moyens d'existence. Il arrive à la salle où Men-

doce badinait avec une jeune esclave maure, jolie comme les amours, et il ne concevait pas comment on achète une jolie femme qu'on peut être forcé de revendre le lendemain.

Mendoce reconnut d'abord le complaisant de son enfance et son indulgent instituteur. Sa présence lui rappela mille souvenirs d'autant plus agréables qu'ils étaient innocents. Il laissa sa Mauresque, se leva, et vint avec cordialité jeter ses bras au cou de Trufaldin. Trufaldin, qui s'était préparé à jouer le maître d'école, ne pouvait se prêter à des caresses qui ne s'accordaient pas avec la sévérité d'un sermoneur. Il écarta doucement Mendoce de la main, arrangea sa jaquette, sa cravate et sa moustache, toussa, cracha et commença.

A peine eut-il articulé ces mots : « Semblable à « l'Enfant prodigue, vous avez fait, mon très cher frère... » à peine eut-il débité cette phrase, que la jolie esclave maure éclata de rire, les filles suivantes rirent, les valets rirent, et Mendoce prenant Trufaldin par un bras et lui faisant faire une pirouette, rit à son tour, et s'écria : « Que vient me conter ce vieux roquentin ? — Je puis être un vieux roquentin, seigneur Mendoce, ce qui n'empêchera pas que mon discours en quatre parties ne soit très raisonnable. — Garde tes prônes pour les prédicateurs qui voudront te les acheter. Je ne connais qu'une morale, jouir de la vie : qu'une occupation, jouir de la vie : qu'une chose utile, jouir de la vie. — Mais, mon très cher fils, on se damne avec tout cela — Qui te l'a dit ? — L'Écriture. — Qui l'a écrite ? — Des hommes. — Et pourquoi ces hommes auraient-ils plutôt raison que moi ? Mon cher Trufaldin, j'ai un estomac pour digérer, des jambes pour courir, un cœur pour aimer, et une imagination vive pour tout saisir, tout caresser. — Ah ! mon cher frère ! semblable à l'Enfant prodigue... — Hé, va te promener avec ton Enfant prodigue ;

tu n'as pas fait soixante milles pour me parler uniquement de l'Enfant prodigue. Au fait : que viens-tu faire à Saragosse ? — Payer vos dettes ! méchant enfant que vous êtes. — Payer mes dettes! Ah ! cela vaut bien mieux qu'un sermon. Un temps viendra sans doute où il sera du bon ton de ne pas les payer : mais ce temps est éloigné encore: il faut ployer sous les préjugés du siècle où l'on vit. Vite, qu'on assemble mes créanciers. »

Ce mot fait un effet plus prompt que le tocsin. En cinq minutes les créanciers se rassemblent; on examine, on conteste leurs titres; on caresse les uns, on intimide les autres: on gagne un quart sur le tout, et les créanciers gagnent moitié sur le reste.

Mendoce avait pris les fonds des mains de Trufaldin; il avait payé lui-même, il avait serré le surplus; sa jolie Mauresque s'applaudissait d'avoir de l'or à dissiper ; Mendoce était enchanté de pouvoir faire de nouvelles folies, et Trufaldin ne concevait rien à une joie qui lui paraissait sans fondement.

Exact à remplir les missions dont le chargeait le suzerain et maître le comte d'Aran, il tira de son sein la lettre, qui était autrement énergique que le sermon, et qu'il était impossible de ne pas lire, comme on avait refusé d'écouter l'autre. Il la présenta respectueusement à Mendoce. « Ah ! ah ! mon père m'écrit, je le croyais brouillé avec moi. Voyons ce qu'il me mande. Vous vous êtes conduit comme un insensé... J'en conviens. Je dois mettre ordre à vos déportements... Hé, de quelle manière ? Je me gêne pour payer vos dettes... C'est bien paternel, assurément. Mais vous partirez sur l'heure... Pour aller où ? Vous suivrez Trufaldin... Cela n'est pas sûr. Il vous ramènera dans mon château... L'agréable séjour ! Et du consentement de votre mère... Ah! ah! à quoi ma mère a-t-elle donc consenti ? je

vous enfermerai dans la tour du nord...Diable! Où vous resterez le temps nécessaire pour reconnaître vos erreurs, et malheur à vous si vous vous permettez de nouveaux écarts quand mon indulgence vous aura rendu la liberté. »

« Oh! bien certainement, je ne partirai pas. — Mais, mon cher seigneur, la docilité filiale... — N'exige pas que je me constitue prisonnier.— Mais votre père le veut ainsi. — Mon père a tort de le vouloir ainsi. — Mais... — Trufaldin tu m'ennuies. — Semblable à l'Enfant prodigue... — Vas-tu recommencer? — Non, je renonce, puisque vous ne voulez pas m'entendre, aux applaudissements que vous m'eussiez prodigués si vous m'eussiez entendu. Je vais vous parler raison. Vous dépendez de votre père : partez puisqu'il le veut. — Je ne partirai pas. — Hé, que ferez-vous ici? de nouvelles dettes? Je suis chargé de vous ôter le crédit. — C'est égal, je ne partirai pas.— Hé, de quoi vivrez-vous? — Je n'en sais rien. — Flétrirez-vous la noblesse de votre origine en escroquant le tiers et le quart? — Trufaldin! — Supporterez-vous la misère, vous qui avez l'habitude du superflu? — Peut-être. — Consentirez-vous à tenir votre existence de la générosité de vos égaux? — Jamais. Quelle horreur! — Partons donc. — Pour la tour du nord? — Vous y aurez le grand nécessaire, et j'y adoucirai votre sort en trichant un peu votre papa, et en vous administrant les secours spirituels si nécessaires aux malheureux. « Semblable à l'En-« fant prodigue, vous avez fait, mon très cher « frère... » — Trufaldin, je vais t'assommer. — Je me tais, monseigneur.

Trufaldin se retire dans un coin, tremblant, selon sa coutume ordinaire. Mendoce délibère cinq minutes avec sa Silvia, et Silvia qui est attachée à Mendoce, autant par inclination que par intérêt, Silvia qui jouit d'une sorte de considération à

Saragosse, parce que les époux, les pères, les amants lui doivent quinze jours de repos, Silvia opine pour le départ, parce que le prêtre-roi a des obligations au comte d'Aran, et qu'il pourrait fort bien sacrifier le fils par égard pour le père.

Où ira-t-on ? On n'en sait rien. De quoi vivra-t-on ? On ne s'en inquiète guère. On congédie les valets, les servantes ; on vend son mobilier, on fait ses ballots, on ordonne au palefrenier qui reste de bâter trois mules, et on se dispose à sortir gaiement de Saragosse. Qu'a-t-on à craindre ? on a de l'argent pour trois mois, si on veut vivre économiquement ; et trois mois sont un siècle, dont on ne peut atteindre le terme.

Trufaldin, présent à ces arrangements, ne manqua pas de citer le passage de son discours, qui avait un rapport direct à la circonstance. « Pour la seconde et dernière fois, tais-toi, faquin. Je veux courir les champs. — Je les courrai avec vous. — Pour instruire mon père ? — Pour vous empêcher de faire des sottises majeures. — Tu te crois donc bien sûr de ton ascendant ? — Pour vous aider au moins, vous consoler quand vous les aurez faites. — A la bonne heure. — Pour vous servir, puisque vous avez renvoyé vos valets. — Soit. — Je me perds dans l'esprit du comte d'Aran. — C'est clair. — Mais il viendra un temps où vous pourrez me dédommager de mes sacrifices... — Je n'y manquerai pas. En attendant, si mon père, instruit par d'autres ou par toi, envoie ses hommes d'armes sur mes traces, avant qu'ils s'assurent de ma personne, je t'ouvre le crâne de ma hache, et tu iras prêcher chez les morts. Voilà le traité que je te propose, accepte-le si tu veux. »

Trufaldin accepta sans balancer, non qu'il eût envie d'observer le traité dans tous ses points, mais il était timoré et incapable de s'opposer ouvertement aux projets de l'étourdi et fougueux Mendoce. Or,

puisque le jeune homme partait.que pouvait-il faire de mieux que de le suivre ? Il est certain que ses remontrances pouvaient être utiles, et qu'au moins le comte d'Aran aurait quelquefois des nouvelles de son fils. Trufaldin, en paraissant se détacher de ses intérêts. n'avait voulu que s'assurer la confiance du jeune homme. Cependant la menace d'être envoyé prêcher les morts avait opéré quelques changements dans ses idées. Il écrivit en cachette une belle lettre au papa, où il lui prouvait, par divisions et par subdivisions que les voyages formeraient bien autant son fils que le séjour de la tour du nord ; que la misère qu'il éprouverait sans doute ferait plus d'effet que ce qu'on pouvait lui dire de plus beau sur l'économie : que las de souffrir, il soupirerait pour la maison paternelle et se croirait enfin trop heureux d'y rentrer ; et, pour éviter que l'apparition subite des hommes d'armes n'autorisât Mendoce à jouer de la hâche, Trufaldin se garda de donner aucun renseignement sur le chemin que prendrait le jeune homme. Ayant accordé ainsi sa sûreté personnelle avec son devoir, il attendit l'occasion de faire remettre son épître.

Quand on fut sorti de Saragosse et un peu avancé dans la campagne, Trufaldin essaya indirectement une dernière tentative. « L'affreux pays ! — Superbe, Trufaldin. — Superbe ! des rochers, des ronces, des précipices, des torrents ! — Rien de pittoresque comme cela. — Arrêtés à chaque pas... — Cela exerce la patience. — Accablés de fatigue... — L'exercice fortifie le corps. — Et la signora, comment supportera-t-elle cela ?... — L'amour fait tout supporter. — Et quand il s'éteint. — On se quitte. » Allons, dit Trufaldin entre ses dents, je ne ferai jamais rien de cet homme-là, il se moque de tout.

Comme on marchait à l'aventure, on se trouva bientôt dans des bois tellement fourrés, qu'on n'a-

vançait plus qu'en coupant ou en arrachant les broussailles dans lesquelles les mules entraient jusqu'au ventre. « Vous avez beau dire, dit Trufaldin, jamais vous ne vous accommoderez de ce genre de vie-là. — Vie délicieuse. — Fastidieuse, périlleuse, calamiteuse. — Des entreprises, des aventures piquantes, des plaisirs variés, les plus heureux souvenirs. — Ils seront beaux, nos souvenirs. Des dangers, des combats, des gourmades. Un jour, couchés sur la dure. — Le lendemain sur le duvet. — Chassés d'un côté. — Accueillis de l'autre. — Ici un mari jaloux. — On le brave. — Plus loin des Maures à pourfendre. — Oh ! rien n'est gai comme cela. — Je veux que le diable m'emporte si je vois là rien de plaisant. — Je n'y vois rien que d'enchanteur. — Ah çà, écoutez-moi donc, les chevaliers errants déjeunent quelquefois. — Et font déjeuner leurs dames, et n'oublient pas leurs écuyers. »

Aussitôt Mendoce étale sur l'herbe des provisions assez copieuses, et, comme on oublie assez facilement les distinctions au sein d'une nature sauvage, le palefrenier, le précepteur, le chevalier et la dame s'assirent sans façon autour d'une cuisse de chevreuil, et n'en laissèrent que les os. En mangeant et en digérant, Trufaldin faisait de nouvelles réflexions. Il pensait que le nom d'Aran était tellement connu dans le royaume d'Aragon, que le vieux comte serait tôt ou tard informé des lieux où son cher fils faisait le vagabond, qu'il ne manquerait pas de mettre des hommes d'armes à sa poursuite, et que lui, innocent envers Mendoce, n'en serait pas moins exposé au tranchant de sa hâche. Or, comme le sentiment de sa conservation est celui qui agit plus fortement sur un poltron, Trufaldin reprit la parole : « Il me vient une idée. — Et laquelle ? — Vous ne voulez pas retourner au château ? — J'ai pris mon parti et certaine-

ment je n'en changerai pas. — Vous ne voulez pas non plus être obligé de batailler avec les soldats du comte ? — Ce serait ma dernière ressource. — Hé bien, il faut changer de nom. — Tu pourrais bien avoir raison. — Vous serez un jeune chevalier échappé des Sarrasins. — Des Sarrasins ! — Oui, du romanesque. Cela frappe l'esprit, cela intéresse. — A la bonne heure. — Il ne s'agit plus que de trouver un nom prépondérant, un nom qui en impose... Almanzor, par exemple. — Almanzor, soit. — Et toi ? — Oh ! je veux continuer de me nommer Trufaldin : ce nom-là n'est ni fameux, ni connu. Mon habit est moitié ecclésiastique, moitié séculier ; je serai votre chapelain ; et la signora Silvia, qu'en ferons-nous ? — Hé ! parbleu, ce sera la belle Roxane, la sultane favorite du soudan d'Égypte qui aura favorisé mon évasion, et que j'aurai épousée par reconnaissance. Ainsi nous pourrons coucher ensemble sans scandaliser personne ; et le plaisir de faire un roman, de tromper la bonne foi des uns, de mettre en défaut la finesse des autres, oh ! cela sera charmant, délicieux. »

On remballe les dames-jeanne, les petits couteaux et les fourchettes de fer : on remonte sur les mules, et le palefrenier en avant continue d'ouvrir le passage la hache à la main. La journée passe gaiement ; sur le soir, on découvre un ermitage bâti sur le haut d'un rocher, et on se décide à demander le couvert au saint ermite et à partager avec lui ce qu'on a encore de provisions. On tourne autour de la roche, on découvre un étroit sentier taillé dans la pierre, on y fait grimper les mules au hasard de rouler avec elles dans les précipices. Fait-on un faux pas, on rit : la sultane est-elle obligée de s'accrocher, pour avancer, à la jaquette de Trufaldin, on rit : reculent-ils six pas après en avoir fait péniblement deux, on rit. On arrive,

excédé de fatigue, hors d'haleine, trempé de sueur, à la porte du bon ermite, et on y arrive en riant. La belle chose que l'insouciance !

Le bon ermite était à genoux devant une image de saint Pacôme : il détourna un peu la tête à l'arrivée des bruyants voyageurs : il leur fit un signe léger de la main, et continua sa prière. « Voyez, disait Trufaldin, ce que c'est que l'amour, du devoir, rien ne détourne ce saint homme du sien, ni la beauté de la sultane, ni votre habit doré, ni ma mine vénérable. Prenez exemple, et profitez, seigneur Almanzor, »

Le seigneur Almanzor tourne le dos au prédicateur qui, pour passer le temps, se met à prier avec l'ermite : il prend la main de la belle Roxane, parcourt avec elle l'ermitage, et fait en deux minutes l'inventaire des lieux. Une tête de mort sur un prie-Dieu, un grand crucifix pendu au mur, un grabat assez propre d'ailleurs, et où on peut fort bien coucher deux : plus, un jardin garni d'assez beaux fruits, au fond duquel est une petite grotte où on a juché l'image de la Vierge, et derrière laquelle sont placés au frais le lait, le beurre, les œufs, et quelques outres pleines d'un vin vieux, destiné sans doute à fortifier l'estomac du vieillard.

Il s'avançait vers Almanzor et Roxane d'un air serein et calme lorsqu'ils sortirent de la grotte. « Vous cherchez un asile, leur dit-il, et j'ai bien peu à vous offrir. Disposez de l'offrande de la pauvreté pénitente. Dieu me récompensera demain : il ne laissera pas manquer son serviteur. — Voyez, disait Trufaldin, ce que c'est que l'amour de l'humanité. Vous n'avez jamais fait part aux malheureux de votre superflu, et le saint homme se prive pour vous du nécessaire. Prenez exemple et profitez. » Et pour passer le temps, il fit un tour de jardin, et cueillit les plus beaux fruits.

Mendoce remercie poliment l'anachorète : et comme il sent que ses provisions pourront lui être nécessaires le lendemain, il accepte avec cordialité ce qu'on lui offre avec franchise. Le lait, le beurre, les œufs, les plus beaux fruits, le meilleur vin, passent de main en main, et arrivent en un clin d'œil à l'oratoire, où on avait pratiqué une petite cheminée. La sultane du Soudan d'Égypte prend une mauvaise poêle et la nettoie : Mendoce casse les œufs. Trufaldin ramasse des brins de bois sec et fait du feu : Mendoce invite son hôte à partager un festin dont il fait seul les frais. « C'est jour de jeûne, répond l'ermite. Je resterai près de vous, et en vous regardant manger, je me mortifierai davantage. — Voyez, disait Trufaldin, comme l'homme de bien est toujours maître de lui-même. Le bon frère n'a rien pris depuis dîner, demain les fidèles ne lui apporteront rien peut-être, et il remplit ses obligations sans rien prévoir que le témoignage d'une conscience pure. Prenez exemple et profitez. » Et pour passer le temps, Trufaldin se mit à manger comme deux, et à boire à l'avenant.

Les autres, qui avaient aussi bon appétit, expédièrent promptement les provisions de l'ermite. Ce ne fut pas cependant sans s'interrompre quelquefois pour répondre aux questions assez naturelles du frère sur le hasard qui les avait conduits à l'ermitage, sur leur naissance, leur état, leurs aventures. Mendoce improvisa une histoire très courte, très variée et très satisfaisante, et, après avoir trompé la simplicité de l'ermite, il ne pensa plus qu'au coucher.

La politesse exigeait qu'il refusât le grabat que l'ermite voulait absolument lui céder. Mais comment laisser coucher à terre une sultane qui a beaucoup fatigué le jour, et qui probablement fatiguera autant le lendemain ? Tout fut arrêté, ainsi qu'il suit, par le bon frère. Le chevalier Almanzor et la

digne épouse qui a sauvé un chrétien, occupent le grabat : Trufaldin et le palefrenier s'étendent à côté d'eux sur de la paille fraîche ; et l'ermite à qui ses hôtes n'ont pas donné le temps de dire ses offices du soir, se retire auprès des mules pour les garder, et passer le reste de la nuit en prières. « Prenez exemple, disait Trufaldin en s'endormant, prenez exemple et profitez. »

Quand on a beaucoup marché et qu'on a l'estomac garni, on dort profondément et longtemps. Il était grand jour quand Trufaldin se réveilla. Il étend les bras, se frotte les yeux, tire le palefrenier par une jambe : et comme ils n'avaient pas eu la peine de se déshabiller, ils sont aussitôt prêts que debout. Ils laissent reposer les époux pendant qu'ils vont préparer les mules et relever le saint ermite, qui doit avoir souffert de la fraîcheur de la nuit. Ils arrivent, et le palefrenier se frotte les yeux une seconde fois, parce qu'il ne voit pas ses mules. Trufaldin ne doute pas que l'ermite, qui dort à terre, ne les ait laissé échapper. Il s'approche pour l'éveiller ; c'est en effet la robe de l'ermite, mais le frère n'est plus dedans. Près de la robe, sont quelques toiles de ballots, les provisions de bouche, la guitare de Trufaldin et celle de Mendoce, une paire de castagnettes à Mlle Silvia ; mais l'or, l'argent, les effets précieux, tout était parti avec les mules et l'ermite.

Trufaldin tombe d'abord dans un état de stupeur naturel à un homme vulgaire que frappe un coup inattendu. Il lève les yeux au ciel, il serre les dents, il bat ses cuisses de ses mains, il trépigne, et tout à coup il prend sa course vers l'ermitage, et le palefrenier, machine passive, le suit en imitant ses gestes convulsifs.

« Nous sommes volés ! nous sommes volés ! s'écria Trufaldin en entrant dans l'oratoire. Ce fripon, que je croyais un saint, a employé la nuit à

nous dévaliser, au lieu de la passer en prières. » Almanzor et Roxelane se réveillent en sursaut, se mettent sur le derrière comme deux singes, regardent, écoutent, et Trufaldin leur crie de nouveau aux oreilles: « Ce fripon, que je croyais un saint, a employé la nuit à nous dévaliser. Bah ! dit Silvia. Diable ! reprend Mendoce. Diable ! bah ! réplique Trufaldin : est-ce ainsi qu'on se détache des biens de ce monde ? Levez-vous, seigneur chevalier, prenez votre flamberge et votre hache d'armes, et courez après le voleur. — Hé ! où veux-tu que je l'aille chercher ? Il connaît le pays, et nous ne pouvons faire quatre pas sans arrêter. Allons, prêche donc, vieux rhéteur. Rien ne détourne ce saint personnage de son devoir... Il se prive pour vous du nécessaire... Il va passer la nuit dans le jeûne et l'oraison... Prenez exemple et profitez. Hé ! parbleu, profite toi-même : et apprends que les vertus exagérées ne peuvent être sincères. La perfection n'est point le partage de l'homme, et celui qui en prend l'extérieur ne peut être qu'un fripon ou un charlatan. Oh çà ! ce drôle-là a-t-il en effet tout emporté ? — Il a laissé quelques lambeaux de toile, le pâté de sanglier, des guitares, des castagnettes... — Il a laissé tout cela ? — C'est bien heureux, n'est-il pas vrai ? — Trop heureux, sur mon honneur ; et peut-on manquer de quelque chose avec ces effets précieux ? — Croyez-moi, seigneur, retournons au château : la sultaue favorite du Soudau d'Égypte pourra être reçue parmi les suivantes de votre mère, vous en serez quitte pour un séjour d'un mois ou deux da us latonrledunord, et cela sera infiniment plus donx que les hassard que vous pourriez courir. — Retourner au château, quand je suis sans ressources, donner lieu à mon père de croire que la misère et non le devoir me ramène auprès de lui ! Ton conseil n'a pas le sens commun. — Mais que voulez-vous faire ? — Je n'en sais rien, mais

nous verrons. — Vous verrez, vous verrez... Mais il faut voir tout de suite. — Rien ne presse, mon ami. Nous avons un pâté de sanglier. — Quelques andouillettes... — Ah! ah! — Plus les outres pleines de vin, qui sont cachées derrière la statue de la Vierge. — Avec tout cela on a le temps de tenir conseil. Nous sommes ici à l'abri de la pluie et de la chaleur: nous ne craignons pas les voleurs, puisque nous n'avons plus rien. Déjeunons et délibérons. »

Trufaldin apporte le pâté en grondant : le palefrenier va prendre du vin sous les jupons de la sainte Vierge; on se met à table, on mange, on boit, on chante, on rit, comme si on était sûr du lendemain ; Trufaldin seul, Trufaldin dévot, et par suite gourmand, faisait la grimace. Conseil privé du chevalier, il ouvrit mille avis, qui tendaient tous à s'assurer une existence honnête et paisible : le palefrenier opinait de la tête et appuyait les ouvertures de Trufaldin ; Silvia, vive, légère, inconsidérée, très attachée à Mendoce, qui était fort aimable, se trouvait bien avec lui dans un palais, dans un ermitage ; elle ne l'eût pas quitté dans un désert. Elle attendait donc qu'il lui plût de prononcer pour se ranger de son avis, et Mendoce prononça :

« Comme ton saint ermite nous a volé beaucoup au delà de la valeur de sa bicoque, la bicoque nous appartient de droit. — Après ? dit Trufaldin. — Nous resterons ici jusqu'à ce que nous ayons fait les dispositions nécessaires pour le projet que je vais vous communiquer. — Soit. — Les fidèles, qui apporteront les offrandes à Dieu les consacreraient en effet au diable, puisque l'ermite est un escroc. Or, les choses ne changeront pas de destination quand nous nous les serons appropriées. — Mais vous n'avez pas l'air d'un ermite, et on ne vous donnera rien. — Je vais t'en donner l'air.

Tu endosseras la robe du papelard. Tu as son maintien réservé, pieux, la manie de parler de vertus que tu ne connus jamais, et en te faisant une barbe des cheveux du palefrenier, le déguisement sera parfait. — Vite, vite, au projet, car je ne veux pas jouer éternellement l'ermite. — Pendant que tu occuperas l'oratoire, que tu amuseras les imbéciles en regardant le ciel de travers, Silvia et moi nous nous occuperons utilement. — Oui, à faire de petits ermites, peut-être ? Mais observez donc qu'on ne peut passer toute la journée à jouer à ce jeu-là. — Hé ! laisse-moi donc parler, bavard impitoyable. — J'écoute. — Avec nos morceaux de toile, Silvia nous fait des habits longs et des toques, et moi, assis à côté d'elle, j'écris les vers qu'elle m'inspire. — Et à quoi cela mènera-t-il ? — Je me fais troubadour. — Autre idée biscornue. — Pas tant, pas tant. Nous vivons honorablement d'un talent recherché partout : il n'est pas de château où nous ne soyons accueillis, considérés, et nous offrirons aux seigneurs châtelains un assemblage de talents, tels qu'une troupe de troubadours n'en a présenté encore. Tu sais parfaitement le plain-chant : tu mettras mes vers en musique. J'ai une haute-contre passable, toi une très belle basse-taille. Silvia un dessus précieux, nous pinçons fort bien la guitare : en faut-il plus pour vivre heureux et indépendants ! Voilà, mon ami, voilà comme l'homme que n'affecte rien brave la misère, l'écarte, jouit du présent, et se moque de l'avenir. Prends exemple à ton tour, et profite. »

« — Quoi, sérieusement, vous voulez vous faire troubadour ? — Très sérieusement. — Le fils d'un seigneur, propriétaire de trente lieues à la ronde ? — Le fils d'un seigneur peut n'être qu'un sot, et celui qui vit honorablement de ses talents est toujours recommandable. Prends exemple et profite.

— Mais... — Quoi ? — Vous ne serez pas troubadour toute votre vie. — Je ne sais pas même si je le serai dans huit jours. Ne me romps pas la tête davantage et obéis. — Mais... » Ici Mendoce lève le bras d'une manière si expressive, que Trufaldin court, passe la robe, coupe les cheveux du palefrenier, se barbouille de miel le bas de la figure, se colle une longue barbe, et se montre devant le patron, qui lui rit au nez, qui le plante à genoux devant le prie-Dieu, lui met un rosaire à la main, lui ordonne d'attendre les chalands dans cette attitude, et passe avec sa sultane, dans la grotte du jardin.

Pendant que Silvia taille et coud, Almanzor enlève la seconde écorce d'un cerisier, il arrache une des pointes de la couronne de fer de la Sainte Vierge et il laisse couler ses vers :

ROMANCE

Sur la tombe d'Isidore
L'amitié jette des fleurs;
Au trop malheureux Zamore
Elle donne aussi des pleurs..
Tous deux jeunes, tous deux tendres,
Devaient-ils sitôt mourir ?
Honorons au moins leurs cendres
Et gardons leur souvenir.

Ce fut un cruel roi maure
Qui jadis donna le jour
A la sensible Isidore
Victime d'un triste amour.
Sans fortune et sans naissance,
Zamore n'avait qu'un cœur;
C'est bien peu pour l'espérance,
C'est beaucoup pour le bonheur.

L'amante savait se taire,
Et l'amant savait jouir;
Le voile heureux du mystère
Embellit jusqu'au plaisir.
Au sein d'une nuit profonde

Le roi maure les surprit;
Bonheur passe comme l'onde,
Et le malheur lui survit.

L'infortunée Isidore
Fuit de rochers en rochers;
Le tendre amant qu'elle adore
La soutient dans les dangers.
Mais le père outré de rage
Paraît avec ses soldats;
Nos amants perdent courage,
Un torrent retient leurs pas.
L'œil effrayé d'Isidore

En sonde la profondeur;
Cet œil revient sur Zamore
Et sur son père en fureur.
Elle hésite... elle s'écrie:
Rien ne peut nous secourir;
Pour toi seul j'aimais la vie,
Te perdre est plus que mourir.

Les bras de la tendre amante
Pressent l'amant qu'elle aimait,
Et sur sa bouche brûlante
Sa bouche encor s'attachait...
Ces déplorables victimes
Du roc s'élancent enfin;
L'onde entr'ouvre ses abimes...
Ils terminent leur destin.

En ce temps-là on aimait les longues chansons qui voulaient dire quelque chose, témoins la romance de Geneviève de Brabant, de Joseph, du Mauvais Riche et autres, qui heureusement ont été recueillies dans le *Cantique* de Marseille, gros volume *in-octavo*, que personne ne lit plus, et dont les chansons pourtant sont bien aussi insignifiantes que celles qu'on fait tous les jours avec des *roses* fraîchement *écloses*, des *soupirs* doux comme *zéphirs*, des *flammes* qui brûlent les *âmes*, de très innocentes *beautés* et des torrents de *voluptés*. Chaque siècle a son goût : on voulait des choses alors; aujourd'hui on se contente de mots, pourvu

qu'ils soient mis en roulades, avec un accompagnement de timbales : *benè sit*.

Quoi qu'il en soit, les vers de Mendoce, qui n'étaient pas très mauvais pour des vers du douzième siècle, ses vers l'étonnèrent à un point, le transportèrent tellement qu'il se leva comme un inspiré, une main sur le front et l'autre sur le cœur, qu'il courut à l'oratoire pour faire passer sa verve dans les veines de Trufaldin, et lui faire produire à la minute un chant digne d'accompagner ses paroles.

Pauvre Trufaldin ! il était dans un embarras tout autre que celui de la composition. Le père d'une petite fille charmante, à qui l'ermite qu'il représentait avait fait pieusement un enfant, vengeait à grands coups de bâton l'honneur de sa famille outragée. Le palefrenier, effrayé de la vivacité de l'attaque, avait pris la fuite et ne reparut plus, ce qui était assez égal à Mendoce, car enfin, quand on n'a plus de mules, on n'a plus besoin de palefrenier, et son état présent ne lui permettait pas de garder de bouches inutiles. Il n'en était pas ainsi de Trufaldin, qui devait mettre ses vers en musique, les chanter avec lui, et aider la sultane à faire la cuisine, quand il faudrait dîner en plein champ. Mendoce, outré de la manière dont on traitait son camarade en Apollon, prit le paysan par un bras, l'envoya à l'autre bout de l'oratoire et sentait une forte démangeaison de le crosser ; mais Trufaldin lui représenta que le cas s'ébruiterait, que les paysans des environs viendraient tomber sur l'ermitage et les ermites et qu'il aimait mieux pardonner les coups qu'il avait reçus que de se voir exposé à être échiné tout à fait. Pour la première fois, Mendoce écouta cette remontrance pleine de sens, et commença à parlementer avec le paysan. A peine a-t-il commencé le récit du tour perfide que leur a joué le véritable ermite, qu'une jeune fille, jolie comme un ange, et la taille

rondelette, entre, le petit panier au bras, dans lequel est le fromage à la crème. Le père, indigné que sa fille reparaisse à l'ermitage malgré ses défenses, n'écoute plus le troubadour et tombe sur elle ; Mendoce tombe sur lui ; le futur de la petite, qui avait promis de tout oublier, et qui l'épiait, entre et tombe sur elle : quatre à cinq femmes qui apportaient leur offrande, s'indignent que les pères et les maris trouvent mauvais que les ermites fassent des enfants, et elles tombèrent sur le père et sur le futur ; on se mêle, on se pince, on se mord, on s'égratigne : la sultane, qui accourt au bruit, est renversée d'un soufflet de jambon, qui était destiné au papa. Une autre femme s'embarrasse dans sa cotte, tombe sur elle, et une seconde sur celle-là; elles saisissent les paysans aux jambes, les entraînent après elles, et les paysans entraînent après eux ce qui reste de femmes debout. On se bat sur le carreau : toutes les cottes sont en l'air. L'une découvre une jambe, une autre sa cuisse ; celle-ci son devant, celle-là son derrière. Mendoce riait aux éclats, et rirait peut-être encore, s'il n'eût pensé que sa sultane, qui était dessous, allait être suffoquée. Mais comment la tirer d'entre sept à huit personnes accrochées les unes dans les autres ? Il se fait aider par Trufaldin : ils apportent une grande jarre pleine d'eau, et la vident sur les combattants. On se relève, on s'écrie, on se disperse; on renverse en fuyant prie-Dieu, crucifix, têtes de morts et rosaires; en deux secondes il ne restait sur le champ de bataille que le bénitier, les deux paysans, les deux troubadours et la sultane. Toutes les femmes ont disparu et ont pris la route du jardin. Mendoce regarde et ne voit personne. Cependant le jardin est petit, pas de grands arbres, et la grotte est sans profondeur. La frayeur leur a-t-elle fait sauter le rocher qui domine à pic sur un précipice effroyable ? Mendoce monte sur un ceri-

sier planté sur le bord de la roche : il avance bravement le long d'une forte branche qui s'étend au-dessus du précipice ; il regarde et ne voit rien. « Allons, dit-il en descendant, elles sont parties par la voie des airs. » Cela aurait été croyable, si les ballons eussent été inventés.

Trufaldin, qui s'embarrassait fort peu de ce qu'étaient devenues ces femmes et qui ne se souciait plus de jouer à l'ermite, avait été reprendre ses habits, et faisait tranquillement sa toilette au pied de la statue de la sainte Vierge. Il la priait dévotement de le garantir de nouvelles alcarades. Il baisait avec respect sa robe de bois, lorsque le très petit bout d'une chaînette de laiton, qui dépassait la robe ; l'embarrassa dans ses doigts. En retirant maladroitement sa main, il tire la chaînette, la sainte Vierge fait un grand mouvement, et Trufaldin fait un saut en arrière ; il relève les yeux, et ne voit plus de sainte Vierge. Il aperçoit sur une surface beaucoup plus large trois diables très bien faits, car ils étaient fort laids. A leurs pieds étaient un trou étroit, mais qui paraissait profond. Il ne doute pas que l'enfer ne vienne de s'ouvrir pour le punir d'avoir endossé une robe qu'il était indigne de porter. Il fit un second saut en arrière, et tombe dans l'oratoire en poussant un cri affreux. Mendoce accourt ; Trufaldin, dans des transports à se faire crever lui même et à faire mourir les autres de rire, lui montre de la main l'enfer prêt à l'engloutir : les deux paysans, terrifiés à ce spectacle, nouveau pour eux, s'écrièrent que le diable a pris possession de l'ermitage pour punir l'ermite de ses crimes, et qu'il a emporté les femmes qui se donnaient à ce malheureux : ils se plongent le visage et les mains dans le bénitier de quinze ou vingt pintes, et ils sortent à genoux, et à reculons, en se promettant bien de ne jamais remettre les pieds dans ce lieu de terreur.

Mendoce, qui ne craint ni le diable, ni l'enfer, s'approche des trois figures, et reconnaît, en riant selon sa coutume, que la sainte vierge et son saint piédestal s'ouvraient du haut en bas, et démasquaient l'entrée d'un petit escalier grossièrement taillé dans le roc. Il démêle avec sa sagacité ordinaire, que les diables sont en dedans pour effrayer les bons chrétiens du douzième siècle, qui par hasard, ou par curiosité, tireraient la chaînette : il conclut enfin que toutes ces dames sont descendues par l'escalier à un lieu qui leur est parfaitement connu, et où l'ermite se dédommageait amplement de la sévérité de mœurs qu'il affectait en haut.

Mendoce saute sept à huit degrés, décidé à vérifier les faits ; les ténèbres le forcent à s'arrêter. Il écoute, le plus profond silence règne partout. Il est brave, mais le cas est épineux : il se consulte, il remonte, renferme les diables sous l'enveloppe extérieure de la bonne Vierge, et assemble une seconde fois son conseil.

Il fait part à Silvia et à Trufaldin de ses observations et de ses idées. Trufaldin n'entendait plus rien, et il fallut ouvrir et fermer plusieurs fois la machine devant lui pour le convaincre qu'un escalier n'est pas l'enfer, et que les diables qu'il a vus, sont de la façon de quelque bâtier de village. Les têtes remises, la discussion s'engagea.

Mendoce concevait bien que la petite fille se fût réfugiée là pour échapper à son père et à son futur : mais il ne devinait pas pourquoi des femmes, qui ne devaient de compte à aucun des spectateurs, s'étaient refugiées dans les entrailles de la terre, au lieu de s'aller bonnement sécher au soleil. Le cas parut extraordinaire à Silvia, et Trufaldin déclara modestement qu'il n'y comprenait rien.

Mendoce, qui avait à lui seul de la tête pour trois, pensa que quelque motif qui eût déterminé

ces dames à descendre, il n'était pas probable qu'elles passassent la journée entière loin de ceux à qui elles devaient compte de leur conduite ; que sans doute elles attendaient pour sortir le moment où elles croiraient que l'ermitage serait évacué par des hommes qui n'avaient plus d'intérêt à y rester, et il jugea qu'il fallait provoquer leur sortie par une retraite simulée, sauf à revenir ensuite faire une inspection exacte des lieux, le flambeau d'une main et la hache de l'autre. Trufaldin trouvait très bien qu'on se retirât, et ne jugeait pas à propos qu'on revînt : Silvia ne s'en souciait pas non plus. Mais Mendoce observa que, depuis trente-six heures qu'ils avaient quitté Saragosse, ils n'avaient eu d'autre aventure que de se laisser platement voler, et que, si le souterrain ne promettait ni monstres, ni génies à combattre, il pourrait au moins satisfaire sa curiosité. Il ajouta d'ailleurs qu'il le voulait ainsi, et il commença le déménagement qui ne fut pas long.

Il enveloppa le pâté de sanglier, les andouillettes, les guitares et les castagnettes dans les robes de troubadours, qui étaient à peine coupées, il mit le paquet sous un bras, prit la sultane sous l'autre, et Trufaldin suivit en branlant la tête et disant entre ses dents :

La valeur n'est valeur qu'autant qu'elle est utile

On descend le rocher : on monte un rideau couvert de bois ; on coupe des branches qu'on fiche en terre autour de soi pour n'être pas vus, et on se ménage des jours pour pouvoir tout observer.

Au bout du rideau était un terrain sablonneux, et à travers les énormes racines d'un vieux chêne, on voyait un trou qui annonçait l'entrée du terrier d'un renard ou d'un blaireau. Nos aventuriers n'y firent pas grande attention en passant. Mendoce cependant aimait la chasse ; mais il n'avait ni

meutes ni furets, et il était occupé d'autre chose.

Ils n'avaient pas passé deux heures au milieu de leurs branchages, qu'ils aperçurent dans la campagne les six à sept paysannes, qu'ils reconnurent à leurs habits ; mais ce qui paraissait inexplicable à Mendoce, c'est que ces habits, qui avaient été couverts d'eau et de terre, paraissaient de la plus grande propreté ; le bavolet et le bas de coton étaient d'un blanc à éblouir, les cheveux étaient en ordre et retroussés avec grâce : il s'y perdait.

Par où d'ailleurs étaient-elles sorties, puisqu'elles avaient paru d'un côte, opposé à l'ermitage ? On soupçonnait bien qu'elles n'étaient aussi propre que pour ne pas donner des soupçons chez elles ; mais la petite ne pouvait en imposer ni à son père, ni à son futur. Et puis il y avait donc dans ce trou quelque bonne fée compatissante aux faiblesses des femmes, et réparant d'un coup de baguette le désordre de leur toilette.

« Il est évident, seigneur, disait Trufaldin, qu'il y a de la diablerie là-dedans. — Il n'y a pas de diablerie, mais il y a quelque chose d'inconcevable que j'éclaircirai, dussé-je ne pas sortir du trou. — Ah ! seigneur, au nom de votre digne père, qui est un peu sévère mais qui vous aime, au nom de votre mère, de ses maux de cœur de neuf mois, et de ce qu'elle a souffert en vous mettant au monde... Il ne m'écoute seulement pas. » En effet, Mendoce était déjà bien loin.

Silvia, qui l'aimait vraiment, courait à côté de lui, et Trufaldin était resté à sa place, parce qu'il fallait, disait-il, qu'il en restât au moins un pour garder les équipages.

En repassant devant le prétendu terrier à blaireaux, Mendoce s'arrêta, et trouva le fond tapissé de mousse, ce qui ne lui parut pas naturel. Il écarte avec quelque peine des racines entrelacées, il s'engage sur les genoux et sur les mains ! le trou

s'élargit insensiblement. « Je suis heureux, dit Mendoce, voilà le commencement d'une véritable aventure. »

Le sexe aime aussi les aventures : mais d'un genre tout différent, et Silvia oublia sa tendresse, à l'aspect des difficultés, et par la peur des ténèbres, toutes puissantes sur les esprits faibles. Elle retourna près de Trufaldin, qui lui passa la main sous le menton, et qui lui dit : « Consolez-vous, consolons-nous. Je vous épouserai quand nous serons sûrs que l'insensé aura trouvé sa fin.» Un soufflet fut la réponse de Silvia, parce que s'il est vrai qu'une femme puisse se décider à tout, il est au moins des propositions que l'amour-propre ne saurait entendre.

Mendoce n'avait pas fait trente pas, qu'il était absolument privé de la lumière, et que la voûte était assez élevée pour qu'il pût se tenir debout. Le vent qui soufflait au visage, annonçait un souterrain tortueux et prolongé. Il se repentit de s'être engagé dans ce mauvais pas. Il se rappela les dernières paroles de Trufaldin, et balança s'il retournerait en arrière. Une fausse gloire lui fit tout mépriser, il tira son épée et avança tête baissée.

Bientôt des soupirs se font entendre ; Mendoce s'arrête, et un malheureux caillou qui roule sous ses pieds le décèle. « Est-ce vous, frère Pacôme, dit une voix argentine ? Oui, oui, c'est moi, répond Mendoce à voix basse. — Ah ! que vous vous êtes fait attendre. — Il a bien fallu donner à ces malencontreux chevaliers le temps d'évacuer mon pauvre ermitage. — Mon père m'a trouvée là-haut, et il m'a battue. Je n'ose plus retourner chez nous. — Tu n'y retourneras plus, et il ne te trouvera pas ici » En écoutant, en répondant, Mendoce s'avançait. Il approcha si près, qu'enfin la petite fille se trouva sous sa main. Elle était étendue sur un lit

de feuilles sèches ; Mendoce l'avait trouvée fort jolie ; il était jeune. et il n'y avait pas d'apparence que Silvia vînt le déranger. Ce qui est nouveau est toujours le plus beau. et l'amour de la nouveauté fait faire des prodiges. Mendoce en fit tant, que la petite s'écria à la fin : « Non, tu n'es pas frère Pacôme . »

La paix est bientôt conclue quand on fait mieux que son rival. Mendoce et la petite s'expliquèrent, amicalement. Il raconta, lorsqu'il ne put plus agir, ce qui lui était arrivé à l'ermitage, et la petite lui dit sans rougir, parce qu'il ne la voyait pas, que l'ermite était un homme de trente ans au plus, qui portait une fausse barbe pour inspirer la confiance aux femmes : qu'il amadouait celles-ci avec de belles paroles, les engageait à revenir, leur faisait boire de bon vin, dans lequel sans doute il mettait quelque chose ; qu'alors on se laissait aller ; « et vous savez bien, ajouta la petite, que quand on a eu une fois ce malheur-là, on n'est pas fâché de recommencer. »

« Hé, depuis quand ce chien d'ermite demeure-t-il ici ? — Depuis cinq à six ans. — Et pourquoi ce souterrain, puisqu'il peut, quand vous êtes seules là haut avec lui, vous rendre malheureuses tout comme ici-bas. — Oh ! le souterrain était fait, et la sainte Vierge aussi. — C'est-à-dire qu'il a pris tout cela des mains de son prédécesseur. Je les crois aussi fripons l'un que l'autre. Mais encore une fois, à quoi bon ce souterrain ? — Je vais vous le faire voir. » La petite tire de sa poche un briquet et de l'amadou : une lampe s'allume : la petite fixe le chevalier et lui sourit ; le chevalier la rend malheureuse encore, et la petite sourit de nouveau. « Oh ! oh ! dit-il, je ne saurais faire face à de nouveaux malheurs. Voyons, examinons ceci. » C'était le roc brut, sans art, sans apprêts ; mais le coquin d'ermite y avait réuni toutes les commodités de la

vie. Excellente couchette, sièges douillets, provisions délicates, habits de femme, qui tous étaient faits alors d'une grosse étoffe de laine noire. » J'y suis, dit Mendoce. Ces dames n'ont fait que changer de vêtement : ce qui leur arrive sans doute quand le frère Pacôme les a un peu trop chiffonnées. Il n'est pas bête du tout cet ermite-là : là-haut, l'apparence de l'austérité, et ici tout ce qui fait le prix de l'existence. Ah ! ah ! qu'est-ce que cette grande armoire ? — Je n'en sais rien, seigneur chevalier ; frère Pacôme ne l'ouvre jamais devant nous. — Je vais le savoir à la minute », et le chevalier fait sauter la porte avec le pommeau de son épée.

Mendoce et la petite voient d'abord quelques rouleaux d'étoffe noire, des ciseaux, du fil, des aiguilles, des bavolets tout coupés. « Fort bien, dit Mendoce : l'ermite s'occupe de ses femmes, voilà de la reconnaissance. — Oh ! nous faisons cela nous-mêmes à nos moments perdus, et les habits que nous rapportons à la maison sont des dons que frère Pacôme a reçus à la ville pour les pauvres du pays. — Hé bien ! voilà qui est tout à fait vraisemblable. Et ces chapelets, ces scapulaires, ces agnus Dei ? — C'est ce que nous rapportons aux enfants... — Du frère Pacôme ? — Et à ceux de nos maris. Ils en font aussi quelquefois, seigneur chevalier. — C'est bien heureux, en vérité. »

Deux tiroirs fixent l'attention de Mendoce. Ils étaient fermés à clef, et les clefs ne se trouvaient pas. Mendoce se servit de la pointe de son épée et fit sauter les serrures : les tiroirs étaient remplis d'argent. « Oh ! oh ! je ne suis pas le seul que ce coquin-là ait volé. — On l'a dit, et je commence à le croire. — Il reviendra sans doute, car il n'est pas présumable qu'il abandonne ici la moitié au moins de ce qu'il m'a pris. »

La petite regardait cet argent d'un air ébahi, et

réfléchissant à ce que venait de dire Mendoce, elle pensa comme lui, d'autant mieux que l'ermite ignorait encore que son père eût découvert sa grossesse. L'entrée du souterrain qui donnait dans le bois, lui permettait de retourner la nuit à l'ermitage sans être aperçu, et il pouvait voir par une petite fente que la sainte Vierge avait au bas du ventre, s'il devait se rétablir dans son domicile.

Il y avait lieu de croire cependant que son absence durerait quelques jours, car il devait penser qu'un jeune homme alerte ne manquerait pas de courir le pays après son voleur, comme il était présumable qu'il s'en éloignerait après avoir fait des recherches inutiles. Ces raisonnements étaient fondés ; mais une chose embarrassait Mendoce. Ceux que l'ermite avait volés avant lui devaient avoir fait de l'éclat dans les environs, et avoir nui singulièrement à la réputation du personnage. « Ils ont crié en effet, dit la petite ; mais les femmes raccommodent tout. Le premier était un menteur. — A la bonne heure pour le premier ; mais les autres. — L'un était un hypocrite qui voulait faire chasser l'ermite pour s'emparer de l'ermitage. Celui-là se vengeait, disait-on, de ce que le frère Pacôme lui avait refusé l'hospitalité, parce qu'il avait tenu des propos irreligieux ; enfin, les femmes exigent une autre fois que leurs maris fassent perquisition dans l'ermitage, quand le frère est disposé à les recevoir, et que tout annonce la ferveur et la pauvreté.

Après cette courte explication, la petite prit la main de Mendoce, et le pressa de sortir et de s'éloigner, parce qu'elle craignait que son père ne revînt quand sa frayeur serait passée. Elle craignait bien aussi que l'ermite rentrât. Il avait pris de l'ascendant sur elle, et elle n'avait pas envie de quitter Mendoce pour le frocard.

Le jeune homme avait grande envie d'attendre

son ermite, et de lui donner une de ces leçons dont on se souvient toute la vie. Mais il fallait passer une nuit ou deux à la belle étoile, et le seigneur Mendoce aimait ses aises. D'ailleurs il ne voyait pas grand honneur à étriller un ermite. Il se disposa donc à céder à l'empressement de la petite, et il commença à se faire restitution aux dépens des deux tiroirs, ce que le rigoriste le plus sévère ne peut certainement blâmer.

Il avait scrupuleusement compté un nombre de marcs égal à ceux qu'on lui avait pris, et il s'éloignait la lampe à la main. La petite le tira par son pourpoint. « Et ce reste-là, que deviendra-t-il ? Je ne m'en inquiète guère. —Vous le laissez ?— Prendre au delà de ce que j'ai perdu, ce serait me dégrader. — Mais j'ai perdu aussi, moi, et il est naturel que je me rembourse. — Oh ! cela, c'est une autre affaire. — Dix marcs pour mon pucelage. — Ce n'est pas trop. — Vingt pour mes complaisances. — A la bonne heure. — Et le reste pour mon douaire. — C'est trop juste. » Et le reste fut en effet emporté.

Mendoce, enchanté de ce retour en fonds au moment où il y comptait le moins, aussi charmé d'avoir conquis une jolie fille qui jetterait de la variété dans ses amours, Mendoce rejoignit, en chantant, Trufaldin et Silvia. La vue de l'argent opéra dans les esprits un changement aussi rapide qu'heureux. Mais la sultane fronça le sourcil quand Almanzor lui annonça que l'humanité ne permettant pas d'abandonner la petite au ressentiment de son père, ils allaient la prendre avec eux. Il eut beau lui observer qu'elle avait besoin d'une aide qui partageât avec elle les petits soins de la communauté : il eut beau lui protester que son attachement pour elle l'avait déterminé autant que le désir de rendre service à la pauvre petite fille, Roxane crut voir en elle une rivale, et les femmes

se trompent rarement sur cet article. Elle regardait la petite en dessous, et ses charmes et sa fraîcheur, et certains regards qu'elle interceptait au passage confirmèrent bientôt ses soupçons. Que pouvait-elle dire ? Rien : elle appartenait à Mendoce. Que pouvait-elle faire ? Barrer cette nouvelle intrigue : c'est le parti que prennent toutes les femmes, et c'est ce qui ne manque jamais de faire d'une fantaisie une inclination sérieuse.

Tout le monde se mit en route. les uns forts contents, les autres feignant de l'être. La petite, qui connaissait les bois comme le souterrain de l'ermitage, conduisit la caravane par des sentiers qui l'éloignaient de la cabane de son père et de la ville de Plasencia, où frère Pacôme allait ordinairement faire ses emplettes. et où sans doute il était allé vendre les mules en habit de cavalier.

En marchant, en sautant, en chantant, en buvant, en mangeant, on arriva à la vue d'une ville qu'on ne connaissait pas ; mais comme on est bien reçu partout avec de l'argent. il était assez égal d'entrer dans cette ville ou dans une autre. Mendoce était bien aise qu'il s'en présentât une, parce qu'il voulait équiper sa troupe d'une manière digne d'un troubadour de distinction. Le chant était fait, il en était content, et il se proposait de commencer dès lendemain l'exercice de l'honorable profession. Il le commença, en effet, mais non pas précisément comme il se l'était proposé.

La ville qu'il voyait est la bicoque appelée Longarès. Il suivait les bords riants d'une jolie petite rivière qui y conduit. et dont j'ai oublié le nom. lorsqu'il distingua dans l'éloignement un grand homme d'assez mauvaise mine et assez bien armé qui venait droit à lui. On ne se connaît pas dans ce monde. et précaution est mère de sûreté. Mendoce avait à défendre sa personne, son argent, ses deux femmes, le camarade Trufaldin, et les

débris de son pâté. Des intérêts aussi majeurs exigeaient qu'il fût sur ses gardes. Il rendit le paquet à Trufaldin, et s'avança le premier pour reconnaître les dispositions de l'arrivant. Celui-ci s'arrête à quelques pas, fixe Mendoce, fait un saut en arrière, et met la main sur la garde de son épée. La petite, qui ne quittait pas Mendoce, fixe l'inconnu, jette un grand cri, fait un demi-tour à droite, et s'enfuit en criant : c'est l'ermite.

L'ermite, reconnu, tire l'épée ; Mendoce, honteux de s'être laissé prévenir, tire la sienne et se précipite. Bientôt il s'aperçoit que son adversaire a autant d'adresse et plus de force que lui. Ils ne savaient ni l'un ni l'autre pourquoi ils se battaient, car Mendoce, avait repris ce qu'il avait perdu, et l'ermite ignorait qu'il eût fait restitution ; mais enfin, c'est ainsi qu'on se bat d'ordinaire d'homme à homme et de peuple à peuple.

Frère Pacôme serrait vivement le chevalier. Il écarte son fer d'un vigoureux coup de talon, fait une passe sur lui, jette son pied gauche sur le pied droit de son adversaire, le pousse rudement de la poitrine, le renverse, saute par-dessus lui, allonge un coup de pied dans les côtes de Trufaldin qui priait Dieu sur le paquet pour le succès des armes de son maître, charge le paquet sur son épaule, s'élance dans la rivière, la traverse en plongeant, reparaît à la rive opposée et montre son derrière à son ennemi stupéfait, qui n'a pu le suivre parce qu'il ne sait pas nager.

La valeur n'est valeur qu'autant qu'elle est utile,

disait Trufaldin en se frottant le côté. La petite a conservé son argent, parce qu'elle a pris la fuite ; vous avez fait le bravache, et vous avez perdu le vôtre. Que ne vous sauviez-vous aussi. — Malheureux ! — Hé, sans doute, je suis poltron et je m'en trouve bien : je me tire de tout avec quelques coups

de pied ou de bâton : mais vous vous exposez à vous faire tuer ! Si ce chien d'ermite ne préférait le butin au sang, j'aurais une belle nouvelle maintenant à porter au château d'Aran. Voyez-vous votre père au désespoir, votre mère mourante, dont la malédiction vous poursuit au fond de la rivière, où cet enragé-là n'eût pas manqué de vous jeter?... Voyez-vous... Voyez-vous un valet maladroit, qui raisonne quand je suis furieux. Viens coquin, viens te placer à coté de Silvia, veille à sa sûreté autant que le peut un poltron, et je vais châtier de la manière la plus éclatante ce coupe-jarret qui m'affronte. Attendez-moi tous deux ici. »

Trufaldin n'osait plus parler raison : mais il eût donné sa vie, si elle lui eût été moins chère, pour prévenir un second combat. Il ne trouva pas d'autre moyen pour arrêter son maître que de flatter son goût dominant. « Observez, lui dit-il, votre précepte d'hier : bravez la misère, jouissez du présent, et moquez-vous de l'avenir. Renoncerez-vous, parce qu'un insolent vous a montré son derrière, au plaisir de chanter vos vers si harmonieux et si coulants ? Qu'est devenue cette émulation qui allait faire de vous le premier ménestrel de l'Espagne ? — Je le serai toujours corbleu ! — Vous ne le serez pas si vous vous faites tuer. — Les armes sont journalières : et je n'aurai pas été impunément volé et insulté par un coquin. »

Il partait en effet, lorsque Silvia qui, pour ne pas user son crédit, ne faisait de remontrances que dans les grandes occasions, lorsque Silvia prit la parole, et représenta à Mendoce que la présence de la petite et le contenu du paquet prouveraient à l'ermite que tous ses secrets étaient connus. Qu'il se garderait bien de retourner à l'ermitage, où il ne pouvait s'attendre qu'à un mauvais parti, et que tout le fruit que Mendoce retirerait de sa démarche serait de brûler, s'il voulait, une cabane,

ce qui n'est ni bien difficile, ni bien glorieux. « Hé bien, chantons, reprit Mendoce. Nous avons encore mes vers, ta musique, vos guitares et les castagnettes ; allons, chantons et marchons. »

« Loin de nous la prospérité,
« Des sots éternelle manie ;
« La médiocrité
« Est mère du génie.

« — Tiens, mets-moi cela en musique. — Pardon, seigneur, mais il y a dans vos vers quelque chose qui n'est pas exact. — Qu'est-ce, docteur ? — La médiocrité soupe, et nous, nous ne souperons pas ; on n'héberge pas les troubadours dans les villes. — Non ? hé bien, faisons une chanson de table, et célébrons au moins des plaisirs que nous ne pouvons goûter, nous dormirons ensuite, et vive la joie, quoi qu'il arrive. Écoute :

« Pour bannir le chagrin
« Et jouir de la vie,
« Buvons d'excellent vin,
« Prenons femme jolie.
« Moquons-nous d'un oison
« Qui condamne l'ivresse :
« Ce qu'on perd en raison,
« On le gagne en tendresse.

« Allons, mes amis, avec ces trois morceaux et ma fécondité, nous sommes en fonds pour notre début ; nous n'avons pas d'habits de costume : hé bien ! nous nous en passerons. Marchons et chantons. »

Un vieux château, dont les donjons n'étaient pas si élevés que les clochers de Longarès, se montra tout à coup au détour d'une colline. « Nous souperons, s'écria Trufaldin ; nous souperons, répètent Mendoce et Silvia. Accordons nos guitares, faisons un bout de répétition en pleins champs, et allons enchanter le seigneur châtelain. »

Le pont est levé selon l'usage. Le nain qui veille au haut de la tour, prend son arbalète, ajuste la flèche, et crie: *qui vive!* Les guitares et un chant chevaleresque répondent pour les troubadours. Les sons mélodieux parviennent jusqu'à la salle basse où le seigneur châtelain sommeillait en digérant un copieux dîner. Il secoue l'oreille, ouvre les yeux, se lève, court à sa fenêtre, et ordonne qu'on baisse le pont, et qu'on introduise les trouvères.

Mendoce se présente avec les grâces que donne l'éducation: Silvia avec la modestie piquante de la beauté: Trufaldin avec sa bonhomie accoutumée. « Voyons d'abord un essai de vos talents, dit le seigneur, car je suis connaisseur et on ne m'en fait accroire sur rien. Si vous êtes vraiment des troubadours, ce château sera votre demeure autant de jours qu'il vous plaira y rester. »

On commence la fameuse romance: *Sur la tombe d'Isidore*, avec accompagnement en deux parties, ce qui ne s'était pas entendu jusqu'alors et à la fin de chaque strophe, le châtelain s'écriait: ce sont parbleu, ce sont des troubadours.

« Nous souperons, disait tout bas Trufaldin: nous souperons, reprenaient Silvia et Mendoce. — Mais comment, poursuivit le seigneur, des trouvères voyagent-ils dans cet équipage? L'un ressemble à un chevalier... — Je le suis en effet, seigneur, répond Mendoce.» Et il raconte avec emphase les fariboles qu'il a arrêtées avec Silvia et Trufaldin.

Un chevalier troubadour, un chevalier qui a été de la seconde croisade, un troubadour qui s'accompagne en deux parties, était un être précieux pour le châtelain. Ce qui surpassait tout à ses yeux, c'était la sultane favorite qui avait rendu la liberté au chevalier : c'était le chevalier qui, par reconnaissance, avait épousé la sultane : c'était

enfin l'aumônier qui les accompagnaient partout pour attirer sur eux les bénédictions du ciel. Dès ce moment les égards se joignirent aux marques d'intérêt : il fut décidé que les troubadours feraient une neuvaine au château, et qu'il leur serait donné des mules, des valets et de l'argent pour les conduire ensuite ou ils voudraient se rendre.

Le seigneur châtelain prend la main de la belle Roxane, et la conduit à la chambre où s'ennuyait sa jeune et belle épouse, en faisant semblant de travailler, mais en pensant à ce qui occupe les jeunes femmes qui ont de vieux maris. Il fut décidé encore que la sultane reposerait sur une couchette qu'on dresserait à côté de celle de madame, ce qui arrangeait le seigneur, qui avait toujours besoin de repos, et le preux Almanzor qui avait bien acquis le droit de se reposer avec sa petite qui lui plaisait tant, et à laquelle il ne pensait plus.

Pendant qu'on apprête un somptueux souper, le patron fait passer Mendoce dans un vaste cabinet : et comme l'amour propre est toujours la première sensation qu'on cherche à satisfaire avec des inconnus, il lui montra les portraits en pierre de ses nobles aïeux. Il les avait fait enlever de leurs tombeaux, et en avait garni le pourtour du cabinet : ce qui faisait un coup d'œil tout à fait divertissant. Il raconta au brave Almanzor les exploits de chacun, ce qui fut bien aussi ennuyeux que l'histoire de Mézerai sans pourtant être aussi long. Il raconta que, déjà surchargé de la gloire de ses ancêtres, il avait jugé inutile d'en acquérir pour son compte particulier : qu'il avait passé sa vie à faire enrager ses vassaux, ses domestiques, et à tromper ses maîtresses. « A propos de cela, dit-il, je vais vous prouver la multitude et les agréments de mes conquêtes. » Il prouva la quantité par autant de bracelets en cheveux, accrochés chacun à un clou doré

et rangés par ordre chronologique. Il prouva ses plaisirs par les obstacles qu'il avait eus à vaincre, les ruses qu'il avait fallu employer : il conta si longuement, qu'Almanzor allait s'endormir, malgré son appétit, si le châtelain n'eût fini de la manière la plus propre à réveiller l'attention d'un amateur. Il apprit au jeune troubadour que depuis six mois il avait épousé une jeune personne, jolie au delà de l'imagination, parce qu'une belle femme ne coûte pas plus qu'une laide : il ajouta qu'il n'était pas jaloux, parce qu'il avait éprouvé que cela ne servait à rien ; il conclut en disant qu'il amusait sa femme avec des fêtes, parce que femme dont la tête est occupée a le cœur en repos, et il conclut en invitant le chevalier à imaginer quelque chose aussi galant que nouveau.

Mendoce, dont la tête et le cœur étaient également ardents, prit feu à la minute pour la châtelaine, qu'il ne connaissait pas, et ne pensa plus qu'à prolonger son séjour pour mettre à fin une intrigue qui ne devait pas se terminer avec une dame du haut parage comme avec la petite du souterrain. Il proposa de l'amuser deux ou trois jours avec des chansons nouvelles, et pendant qu'elle les apprendrait, de lui préparer la plus piquante des surprises.

« On voit tous les jours, dit Mendoce, des événements inattendus, extraordinaires, attachants. On entend des conversations vives, pressées, spirituelles. Pourquoi ne mettrait-on pas cela en action en ôtant aux conversations ce qu'elles ont de trop long, et en ajoutant quelque chose aux événements trop communs ? — Bien, seigneur Almanzor, bien, très bien, de par Dieu. — J'ajoute à la prose languissante la force et le charme des vers. — C'est cela, mon ami, c'est cela. — Et pour inspirer plus de vénération pour mon talent, je le consacre à des sujets révérés du vulgaire. — De mieux en mieux ;

sur mon âme. — Le mystère de la Conception, par exemple. — Oh ! que ce sera beau. — Avez-vous des vassaux intelligents, adroits ? — Par centaines, mon ami. — Je fais construire une maison tout a fait semblable à Notre-Dame de Lorette. La Vierge est en prières, et se détourne à l'aspect de la Volupté que le Diable lui présente. Elle va céder, car elle est femme ? mais le beau Gabriel entre par la croisée, son rameau de lis à la main. A son aspect, la Volupté et le Diable disparaissent, la Vierge conçoit sans plaisir pour accoucher avec peine, et le spectacle finit par un *Stabat Mater* sur un air nouveau. — Embrassez-moi, homme étonnant, embrassez-moi encore. Votre idée aura des imitatenrs, je vous en réponds. » Et en effet, Mendoce fut l'inventeur de ces mystères qu'on joua dans toute l'Europe chrétienne, jusqu'à l'époque où la renaissance des lettres tira de la poussière les Grecs et les Romains, et fournit des modèles que nous avons surpassés, quoi qu'en disent les vieux admirateurs des vieilles choses.

« Ah çà ! reprit le châtelain, qui jouera le Diable ? c'est un vilain rôle. — Mon aumônier : il est déjà habillé de noir. — Et il n'est pas beau. J'ai un bois de cerf qui lui ira à merveille. — Sans doute : cette coiffure va à tout le monde. — Et la Volupté ? — Ma sultane. Elle a un petit air fripon qui caractérisera le personnage. — Et l'ange Gabriel ? — Moi, si vous voulez. — Vous. Chevelure blonde et bouclée, œil bleu, taille élancée ; avec cela une tunique blanche, de longues ailes faites avec les queues de mes paons, et ce sera parfait. Et la sainte Vierge ? — Ah ! voilà où je suis un peu embarrassé. Il faudrait une seconde femme... — La mienne, chevalier, la mienne. Personne n'a l'air aussi virginal, et entre nous soit dit, elle est encore vierge, ou peu s'en faut. Ah ça ! mais ne faudrait-il

pas, pour la bienséance, que je jouasse avec Madame... une jeune épouse... — Ah! vous avez raison. il ne faut pas que vous perdiez vos droits sur Madame, même en plaisantant. L'honneur, la réputation... Hé! m'y voilà. Vous serez saint Joseph. — Justement c'est mon patron. — Je vous en fais mon compliment. »

La grosse cloche annonce que le souper est sur la table, et le châtelain invite Mendoce à descendre. La jeune Séphora était déjà placée. Elle leva sur Mendoce un grand œil humide, qu'elle baissa en s'inclinant légèrement: Mendoce salua profondément, et se mit auprès d'elle: le châtelain s'assit auprès de la sultane: Trufaldin, enchanté, entonna un *Benedicite* sur un air de sa façon, et se mit à jouer de la machoire à sa manière ordinaire, c'est-à-dire de façon à étonner les plus gourmands. Mendoce partageait le temps entre deux appétits: les meilleurs morceaux pour son estomac: les propos les plus délicats, les plus fins pour la dame. La dame ne répondait pas directement; mais un sourire payait la louange adroite. Insensiblement la modestie céda aux charmes d'une conversation enjouée; elle répondit par de simples mots à la vérité, mais de ces mots heureux, soignés, qui annoncent l'esprit joint au désir de plaire. Le châtelain était enchanté. « Bravo! criait-il à chaque instant, bravo. C'est un combat, un carrousel, un tournoi d'esprit. Corbleu, madame, je ne croyais pas que vous en eussiez tant, et je rends grâce au gentil trouvère qui l'a développé tout à coup. Il vous en fera bien voir d'autre. L'ange Gabriel, saint Joseph... Ah! ah! ah! mais ceci est encore un secret. Ah çà! contez donc à Madame comment vous vous êtes tirés des mains de ce vilain soudan d'Egypte, cela doit être curieux, et les dames aiment l'extraordinaire. »

Mendoce n'était pas préparé à conter, et d'ail-

leurs il avait à dire à madame des choses plus intéressantes que ce qu'il pouvait imaginer. Il répondit que son aumônier, qui narrait parfaitement bien, allait satisfaire la curiosité du seigneur châtelain; Trufaldin, qui avait l'imagination paresseuse, se défendait de toutes ses forces. Un geste impératif de Mendoce lui ouvrit la bouche, et pendant que Trufaldin contait, le chevalier jasait avec la dame, qui riait quelquefois en regardant son mari, qui écoutait la bouche ouverte et qui gobait les niaiseries que débitait M. l'aumônier.

Mendoce ne savait pas trop comment il profiterait des heureuses dispositions qu'il avait remarquées dans la belle Séphora. Les mœurs espagnoles sont sévères, et pénétrer dans son appartement sans son aveu, c'était s'exposer à un éclat qui le perdrait dans l'esprit du mari, qui n'était pas dangereux, mais qui avait bien le droit de mettre l'ange Gabriel à la porte. Silvia avait trop d'intérêt d'ailleurs à ne pas laisser Séphora seule, pour ne pas manquer de lui faire assidûment sa cour. Tout cela était embarrassant, mais l'amour trouve toujours quelque moyen conciliatoire. Mendoce écrivit une lettre passionnée, qu'il se promit de glisser pendant le dîner sur les genoux de la dame. Probablement elle n'oserait pas la lui rendre en présence de son mari, plus probablement encore elle la lirait quand elle serait seule, et la lecture d'une lettre, aussi agréablement tournée, la disposerait à en recevoir une seconde. L'intrigue se lierait alors, car enfin c'est répondre à des billets doux que les recevoir et les lire. Il passa la matinée à donner ses idées et ses ordres aux charpentiers, menuisiers et décorateurs du seigneur Gonzalve. Les quittait-il un instant, il venait écrire une scène; était-il las de composer, il retournait presser l'établissement des ateliers; il marquait dans le parc les arbres dont la grosseur et la di-

rection des branches pouvaient abréger la main-d'œuvre; il faisait les billets d'invitation pour la noblesse du voisinage; il envoyait avertir les ménétriers des environs de se tenir prêts à la première sommation; le seigneur Gonzalve suivait ses opérations, admirait sa vivacité, la clarté de ses plans, voyait déjà tous les tableaux, et jouissait d'avance.

On sonne enfin le dîner, et chacun se rend à la salle commune. Mendoce remarqua que Séphora était plus parée que la veille, et il en augura bien. Elle rougit encore en le voyant, un sourire imperceptible effleura ses lèvres de rose; et lorsqu'elle s'assit, son pied se trouva, par hasard sans doute, sur celui de l'aimable chevalier. On ne connaissait pas les serviettes, qu'on étend à volonté sur ses genoux et même sur ceux de sa voisine, et qui permettent à deux mains qui se cherchent de se rencontrer et de se toucher un moment. Un gros chien favori, portant le collier doré aux armes du maître, suppléa aux serviettes; tout sert à l'amour. Le chien était couché paisiblement sous la table; Mendoce lui pressa vivement la queue du pied qu'il avait libre, le chien se leva en jetant un cri; Mendoce prétendit qu'il lui avait mordu la jambe; il se baisse pour y regarder; Séphora se baisse aussi par un intérêt bien naturel; Mendoce lui prend la main, l'ouvre, y met son billet, la referme, se lève aussitôt, fait quelques tours par la salle, en disant à Gonsalve inquiet: « Ce n'est rién, ce n'est rien; ses dents n'ont pas percé ma bottine. »

Que devait faire Séphora de ce billet caché dans sa main? Le rendre était impossible, le remettre à son mari était d'une imprudence impardonnable. C'était troubler son repos sans nécessité; c'était compromettre un étourdi, très blâmable sans doute, mais qui n'était pas coupable au premier chef,

parce qu'il aimait une jolie femme. Il n'y avait qu'un milieu dans tout cela, c'était de mettre le billet dans sa poche, et ce fut ce qu'elle fit.

On se remit à table, et Mendoce ne retrouva ni le pied ni le genou. Il ne s'en étonna point : il avait donné l'éveil à la pudeur, qui devait combattre au moins pour la forme ; mais l'agitation du sein, l'incarnat des joues, lui prouvaient que ces combats étaient trop vifs pour être durables.

Après le dîner, il reprit ses travaux. Silvia s'attacha plus que jamais à obséder la jeune dame ; Trufaldin chercha à se lier avec un vieux écuyer, dont il comptait faire son confident, et Gonzalve fut faire sa méridienne, et s'endormit en chantonnant un nouveau couplet du jeune troubadour.

Au souper du soir, au dîner du lendemain, à tous les repas qui suivirent, Mendoce remettait un billet. On les prenait tous, on ne répondait à aucun, et le silence de femme qui aime ne saurait être éternel.. L'amoureux chevalier pensa enfin que Séphora recevait ses lettres, parce qu'il y aurait du danger à les refuser, et que sa complaisance n'irait pas plus loin.

Séphora, de son côté, pensait que le chevalier n'avait épousé la sultane que par reconnaissance, comme elle n'avait épousé Gonzalve que par intérêt. La froideur du jeune homme pour cette Roxane, ses empressements auprès d'elle, annonçaient clairement de l'indifférence pour l'une et de l'amour pour l'autre. Il est agréable pour une femme sage d'être aimée d'un petit être charmant, qui en vingt-quatre heures est devenu l'ami de la maison. Mais à quoi cela peut-il mener ? Se manquer à soi-même, quelle horreur ! Et puis le chevalier doit bientôt partir : point de ressources.

Trufaldin avait empaumé son écuyer. Intendant des châteaux et domaines du seigneur Gonzalve, il avait toujours un prétexte qui autorisait des

courses plus ou moins longues. Il partit avec la lettre de monsieur l'aumônier pour rendre le calme à un père au désespoir.

Gonzalve, vieux, cassé, n'ayant plus que le souvenir de ses qualités physiques, avait cependant conservé un libertinage de tête, qui ne va pas loin, mais qui ne laisse pas d'amuser celui qui est forcé de s'en tenir là. Il savait sa femme par cœur; il continuait de fourrager par habitude, mais sans plaisir, et le sixième jour de l'arrivée du chevalier, il lui passa par la tête que de nouveaux appâts pouvaient être piquants à parcourir, et opéreraient peut-être une espèce de résurrection. Il était d'ailleurs naturaliste, et l'histoire naturelle d'une princesse africaine ne doit pas ressembler à celle d'une aragonnaise. Il n'y avait qu'une difficulté, c'est que Mendoce était jeune et beau, qu'il était vieux et laid, et femme qui se prête à une infidélité veut pouvoir compter sur un bénéfice clair.

Cependant ce beau chevalier était le mari de la princesse : les maris jeunes et beaux négligent leurs femmes, et les femmes n'aiment pas à être négligées. Un vieillard bien empressé, bien tendre, faisant peu, mais essayant l'impossible, prouve au moins sa passion, et les femmes aiment les hommes passionnés. D'ailleurs le preux Almanzor faisait voyager sa princesse à pied, lui faisait faire maigre chère, et elle trouverait au château le nécessaire et le superflu, motif tout puissant sur une femme qui a raison de craindre que la pauvreté n'altère sa fraîcheur. A la vérité, Séphora pouvait trouver extraordinaire qu'une étrangère s'établit chez son époux; mais un vieillard madré a tant de moyens d'en faire accroire à une femme de dix-huit ans, qui n'a d'expérience que celle qu'il lui a communiquée, et c'est si peu de chose que cela ! Il était possible qu'Almanzor prît de l'humeur en se voyant souffler sa femme : mais si cette femme

s'obstinait à rester, ou si elle partait pour revenir, qu'aurait à se reprocher le bon châtelain, et qu'entreprendrait un jeune homme contre un sexagénaire qui ne pouvait plus soutenir une lance ? Et puis, n'avait-on pas main-forte au château ? Gonzalve arrêta donc à part lui qu'il saurait comment sont faites les princesses africaines.

Il fit l'empressé auprès de Silvia, et Mendoce n'eut pas l'air de s'en apercevoir : il fallait qu'il jouât le mari. Mais il s'applaudissait intérieurement d'une fantaisie qui lui donnerait plus de liberté. Il se conduisit cependant avec une extrême circonspection parce qu'il savait que le mari le plus convoiteux de la femme du prochain ne se soucie pas du tout que le prochain convoite la sienne.

Un jour pourtant que Silvia et Gonzalve se promenaient dans le parc, Séphora, qui les voyait de sa chambre, descendit sans autre intention sans doute que de savoir ce qui occupait si fort le chevalier avec les ouvriers du château. Mendoce la voit, va au-devant d'elle, lui remet une quinzième ou seizième épître que Séphora lui rend avec les précédentes, en lui disant à demi-voix : « Parlez-moi si vous avez quelque chose à me dire, mais ne m'écrivez plus : je ne sais pas lire. »

Elle avait cela de commun avec la plupart des belles dames de ce temps-là ; mais ce n'était pas moins diabolique pour Mendoce. Que de peines, que d'esprit il avait perdu ! « Hé bien ! madame, puisque vous ne savez pas lire, il faut s'expliquer clairement et surtout brièvement : je vous adore. — Ah ! c'est là ce que vous m'écriviez ! — Que puis-je espérer ? — Rien. — Quoi ! mon amour... — Il m'offense, il outrage mon époux, qui vous a reçu comme un père. » Séphora ne pensait pas précisément tout cela ; mais sa gouvernante lui avait appris ces expressions banales qui éloignent l'homme qui aime faiblement et qui font faire à l'amant pas-

sionné les extravagances qui prouvent la sincérité de son amour, distinction qu'une femme sage est toujours bien aise de pouvoir faire.

Gonzalve et Silvia, qui aperçurent Mendoce et Séphora, se hatèrent de les joindre pour n'avoir pas l'air d'être en tête à tête : Mendoce, toujours maître de lui, se plaignit amèrement de ce que Séphora répétait de travers son rôle de la sainte Vierge ; Séphora, qui ne savait de quoi il était question, mais qui avait, comme toutes les femmes, l'esprit du moment, répliqua avec aigreur à Mendoce qu'elle ne pouvait savoir des vers qu'il ne lui avait lus que deux fois : Gonzalve se plaignit de ce que Mendoce avait trahi son secret ; Mendoce répliqua que la Vierge ne pouvait écouter l'ange Gabriel et lui répondre convenablement s'ils ne commencaient par s'entendre. « Oh ! oh! oh ! dit Gonzalve en riant, la princesse jouera parfaitement la Volupté, et sans leçons. — Et vous jouerez aussi saint Joseph à miracle. — Vous croyez ? — Je vous en réponds. — Bon, bon. Continuez vos leçons à la Vierge moi je vais faire travailler la Volupté. »

Les deux couples se séparent. Le châtelain et la sultane s'enfoncent dans un bosquet ; Mendoce en cherchait un opposé ; mais Séphora voulait savoir ce que faisaient les charpentiers, elle voulait avoir une idée générale de la fête, elle voulait surtout que Mendoce lui répétât plusieurs fois quelques tirades saillantes de son rôle, et pour cela il n'était pas nécessaire de chercher l'ombre et le secret. Mendoce insista, elle se défendit en femme décidée ; il céda, persuadé qu'elle évitait toute espèce de conversation particulière ; moi je crois qu'elle n'était que prudente et qu'elle voulait seulement avoir l'air de s'être occupée de la fête, et pouvoir répondre à son cher époux, s'il lui plaisait de lui en parler. Le rusé Mendoce jugea qu'avec une pareille femme il n'y avait rien à attendre que d'une circonstance heu-

reuse, qu'elle éloignerait, qu'il fallait faire naître, et dont il était essentiel de savoir profiter. Trufaldin avait pris sans difficulté le rôle du diable, qui choquait son amour propre, parce qu'il voulait entretenir Mendoce dans une parfaite sécurité. Il passait à l'étudier le temps qu'il employait ordinairement en remontrances, il était assez avancé ; Silvia avait peu à dire et était prête ; Gonzalve n'avait que quatre vers : mais il y avait beaucoup d'action dans tous les rôles. Mendoce représenta la difficulté de prendre de l'ensemble, la gloire qu'il y aurait à surprendre la noblesse des environs par l'exécution vraie et précise d'une chose tout à fait nouvelle ; il conclut en déclarant qu'on n'arriverait à ce but qu'à force de répétitions.

Gonzalve fut entièrement de cet avis ; une seule difficulté l'arrêtait : c'est que la copie de la sainte maison de Lorette n'était pas terminée. Mendoce répondit qu'il arrangeait quelques chambres du château, de manière à pouvoir répéter son mystère. En effet, il coupa une vaste salle en deux avec des tapisseries de haute-lice très exactement cousues ensemble. D'un côté il établit l'oratoire de la Vierge, et de l'autre le laboratoire de saint Joseph.

Une croisée en face de l'oratoire ouvrait sur un beau verger; c'est de là que la Volupté et le Diable devaient tenter la brune Marie; pour l'ange Gabriel, qui n'avait pas encore ses ailes, il convint d'entrer tout bonnement par la porte. Le public devait voir commodément tous les acteurs, en supposant abattu le mur qui fermait la maison du côté du verger, et qui ne se trouverait pas à la cellule qu'on bâtissait dans le parc.

La leçon bien faite à chacun, saint Joseph passe dans son laboratoire, prend sa hache et se met à équarrir un chevron. Deux ou trois polissons, qui devaient figurer des chérubins, étaient autour de lui. L'un retournait la pièce de bois quand le

saint personnage l'avait suffisamment hachée d'un côté; l'autre ramassait précieusement les copeaux; le troisième recevait, dans une bouteille, les *hans* que le saint charpentier poussait à chaque coup de hache, tableau aussi piquant que varié, et qui enchantait le seigneur châtelain.

La croisée était ouverte, et le Diable présentait à la Vierge la Volupté, dans un désordre et dans des attitudes propres à faire naître certaines idées. La sainte Vierge, à genoux, ne levait pas les yeux de dessus son livre, et faisait force signes de croix, qui ne produisaient aucun effet sur l'esprit tentateur. Le diable, plus enflammé, plus entreprenant que jamais par les charmes que son rôle lui permettait de découvrir et de toucher, attendait avec impatience que l'apparition de Gabriel le chassât avec la Volupté dans le fond du verger. Un moraliseur est un homme comme un autre.

Le beau Gabriel paraît enfin, prononce un exorcisme en vers pompeux, les ennemis du salut disparaissent, et saint Joseph, qui ne doit rien savoir de l'étonnante visite que reçoit sa femme, continue à travailler. Gabriel s'approche de la Vierge, et sans préambule, sans perdre de temps, il débute avec la pétulance d'un petit maître et la vigueur d'un Alcide. La Vierge prie, conjure à voix basse ; Gabriel n'écoute rien et ne lui dit que ces mots : « Votre mari est là, et je suis décidé à tout. »

Il était aimé, la Vierge était prudente, sa tête était échauffée... Elle la perdit tout à fait.

Saint Joseph, tout à son rôle, dit en soufflant et appuyé sur sa hache :

> « Non, mon espoir n'est pas déçu :
> Honneur à ma rare industrie,
> Ma pièce est enfin équarrie.
> — Et la sainte Vierge a conçu.

reprend l'ange Gabriel.

C'était le dénouement, et certes il n'était pas malheureux. Gonzalve passe pardessous la tapisserie, et vient embrasser sa femme en se frottant les mains. Il la trouve sur son prie-Dieu, qu'elle n'a pu quitter, le corps voluptueusement penché en arrière, soutenu sur ses deux coudes, son visage, rouge comme du feu, qu'elle s'efforçait de cacher dans ses mains. « Bravo ! bravo ! s'écria-t-il, quelle vérité ! Oh ! je n'en reviens pas. Je crains que madame ne retrouve pas devant le public ce beau mouvement d'émotion. Je ne le crois pas non plus, dit Mendoce en souriant. Mais il n'est pas nécessaire, pour que la représentation plaise, qu'elle soit portée à ce degré de vérité. Faisons de suite une seconde répétition, pour ne rien perdre des effets que nous avons trouvés. — Excellente idée, mon ami, et si ma femme n'est pas fatiguée... — Oh ! madame ne saurait l'être encore. » Séphora n'était pas remise, elle ne savait que répondre, ni que faire ; elle resta sur son prie-Dieu, et regarda le chevalier d'un air moitié tendre, moitié colère. Après tout, elle n'avait consenti à rien ; ce qui était fait était fait ; le caractère imprimé aux Joseph ne peut s'effacer, et quelques fois de plus ou de moins ne feront rien à l'affaire.

Gonzalve court pesamment après la Volupté et le Diable qu'il fallait ramener pour commencer une seconde répétition. Séphora, la belle, la trop sensible Séphora, saisit ce moment pour donner un libre cours à son désespoir, à ses larmes, à ses reproches, ou peut-être pour jouer tout cela. Mendoce n'était pas novice. Il savait que femme qui aime pardonne toujours ce qu'elle n'a pas dû permettre, et qu'il n'est qu'un moyen de mériter le pardon. Il mérita le sien d'une manière si complète que Séphora lui donna d'elle-même le baiser de paix.

Gonzalve avait trouvé la volupté dans un désor-

dre un peu plus caractérisé que celui qu'il fallait pour la scène. Cependant il n'avait rien vu qui pût établir des soupçons fondés. D'ailleurs, il n'était pas possible qu'une sultane préférât un pauvre chapelain à un seigneur d'importance : ainsi raisonne l'amour-propre. La vérité est que l'ardente Silvia se voyait négligée par Mendoce ; elle avait éprouvé que Gonzalve ne pouvait rien ; Trufaldin n'était pas beau, il n'était pas jeune, mais il était homme, très homme. Il ne s'était pas arrêté à des propositions qui valent des soufflets ; il avait agi tout bêtement, et, ma foi, on l'avait laissé faire.

On répète une seconde, une troisième fois. On répéta le lendemain, le surlendemain, et Séphora finit par demander elle-même des répétitions. Mendoce n'en pouvait plus ; Trufaldin marchait courbé sur sa canne : Gonzalve se moquait d'eux, et jurait qu'il était infatigable, et qu'il répéterait cinquante fois par jour : je le crois.

Ce jour qu'on attendait si doucement, et pour lequel on avait fait de si grands préparatifs, parut enfin. La sainte maison était placée sur une éminence couverte de gazon. Derrière la maison étaient les ménétriers qu'on avait soigneusement cachés dans les arbustes, pour que cette musique invisible parût tout à fait céleste. Elle devait avoir toute l'harmonie que nous supposons à celle des anges, car il faut toujours et partout que le spectateur aide un peu à la lettre et cherche à se faire illusion.

Sur un côté de la sainte maison était une touffe de coudriers, dont Mendoce avait fait abattre le centre. C'était la loge où devaient s'habiller les acteurs, et où devait être un buffet de rafraîchissements.

En avant de la maison étaient des gradins en amphithéâtre. Les premiers étaient couverts de tapisseries dont on pouvait se passer au château,

et de toutes les housses des mulets, brodées aux armes du châtelain. Ces gradins étaient réservés à la haute noblesse. Les autres, en simples planches, étaient destinés aux écuyers, aux gentillâtres, aux gens de service, aux manants que la curiosité attirerait.

Dans un coin du parc on avait établi les cuisines : il fallait que tout fût champêtre. Un bœuf entier tournait embroché par un baliveau de quatre ans : trente serfs étaient commandés pour le servir sur un brancard garni en dessous de terrines pour recevoir le jus que ferait couler à flots monsieur l'écuyer tranchant. Près du bœuf, rôtissait un veau de très belle apparence : à dix pas de celui-ci cuisaient modestement trois moutons : enfin on avait enfilé dans trois vieilles lances, suspendues les unes sur les autres, faisans, perdreaux, oisons, poulets et autres volailles.

Autour d'une table de six cents couverts, qu'ombrageaient de vieux chênes, étaient rangées debout vingt à trente pièces de vin, et une salle verte avait été percée, battue et sablée pour le bal.

Déjà le cornet sonnait à chaque instant du haut de la tour : déjà le château s'emplissait de gens, et les écuries de mules. Gonzalve, enchanté des dispositions de son cher ami Almanzor, recevait ses convives avec l'empressement que donne la vraie gaieté et leur promettait une journée miraculeuse. Mendoce s'était échappé de la foule : il était monté chez Séphora, qui se formait de jour en jour, et qui savait déjà éloigner ses femmes sous des prétextes si naturels, que les plus fins eussent été en défaut. Ils se dédommageaient bien innocemment de la contrainte qu'ils éprouveraient dans la journée, et dans les intervalles d'un dédommagement à un autre, Mendoce, qui n'avait pas de raisons de rien cacher à une femme dont il s'était assuré, et qui, peut-être, était flattée de lui appren-

« Messieurs, criait-il, messieurs, j'ai imaginé ces fêtes parce qu'il faut des plaisirs innocents à une femme sage. » Ici Séphora rougit « L'homme qui les dirige, l'homme que vous applaudissez et qui vous étonnera encore davantage, n'a pas reçu de récompense. Je lui réserve à vos yeux celle qui doit flatter le plus un chevalier. Allons, Almanzor, levez-vous, et pour la première fois embrassez madame, je le permets. »

Mendoce se lève en riant de tout son cœur. « Voyez, voyez, disait Gonzalve à un seigneur qui était près de lui, ce baiser ne lui fait pas la plus légère impression. Oh ! c'est un garçon sage, réservé... Voyez, voyez comme madame rougit. Ils ont pourtant répété souvent ensemble. Mais c'est qu'elle est d'une pudeur, d'une chasteté !.. Heureux, mon ami, cent fois heureux l'homme à qui le ciel accorde une pareille femme. »

Les tambours battent, les fifres jouent, les trompettes sonnent, tout annonce des plaisirs nouveaux. On quitte la table, on court, on s'empresse, les acteurs s'habillent, les spectateurs se rangent, les invisibles ménétriers commencent. Quarante violons raclent à la fois la même partie d'une vieille chanson faite en l'honneur du Cid, et on s'extasie et on applaudit des pieds et des mains. Ce n'est pas que l'air eût rien de bien étonnant, mais jamais quarante violons ne s'étaient trouvés ensemble depuis l'invention de l'instrument, et ces sons aigus qui sifflaient à travers les branches ou qui arrivaient sur les ailes du vent de bise avaient quelque chose de si extraordinaire pour des gens qui n'avaient vu aucune de nos merveilles, qu'il n'est pas permis de se moquer d'eux. Ce n'était rien encore : des hérauts d'armes annoncent que la maison qu'on voit est celle de la sainte Vierge, et qu'on va représenter le mystère de la

dre qu'il n'était rien moins qu'un aventurier, Mendoce contait à Séphora sa véritable histoire.

Séphora jouissait du plaisir d'avoir fixé un des premiers seigneurs de la Catalogne, elle s'applaudissait surtout de ne trouver dans cette épouse, qu'elle craignait tant, qu'une esclave dont on disposerait si on avait intérêt à l'éloigner : elle voyait dans la sécurité de son mari, son goût pour les fêtes et la féconde imagination de Mendoce, des moyens sûrs de perpétuer une intrigue qui faisait le bonheur de sa vie. Elle couvrait son amant de caresses : elle souriait aux serments qu'il lui faisait d'aimer toujours, serments qu'il prononçait de bonne foi, bien qu'il en eût violé mille de cette espèce, et que rien ne dût lui faire croire qu'il tiendrait plutôt ceux-ci que les précédents. Mais notre cœur est fait ainsi : *la passion voit tout éternel, et la nature humaine veut que tout finisse.*

La grosse cloche du château a sonné : on se rassemble de toute part. Mendoce présente à une assemblée aussi nombreuse que brillante sa Séphora, parée des mains de l'art, et embellie par celles du plaisir, sa Séphora, qui ne voit que lui dans une foule de jeunes cavaliers, qui semblent se disputer un seul de ses regards, sa Séphora, qui n'a qu'une attention, qu'un travail, qu'une gêne, c'est de cacher l'amour qui la consume et qui la nourrit.

On dîne, on mange, on boit, on rit. Gonzalve prie son cher Almanzor de commencer l'enchantement : il avait fait des couplets délicieux : le bonheur n'en dicte pas d'autres. Silvia et Trufaldin l'accompagnaient de leurs guitares. Cette nouveauté enchaînait toutes les langues, flattait toutes les oreilles. Pas un vers sentimental que chaque femme ne pût s'appliquer, pas un qui ne fût fait pour Séphora, pas un qu'elle ne s'appliquât.

Gonzalve s'était enroué à force de crier bravo.

Conception, rendu par des figures vivantes. On ne se possède plus ; le délire est au comble.

La sainte Vierge est en costume, sa figure céleste est voilée, ses mains officieuses ont attaché les ailes à l'ange Gabriel, et sa belle bouche a dit bien bas : pour la première fois l'amour les coupera ce soir. Le Diable s'est coiffé de son bois de cerf, saint Joseph a pris sa hache, ses chérubins l'entourent : douze rideaux, qui n'en font qu'un, se tirent sur un long cordeau de la buanderie de madame : des mains déjà enflées applaudissent à la bonhomie du représentant du patron des bons maris : on regarde la Vierge : toutes les femmes envient ses charmes, tous les hommes voudraient être l'ange Gabriel. Personne, hélas ! ne se doutait de l'accident dont il était menacé.

On avait à peine débité dix vers, que le majordome annonça un grand seigneur catalan, que la renommée avait instruit de la magnificence de la fête et qui venait pour y prendre part. Il était suivi de ses écuyers et de cinquante hommes d'armes, ce qui n'était pas suspect alors, parce que les grands voyageaient ainsi, et en mettant pour le souper un bœuf de plus à la broche, on était sûr de traiter dignement ce seigneur et son escorte.

Saint Joseph oublia un moment son rôle, et vint féliciter l'arrivant. L'arrivant lui dit à l'oreille qu'il avait quelque chose de la plus haute importance à lui révéler ; saint Joseph répondit qu'il ne pouvait donner audience à personne que lorsque la sainte Vierge aurait conçu, et que tout ce qu'il pouvait faire, c'était de recommencer les dix vers qu'il avait débités. Il retourne à sa place, reprend sa hache et recommence. C'est de cette époque que ses prédicateurs ont pris l'usage de recommencer leur sermon lorsqu'un personnage distingué entre, même à la fin du discours.

Tout alla fort bien jusqu'à l'entrée de l'ange Ga-

briel. Il était monté à la croisée sur une échelle, ainsi que cela se pratique encore à présent, et il s'était couché sur le ventre, les ailes étendues, au bout d'une planche frottée de savon vert, qui allait en baissant jusqu'au pied de l'oratoire de Marie, et qui était barbouillée en jaune, pour figurer un des rayons de gloire qui accompagne ou qui précède l'ambassadeur du Saint Esprit.

L'ange galant s'agenouille devant la séduisante Marie et salue d'un *Ave Maria*. Toutes les femmes se disent à l'oreille que le bel ange est digne d'être le père du sauveur : les hommes se disent que la Vierge mérite d'en être la mère et l'épouse, ce qui à la rigueur pouvait être sans inceste, puisque c'était le bon Dieu qui se faisait lui-même. Oh ! si nous avions tous cette faculté, que de perfections nous rassemblerions sur nous ! Taille, tournure, fraîcheur, jeunesse éternelle, fortune immense, que de choses nous nous donnerions !

Au milieu de ces murmures d'approbation, le seigneur catalan s'était levé, regardait l'ange Gabriel, le reconnut au son de voix, et s'écria : « Par la sambleu ! je crois que voilà mon drôle. » Le fripon d'ange, frappé de l'organe qui a articulé ces paroles, regarde aussi, et s'écrie à son tour : « Par la sambleu, je crois que c'est mon père ! » Il repasse par sa fenêtre, prend son échelle, la jette dans les jambes des chevaux de quelques hommes d'armes du papa qui voulaient lui disputer le passage : sans chausses, sans haut-de-chausses, il court à travers le bois en petite tunique blanche qui ne descend qu'aux genoux, et il est arrêté à chaque pas par ses grandes ailes, qui ploient, qui cassent, qui se déplument, et qu'il n'a pas le temps d'arracher tout à fait.

A ces terribles mots : voilà mon père, Séphora, qui sait ce qu'a à craindre son amant, se trouve mal ; Trufaldin, qui veut recueillir le prix de son

zèle, n'entend pas que le jeune homme s'échappe ; il court après lui en habit de diable, son bois de cerf noué sous le menton, et l'appelle en feignant de vouloir l'accompagner, mais en effet pour avertir les hommes d'armes de la route qu'il prenait ; les hommes d'armes que le comte d'Aran avait mis prudemment en vedette avaient vu passer un ange et un diable, et ne sachant rien de ce qui se faisait à cent pas devant eux, ils avaient été terrifiés et restaient immobiles. La Volupté cherchait à faire revenir la sainte Vierge: saint Joseph, avec sa bonhomie ordinaire, les fourrageait toutes deux ; les spectateurs, empressés de l'aider, sautèrent pardessus les bancs, renversèrent, éteignirent quatre flambeaux qui éclairaient la scène. Quand on est dans les ténèbres, il faut nécessairement jouer des mains, et ce jeu-là mène promptement à un autre. On était mêlé : celui qui rencontrait une femme s'accrochait à elle quand les formes ne le repoussaient pas: celle qui trouvait à prendre s'accrochait, et ne lâchait prise que lorsqu'il ne restait plus rien. Alors on accrochait, ou on se laissait accrocher ailleurs. Le tumulte dura jusqu'au jour, et personne ne s'en plaignait, parce que chacun y trouvait son compte. Quelle nuit pour les vieilles, dont les ruines se soutenaient encore ! quelle nuit pour les jeunes, qui avaient rencontré leur amant ! quelle nuit pour les amants qui soupiraient après l'instant du bonheur ! quelle nuit pour les amants qui brûlaient d'être infidèles ! quelle nuit pour les maris qui désiraient un héritier de leur nom, et qui, par amour-propre, croyaient leurs femmes stériles ! Oh ! mais, c'est qu'il y eut des enfants de faits : il y en eut, il y en eut ! Vous seul pouvez les compter, mon Dieu, et tout cela pour célébrer la Conception de madame votre mère.

Laissons le Diable et l'ange Gabriel courir les

champs. Revenons aux comtes d'Aran et de Cerdagne, depuis si longtemps oubliés.

D'Aran avait fait arranger la tour du nord pendant que Trufaldin était allé chercher son fils. Les portes étaient réparées, les serrures rouillées étaient frottées et huilées, des grilles neuves étaient posées aux fenêtres, un domestique bègue, sourd et ne sachant pas lire était chargé des fonctions de geôlier. Il devait fournir au jeune captif d'excellents aliments parce qu'il ne faut, dans aucun cas, altérer l'estomac d'un fils unique; il lui était enjoint, en outre, d'ouvrir sa fenêtre deux heures par jour pour renouveler l'air de ses poumons. Quant à l'exercice, on jugea qu'il en avait assez pris à Saragosse et de toutes les manières, pour pouvoir s'en passer pendant quelques mois.

La comtesse d'Aran n'avait pas vu d'un bon œil ces rigoureux préparatifs. Elle était mère, bonne mère, et ce sexe indulgent le devient davantage quand le coupable est aussi cher. Elle avait essayé plusieurs fois de fléchir son mari, qui était bon père aussi, mais qui avait de la fermeté et même de la froideur dans le caractère, et qui termina les sollicitations par un : Je le veux, prononcé avec la dignité d'un héros du douzième siècle.

Depuis quinze jours on attendait le prisonnier, et on n'en avait pas de nouvelles. On comptait les minutes ; Mme d'Aran ne dissimulait plus ses alarmes, le comte renfermait les siennes, mais le Diable n'y perdait rien.

Il était, en effet, extraordinaire que Trufaldin n'écrivît pas s'il était arrivé quelque chose de funeste ; il n'était pas vraisemblable que sept à huit hommes armés qui l'accompagnaient eussent tous péri : et aucun n'avait reparu. Le comte voulait faire partir quelques écuyers pour Saragosse : la comtesse observait que la goutte laissait du relâche à son mari, et qu'il est des cas où on ne doit

s'en rapporter qu'à soi-même. Le comte se décida donc à se mettre dans sa litière : il se fit accompagner d'une forte escorte, et partit pour aller lui-même aux informations.

Son premier soin, en arrivant à Saragosse, fut d'aller présenter ses respects au prêtre-roi, qui le reçut fort bien, mais qui ne put lui donner des nouvelles de son fils, parce qu'on n'avait pas encore imaginé les lieutenants de police, les exempts, les inspecteurs, les mouchards, le guet, les réverbères, et tant d'autres moyens de servir les uns et de désoler les autres. Aussi se couchait-on à sept heures dans la capitale du royaume d'Aragon, parce que les rues n'étaient point pavées, qu'on risquait, en sortant la nuit, de se mettre dans la boue jusqu'aux aisselles, ou d'être dépouillé par les filous, ou de recevoir sur la tête des cassolettes, que chacun avait le privilège de vider par sa fenêtre.

En récompense, c'était une ville charmante le jour. Le boulanger vous vendait à faux poids, le boucher vous donnait de la viande pourrie, le marchand de vin vous faisait boire du poiré pour du vin blanc ; on vous égorgeait chez les filles, on vous volait dans les tripots ; vous opposiez votre poignard à ces petits inconvénients ; il servait vos haines personnelles, votre ambition, votre intérêt, et si vous pouviez, après avoir poignardé sept ou huit personnes, gagner la porte d'une église, d'une chapelle, d'un couvent, il n'était plus question de rien. Oh ! que nous avons raison de regretter le bon vieux temps.

Ce n'était pas tout à fait la même chose dans le quartier de la cour. On n'y était assassiné qu'en duel, parce qu'une garde nombreuse veillait sur toutes les avenues qui conduisaient jusqu'au prince : on n'y craignait que les indigestions, parce que les pourvoyeurs se faisaient donner ce

qu'il y avait de mieux: les dames ne vous volaient point, parce que vous leur prêtiez volontairement de l'argent qu'elles vous rendaient en toute autre monnaie : on n'osait vous accuser d'un crime, parce que vous appeliez au jugement de Dieu, que vous faisiez venir votre accusateur en champ clos, et que, si vous aviez le bras bon, vous prouviez évidemment votre innocence en lui passant votre lame au travers du corps. Aussi le quartier de la cour était celui de tous ceux qui laissaient à la canaille les petites friponneries, les forfaits obscurs dont j'ai parlé plus haut. C'était là que le comte d'Aran avait pris un logement. Tous les matins, il montait sur sa mule et parcourait les différents quartiers de la ville suivi de quatre officers. Il prenait des informations, n'apprenait rien, revenait s'ennuyer orgueilleusement auprès du monarque, qui tombait dans l'enfance : de ses courtisans, qui le regardaient comme un provincial, et des dames de la cour, qui ne prenaient pas garde à lui parce qu'il était vieux.

Fidèle à la loi qu'il s'était imposée de passer ses matinées en recherches, il aperçut un jour un des gens qui avaient accompagné Trufaldin. Ce drôle, ainsi que ses camarades, s'étaient bien trouvés du séjour et de la licence d'une grande ville. Ils l'avaient occupé leur première jeunesse, et ils avaient pris chacun un maître qui les habillait, les nourrissait, les payait bien, et ne leur donnait rien à faire.

Le comte d'Aran n'eut pas plus tôt aperçu celui-ci, qu'il poussa sa mule, le fit entourer par ses estafiers, et lui ordonna de lui dire ce qu'était devenu son fils. Le drôle répondit qu'il appartenait à M. le comte de Pardès, qui ne souffrirait pas qu'on insultât sa livrée, et qu'il exigeait, au nom de son maître, qu'on lui laissât passage libre. Comme il était convenu, entre gens d'un certain

rang, qu'un père infortuné, ou tout autre, ne pourrait faire parler un coquin qu'autant que son maître le trouverait bon, le comte d'Aran fut trouver le comte de Pardès, commença par l'informer des égards qu'il avait eus pour son nom, lui exposa ensuite le sujet de son voyage, et apprit, selon toutes les règles de l'étiquette du temps, que son fils et Trufaldin étaient disparus et couraient le pays. Le malheureux papa n'était plus en état de courir comme eux ; il reprit tristement le chemin de son manoir, et voulut en passant avoir la consolation de s'affliger avec son cher Cerdagne.

Cerdagne avait cinquante ans, mais nulle infirmité. Il ne jouait plus que rarement avec la petite Rotrulde, qu'il gardait à peu près par reconnaissance. Tous ses goûts, tous ses plaisirs, tous ses vœux se réunissaient sur sa fille, belle au delà de l'expression, aimante comme sa mère, douce comme Mme d'Aran, aimable et polie comme son père. Seul capable de faire l'éducation de Séraphine, il avait formé son esprit, et lui avait communiqué ces qualités séduisantes auxquelles il avait dû tant de brillantes aventures, et dont elle était incapable d'abuser.

Tout à fait revenu des étourderies de sa jeunesse, Cerdagne ne haïssait pas les jeunes gens étourdis. Il prétendait qu'un sage de vingt ans doit n'être qu'un sot à trente, et au lieu de se répandre en doléances pendant le long récit de l'ami d'Aran, il rit beaucoup des extravagances de son gendre futur, et en plaisanta tant, que d'Aran, étonné, s'arrêta au moment où il allait assaisonner sa péroraison de quelques larmes, qui, selon lui, devaient faire un grand effet sur son auditeur.

« — Je n'aurais pas cru, dit-il, en remettant son mouchoir qu'il avait tiré d'avance, je n'aurais pas cru qu'il y eût le mot pour rire dans tout cela. — Je ne vois pas qu'il y ait de quoi pleurer. Ton

fils fait des sottises à dix-huit ans? tant mieux. — Comment, tant mieux ! — Aimerais-tu mieux qu'il en fît après être marié? — Je ne veux pas qu'il en fasse du tout. — Un jeune homme vif, enjoué, aimable, ne pas faire de sottises! — Je n'en ai pas fait, moi. — Eh bien! il paye ta dette. — Il me payera la sienne. La tour du nord l'attend. — Es-tu fou ? — Je suis juste. — Tu ne sais ce que tu dis. La justice n'est autre chose que l'action de rendre à soi-même et aux autres ce qui leur est dû. Ton fils ne mérite pas d'être enfermé dans une vilaine tour, parce qu'il t'a mangé de l'argent, et qu'il court l'Aragon pour se soustraire à ta sévérité : voilà pour lui. Tu ne te donneras pas le chagrin de le voir souffrir, tu ne t'exposeras pas à perdre son cœur par une rigueur inutile : voilà pour toi. — Inutile, dis-tu? — Très inutile. Mon ami, la nature seule fait les têtes folles et la nature seule les mûrit; renverse tes grilles et tes verroux, embrasse ton fils quand tu le verras, recommande-lui d'être sage; il te le promettra, et il tiendra parole s'il le peut: voilà tout ce que je vois à faire dans cette circonstance. — Et tu lui donneras ta fille? — Oui, parbleu, je la lui donnerai. J'en ai fait bien d'autres à son âge; en ai-je moins été excellent mari, bon père, bon ami? Tu ne sais pas, toi, qui as toujours été sage, quel ascendant prend sur une jeune tête une femme belle, aimable et vertueuse. — Ce malheureux Mendoce, que fait-il à présent? — Des étourderies. Que veux-tu qu'il fasse? — Pas de ressources! pas d'argent! — Ah! avoue donc que tu serais trop heureux de pouvoir lui en envoyer. Tu me fais pitié avec ta tour du nord. — Il tombera dans la misère. — Tant mieux encore. — Je ne vois pas cela. — Eh! mon ami, l'infortune est le grand précepteur des jeunes gens; il n'y a pas de sermons, de verroux qui vaillent ses utiles leçons. — Mais s'il pâtit? —

Nous le remettrons. — S'il est rejeté ? — Il poussera plus loin. — Outragé ? — N'a-t-il pas une épée? — Tu me fais frémir. – Allons, toujours extrême! Tout à l'heure tu étais un homme dur ; te voilà maintenant père pusillanime. — Si du moins je savais où il est! — Il faut le chercher. — Puis-je courir sans cesse, m'exposer à être repris de ma goutte dans un bois, dans un village ? — Je courrai pour toi. — Ah! mon ami ! mon digne ami! — Pas de remerciements, tu ne m'en dois pas : il faut bien que je tâche de retrouver mon gendre. Retourne dans ton château, envoie quelques-uns de tes gens, car je ne connais pas ton fils ; je me mettrai à la tête de tout mon monde, nous nous partagerons en quatre troupes; nous fouillerons la Catalogne, l'Aragon, les deux Castilles, et quelque sottise d'éclat nous le fera trouver. »

Le comte d'Aran repartit pour son château, persuadé par Cerdagne qu'il ne faut exiger de la jeunesse que ce qu'elle peut donner, et que les pères les plus sévères ne sont pas les plus heureux. Il consola un peu sa femme en lui rappelant l'adresse et la vigilance de son ami : ils espéraient tout de l'avenir en pensant que la raison cachée sous l'amabilité de Cerdagne pourrait beaucoup sur leur cher Mendoce ; une seule chose leur paraissait inexplicable, c'était que Trufaldin, qui leur devait tant, qu'ils croyaient digne de leur confiance, eût consenti à partager les travers de son jeune maître. C'était sur lui que devaient retomber les effets d'une colère que Cerdagne avait détournée de Mendoce. On ne trouvait pas de châtiments assez sévères pour punir sa perfidie, quand le vieux écuyer de saint Joseph parut avec la lettre de ce pauvre Trufaldin.

Elle fit passer tout à coup cette famille désolée, de l'excès de la douleur au comble de la joie. Le comte d'Aran ne connaissait pas le seigneur Gon-

zalve, qui avait passé les deux tiers de sa vie dans une entière obscurité : mais il comptait avec raison sur les égards que personne ne pouvait refuser à un nom illustré par ses aïeux et par lui. Cependant un héros a la goutte comme un chanoine ; d'Aran sentait quelques picotements provoqués par le voyage assez pénible qu'il venait de terminer. Il écrivit une belle et longue épître au seigneur Gonzalve, et il fit partir le plus leste de ses écuyers sur le meilleur de ses chevaux, pour porter le paquet à Cerdagne, qu'il rendait dépositaire de l'autorité paternelle.

Dès ce moment Mme d'Aran pria moins le bon Dieu, elle oublia sa Bible, elle délaissa sa tapisserie, elle sourit à ses gens, elle caressa son mari ; son mari, aussi gai qu'elle, répondit à ses agaceries. Des appas, qui pouvaient passer encore pour un hasard supportable, et que trois épais fichus dérobaient depuis des années à tous les yeux, eurent pour lui les charmes de la nouveauté. Les jésuites n'étaient pas encore inventés ; mais on connaissait déjà certaine grâce efficace, dont la femme la plus réservée fait toujours un certain cas. Mme d'Aran avait la main très belle ; il est des circonstances où le devoir conjugal peut s'étendre un peu loin, et le comte se trouva enfin en état de grâce. Mme d'Aran, bien sûre de lui, le quitte et va, les yeux baissés et rougissant à demi, ordonner à sa femme de confiance de préparer la couche nuptiale, abandonnée depuis quinze ans à la poussière et à son chat favori. Il n'était pas impossible encore qu'un petit frère ou une petite sœur vînt dans neuf mois punir le fougueux Mendoce, et Mme d'Aran caressait cette idée. Une fille surtout comblerait tous ses vœux ; elle ne ferait pas de sottises, elle lui tiendrait fidèle compagnie, et la piété filiale lui fermerait les yeux.

Le souper fut animé comme l'imagination des

deux époux. Propos galants, petits soins, attentions fines, tout fut mis en usage de part et d'autre; les domestiques étaient émerveillés; d'Aran était étonné de lui-même, et Madame s'applaudissait de son ouvrage. Elle se frottait les mains, qu'elle regardait avec complaisance, et elle se promettait *in petto* d'en faire quelquefois encore des instruments de grâce efficace. Enfin on se met au lit, dans ce lit jadis le théâtre de plaisirs purs et multipliés, et qui va l'être encore, à la multiplicité près.

En effet, tout allait au mieux. La bonne comtesse avait déjà été heureuse, le comte touchait au moment de l'être, et sa laborieuse épouse le secondait de son mieux. Tout à coup... crac, crac, crac... une des barres de la couchette casse, elle entraîne le dossier; les deux colonnes de la tête se brisent, les colonnes du pied ne peuvent plus soutenir un ciel de six pieds en carré, elles rompent aussi. Les matelas étaient descendus assez mollement à terre; les époux s'étaient prêtés à une chute assez indifférente jusqu'alors et le brave d'Aran n'avait pas perdu les arçons. Mais le dossier lui tombe sur la tête, le ciel du lit lui couvre tout le corps et le tient cloué à son poste; Mme d'Aran crie qu'elle étouffe, le comte d'Aran crie qu'il ne peut faire le moindre mouvement, et comment remuer sous un ciel de lit en bois de noyer à moulures d'or, entouré de grosses verges de fer qui supportent huit rideaux d'un point de Hongrie d'un quart de pouce d'épaisseur?

Les malheureux époux continuaient de crier, et eussent crié jusqu'à extinction de forces et de chaleur, si un fripon de page qui les avait servis à table, et qui comptait sur une scène comique, n'eût été après souper écouter à la porte de la chambre nuptiale. Le bruit occasionné par la chute du lit, et les premières exclamations du comte et de la comtesse, le mirent d'abord au fait. Mais comment

entrer. lui, qui devait être couché à l'autre extrémité du château, sans déceler sa petite curiosité et s'exposer à être chassé ? Il était plus simple d'aller avertir une des femmes de Madame avec qui il n'était pas mal, et qui trouverait peut-être un prétexte pour entrer chez sa maîtresse. Il cherche en tâtonnant la chambre de sa belle, et sa belle, qui ne l'attendait pas cette nuit, s'était levée doucement et était allée au bout de la grande galerie chercher un bel écuyer qui ne pouvait la venir trouver, parce que sa chambre n'était séparée de celles des autres femmes que par une mince cloison. Le page ne concevait pas où pouvait être sa maîtresse à pareille heure ; il ne soupçonnait pas qu'elle eût, ainsi que bien d'aimables friponnes, l'art de mener deux intrigues de front. Il ne savait quel parti prendre ; il allait, il venait, et ses maîtres suffoquaient, victimes de ses irrésolutions. « Si du moins j'avais fini, disait le malheureux comte en haletant. Hélas ! j'allais finir pour la seconde fois, reprenait la comtesse en mots entrecoupés. Qu'il est dur d'être étouffés dans un semblable moment ! »

Une demi-heure de plus, et ils l'étaient infailliblement. Mais le Diable, qui aime les pages, leur souffle toujours quelque expédient. Le démon familier de notre espiègle lui suggéra d'aller mettre le feu à un tas de bourrées qui était dans le fournil, précisément au-dessous de la salle des pages. Il était tout simple alors de sonner la grosse cloche, de crier au feu, de mettre tous les gens sur pied, et de se faire un mérite d'avoir été le premier levé. A la vérité ce moyen pouvait incendier tout le château ; mais le Diable ne donne pas un conseil qui ne soit une méchanceté.

Au tapage infernal que fit le page quand il eut allumé ses bourrées, il eût réveillé toute une armée. L'un courait, son haut-de-chausses à la main ; celle-là, en se couvrant un sein d'une main, découvrait

l'autre : celui-ci, pour se cacher le derrière, démasquait le devant. On allait, on criait, on se heurtait, on ne s'entendait pas : les fagots brûlaient toujours; madame était toujours écrasée par monsieur, qu'écrasait à son tour le fardeau qu'il portait.

Quand le page vit que les femmes ne s'occupaient que de leurs tétons, dont la plupart ne valaient pas la peine d'être cachés, il courut lui-même à la chambre des maîtres, car enfin ce ne peut-être un crime que de sauver son seigneur de la grillade. Lorsqu'il vit leur situation diabolique, il hurla, parce que personne ne l'eût entendu s'il n'eût fait que crier. Deux ou trois valets vinrent, et mêlèrent leurs hurlements à ceux du page. En un instant, palefreniers, écuyers, marmitons, filles d'honneur, filles suivantes, toute la maison est dans la chambre. Six hommes vigoureux enlèvent le bois de noyer, le fer et le point de Hongrie. Monsieur et madame respirent, mais dans quel état, grand Dieu, s'offrent-ils à tous les regards ! Monsieur, pour s'ébattre plus voluptueusement, avait quitté sa chemise en laine, et la honte empêche madame de penser à sa position. Monsieur, enragé que le point conjugal paraisse au grand jour, court comme les autres par la chambre, et cherche de quoi se couvrir. Il veut arracher un juste, un fichu, une cotte à quelqu'une des femmes : toutes se sauvent devant lui, il les traite de folles, d'imbéciles, et il ne réfléchit pas qu'il est nu, et loin de cet état qui détermine quelquefois une femme à s'arrêter. Il continue de les poursuivre : elles s'obstinent à le fuir : il traverse une salle basse, il croit voir un vieux manchon sur le carreau, il le prend, remonte, s'approche de madame, applique le manchon au point central, et madame se lève brusquement en poussant des cris affreux, et elle se met à courir comme les autres, précisément dans l'état ou était Ève avant qu'elle pensât à la feuille de figuier, mais n'ayant

pas les cheveux aussi longs que la grande maman du genre humain.

Le comte la regardait avec étonnement. et ne concevait rien à la conduite de ce modèle de chasteté. Il ne savait pas que ce qu'il avait pris poûr un manchon était un hérisson qu'il avait saisi par la tête, et dont les pointes avaient chassé la pudeur jusqu'au fin fond de sa grotte rosée.

Lorsqu'on parvint à s'expliquer et à s'entendre, car c'est toujours par là que se termine le désordre le plus extraordinaire, lorsque chacun eut caché, tant bien que. mal, ce qu'on montre avec tant de répugnance ou avec tant de plaisir, lorsqu'on eut humecté avec de l'eau-de-vie de lavande les piqûres multipliées qu'avait faites le bien innocent hérisson, on s'aperçut que le feu avait gagné la salle des pages. On s'empressa pour l'éteindre. Mais comme on n'avait ni administration des eaux, ni pompiers, ni seaux de cuir, ni échelles pour les incendies, toute l'aile brûla, avec trente pauvres mules qu'on oublia dans l'écurie qui touchait au fournil, et tout le château eût brûlé sans doute, si les gros murs de l'aile incendiée, déjà très vieux et soutenus debout par les poutres qui portaient les planchers, ne se fussent écroulés d'eux-mêmes, et n'eussent en grande partie étouffé le feu. Il ne périt sous les décombres que sept palefreniers. On donna de petites pensions aux veuves de ceux qui en laissaient. et on ne s'occupa plus des maris, qui en effet n'étaient que des roturiers, qu'on appelait alors des vilains.

Pour le page qui avait sonné le tocsin, à qui monsieur et madame croyaient devoir la conservation du reste de leur château, et à qui ils devaient en effet de n'être pas mort de suffocation. il fut élevé au grade d'écuyer, et admis à la familiarité du maître.

Cependant un lit cassé, un enfant manqué, le

papa contusionné, la maman lardée, une aile brûlée, etc., étaient autant de présages funestes auxquels s'arrêtait péniblement Mme d'Aran, et qui furent justifiés par l'événement. Le courrier revint le lendemain du château de Cerdagne, et rapporta que le comte, ami ardent et esclave de sa parole, était parti la veille pour courir après son gendre, qu'il n'avait laissé chez lui que le nombre de gens nécessaire à la garde de son manoir, qu'il s'était réservé la Castille neuve, jaloux de prouver son zèle en cherchant Mendoce dans la province la plus éloignée ; et le courrier observa qu'avant qu'il eût pu le joindre, le jeune seigneur aurait peut-être pris congé du bon châtelain Gonzalve.

Le comte d'Aran sentit tout cela, et bien que moulu par son ciel de noyer doré, bien que tourmenté par sa jambe goutteuse qui le dardait fréquemment, il monta, en soupirant, dans sa litière, et se fit porter à petites journées chez Gonzalve, ce qui donna le temps à l'ange Gabriel de répéter tant que le jeu plut à lui et à la brune Marie.

Vous avez vu comment Mendoce a esquivé la férule paternelle, comment le traître Trufaldin l'a suivi, comment on se mêla d'abord pour rendre la connaissance à la Vierge, et ensuite pour avoir du plaisir. Mais ce que vous ne savez pas et ce que je dois vous apprendre, car je n'ai rien de caché pour vous, c'est que le bonhomme Gonzalve et le sage d'Aran avaient été tâtonnés par de jolies petites menottes, qui s'étaient vite retirées en trouvant une barbe épaisse, un gros ventre, et un haut-de-chausses vide. D'Aran, qui n'avait plus l'esprit tourné à la plaisanterie, criait à Gonzalve de faire monter ses convives à cheval ou à mule, et de les mettre à la poursuite de son fils. Gonzalve, qui ne se doutait pas que d'Aran fut le père de l'ange Gabriel, et qui était bien aise de profiter des ténèbres, n'écoutait pas le seigneur catalan.

Le seigneur catalan, las de crier en pure perte, rentra comme il put au château, appela en vain ses gens et ceux de Gonzalve, qui tâtonnaient aussi de leur mieux ; il parcourut vingt ou trente salles ou chambres ; ne sachant enfin à qui s'adresser et pressé du besoin de se reposer, il se déshabilla et se coucha dans un lit assez beau, après avoir poussé la porte et fermé le pêne d'une serrure saillante.

Gonzalve, beaucoup moins sage que lui, restait dans la foule, tâtait partout, était bien reçu d'abord, et entendait avec un dépit mortel la jeune ou vieille déité s'éloigner de lui en riant aux éclats. Jaloux de jouer son rôle comme un autre, il glisse son poignard dans son haut-de-chausse, en fait passer le manche par la brayette, et le fait prendre effrontément à la première dondon qui se présente. La dame enchantée, ne pousse pas plus loin ses recherches ; Gonzalve, très Gascon sur l'article, veut que la méprise lui fasse honneur, il se nomme et pousse l'aventure à bout. La dame se sent inondée au visage, aux cuisses, à toutes les parties nues, et ne conçoit rien à cette immersion qui ne devait pas être extérieure. C'est que le bon Gonzalve n'était pas absolument maître de ses voies urinaires, et certaine évacuation s'opérait d'un côté, pendant que le manche du poignard jouait au *remplaçant* de l'autre. La dame trouve un pli de sa robe chargé de quelque chose dont la limpidité annonçait de la supercherie ; elle démonte son écuyer, et se sauve dans un autre coin. Elle éprouve bien quelque embarras dans sa marche, mais elle l'attribue aux exercices répétés de la nuit.

Un cavalier la saisit. Son menton est à peine couvert d'un léger duvet, ses formes masculines ont encore les contours gracieux de la jeunesse. Il couvre de baisers le plus beau sein du monde, la nature et la force de son imagination font le reste. Il culbute sa donzelle, se présente en vrai brave,

recule et court en criant partout qu'il y a conspiration contre le sexe masculin, et que les femmes viennent de se mettre des éperons...

Aussitôt tous les hommes s'arrêtent, les femmes se relèvent et crient à la calomnie. Les valets, qui craignent d'être éperonnés par telle ou telle comtesse, courent, cherchent des flambeaux : l'ordre se rétablit aussitôt. « Que diable, s'écria le chevalier blessé, je ne sais qui c'est ; mais je n'ai pas calomnié. Si la dame est si sage, elle pouvait se retirer de la foule, et il n'était pas nécessaire, pour prouver sa vertu, qu'elle me fît une boutonnière au ventre.

« Seigneur, lui dit Séphora, il est possible que, pendant que nous étions dans les ténèbres, une de nos filles suivantes... — Je ne sais si elle est maîtresse ou suivante, mais c'était la septième à qui je faisais la cour, et je me présentais assez bien à celle-ci pour qu'elle ne me jouât pas un tour de cette espèce. — La sixième, la septième, reprit Séphora d'un petit air prude ! vous avez rêvé cela, seigneur, ou vous seriez donc le seul pour qui on ait eu des bontés, ce qui n'est pas présumable. Voyez si ces chevaliers parlent de quelque chose. — Corbleu, madame, s'ils ne parlent pas, c'est qu'ils n'ont pas trouvé de femmes éperonnées. — C'en est trop, seigneur Gonzalve, on perd votre maison d'honneur. Le combat à outrance, voilà le noble moyen d'imposer silence à ce malencontreux chevalier. »

Gonzalve aimait beaucoup sa vie casanière ; il ne s'était jamais battu et ne se souciait pas de commencer. « Venez, madame, venez, disait-il, que je vous parle en particulier. » Et pendant qu'il la tirait à l'écart, qu'il lui représentait qu'il était ridicule de jouer sa vie contre un préjugé, qu'il se serrait contre elle pour lui parler plus bas, quelque chose d'aigu lui entra dans la cuisse et lui fit

faire un saut de six pieds. Séphora, déja intriguée par les plaintes du chevalier, ne sachant à quoi attribuer le saut de son mari, et se sentant coupable de quelques peccadilles nocturnes, laissa Gonzalve geindre et prendre le parti qu'il voudra. Elle regagne le château clopin-clopant, monte à sa chambre, tire la clef, ouvre sa porte, la referme, se déshabille seule pour la première fois de sa vie et se jette dans son lit, espérant trouver le repos dont elle avait tant besoin. Un cri perçant part à ses oreilles, un animal, quel qu'il soit, saute pardessus elle, et renverse tous les meubles, en répétant vingt fois : je suis mort.

C'était le comte d'Aran, qui, ne connaissant pas la distribution des appartements, s'était fourré dans la couchette de Séphora ; c'était le diable de poignard, dont la pointe lui était entrée dans la fesse, qui le faisait sauter comme un chevreuil. Séphora, plus étonnée que jamais de ce troisième accident, s'inspecta d'un tour de main, et trouva que sa difficulté de marcher, attribuée mal à propos à un exercice forcé, était l'effet de ce chien de poignard, qui s'était glissé là, sans qu'elle sût comment. La présence d'un être quelconque l'autorisait à appeler ; elle ouvrit sa fenêtre sous ce prétexte, mais son but principal était de jeter le poignard dans le fossé fangeux du château, sauf à laisser trouver les causes de tant de blessures par les gens qui ont assez d'esprit pour tout expliquer.

On avait conduit dans une salle basse le chevalier qui avait une boutonnière au ventre. Il jurait pendant qu'on le pansait, que, s'il connaissait la donzelle, il tuerait son père, son mari, ses frères et tous les mâles de sa lignée. Pendant qu'il se répandait en menaces, on amena dans la même salle Gonzalve, qui trainait sa cuisse, qui ne pensait plus à son poignard, qu'il croyait perdu. Il était loin de s'imaginer qu'il l'eût planté à sa femme

elle-même, qui lui avait paru bien plus séduisante, lorsqu'il l'avait prise pour la femme d'autrui. Vous savez la chanson : *On veut avoir ce qu'on n'a pas*, et on était monté aux cris de Séphora, et on amena encore dans cette salle le malheureux d'Aran, tenant sa fesse à deux mains, protestant qu'il ignorait comment il avait été blessé, assurant qu'il n'avait vu ni armes ni éperons à madame, dont il se repentait bien sincèrement d'avoir pris le lit par méprise.

Tous les hommes se rassemblèrent insensiblement dans cette salle ; chacun donnait son avis sur cette aventure : on déraisonnait à qui mieux mieux : Gonzalve voulut émettre son sentiment tout comme un autre. « Messieurs, dit-il, messieurs, je vois ici un miracle. » Le lecteur rit peut-être de l'idée de Gonzalve. Hé bien ! monsieur le lecteur, ses auditeurs ne rirent pas du tout. C'était le temps où on commençait à faire liquéfier tous les ans le sang de saint Janvier à Naples, où on montrait en France la sainte Ampoule, que le Saint-Esprit avait incontestablement apportée dans son bec pour le sacre de nos rois : c'était le temps où on montrait ailleurs le prépuce de Jésus-Christ, et nous avons vu de nos jours le diacre Pâris faire des cabrioles dans le cimetière de Saint-Médard, sans avoir eu de longtemps l'envie d'en rire. Nos Aragonais ne rirent donc point, et ce n'est pas étonnant : mais la première donnée de Gonzalve demandait des développements, qu'il s'empressa de donner. « Messieurs, reprit-il, c'est sans doute une œuvre méritoire que d'avoir représenté d'une manière sensible le saint mystère de la Conception. Le ciel, touché de cet hommage nouveau, a voulu qu'à l'avenir madame fût pure comme la mère du Sauveur qu'elle a rendue visible à vos yeux. Il a frappé et il frappera sans doute à l'avenir tous les hommes qui l'approcheront de trop près, comme

il a frappé de mort subite les Philistins qui osèrent mettre la main sur l'arche sainte. Pour moi, je jure que, dès ce moment, je renonce à mes droits de mari. » Le bonhomme ne promettait rien que de très facile à tenir.

Les uns s'écrièrent hautement que son explication était toute naturelle ; quelques mécréants, car il y en a partout, doutaient un peu que le ciel lui-même eût perforé un ventre, une cuisse et une fesse, mais ils se gardèrent bien de dire ce qu'ils en pensaient, parce qu'ils savaient que des chrétiens d'une foi robuste mutilent, brûlent, tuent ceux qui ne sont pas de leur avis. Le chevalier donna pourtant à entendre que Séphora n'était pas de moitié dans le châtiment que lui avait infligé le ciel, et qu'il concluait de ses manières accortes qu'elle ne désirait pas qu'il fût puni aussi cruellement. « Comment donc, je le crois, reprit Gonzalve ; madame est la douceur même, et je suis sûr qu'elle est désespérée de tout ceci. Pauvre petite mignonne, il t'en coûtera de renoncer aux caresses conjugales ; mais, semblable à l'Église, tu abhorres le sang, et tu ne consentirais pas à répandre le mien une seconde fois. »

Qu'arriva-t il de tout ceci ? que les chevaliers et leur suite s'en allèrent chez eux, après avoir épuisé les provisions du château ; que d'Aran remonta dans sa litière avec un emplâtre au derrière, et retourna chez lui plus affligé que jamais ; que Silvia, abandonnée à elle-même, s'attacha exclusivement à Gonzalve ; que Gonzalve, persuadé que nul homme ne pouvait approcher sa femme sans avoir un trou au ventre, renvoya ses duègnes, la laissa aller partout, et recevoir chez elle qui lui plairait ; que la petite femme, qui avait pris goût à la chose, renia sa patronne, et suivit le sentier battu par Madeleine pécheresse ; qu'elle se trouva grosse sans que Gonzalve sût comment, ni elle non plus ;

car enfin, disait-elle, aucun de ceux que je vois n'a de trou au ventre, et c'était très vrai ; que Gonzalve, enfin, persuadé que le Saint-Esprit s'était encore mêlé de cette affaire, attendit avec la dernière impatience la naissance de cet enfant, qui devait être pape pour le moins... Mais cette fois la sainte Vierge accoucha d'une fille.

Il y avait de quoi dérouter la confiance la plus opiniâtre, et Gonzalve ne voulut pas démordre de son opinion. On se moqua de lui, et vous vous en moquez peut-être aussi : hé bien ! tous les railleurs eurent tort, et cette fille fut cette fameuse papesse Jeanne, qui a fait tant de bruit de son vivant, et qui fut cause, après sa mort, que le pape nouvellement élu est mis sur une chaise percée pour constater qu'il a en effet les pièces dont il a promis à Dieu de ne se servir jamais.

III

Le comte et la comtesse d'Aran avaient perdu l'envie de donner un frère ou une sœur au fugitif Mendoce. Ils n'avaient qu'un désir, de le revoir et de lui pardonner : qu'un espoir, que la division de la troupe de Cerdagne qui courait l'Aragon, pourrait enfin le ramener. Il était écrit là-haut que son retour ne serait pas si prochain, et qu'il s'opérerait d'une toute autre manière.

Nous l'avons laissé courant avec Trufaldin, l'un habillé en ange, et l'autre en diable. Mendoce sautait les halliers, les buissons, pour éviter les épines : Trufaldin, qu'on avait mis dans une peau de sanglier, passait partout et allait aussi vite que Mendoce, qui se piquait de temps en temps, et qui s'arrêtait pour se frotter les jambes.

Après quelques heures de course, Mendoce, excédé de fatigue, s'arrêta et s'assit. Il repassait dans sa tête les événements de la nuit, et ne comprenait rien à la brusque apparition de son père. Gonzalve ne l'avait pas mis sur la liste des invités, il ne lui en avait jamais parlé, jamais son père ne lui avait dit qu'il connût Gonzalve ; il était donc clair qu'il n'était pas attendu chez le châtelain : il était donc évident qu'il n'y était venu que pour le faire transporter dans sa chienne de tour. Mais comment avait-il su qu'il trouverait son fils dans ce château ? Mendoce n'avait été rencontré par personne qui pût instruire son père. Toutes réflexions faites, le jeune homme jugea que Trufaldin avait profité d'un séjour de plusieurs semaines pour dépêcher

quelqu'un au château d'Aran. Il était fort aise que cette aventure l'eût débarrassé de Silvia, mais il regrettait la dame du lieu, dont il se croyait tendrement aimé, qu'il avait vu s'évanouir, et qu'il ne soupçonnait pas capable de l'avoir oublié cette nuit dans les bras du premier consolateur : il ne se doutait pas non plus que le premier minois piquant lui ferait oublier Séphora ; ce que c'est que de nous !

Quoi qu'il en soit, Mendoce, plein d'amour, à ce qu'il croyait, furieux contre Trufaldin, qui s'était assis près de lui, dédaignant d'entrer en explication avec le traître, lui assène un coup de poing terrible sur l'oreille. Une des pointes du bois de cerf, auquel il ne pensait plus, lui rentre dans la main et le rend plus furieux encore. Il se jette sur Trufaldin stupéfait, étourdi, tremblant : une force surnaturelle l'arrache de ses mains : Trufaldin ne court plus, il vole : Mendoce craint qu'il n'aille encore le trahir et le livrer, et il vole sur ses pas. L'œil sans cesse fixé sur lui, pour ne pas le perdre dans l'obscurité, Mendoce le voit d'une taille, d'une grosseur prodigieuse, et lui semble qu'il a quatre pieds. « Oh ! oh ! dit-il en courant, le diable, pour le punir de l'avoir joué, lui aurait-il en effet donné sa figure ? Mais, eussé-je affaire au diable lui-même, je n'en démordrai pas, et je déchirerai avec mes dents et mes ongles l'animal que j'ai devant moi. »

Il continue à courir, et tout à coup il voit le monstre s'abîmer dans les entrailles de la terre. « Je te suivrai jusqu'en enfer, s'écrie Mendoce : les comtes d'Aran ne connaissent pas la frayeur. » Il fait quelques pas encore, et il roule, non pas en enfer, mais sur une vieille femme, sur Trufaldin et sur une mule, qui vient de manquer des quatre pieds.

La vieille avait été vendre quelques denrées à

Longarès, et elle revenait de nuit pour traire ses vaches au point du jour. Elle approchait avec sécurité du lieu où Mendoce assis réfléchissait. Elle s'était trouvée presque en face de lui, lorsqu'il gourma Trufaldin : Trufaldin, en voulant esquiver les coups, avait gagné le bord du chemin : la vieille effrayée de l'apparition subite d'un ange qui battait un diable, avait piqué vivement sa mule ; la mule, en passant devant Trufaldin, avait accroché le bois de cerf dans ses angles et avait traîné le diable après elle : cédant enfin au poids qui la tirait de côté, et qui détruisait l'équilibre, elle s'était laissée aller à terre.

Mendoce était naturellement bon. Ce tableau, si différent de celui qu'il attendait, dissipa sa colère, il éclata de rire : Trufaldin se rassura, il avoua sa perfidie, que le motif rendait excusable ; il jura par tous les saints du paradis, par son âme, par celle de Mendoce qu'il se bornerait désormais à le servir fidèlement : Mendoce pardonna et s'approcha de la vieille. « Mon bon ange gardien, lui dit-elle à genoux, renvoyez le diable en enfer et ordonnez à ma mule de se relever. « Mendoce se remit à rire, conta ensuite à la vieille les raisons du déguisement.

Et, comme on ne peut pas toujours rire, quand on est à peu près nu, sans argent, que la nuit est fraîche et qu'on n'a pas de gîte, Mendoce interrogea la vieille sur sa localité et ses moyens.

« Hélas ! mon seigneur, il n'y a pas de château dans ce canton : mais, au bout de cette percée, à un quart d'heure de route, vous trouverez un joli manoir nouvellement bâti, et dont la maîtresse est tout à fait revenante. — Trufaldin, gagnons le manoir. — Mais, reprit la vieille, le maître est un peu brutal. — Je le mettrai à la raison. — Et vous n'avez pas d'armes. — Ah ! c'est vrai. Trufaldin, tu te présenteras, et nous lui ferons peur, puisque

nous ne pouvons le battre. — Ma foi, seigneur, présentez-vous vous-même. S'il y a des coups à recevoir, ils vous reviennent de droit, à vous qui êtes le plus brave. — Marchez devant, sans observations, monsieur le faquin, ou vous allez recevoir par derrière les coups que vous craignez par devant. »

Avec quelques mots énergiques, on faisait de Trufaldin ce qu'on voulait. Il prit le devant ; la vieille releva sa mule, lui remonta sur le dos et s'éloigna lestement des originaux qui lui avaient d'abord fait tant de peur et dont la présence continuait à l'intriguer. Elle alla traire ses vaches, et Mendoce et Trufaldin arrivèrent avec le crépuscule à une porte de chêne doublée en fer, qui ouvrait sur la cour de la maison, qu'entourait un ruisseau d'eau vive qui servait à la fois de fortification et d'étang.

« Si nous frappons à la porte, dit Mendoce, on ne nous ouvrira point, dans l'état où nous voilà. — Hé bien, seigneur, tournons d'un autre côté. — Non pas, s'il vous plaît, la maîtresse est jolie. — Il y a de jolies femmes partout. — Je veux voir celle-ci. — Mais pourquoi chercher des difficultés... — Elles ajoutent un charme au plaisir. Allons, on t'a cousu dans une peau de sanglier, descend le fossé, je te sauterai sur les épaules, et nous passerons à l'autre bord. — Ce malheureux goût pour les aventures ne sera donc jamais satisfait ? — Oh ! que de raisons, monsieur, portez-moi et passez. »

Trufaldin obéit. Au milieu du fossé, il trouve une foène qui servait à piquer les anguilles : « Voilà une arme, dit Mendoce, qui doit mettre à la raison le mari le plus brutal. Il relève les trois pointes de la foène, en appuie le manche contre son épaule et ressemblerait à Neptune armé de son trident, s'il était vieux et laid comme le dieu, s'il

portait une couronne, et si son joli corps était drapé, au lieu d'être nu.

Les voix de nos voyageurs avaient pénétré jusque dans la maison : la maîtresse était seule, elle n'avait rien distingué de ce colloque, mais surprise d'entendre des hommes à pareille heure, lorsque l'humeur connue de son mari les éloignait même en plein jour, elle descendit dans une première enceinte fermée par une grille de fer, et cria *qui vive*, à travers les barreaux.

A ce cri, que Trufaldin crut sorti du plus mâle des poumons, il se jeta la face contre terre. Mendoce se retint au manche de sa foène, monta sur les reins de son écuyer et, se plaçant en héros de théâtre, il répondit qu'il s'appelait saint Michel, qu'il venait une seconde fois de terrasser le démon qui rôdait sans cesse autour de cette maison, sur laquelle, lui, archange, veillait, qu'il priait la maîtresse d'ouvrir la grille, afin qu'il jetât l'esprit immonde dans sa mare, parce que la bouse de vache à une vertu particulière ignorée en Europe et très connue sur les bords du Gange.

La dame ne savait pas ce que c'était que le Gange : et elle trouvait que saint Michel pouvait fort bien jeter son diable dans un puits qui était dans la première cour. Trufaldin, qui ne voulait pas jouer Satan jusqu'au bout, se dérobait de dessous les pieds de Mendoce et courait sur ses genoux et sur ses mains, Mendoce répondait à la maîtresse du logis, la maîtresse lui répliquait : plus le colloque se prolongeait, plus les idées superstitieuses s'éloignaient, et moins saint Michel espérait que la grille s'ouvrirait. Il allait essayer de la faire sauter avec son trident, quand Trufaldin poussa un cri à épouvanter tous les loups de la forêt. Mendoce se retourne et voit un homme vigoureux qui brisait à grands coups de fléau les épaules de son écuyer, et qui disait en grinçant des dents : « Je vais ar-

ranger saint Michel comme le diable et leur apprendrai à tous deux à venir faire des contes bleus à ma femme quand je n'y suis pas. — Hélas! disait le diable, en faisant des grimaces vraiment diaboliques, jamais je ne fais de mal à personne, et je suis battu par tout le monde. » Comme il finissait ce mot, son redoutable adversaire tombe sur lui de toute la pesanteur de son corps, en poussant un profond soupir. Mendoce qui trouvait fort mauvais qu'un autre que lui battit son écuyer, venait, sans autre formalité, d'enfoncer sa foène dans le flanc du batteur, sans réfléchir que, sur les bords du Gange comme en Europe, chacun est maître chez soi, et que celui qui viole un domicile doit s'estimer heureux, dans tous les pays du monde, d'en être quitte pour quelques coups de bâton. Quoi qu'il en soit, l'homme au fléau se mourait, et, bien que le tragique n'appartienne pas à cet ouvrage, vous conviendrez qu'on ne fait pas un roman de chevalerie sans tuer quelqu'un, et il vaut mieux que ce soit un fripon qu'un autre.

Mendoce se repentait amèrement de sa vivacité. Oter la vie à un homme lui paraissait un acte horrible quand la nécessité y forçait : c'était un crime irrémissible quand on le commettait de sang-froid ou par un simple mouvement d'orgueil. Il sentait des larmes qui allaient s'échapper, lorsque la dame du logis ouvrit la grille avec vivacité, courut à son mari en sanglotant, le jugea mort, le retourna avec son pied pour s'en assurer tout à fait, et jetant ses bras au cou de Mendoce, elle lui couvrit le visage de baisers, en lui disant avec effusion : « Ah ! de quel homme tu m'as délivré ! »

Mendoce regardait cette femme, la bouche béante, les bras tombants, et à chaque baiser son étonnement reboublait. « Allons, dit-il, si j'ai fait une bonne œuvre, à la bonne heure ; mais, sur ma foi, je ne m'en serais pas douté. » Il relève Trufaldin,

et la dame dit qu'elle va le coucher dans son propre lit et lui bassiner tout le corps avec de l'eau-de-vie camphrée : autre stupéfaction de la part de Mendoce. Trufaldin, qui était rancunier et qui ne craignait plus le défunt, le prit par les deux jambes, et le porta sur le bord du puits ; la dame l'aida à l'y jeter, et Mendoce ne concevait pas que la haine conjugale pût aller jusque-là. « Que diable, disait-il il y a des cocus partout ; mais accabler de caresses le meurtrier de son mari, aider à le jeter dans un puits, c'est un peu fort. A quel monstre ai-je donc affaire ? »

Il avait pris Trufaldin sous un bras, pour l'aider à marcher, et la jeune femme s'empresse de le soutenir sous l'autre. « Ah, mon Dieu ! ah, mon Dieu ! répétait-elle à chaque pas, de quel homme je suis délivrée. »

Mendoce, dont la conscience se calmait par ces exclamations réitérées, revenait à son caractère, et cherchait à démêler, autant que le permettait la faiblesse du jour, les traits de cette femme que la vieille avait dit si jolie. Il crut trouver quelques rapports entre ce visage et certaine fillette... Pour la taille, il était difficile de la juger, la dame était grosse, très grosse, et cet état n'est pas avantageux.

En entrant dans la maison, la lumière d'une lampe, qui brûlait encore, termina les incertitudes de Mendoce. « Hé, c'est toi, ma chère enfant ! — Ciel, juste ciel, c'est le gentil chevalier de l'Ermitage ! — Hé, par quelle aventure ?... Par quel heureux hasard ?... Depuis quand mariée ? — Depuis quand changé en saint Michel ? — Mais ce mari que j'ai tué... — N'empêchera plus que je sois au seul homme que j'aie jamais aimé. — Mais enfin quel était-il ? — L'ermite. — L'ermite ! Oh, le coquin, je lui devais bien cela. Embrassons-nous, ma chère petite : je t'assure que je ne t'ai pas oubliée

instant. — Ah, mon Dieu ! ni moi non plus. « Ils disaient aussi vrai l'un que l'autre. »

Elle allume un grand feu, elle fait chauffer des restaurants, et Mendoce et Trufaldin se restaurent. Elle couvre le blessé de compresses d'eau-de-vie, elle bassine un bon lit, et elle aide à l'écuyer, qui avait à peine la force d'y monter. En allant et en venant, en servant, en caressant Mendoce, elle lui contait l'histoire du frère Pacôme.

Ce drôle avait servi en qualité de soldat dans la seconde croisade. Il avait contracté en Syrie l'habitude de la bonne chère et de la licence. De retour en Espagne, il trouva très dur de travailler beaucoup, de manger peu, de dormir moins encore, et il se fit voleur. Il avait une bande nombreuse à la tête de laquelle il faisait un butin considérable. Mais ce métier, qui paraît si avantageux dans un pays sans police, avait pourtant ses inconvénients. Les seigneurs du pays armèrent contre Pacôme ; il était obligé de se battre tous les jours. Tantôt vainqueur, tantôt vaincu, il n'était plus occupé qu'à se défendre.

Il jugea qu'il ferait bien de jouir des douceurs de la vie, et pour cela il commença par voler ses camarades, les abandonna ensuite, et chercha les moyens de se dérober à toutes les recherches. Il trouva l'ermitage habité alors par un honnête homme, car on n'en disait ni bien ni mal. Il lui proposa d'un ton hypocrite de faire son salut avec lui. L'autre ermite était vieux ; il avait besoin de quelqu'un qui pût aller à la quête et faire le gros ouvrage de la maison ; il admit Pacôme, et il mourut le troisième jour, probablement parce que le genre de vie que comptait mener le nouveau venu demandait qu'il fût seul.

Lorsque, pour la seconde fois, il eut dévalisé Mendoce et passé la rivière à la nage, il se trouva dans un canton qu'il ne connaissait pas, et il fal-

lait qu'il déposât son or quelque part. Il était bien décidé à ne pas retourner à son ermitage ; mais il connaissait à l'autre rive des grottes, des chênes creux, où il avait souvent fait des dépôts quand il exerçait la charge de capitaine. Il repassa donc la rivière, quand Mendoce fut éloigné, il se jeta dans le bois, et rencontra la petite que le poids de sa dot empêchait d'aller bien lestement.

En allant et venant avec elle, il avait rencontré la maisonnette si agréable que venait de faire bâtir un prébendier de Longarès. Le terrain relevait du seigneur Gonzalve, qui, moyennant un léger tribut annuel, promit au prébendier sûreté et protection. La maison plut à Pacôme, et il proposa au propriétaire de la lui vendre. Le propriétaire répondit qu'il l'avait fait bâtir pour son usage, et qu'il n'entendait pas s'en défaire. Pacôme eut envie de le tuer pour terminer la contestation ; mais il pensa qu'il ne fallait point se brouiller avec un seigneur dont il aurait besoin à son tour s'il s'établissait sur des terres de sa relevance. Il jugea qu'un prébendier devait avoir quelque vice capital, et il espionna celui-ci Il ne découvrit rien, et il envoya la petite elle-même le tenter, avec l'ordre de lui donner toutes sortes de facilités. La petite accepta volontiers une mission qui lui donnerait quelque relâche. Elle espérait même trouver les moyens de s'échapper ; mais Pacôme rôdait sans cesse autour de la maison. Ce n'est pas qu'il aimât encore la petite ; mais il trouvait du plaisir à la tyranniser.

Cette petite avait souvent envie d'avertir le pauvre prébendier de ce qu'on machinait contre lui ; mais il y allait de sa vie, et la crainte lui glaçait la langue. Douce, bonne, elle caressait son hôte, qui était paisible et aimant. Ce qui devait arriver arriva ils finirent par coucher ensemble.

Pacôme était convenu avec elle d'un signal exté-

rieur quand ils en seraient là. La petite ne le donna pas la première, la seconde, la troisième nuit ; mais, le jour qui suivit, elle aperçut de sa fenêtre le redoutable Pacôme qui lui faisait des gestes furieux : et le soir, elle attacha, en pleurant, son flchu blanc en dehors de la maison, et descendit ouvrir le verrou d'en bas quand le prébendier fut endormi.

Pacôme avait employé utilement ces trois ou quatre jours. Lorsque la petite le croyait caché sous un mur, derrière un arbre, il rassemblait des témoins aussi honnêtes gens que lui, et un tabellion qui l'avait deux fois tiré d'affaire, en percevant pour épices la moitié des effets volés. Ils entrèrent à petit bruit, et ils entouraient le lit du prébendier avant qu'il fût éveillé. Le tabellion le tira par la barbe, et lui dit avec dignité qu'il avait été informé de ses désordres, auxquels il refusait d'ajouter foi, et que sa visite n'avait eu pour but que de le justifier aux yeux de ses accusateurs. Mais qu'une jeune femme dans son lit était une preuve sans réplique, et qu'il ne pouvait se dispenser de faire son devoir. Il commença un procès-verbal, qu'il allait, disait-il, envoyer à l'évêque de Saragosse.

Pacôme intercéda vivement pour le prébendier. « Il ne faut pas, disait-il, que cet ecclésiastique perde sa prébende et sa liberté, parce qu'il a été faible. On assure d'ailleurs qu'il n'est pas coutumier du fait. Il ne faut pas non plus que le scandale qu'il cause reste sans punition : le châtiment le plus chrétien, parce qu'il sera le plus utile, c'est de lui ôter une maison qui lui procure la facilité de pécher. Je lui en ai offert un bon prix. J'en vais donner moitié, qui sera partagé en vacations entre le seigneur tabellion et ses gens ; le contrat qu'on va faire portera quittance du total, et tout sera dit. »

Le fripon de Pacôme s'établit aussitôt dans son

nouveau domaine, et paya le prix convenu à ses fidèles amis. Satisfait de la docilité de la petite, il voulut lui donner la marque la plus flatteuse de sa satisfaction, le don de sa main.

La petite n'osa le refuser, en partie par timidité, un peu par l'espoir d'un sort avantageux, du moins du côté de la fortune, et par l'idée assez vraisemblable que l'opulence pourrait faire de son mari, comme de tant d'autres que nous connaissons, un homme à peu près honnête.

Le mariage fait, elle vit qu'elle s'était trompée sous tous les rapports. Les prodigalités de Pacôme le réduisaient sans cesse aux expédients. Il jurait, il battait alors, et menaçait souvent de faire plus : c'était un enfer anticipé que la vie de la petite.

Une des grandes ressources de son mari, était d'exercer l'hospitalité et de dévaliser ses hôtes sans qu'ils pussent se plaindre, car il avait grand soin de se maintenir dans les bonnes grâces du seigneur Gonzalve, qu'il achetait, à la vérité, un peu cher : il avait triplé, quadruplé le tribut que lui payait le prébendier, mais il savait s'en dédommager.

Un étranger égaré ou surpris par la nuit, se présentait-il chez lui, la petite était obligée de lui faire les yeux doux. Cent coups de fouet si elle y manquait, cinquante si le voyageur ne se prenait pas dans ses filets, et jamais Pacôme ne manquait à sa parole. Grande chère et bon vin achevaient ce que les œillades de madame avaient commencé. Pacôme alors feignait d'être dans l'ivresse, il gagnait en chancelant une chambre voisine, se jetait sur une couchette, et ronflait bientôt à tout faire trembler. L'état présumé du mari faisait naître la confiance du voyageur ; il devenait entreprenant, la petite se montrait facile, et au moment le plus intéressant, Pacôme arrivait, sa longue épée à la main, et paraissait prêt à percer d'un même coup

l'ingrat qui outrageait la sainte hospitalité, et la perfide qui le déshonorait. Ce coquin avait un extérieur imposant et une voix forte ; il ne manquait pas d'esprit, et il avait arrangé un protocole tel qu'un seigneur ne se serait pas exprimé autrement. Il intimidait le pauvre voyageur, qui se trouvait trop heureux de composer avec le mari outragé, de se retirer sain et sauf en lui laissant son argent, et il gardait le silence sur le tout, parce qu'on ne se vante jamais d'une aventure galante dont on a été la dupe.

Rien ne s'oublie aussi aisément que le mal passé. La petite se voyait une veuve très opulente pour son état : l'avenir ne lui promettait que des jouissances, et le présent lui offrait un joli homme à qui elle avait souvent été infidèle, mais qui avait fait une forte impression sur son cœur. Elle lui proposa tout bonnement de l'épouser et de partager avec lui ce qu'elle avait. Mendoce s'était promis de ne jamais se marier que pour un mois : il rit beaucoup de la proposition de la petite veuve, l'épousa sur-le-champ, l'épousa plusieurs fois encore dans un lit bien chaud qu'elle consentit à partager avec lui, mais sans notaire et sans prêtre. Il protestait à la petite que cette manière valait mieux que l'autre, et la petite convenait qu'au moins les résultats étaient les mêmes.

Trufaldin, qui n'avait rien de mieux à faire que de réfléchir dans son lit, et que la peur rendait prévoyant, les interrompit pour leur demander ce qu'ils comptaient faire de feu frère Pacôme qui gisait dans le puits, et que le premier venu pouvait reconnaître. « Que m'importe ce drôle ? disait Mendoce. — Et à moi, ajoutait la petite. — Que diable, reprenait Trufaldin, soyez donc conséquent une fois dans votre vie. Vous avez tué un fripon, c'est fort bien ; mais vous n'ignorez pas qu'il est défendu de se faire justice soi-même. — Et quand

on ne nous la fait pas ? — Il faut souffrir. — Je ne souffre rien. — Il n'est pas question ici de faire l'aimable. Il faut tirer Pacôme du puits, l'enterrer de votre mieux, puisque je suis hors d'état de vous y aider, et dire à ceux qui viendront le demander qu'il est disparu, et qu'il a abandonné sa pauvre petite femme. Sans cela, partons à l'instant, et je vous suivrai comme je pourrai, ou bien il faudra vous suivre en prison, dont votre père vous tirerait sans doute : mais il n'est pas agréable d'avoir un procès criminel sur le corps quand on peut se l'épargner. — Allons, tais-toi, bavard, nous allons suivre ton conseil pour t'engager au silence. — Bavard ! bavard ! on bavarde toujours quand on vous parle raison

La petite prend un croc et une corde, Mendoce la suit, et essaye à repêcher le défunt. Il y mettait toutes ses forces mais: il était maladroit comme un seigneur. La petite secondait ses efforts, et elle fit tant, que le fils de Pacôme, de Mendoce, ou de tel autre, incommodé de cet exercice, demanda à sortir d'une manière si positive que madame sa mère jeta les hauts cris, et rentra en tenant son petit ventre à deux mains. Mendoce jeta sur Pacôme quelques paquets d'osiers, destinés probablement à attacher des treilles, qui grimpaient le long des murs et qu'il était assez naturel d'humecter. Il courut après la petite embarrassé comme un jeune homme qui ne connaît de l'amour que la partie agréable et qui jusqu'alors s'était fort peu inquiété des suites de ses plaisirs. « Ah ! mon Dieu ! disait-il en courant çà et là, ah ! mon Dieu ! pas de matrone et où en aller chercher une ? Trufaldin, entends-tu quelque chose à cela ? — Oui, sans doute, je sais qu'il faut rendre douloureusement ce qu'on a pris avec volupté, d'après l'arrêt de Dieu qui prononça que puisque Ève avait mangé une pomme, les femmes enfanteraient avec douleur. — Et comment enfan

taient-elles auparavant, butor ? — Avec délices, seigneur. — Il faut que leur construction ait diablement changé. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Il faut aider cette chère enfant, Lève-toi, et viens ici – Hé ! je ne saurais me remuer. — En ce cas, je vais faire la sage-femme. — Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! que je voudrais voir cela. »

Mendoce retrousse ses manches, et se met à genoux devant sa petite qui l'effrayait par ses cris. Faites ceci, faites cela, lui disait-elle, et Mendoce éperdu faisait tout le contraire. Il avait les mains partout, il suait sang et eau, et il allait probablement tuer l'enfant et la mère, lorsqu'il aperçut quinze à vingt cavaliers dans la cour, dont probablement Pacôme avait laissé la porte ouverte en rentrant, Il les prend pour des compagnons du défunt : il laisse sa petite crier, saute sur une hache, et s'avance bravement au-devant de cette troupe en criant : *Vinci aut mori*, reste précieux du latin que lui avait appris Trufaldin.

Vinci aut mori, est excellent à la guerre, lui répond un homme qu'il reconnaît pour le frater du château de son père, *nunc est bibendum*.

Mendoce sentit d'abord que c'était lui qu'on cherchait, et il ne concevait pas que le frater ne le reconnût point. Il y avait de bonnes raisons pour cela. En faisant la sage-femme, en portant ses mains partout, il les avait aussi portées à son visage couvert de sueur, et il avait plutôt l'air d'un boucher que du fils du seigneur propriétaire d'un cinquième de la Catalogne.

« *Nunc est bibendum*, répète le frater. — Il s'agit bien de boire, répliqua Mendoce, persuadé qu'il n'était pas connu, par un prodige qui le confondait : aidez-moi si vous pouvez à sortir du plus grand embarras où je me sois jamais trouvé. — Qu'est-ce que c'est ? — Ma femme accouche... — Ah ! et vous avez voulu faire un métier auquel vous n'entendez rien. Je

croyais que vous veniez d'égorger un bœuf. Voyons votre femme. — Le Seigneur est homme de l'art ? — Chirurgien-major des villes et villages du comte d'Aran. — Ah ! Comment se porte ce cher comte ? — Mal. Il a un libertin de fils qui le mettra au tombeau. Mais voyons votre femme. — Et croyez-vous que le fils ait des torts ? Un père qui veut l'enfermer... — Qui vous a dit cela ? — La renommée. — Et ce fils n'a pas passé par ici ? — Je ne crois pas. — Nous le cherchons partout avec les hommes d'armes du comte de Cerdagne, et malheur à lui si nous le rencontrons. — Prenez garde, frater, qu'il ne vous châtie lui-même. — Oh ! je suis en force : nous sommes vingt contre un. Mais voyons votre femme. »

Mendoce ne se souciait pas trop que le frater entrât, parce qu'il ne pouvait manquer de reconnaître Trufaldin, que le mal tenait cloué dans son lit. D'un autre côté, il sentait le besoin qu'avait la petite d'un secours urgent, et il trouvait plaisant de faire accoucher sa maîtresse par le chirurgien de son père. Il pesait le pour et le contre, et l'accoucheur était déjà en position et commençait son office. Mendoce, intrigué, prit une couverture, la jeta sur le lit de Trufaldin, et dit bien près du traversin : « Si tu remues ou si tu parles, tu es mort. »

Nunc est bibendum, redit le frater, en recevant un enfant gros et gras, qui ne se sentait nullement des chagrins de madame sa mère. Mendoce, enchanté de voir la petite délivrée, conduisit l'accoucheur au garde-manger, lorsqu'une seconde troupe parut dans la cour. C'était l'intendant de Gonzalve qui cherchait à réparer le vide que la dernière fête avait fait à sa caisse, qui faisait une tournée chez ses redevables dans une litière bonne et commode, et qui faisait escorter d'une manière imposante ses sacoches qu'on portait devant lui.

Mendoce, que tout intéresse ou intrigue, s'arrête, regarde ; le frater ouvre l'armoire, et voit quelque chose de velu derrière une moitié de cochon : il examine de plus près, distingue une figure humaine et s'écrie : « Le voilà, le voilà. — Qui donc, reprennent ses hommes d'armes ? — Trufaldin, celui qui accompagne notre jeune maître, et il va nous dire où il est. » Mendoce rougit, Trufaldin mit le doigt sur sa bouche pour indiquer qu'il ne pouvait rompre le silence ; le chef des hommes d'armes, impatient, s'avance vers lui la masse levée ; Mendoce se jette en avant avec sa hache, et jure qu'il ne souffrira pas qu'on porte la main sur un homme qu'il a reçu chez lui, et qu'il a trouvé dans la forêt moulu des coups que lui a donnés son maître en le quittant.

Ce conte assez vraisemblable, d'après la violence connue du jeune d'Aran, l'air naturel du conteur, en imposèrent aux cavaliers, qui allaient s'en retourner, en se contentant de ramener Trufaldin, lorsque l'intendant de Gonzalve entra dans la maison, entendit des cris d'enfant et fécilita la petite. Il ne fallut qu'un mot pour mettre le frater sur la voie ; il conta le plus prolixement qu'il put, que le mari de la jolie petite femme avait failli la tuer par un zèle malentendu ; qu'heureusement lui, chirurgien, était arrivé assez à propos pour prévenir un malheur. Vint ensuite l'énumération des bévues du mari et des difficultés étonnantes que l'art avait surmontées « Tout cela est fort bien, reprit l'intendant, et je vous fais mon compliment ; mais je n'ai pas de temps à perdre : voyons où est le mari ? — Hé ! parbleu, le voilà, dit le frater en lui montrant Mendoce. — Cette figure barbouillée ! lui ; Pâcome est plus grand que lui de toute la paume de la main. »

Mendoce sentait bien qu'il était inutile de chercher à en faire accroire à l'intendant, et qu'il fal-

lait enfin prendre la route da la tour du nord. Il se mit à siffler un petit air en homme décidé, qui a fait ce qu'il a pu pour éviter la prison, mais qui a le courage de la braver.

Pendant qu'il sifflait au milieu des hommes d'armes qui formaient un cercle exact autour de lui, l'intendant interrogeait la petite, qui mentait, comme de raison, et le frater s'approchait de son jeune seigneur, un bassin d'eau claire à la main. « J'ai eu l'honneur, lui dit-il respectueusement, de faire l'accoucheur à votre sollicitation Permettez que je fasse maintenant le barbier. Je ne vous épilerai pas la moustache, puisque vous n'en avez pas encore, mais je m'assurerai du moins si la jolie figure, que je soupçonne sous cette marqueterie rouge, y est en effet. — Allons, soit, dit Mendoce en riant, viens mon cher Domingo, viens me débarbouiller

Le frater saute de joie en s'entendant nommer, et ne doute plus de rien. Il persuade à Mendoce en le décrassant, que son père lui pardonnera bientôt, que sa mère le fléchira sans doute, mais qu'à tout événement, il fallait qu'il marchât avec ses hommes, dont il serait traité avec le respect qui lui était dû, s'il n'était pas récalcitrant.

Cette scène, qui avait pu être orageuse, allait se terminer avec simplicité, résignation et bonhomie, lorsqu'un homme de l'escorte de l'intendant entra en criant : « Au meurtre ! au meurtre ! En voulant faire boire nos chevaux, nous avons tiré Pacôme mort du puits. »

A ces mots, le tableau change en un clin d'œil. Mendoce pâlit, Trufaldin trembla et la petite se mit à pleurer. L'intendant, assez bon diable, ne condamnait encore personne; mais le chef de son escorte, homme madré et considéré de Gonzalve, s'érigea aussitôt en juge, et interrogea sévèrement la veuve. Mendoce, trop généreux pour la laisser

sous le soupçon d'un crime dont elle était innocente, prit la parole, s'accusa avec fermeté, fournit en preuves contre lui-même l'habit mouillé encore avec lequel Trufaldin avait passé le fossé, la foène, dont le manche couvert d'une humidité verdâtre, n'avait pu être trouvée que dans l'eau, les dents de cette foène faisant autant de blessures au flanc du défunt, le fléau avec lequel Pacôme avait éreinté Trufaldin, qui, douze heures auparavant, se portait à merveille et jouait les saints Mystères au château même de Gonzalve, enfin il conclut que la petite veuve n'avait pu être d'intelligence avec eux, qui avaient passé un mois chez le châtelain, et que le seul tort qu'on pût leur reprocher, c'était d'être entrés par un autre chemin que par la porte, et qu'au reste Pacôme, dont il cita les hauts faits, avait bien mérité sa triste fin.

L'officier, après avoir réfléchi, pesé, commenté chaque phrase et vérifié chaque fait, proclama la petite veuve innocente, et il ajouta que le seigneur Gonzalve ne souffrait pas qu'on tuât impunément des vassaux qui lui payaient soixante marcs d'argent par an, que ce seigneur avait sans doute beaucoup d'amitié pour Mendoce, mais que son devoir à lui était de le conduire provisoirement dans les prisons de sa juridiction... « Dans tes prisons, faquin, interrompit fièrement Mendoce. — Qui osera l'y conduire, reprit plus haut encore l'officier de Cerdagne, et faire un tel affront au nom d'Aran ? — Ce sera moi. — Toi ! — Il ira. — Il n'ira point — Il ira, vous dis-je. — Par saint Jacques, tu en as menti. » Un vigoureux soufflet est la dernière réplique de l'officier de Gonzalve, et celui de Cerdagne tire aussitôt l'épée.

« Amis, dit-il à ses hommes d'armes, nous devons rendre ce jeune seigneur à son père, et vous devez venger l'affront que votre chef a reçu. En avant, marche ! »

Mendoce était bien loin de vouloir du mal à Gonzalve et même à ses gens. Il se jeta dans la mêlée, il parla, il cria, il proposa des voies d'accommodement : peine inutile. L'officier de Cerdagne était brave comme son seigneur et incapable de pardonner un soufflet; l'autre n'était pas homme à se laisser tuer sans se défendre, et tout ce que Mendoce gagna à vouloir arranger des gens décidés à se battre, ce fut un coup de poitrail de cheval qui le jeta à dix pas.

Il prit de l'humeur à son tour, et se rangea du parti de ceux qui appartenaient à l'intime ami de son père, et qui voulaient lui sauver la honte d'être emprisonné comme un criminel. Sans casque, sans cuirasse, sans la plus légère cotte de mailles, il se jette au milieu des hommes d'armes, couverts de fer, et joue de sa hache en déterminé.

L'affaire fut longtemps à se décider. Ces armures complètes rendaient les guerriers presque invulnérables: il était plus facile de les assommer que de les blesser. Cependant les troupes de Cerdagne, exercées, aguerries, devaient l'emporter sur celles du pacifique Gonzalve, et ce fut ce qui arriva. Mendoce s'était emparé d'un cheval qui errait çà et là, sans cavalier, et il acheva de fixer la victoire. Quand il la vit certaine et qu'il crut pouvoir quitter le combat sans honte, il prit un parti fort simple: il fit une volte de côté, enfila au grand galop la porte de la cour et se jeta dans le bois en s'écriant: « Ma foi, me voilà encore une fois revenu de la tour du nord. »

Quand les combattants eurent brisé bien des lances, et qu'ils eurent épuisé leurs forces, il fallut qu'ils s'arrêtassent. Ils convinrent qu'ils s'étaient tous comportés en braves gens, et que, puisque Mendoce s'était échappé, ce qu'ils pouvaient faire de mieux, c'était de s'aller refaire chez eux, et ils en avaient besoin : il n'en était aucun qui ne fût

couvert de contusions, beaucoup étaient blessés, heureusement il n'y avait pas de morts. Le frater fit les premiers pansements du mieux qu'il put, et on les sépara, bons amis, en apparence, et sans avoir rien gagné que des coups, ce qui arrive communément à la fin de toutes les guerres. L'intendant seul perdit à celle-ci : il ne retrouva pas sa litière.

La troupe de Cerdagne trouva, en arrivant au château, les trois autres corps rentrés. La longueur, l'inutilité des recherches, les fatigues continuelles avaient dégoûté jusqu'à Cerdagne lui-même ; la mauvaise saison approchait, les chemins devenaient impraticables : il licencia son monde jusqu'au printemps, selon l'usage du siècle, où les vassaux ne devaient de service que pendant un temps limité.

Cerdagne fut rendre compte du triste succès de son entreprise. Il raconta à d'Aran comment on avait trouvé son fils près du château de Gonzalve, comment il s'était échappé de nouveau. Il jugea de son séjour dans ce canton, qu'il y était retenu par quelque amourette. Il espérait qu'un autre moyen, qu'il avait imaginé, réussirait mieux que le premier. Le comte d'Aran n'y comptait guère, et la réserve de la comtesse ne permettait pas qu'on s'ouvrît à elle sur cette dernière ressource. Cerdagne prévoyait que, dans tous les cas, Mendoce resterait aux environs de Longarès jusqu'à la belle saison, puisqu'il était à peu près nu, et sans argent, et il conclut qu'au pis aller, il fallait prendre patience jusque-là.

Courons maintenant sur les traces de Mendoce, que nous avons laissé galopant sur son grand cheval de bataille.

Il suivait un sentier aussi riant que le permet la nature à la fin d'octobre. Les arbres verdoyaient encore, et un soleil, faible, mais pur, dardait ses

rayons à travers les branches qui se dépouillaient à chaque coup de vent. Mendoce était sur une éminence, où quatre chemins se croisaient : « Lequel prendrai-je? disait-il. Ma foi, pour les affaires que j'ai à suivre, la route est bien indifférente. » Et il se décide pour celle qui lui offrait les sites les plus piquants.

Il descendait, galopant toujours, quand il aperçut une litière dans le fond du vallon, sur lequel il dominait. Elle allait au pas, comme vont toutes les voitures portées sur le dos de deux mules, et l'aimable polisson devait la joindre en dix minutes. « Je trouverai là-dedans, disait-il encore, quelque prélat, quelque douairière, quelque médecin. Le premier doit nourrir son prochain, le second sera sensible à mes charmes, et je ne crains le troisième qu'au coin de mon chevet : avançons. »

En avançant il reconnait des panaches de mulets aux couleurs du seigneur Gonzalve : bientôt il aperçoit sa bannière flottant à la tête de la litière. « Parbleu, dit-il, c'est Séphora qui se promène, et quoiqu'il fasse un peu frais, je peux jouer à l'ange Gabriel ici comme ailleurs. Elle n'a pas de suite, et cela ne laisse pas d'être commode. » Il pousse vivement encore, il approche et il voit deux ou trois individus mêlés dans la litière. « Adieu, dit-il, adieu flatteuse espérance de doux plaisirs : c'est un hôpital ambulant que j'ai devant moi. » Il arrive, il voit son cher Trufaldin. Il regarde de plus près ; c'est la petite veuve et son enfant. « C'est un prodige — C'est un miracle. — Je suis ravi. — Je suis comblé.— Et pourquoi...— Comment... — Raconte toi-même. »

La petite, effrayée du carillon infernal qu'on faisait dans sa cour, craignant pour elle, pour le précieux et dernier rejeton du sang de Pacôme, la petite s'était levée comme elle avait pu. Tout le monde se battait, hors Trufaldin, qui tremblait

des quatre membres. Ils s'étaient mutuellement entr'aidés, et ils s'étaient juchés dans la litière à laquelle personne ne pensait plus; ils étaient sortis à la barbe des combattants, qu'occupaient le désir de tuer, la nécessité de se défendre, et comme Mendoce, ils avaient pris le premier chemin qui s'était présenté devant eux.

« Hé! où vas-tu comme cela, ma petite? — Je n'en sais rien, mon petit, et toi? — Je n'en sais pas davantage. Je bénis le hasard qui nous réunit. — Tiens, cher Mendoce, ne nous quittons plus. — C'est bientôt dit, madame, je n'ai rien, et vous voulez que je me charge d'une femme en couche et d'un enfant, auquel, à la vérité, je peux avoir contribué... — Bah! reprit Trufaldin, ne savez-vous pas que les femmes pensent à tout. Nous avons dans la litière l'or et l'argent du défunt; madame n'a laissé que des habits dont elle se soucie peu, et sa maison que personne n'emportera. — Allons, soit, voyageons. Je peux, sans scrupule, manger quelques marcs du trésor du frère Pacôme; ce sera une restitution. Sur quelle route sommes-nous ici? — Je n'en sais rien. — Ni moi. — Ni moi. — Quelle est la ville la plus prochaine? — Je n'en sais rien. — Ni moi. — Ni moi. — Quel parti allons-nous prendre? — Je n'en sais rien. — Ni moi. — Ni moi. — Voilà un voyage qui commence bien. Tâchons au moins de nous orienter. A six lieues devant nous, un peu à droite, un peu à gauche, doit être la ville de Longarès qu'il faut éviter, de peur de trouver le château de Gonzalve, que je ne me soucie pas de revoir, depuis que nous avons échiné ses gens. En tournant du côté du levant, nous trouverons la grande rivière d'Ebre, sur laquelle nous voguerons. Nous la descendrons jusqu'à son embouchure, où nous nous embarquerons pour la Catalogne: c'est prendre le long tour; mais personne ne nous suivra par là. Nous nous tien-

drons à dix ou douze lieues des domaines paternels, et certes, ceux à qui il prendra envie de me chercher encore étendront leurs courses plus loin, parce qu'ils ne me soupçonnent pas l'audace de me tenir aussi près : ainsi voilà un plan bien arrêté.

Cet endroit nous plaît. Hé bien, nous y coucherons. Demain, autre habitation, autres mets. Je bâtis une cabane en roseaux sur le bord de l'Ébre, je fais des lignes avec la queue de mon cheval, et je vous sers un souper tout en poisson. Après-demain... — Après-demain, nous ferons comme nous pourrons; tâchons seulement de nous arranger un abri pour ce soir ». Et Mendoce se met à l'ouvrage, travaille beaucoup et fait peu de chose. Il s'arrête, et voit à quelque distance une tête qui se montrait derrière un gros orme et regardait fixement. Il court de ce côté, la hache à la main, et trouve un jeune homme d'une figure très agréable, qui lui sourit avec douceur.

La jeunesse inspire la confiance, et la hache de Mendoce tomba d'elle-même à la vue de l'étranger. L'étranger s'avança vers Mendoce, lui présenta la main et voilà la connaissance faite. « Je suis surpris par la nuit comme vous, lui dit le jeune homme. J'ai poussé mon cheval, guidé par les coups de votre hache qui retentissaient dans la forêt ; je croyais trouver un bûcheron, que j'allais prier de me conduire à sa hutte, et je me suis arrêté à l'aspect de votre litière, et des personnes qui sont avec vous. Votre conversation, que j'ai entendue, m'avait donné sur vos moyens d'existence et vos principes des soupçons qui m'ont déterminé à me cacher : mais une figure comme la vôtre dissipe à l'instant toutes les craintes, et je vois que vous êtes simplement un ami du plaisir qui se dérobe à la sévérité paternelle. — Précisément, seigneur, et peut-être y a-t-il quelque analogie entre vos goûts et notre situation. — C'est absolument la même

chose. — Parbleu, seigneur, je suis enchanté de ces rapports. — Je passerai la nuit avec vous, si vous le permettez, et je vais vous épargner bien du travail. — Vous me rendrez service, car je suis sur les dents. »

Mendoce croyait que le jeune homme allait prendre la hache à son tour : point du tout. Il remonta à cheval, s'éloigna au grand galop et revint l'instant d'après avec un énorme paquet derrière lui. « Mon valet, dit-il, portait en croupe cette tente et ces provisions.

Aussitôt le jeune homme et Mendoce déroulent une assez belle tente, les piquets sont enfoncés, la toile est tendue, et on a une maison. On y porte les matelas, de la litière, et voilà des lits où on couche les malades. Le jeune homme exhibe un fort joli souper, et Mendoce, qui ne veut pas lui céder en générosité, allume un bon feu, embroche son quartier de lard à un bâton bien effilé, assied Trufaldin sur un tas de feuilles sèches, et le charge de tourner le rôt. Pendant qu'il cuit, on cause, on plaisante, on se plait mutuellement, la confiance s'accroit, et on se raconte ses aventures.

Pendant que ces messieurs se faisaient des confidences réciproques, la petite veuve réfléchissait sérieusement à sa position critique. « A la vérité, disait-elle, c'est un joli homme, mais on en trouve partout : c'est un seigneur, et il me quittera au premier jour. Un bon mari, qui me plaise, et dont je ferai la fortune me conviendrait bien mieux. Mais comment quitter Mendoce, après lui avoir proposé moi-même de le suivre ? »

En effet, ce changement subit devait la faire accuser d'inconséquence, et je ne sais pourquoi on brave plus aisément la peine, les fatigues qu'un ridicule.

Cependant ils ne parlaient ni l'un ni l'autre. Les amants se quittaient au XIIe siécle comme au

XVIIIe siècle, mais ils ne se disaient pas en face qu'ils s'ennuyaient mutuellement, et qu'ils seraient enchantés d'être débarrassés l'un de l'autre.

C'était au plus adroit à amener une rupture, dont personne n'eût à se plaindre, et dans les jeux de caprice, les femmes ont un tact, une finesse qu'il a plu à la nature de nous refuser.

La petite trouva un moyen qui conciliait tout. Elle se plaignit un peu d'abord, beaucoup ensuite, très fort dans le milieu de la nuit. Mendoce, qui avait eu bien de la peine à s'endormir, fut réveillé par ses gémissements continuels ; il s'approcha d'elle d'un air touché : il lui dit, en s'efforçant de pleurer, qu'il l'aimait trop pour souffrir qu'elle devînt victime de son amour, et il la conjura de retourner chez elle. La petite lui répondit en pleurant tout de bon, car la nature a accordé à ce sexe charmant le don de pleurer à volonté, la petite répondit qu'elle mourrait peut-être du regret de le quitter, mais qu'elle mourrait sûrement si elle continuait le voyage, et qu'elle prenait par excès d'amour le seul parti qui pouvait la lui conserver. La vérité, c'est que cette petite, Séphora et toutes les femmes que Mendoce avait trouvées jusqu'ici n'aimaient que le plaisir, à qui elles donnaient le nom d'amour, beaucoup plus décent, ainsi qu'il a plu au charmant Boufflers d'appeler des cœurs... ce que vous savez bien . Une autre vérité, c'est que Mendoce avait donné de bonne foi dans la même erreur. Il trouvera peut-être une femme qui lui fera connaître le véritable amour.

Au point du jour, la petite, après avoir rendu à Mendoce l'or que feu Pacôme lui avait volé, se laissa porter dans sa litière. Elle sanglotait pendant le court trajet, elle sanglotait quand elle fut dedans, elle ne pouvait détacher ses bras du cou de Mendoce, elle sanglotait après l'avoir quitté, on l'entendit sangloter après qu'elle fut partie, et

quand elle eut fait quatre pas, on n'entendit plus rien.

Trufaldin avait voulu monter à côté d'elle, parce qu'il n'était pas encore, disait-il, en état de marcher. Le jeune homme avait observé qu'il était utile à son maître, qu'il commençait à se rétablir ; il avait offert d'accompagner la petite veuve, et il avait instamment prié Mendoce d'accepter, comme une marque de sincère amitié, son cheval pour son écuyer, et sa tente pour les nuits qu'ils seraient obligés de passer en plein vent. Cette générosité n'était pas trop naturelle ; mais Trufaldin y trouvait son compte, et Mendoce n'en était pas étonné, parce qu'il se sentait capable, en pareille circonstance, d'un semblable procédé, il avait un peu résisté pour la forme, et le jeune homme avait levé toutes les difficultés, en l'assurant que son valet gardait deux forts chevaux, et qu'il recevrait avec plaisir les mêmes secours de Mendoce, s'il le rencontrait un jour dans un état de détresse, ce qui n'était pas impossible.

« Le drôle de garçon, disait Trufaldin à Mendoce, quand ils se mirent en marche ! Me voilà bien monté, je porte notre maison derrière moi, vous avez devant vous des sacoches qui valent un buffet complet, et qui sont garnies au moins pour deux jours, et ce jeune homme nous a tout abandonné avec autant de facilité que si cela ne coûtait rien. Tenez, seigneur, jeunesse, générosité, ou insouciance à part, cette conduite ne me paraît pas très naturelle, et il y a quelque chose là-dessous. — Et que veux-tu qu'il y ait ? — Moi, je ne veux rien. Je désire que tout ceci soit aussi simple que vous le croyez. — Va, tu n'es qu'un sot, et tu finiras par avoir peur de ton ombre. — Je ne suis qu'un sot, c'est bientôt dit. Si vous aviez voulu écouter à Saragosse le sermon que j'avais composé pour vous, vous auriez de moi une opinion

toute différente. — Hé bien, voyons ton sermon, aussi bien je n'ai pas reposé de la nuit, et un chevalier errant doit dormir à cheval comme dans un lit. — C'est trop flatteur en vérité. N'importe, je commence, et les beautés de mon discours vous tiendront éveillé. Et il reprend : « Semblable à l'enfant prodigue, mon très cher frère... » Et il n'avait pas finis le premier point, que Mendoce dormait d'un profond sommeil, et il le tira par la manche, et Mendoce ouvrait les yeux, écoutait une ou deux phrases, bâillait et se rendormait, et Trufaldin se mord les lèvres, et il veut punir son cheval, qui n'avait pas besoin de sermon, du mépris que Mendoce faisait du sien. Il lui allonge un coup de houssine sur les flancs, et le cheval prend le grand galop et l'emporte à travers la forêt, et Trufaldin qui n'a galopé de sa vie, jette les hauts cris, et Mendoce se réveille en sursaut, et il galope après son écuyer. Ils traversent des halliers, des ravins, ils arrivent à un chemin qui paraît assez fréquenté, le cheval de Trufaldin se jette de lui-même dans cette route, et court plus vivement encore. Trufaldin, désarçonné, se tient d'une main à la crinière, et de l'autre à la queue. Il fait des grimaces épouvantables et finit par faire dans son haut-de-chausses.

Mendoce le suivait toujours et riait aux éclats ; Trufaldin indigné de cette gaieté hors de saison, lui tirait la langue, ne pouvant faire mieux. Dans la violence de ses efforts, il relève la queue de son cheval, à laquelle il se tenait, la croupière sort, la selle tourne. Trufaldin tombe, et le cheval galope tout seul. Mendoce, qui sent le besoin de monter son écuyer, galope après sa monture et le laisse geindre et se frotter le derrière contre un arbre.

A force de galoper, le beau chevalier découvre les bords riants de l'Ebre un peu au-dessus de la ville

de Quinto. « Le cheval de Trufaldin, disait Mendoce, semble avoir deviné mes intentions. Il m'a conduit à merveille. Sans doute, il s'arrêtera, à moins qu'il ne passe la rivière à la nage. » Le cheval ne s'arrêta point. Il tourna à droite, continua à galoper sur le gazon qui bordait l'eau, et entra dans une maisonnette, dont Mendoce était encore éloigné de deux cents pas.

A peine le cheval est-il entré par une porte, qu'il ressort par une autre, conduit par un homme monté sur un cheval pie. Mendoce enfonce ses éperons dans le ventre de son coursier, en criant au voleur : le voleur gagne le bois et disparaît ; Mendoce arrive au lieu d'où ce malheureux cheval venait de repartir ; il met pied à terre, il entre la hache à la main : ce n'est pas une maisonnette, c'est une écurie assez vaste, dont les mangeoires encore garnies annoncent que dix ou douze chevaux viennent d'en sortir. Pas d'habitation auprès, par conséquent personne à qui on puisse demander des renseignements. Et pour comble de malheur, la tente et les provisions du jeune homme sont derrière le cheval qu'on vient de voler avec tant d'effronterie.

Mendoce écumait de fureur ; il frappait de sa hache les rateliers et les mangeoires, qui volaient en éclats. Fatigué de ce jeu, qui ne le menait à rien, il sort pour reprendre son palefroi, il ne le trouve plus. Il s'étonne, il jure, il tempête, il regarde de tous côtés : un autre homme, sorti, il ne sait d'où, s'enfuyait dessus à toute bride. « Allons, dit Mendoce, Trufaldin avait ma foi raison. Ce jeune homme se sert des avantages de sa figure pour gagner la confiance des voyageurs. Il m'a donné son cheval, bien sûr qu'il me conduirait ici, et que de gré ou de force, on m'y prendrait le mien. Il faut pourtant avouer, ajouta-t-il en riant, que le tour est bien joué : j'aime qu'on montre de l'esprit

et même à mes dépens. Après tout, j'ai mon or dans mes poches, je comptais voyager sur l'eau, cet événement rend nécessaire ce que j'avais décidé comme chose d'agrément, et je ne verrais pas le moindre mal à tout ceci, si j'avais déjeuné. »

Pour tromper son appétit, il usa de sa ressource ordinaire : il commença la chansonnette, en retournant vers l'endroit où il avait laissé Trufaldin, dont la société lui devenait plus nécessaire que jamais : c'était un être bien heureusement organisé que ce jeune Mendoce. Après un quart d'heure de marche, il aperçut son écuyer, qui débouchait du bois.

En descendant du chemin vert au bas bord de la rivière, ils aperçurent un autre homme qui dormait, ou qui en faisait semblant. « Encore un voleur, dit Trufaldin. — Hé ! tu ne rêves que voleurs. Ne vois tu pas ces lignes tendues, ce poisson dans cette poche ? C'est un pêcheur. Bon homme, bon homme, éveillez-vous et dites-nous le nom et la distance de la première ville en descendant la rivière. » Le pêcheur, véritable ou supposé, ouvre les yeux, étend les bras, bâille avec assez de vérité pour dissiper les soupçons de Trufaldin, et il nomme à nos aventuriers la ville de Quinto, distante encore de deux lieues. « Je vous y conduirai, si vous voulez, mes bons seigneurs, dans la nacelle de mon maître. — Et où est cette nacelle ? reprit Mendoce. — Là-bas derrière cette roche. — Va la chercher, reviens en diligence, et tu seras content de moi. — J'y cours. »

Le pêcheur revient, il fend vigoureusement l'onde qui s'oppose en vain à ses efforts, il remonte, il arrive, il s'arrête. « Allons, dit Trufaldin, des habits dans le fond de la barque ! Il y a de la diablerie là-dessous. — Il n'y a rien que de très simple, répondit en souriant le pêcheur. Ce sont des habits dont mon maître se couvre pour se garantir du

froid quand il va à la pêche. — Veux-tu nous les prêter ? reprit Mendoce. — Bien volontiers, mes bons seigneurs. Ils sont grossiers, mais propres. »

Mendoce et Trufaldin font leur toilette en descendant rapidement la rivière. Ils passent devant l'écurie où Mendoce était entré. « Mon ami, dis-moi pourquoi cette écurie est ainsi isolée ? Je l'ignore, mon bon Seigneur. — A qui appartient elle ? —Je l'ignore. — Par quelles gens est elle fréquentée ? — Je l'ignore. — Hé ! que diable, tu ignores tout. — C'est que je suis pêcheur, et que je ne m'occupe que de mon métier. — Cette écurie ne dépendrait-elle pas de cette jolie habitation que je vois là-bas ? — Oh ! non. cette maison est celle de mon maître. — Diable, il est donc riche ton maître ? — Il est du moins fort aisé. — Et sait-il que tu nous mènes à Quinto ? — Non. il est à Ampesta : mais en passant je préviendrai sa fille. — Il a une fille ! — La plus jolie du canton. — Ah ! oui, oui, il faut prévenir sa fille. Je veux la saluer, la remercier, la... — Hé ! monsieur. lui dit tout bas Trufaldin, ce sera encore quelque coupe- gorge que cette maison-là. — C'est le pis-aller. Mais je ne passerai pas sans voir la jolie fille. — Oh ! quel homme, quel homme ! » Et le pêcheur, qui prêtait l'oreille, entendait tout, à peu près, et souriait, penché sur les avirons.

On arrive devant la maison rustique. Rien de simple, et en même temps rien de gai, de propre comme cela.

Il n'attend pas que la barque soit tirée et attachée à terre ; il franchit, avec la légèreté d'un oiseau, l'intervalle qui le sépare du bord. Une fille, agée de vingt quatre ans à peu près, fraîche comme la rose, piquante comme toutes les brunes, vive comme elles, se lève et demande modestement au chevalier à quoi elle peut lui être bonne. « A tout, signora, à tout, et il tourne le compliment le

plus agréable, le plus spirituel, et la jolie fille baisse les yeux, et elle rougit, et elle fait une révérence qui n'est pas gauche du tout, et elle se remet sur sa chaise, et Mendoce assis déjà auprès d'elle sans y être engagé, sans même qu'on lui ait répondu un mot. Mendoce continuait à la faire rougir, à lui faire baisser les yeux, et quelquefois la jolie brune les relevait tout à coup, regardait Mendoce, et se pinçait les lèvres pour ne pas rire.

Trufaldin entre, en se traînant lourdement. Il fait à peine attention à la jolie brune, et il commence une inspection exacte de la maison. Chambres, cabinets, armoires, il ouvre tout. « Que fais-tu là ? — Je m'assure qu'il n'y a pas des hommes cachés ici. — Insolent ! — Comme il vous plaira. Des injures font moins de mal que des coups. Je me moque des unes et je suis bien aise de me garantir des autres. — Tu manques de respect à madame. — Bah ! vous lui en manquerez bien davantage, si elle vous laisse faire ; rappelez-vous seulement que partout où vous avez trouvé une jolie femme, il vous est arrivé une catastrophe. »

Mendoce se lève pour châtier Trufaldin, la jolie brune le retient, lui proteste que les propos de l'écuyer ne l'empêchent pas de rendre justice au mérite du maître, et elle pense qu'on peut pardonner bien des choses à un vieux domestique. « Tenez, tenez, dit Trufaldin, en jetant un gros paquet au milieu de la chambre, j'avais tort, n'est-ce pas, d'avoir mauvaise opinion de cette demeure ? Voilà vos habits et les miens que j'avais liés dans une serpillière, lorsque vous vous disposiez à partir de chez la petite veuve pour la tour du nord. Le paquet y était resté, oublié par vous qui vous battiez, et par moi qui me sauvais. Qui diable l'a apporté ici ? Des voleurs, qui sont entrés chez la petite après notre départ, et qui établissent leur magasin dans cette maison. »

La preuve jetée sur le plancher était d'une certaine évidence ; Mendoce prit le ton sérieux, et fixa la jolie brune. Loin de paraître embarrassée, elle sourit avec plus de grâce que jamais, et raconta qu'un chevalier fort bien monté était passé, il y avait environ une heure ; qu'il portait devant lui ce paquet, qui l'embarrassait, et qu'il l'avait priée de le garder jusqu'à son retour. « Monté sur un cheval pie ? reprit Trufaldin. — Précisément, répondit la jolie brune. — C'est le coquin qui m'a volé ; il fait sans doute une tournée générale ; mais, d'après le proverbe : on prend son bien où on le trouve, permettez que nous reprenions nos habits, dont nous avons le plus grand besoin, et que nous partions pour Quinto avant le retour de ce drôle-là, avec qui vous vous arrangerez, madame, comme bon vous semblera . »

La jolie brune se plaignit alors amèrement d'un incident, dont elle n'avait pu prévoir les conséquences, et qui allait la perdre dans l'estime d'un jeune seigneur qui ne l'aurait jugée que sur les apparences Elle ajouta qu'il était permis sans doute de reprendre son bien, que l'air de Mendoce ne lui permettait pas de douter de l'assertion de son écuyer ; mais qu'une femme seule, avec un valet sexagénaire, ne pouvait rester exposée aux outrages du brigand qui devait repasser dans le jour. « Mon père est à Ampesta, dit-elle : ce que je peux faire de mieux, c'est de l'aller joindre, et si je ne craignais pas d'être incommode, ajouta-t-elle en regardant Mendoce (comme vous a peut-être regardé quelquefois femme qui était bien aise de vous plaire, si pourtant, lecteur, vous en valez un peu la peine), je vous proposerais, continua la jolie brune, de me permettre de vous accompagner. — Vous incommode, signora, vous, demander comme une grâce la plus précieuse faveur que vous puissiez m'accorder ! Ma hache, mon bras, mon sang, mon

cœur, tout est à vous. — J'accepte votre secours, seigneur ; pour votre cœur... — Eh bien ! mon cœur ?... — Je ne suis pas faite pour être votre femme, et je suis trop fière pour être votre maîtresse. — Voilà qui s'appelle parler, interrompit Trufaldin ; vous ne seriez pas dans tous ces embarras si vous eussiez toujours rencontré des femmes comme madame, en supposant toutefois qu'elle ne vous tienne pas la dragée haute, pour vous faire sauter après. — Faquin ! — Faquin... C'est répondre à des choses par des mots. »

« Pédrillo, dit la jolie brune au bon pêcheur, aussi tranquillement que si elle n'eût rien entendu, apprêtez la barque couverte, portez-y ce que nous avons de meilleur, appelez un aide, et partons. »

Mendoce se promenait par la chambre, quand on l'avertit que la barque était prête. Il passa avec Trufaldin dans la chambre voisine : ils ouvrirent leur paquet, et s'habillèrent plus convenablement. Mendoce mit dans son costume une recherche qui annonçait le désir de plaire ; il rentra dans la chambre où ils avaient laissé la jolie brune, et il la trouva vêtue d'une manière aussi éloignée de son état, que propre à relever sa beauté. Mendoce resta interdit devant elle : la jolie brune lui lança encore un de ces regards qui font naître l'amour, ou qui le portent jusqu'au délire ; elle lui sourit sans baisser les yeux, lui montra les plus belles dents du monde, et lui dit : « Ici je suis la fille d'un pêcheur ; à Quinto et ailleurs je suis l'unique héritière d'un homme aisé ; l'extérieur est ce qui frappe d'abord les yeux, et pourquoi ne pas donner de soi une certaine opinion, quand on le peut sans déranger ses affaires ? »

Elle présente la main à Mendoce avec cette grâce, cette aisance qu'on n'acquiert que dans le plus grand monde, et que le jeune chevalier ne manque pas d'attribuer à une éducation soignée. Trufaldin

lui-même ouvrait de grands yeux, et se repentait presque de l'indiscrétion de ses propos : ce n'était rien encore.

On monte sur un bateau, au milieu duquel s'élève une chambre : on entre dans cette chambre : on la trouve décorée de ce qu'avait de plus recherché le luxe de ce temps : partout la commodité se trouvait alliée à la richesse. « Quel pêcheur que ce pêcheur-là ? disait Mendoce. C'est quelque prince maure qui s'est réfugié dans ce canton. »

La jolie brune, la princesse maure, ou telle autre que vous connaissez bien, et que vous ne devinez pas, était couchée sur une chaise longue et brodait. Mendoce observait ses doigts et se disait : « Jamais cette femme-là n'a été à la pêche. Cette peau d'une blancheur, d'un moelleux !.. Diable emporte si je me doute qui elle peut être : mais quelle qu'elle soit, il ne faut pas qu'elle m'échappe : cette conquête manque à ma gloire, et je la crois disposée à orner mon front d'un myrte de plus. »

Il prend un pliant et s'assied près d'elle. Il attaque, on se défend. Ce n'est plus la modestie d'une petite bourgeoise qui combat le plaisir : c'est une femme qui parle un langage analogue à ses habits, qui persifle avec finesse, qui rit d'un soupir, qui prévient le découragement par un mot, et qui d'un mot arrête l'indiscret qui va s'égarer. Mendoce s'est joué de toutes les femmes ; celle-ci le joue à son tour, il s'étonne de plus en plus, la difficulté ajoute au désir, la tête s'embrase, pour la première fois le cœur est effleuré : il devient timide, et la jolie brune lui dit avec un sourire enchanteur : « Je conçois en effet qu'une femme jolie, spirituelle, aimable et aimante pourra tout faire de vous. — Ordonnez, madame, ordonnez. — Je ne suis pas la femme que je viens de dépeindre. — Vous les surpassez toutes. »

Le bateau s'arrête. La jolie brune sort ; Men-

doce se précipite pour lui offrir la main : il la conduit à une maison apparente située sur le bord de la rivière. On entre, on ne rencontre personne; la jolie brune parcourt les appartements aussi librement que si elle eût été chez elle. Un domestique se présente enfin, un second, un troisième. « Oh ! signora, dit le premier, que votre cousin sera fâché de ne s'être pas trouvé ici pour vous recevoir. — J'en suis fâchée moi-même, mais je serai plus heureuse une autre fois. Cependant Alvaro, il faut me traiter, moi et mes compagnons de voyage. — Comment donc, madame, avec un sensible plaisir. Vous dînerez sans doute ? — Et de grand appétit, n'est-il pas vrai, chevalier ? — Nous n'avons que peu de chose à vous offrir, mais du moins vous n'attendrez pas. » Et les domestiques sortent en souriant.

Que diable, disait Mendoce, le rire est donc une maladie particulière à cette famille et à ceux qui la servent, car enfin loin d'être ridicule, je suis au contraire... » Il est interrompu dans ses réflexions satisfaisantes par les deux domestiques qui apportent une table toute servie et chargée des mets les plus délicats. « Comment recevez-vous donc, s'écria Mendoce, ceux que vous attendez ? Votre cousin, madame, est donc un seigneur de la plus haute distinction ? — Mon cousin est pêcheur. — Cela n'est pas croyable. — Je vois ce que c'est, reprit Trufaldin. Ce sont des pêcheurs comme était pasteur Abraham, qui couvrait toute la Mésopotamie de ses troupeaux et de ses serviteurs. — Présisément, répondit la jolie brune, » et elle sourit encore.

Elle fit placer Mendoce vis-à-vis d'elle : sa belle main lui servait ce qu'il y avait de mieux et lui versait les vins les plus recherchés. Rassurée en apparence par une distance convenable, elle répondait plus directement aux choses tendres qu'il lui

adressait, elle ne dissimulait plus le plaisir qu'elle se promettait à voyager quelques jours avec lui, et Trufaldin, qui ne parlait jamais à table, disait en lui-même : « Encore une de prise. » Jusque-là Mendoce n'avait pas eu la peine de désirer, et il sentit ce que le désir a de charmes. Son ivresse était au comble, il le croyait du moins, quand la jolie brune demanda un tuorbe. Elle en joua, elle chanta avec une délicatesse, un goût, une précision dont Mendoce avait à peine l'idée. Il se jeta à ses genoux : il la conjure de ne pas se cacher davantage, de lui faire connaître celle qui était digne de son amour, de son respect, de sa main. Il se nomma lui-même pour lui prouver qu'il pouvait élever ses vœux jusqu'à elle. Il embrassait ses genoux, il baisait ses mains, il les baisait encore, et dans ce trouble, dans cet aimable désordre des sens, rien n'échappait à l'aimable fripon. Il remarquait un œil humide, la rougeur de la volupté, un sein agité, qui semblait vouloir s'échapper du corset, et toujours suppliant, toujours soumis, il devenait actif, entreprenant même... La jolie brune lui saisit les deux mains, l'embrassa sur la joue, et lui dit : « Je ne vous ai pas caché l'impression que avez faite sur moi. Je me la reprocherais si vous ne m'aimiez pas et souvenez-vous qu'on ne cherche pas à déshonorer, l'objet qu'on aime. Levez-vous reprenez votre place, et voyons comment vous chantez. »

Mendoce obéit sans résistance, sans murmure : il chante, et fort mal, la jolie brune rit : il se déconcerte et chante plus mal encore, elle rit plus fort ; il se pique, l'amour-propre blessée l'occupe seul, ses sens s'apaisent, il se remet, il chante, il chante bien très bien, à merveille ; Trufaldin, qui a dîné, prend sa partie et fait ronfler sa basse-taille, le tuorbe s'unit aux voix, et la voix de la jolie brune au tuorbe ; au moment où on n'est pas

rassasié de plaisir, mais où il va diminuer. Alvaro entre avec une guitare : il pince une sarabande : Mendoce prend la jolie brune, et elle danse comme elle chante, comme elle parle, comme elle fait tout.

« Quelle folie! s'écrie la jolie brune. Des voyageurs perdre ainsi un après-dîner. — Elle ne l'est pas pour moi, madame. — Ni pour moi, chevalier, sous un certain rapport. Mais enfin nous pouvions coucher à Sastago. — Nous y déjeunerons demain. — Vous faites tout oublier, méchant homme que vous êtes. — Ah, si vous disiez vrai ! — Pas d'équivoques, je les déteste : c'est le cachet du faux bel esprit. — Il est certaines choses cependant qu'il faut bien gazer un peu. — N'ayez à exprimer que des sentiments louables, et vous direz clairement ce que vous n'avez pas craint de penser. Soupez-vous, mon cher ami ? — Et beaucoup même, répondit Trufaldin. — Alvaro, faites servir ces messieurs, moi, je n'ai besoin de rien, je vais me retirer. — Quoi, sitôt, madame ? une nuit entière loin de vous ! — Vous me retrouverez demain avec plus de plaisir. D'ailleurs, j'ai quelques ordres à donner pour notre voyage. Embrassez-moi, et restez : je vous l'ordonne. »

Mendoce ne mangeait pas, malgré les soins attentifs de M. Alvaro, qui chargeait ses assiettes, et les desservait pleines. Il se levait, il marchait à grands pas, il se frappait le front, il s'asseyait, il se relevait encore. Trufaldin s'endormait les coudes sur la table, et Alvaro, ennuyé du manège de Mendoce, lui proposa enfin de s'aller coucher. Mendoce le suivit sans répondre, trouva une belle chambre, un bon feu, et deux excellents lits. Il demanda à Alvaro, d'un petit air assez indifférent où était l'appartement de madame. « Seigneur, elle m'a défendu de vous le dire. — Et pourquoi cela ? — Pour vous mettre dans l'impossibilité de rien

tenter qui vous brouille avec elle. — Voilà une femme qui pense à tout. N'importe, tu me le diras, n'est-ce pas ? — Non, Seigneur. — Un marc d'or ? — Mon maître le pêcheur ne me laisse manquer de rien. — Que le diable t'emporte. Vas-tu me faire aussi des coutes , toi ? » Et Mendoce le met dehors par les épaules

Mendoce se couche et ne dort pas, c'est la règle. Il passe deux heures à se tourner, à se retourner dans son lit, et, jetant tout à coup les couvertures au milieu de la chambre, il se lève, dans une espèce de rage d'amour, et s'écrie : Je la trouverai.

Trufaldin ronflait à tout faire trembler, Mendoce n'éprouve donc aucune espèce d'opposition. Il sourit en passant son haut-de-chausses, il prend une lampe qui continuait de brûler, il ouvre sa porte, il avance, il enfile un long corridor, il écoute à toutes les serrures, il n'entend rien, il ne voit pas de lumières, il continue de marcher, il va, il vient, il retourne, il saute, il trépigne, il fait tant que sa mèche descend et s'éteint au fond de la lampe, chargée d'huile.

Le voilà dans les ténèbres et il rit. L'embarras où il se trouve peut être attribué à d'autres besoins que le besoin d'amour : cette idée lui sourit encore, et il frappe à toutes les portes. Personne ne lui répond, et il appelle, il crie, il écoute, et le plus profond silence règne autour de lui. Il cherche à regagner sa chambre. Il tâtonne, les bras étendus en avant, et il croit s'apercevoir qu'il est dans un corridor beaucoup plus large que celui où on l'a logé. Il se flatte qu'il sera entendu dans une autre partie de la maison, il crie à tue-tête, il fait retentir les voûtes prolongées. Il entend un long éclat de rire : « C'est elle, dit-il, ou c'est le diable. » Et il court vers l'endroit d'où le bruit lui semble partir. Il tombe de vingt pieds de haut au moins et roule sur un tas de paille. Il se relève, il remue

tous ses membres, « Allons, dit-il, je ne suis pas blessé. Voyons à peu près où je suis. » Il marche avec beaucoup de précautions, il descend de son tas de paille, et il se trouve dans l'eau jusqu'à mi-jambe. Il lève la tête, et, à la lueur des étoiles, il démêle un bâtiment carré qui ferme de toutes parts une petite cour au milieu de laquelle est une mare où il est allé se jeter. Il sort de l'eau, fait le tour des bâtiments, trouve quelques portes, mais de ces portes telles qu'on en voit aujourd'hui aux prisons, et contre lesquelles il s'use la peau des mains sans en ébranler un clou. « Diable, dit-il, voilà une tentative qui finit d'une manière bien désagréable. N'importe, il faut tirer parti de tout, et un chevalier errant doit dormir sur la paille comme dans le meilleur lit. » Il remonte sur ses gerbes, en dérange quelques-unes, fait un trou, se glisse dedans, se couvre avec deux ou trois bottes, ferme la paupière en disant : « Dormons, puisqu'il n'est pas possible de faire mieux, demain nous verrons. » Et il dormit en effet d'un profond sommeil.

Il était grand jour lorsqu'il se réveilia. Il sort de son trou, il se regarde, il se tâte. Ses jambes sont teintes de l'eau jaunâtre dans laquelle il les a plongées, ses cheveux bouclés sont pleins de paille, son haut-de-chausses est froissé, taché, perdu. « Impossible de me présenter ainsi devant elle, et ce coquin de Trufaldin qui ne pense pas à me chercher, à me tirer d'embaras. » Et l'instant d'après pensant à sa grotesque figure, il riait comme un fou.

Il fallait cependant prendre un parti, et il ne savait pas à quoi se décider. Il entendit enfin un grand bruit dans un des bâtiments qui environnaient la cour. Une porte s'ouvrit enfin. Il se tapit de nouveau dans son trou, il regarde à travers la gerbée... O douleur ! ô désespoir ! C'est la jolie brune qui riait des injures de Trufaldin d'aussi

bon cœur que Mendoce avait ri lui-même un moment auparavant : c'était Trufaldin, qui prétendait qu'on avait attiré son maître dans un coupe-gorge, qui jurait très énergiquement qu'il prétendait le ravoir, ou que le comte d'Aran viendrait brûler la maison et les fripons qui l'habitaient ; c'étaient Alvaro et ses camarades, qui suivaient la jolie brune, et qui riaient comme elle.

Plus on riait, et plus Trufaldin jurait. Il protestait que si la dame était seule, il l'étrillerait de la bonne manière, et les éclats de rire redoublaient, et Mendoce s'enfonçait davantage dans son trou ; il eût voulu se cacher dans les entrailles de la terre. Tout à coup il s'élance, il paraît sur le haut des gerbes en s'écriant : « Ma foi, il faudra toujours que je sois vu dans cet équipage ; autant à présent que plus tard. »

Tous les yeux se tournent vers lui, les rieurs rient de plus belle, Trufaldin se joint à eux, Mendoce rit comme les autres : il a le bon esprit de tourner son aventure en plaisanterie. On ne connaissait alors ni les tables de nuit, ni les meubles utiles qu'elles recèlent : il composa une histoire sur la nécessité où il avait été de sortir de sa chambre sur sa lampe éteinte par le vent, et il mentait avec beaucoup de facilité. A mesure qu'il racontait, la jolie brune retrouvait son sérieux, elle prit insensiblement un front, un regard si sévère, que Mendoce, décontenancé, s'embrouilla, se coupa dans sa narration, balbutia et resta court. « Mon cher ami, lui dit-elle, le mensonge se peint dans votre embarras, dans vos contradictions et surtout dans un reste de pudeur qui vous empêche de continuer. Souvenez-vous toute votre vie qu'on pardonne une faiblesse à un homme d'honneur et que l'habitude du mensonge le dégrade à jamais. Je sais comme vous ce que vous prétendiez faire. Vous venez d'éprouver, et vous éprouverez tou-

jours, qu'il n'est aucune faute qui n'entraîne une punition plus ou moins prompte, plus ou moins forte. Je me rendrai quand le moment sera venu, et votre triomphe sera pur, parce que mon cœur le partagera, et qu'il ne sera pas suivi des regrets qui accompagnent toujours les moyens indignes d'un homme délicat. Allez, suivez Alvaro Il vous aidera à reparaître dans un état décent.

Mendoce, rouge jusqu'aux yeux, avait écouté la mercuriale, sans penser même à interrompre la charmante prêcheuse. Il suivit Alvaro sans répondre un mot, fit sa toilette à la hâte, rentra dans la salle commune, se jeta aux pieds de la jolie brune et allait commencer un discours expiatoire qu'il avait arrangé en s'habillant : « Levez-vous, lui dit elle, en le regardant avec tendresse, et ne parlons plus de rien. Je n'aime pas à me rappeler ce qui ne fait pas honneur à mes amis. Déjeunons. »

On déjeuna et on repartit. Mendoce fut embarrassé quelques moments ; mais deux ou trois saillies de la jolie brune le mirent à son aise. Ces mots heureux : Je me rendrai quand le moment sera venu, se retracèrent à sa mémoire ; il redevint tendre, empressé, galant, aimable : il redevint Mendoce.

On arriva près de Miquineça, petite ville encore très éloigné de la mer, mais où la Sègre, qui prend sa source au-dessus du château de Cerdagne, se jette dans l'Ebre. Pédrillo paraît et demande si madame ne verra pas son oncle en passant. « Comment, si je le verrai ! il ne me pardonnerait pas de passer ainsi. — Oh ! dit Mendoce en riant, est-ce à cet oncle qu'appartient ce vaste parc et ce château situé à mi-côte ? — Précisément. — Et c'est sans doute encore un oncle pêcheur ? — Précisément. — Ah, ah, ah, ah ! tenez, mon aimable amie, vous oubliez à votre tour la leçon que vous m'avez faite. — Si je mentais, mon cher Mendoce,

j'aurais, du moins, un motif bien louable. — Et lequel? Celui de vous conduire au bonheur par la route la plus douce. »

Mendoce, ivre d'amour, lui présente la main. La jolie brune lui donne deux baisers, s'appuie sur cette main, la presse dans la sienne, et la porte à ses lèvres. Mendoce ne se possède plus, mais on est sorti de la barque. Pédrillo, Trufaldin, un vieillard qui s'avance d'un air gai et prévenant, tout l'oblige aux plus violents efforts. Il se contient en répétant: « Quand le moment viendra-t-il donc? »

Le vieillard et la jolie brune sont dans les bras l'un l'autre. « Ah, mon oncle ! — Ah, ma nièce! — Que diable, disait Mendoce en les suivant, ce n'est pas là un pêcheur. — Et que vous importe, reprenait Trufaldin, pourvu qu'il nous reçoive bien et nous fasse bonne chère. »

En effet, si le goût avait régné au souper de la veille, la profusion et la magnificence distinguaient celui-ci. Le pêcheur avait les manières et le langage de la cour, et Mendoce disait à part lui: « Quand le moment sera venu, elle ne me cachera plus rien. Attendons jusque-là, et ne l'indisposons point par des questions auxquelles elle n'a pas jugé à propos de répondre. »

Pendant le repas, on parla beaucoup du père de la jolie brune. Il avait logé chez son frère, et il y avait appris que l'homme qu'il allait chercher à Ampesta était allé à Urgel, à peu de distance de certain château que nous connaissons tous. La jolie brune rêva quelques instants en apprenant cette nouvelle, et elle déclara qu'au lieu de descendre l'Ebre jusqu'à la mer et de faire soixante lieues de trop, elle allait remonter la Sègre jusqu'au fond de la Catalogne. « J'en suis fâchée, ajouta-t-elle avec un soupir, car je perdrai un compagnon de voyage bien intéressant. — C'est moi qui perdrais tout en vous quittant, madame. Je remonte-

rai la Sègre avec vous. — Mais il me semble, chevalier, que votre intention était de vous embarque-à Ampesta pour Bayonne. — Je ne connaissais pas cette route, madame, et je n'aurais qu'un regret en l'abrégeant, ce serait de vous perdre plus tôt.» Le fripon ne pensait pas à la quitter, mais la présence d'un oncle donne nécessairement à la conversation le ton de la plus grande réserve. « Mais, reprit cet oncle, vous ne trouverez pas un seul gîte supportable le long de cette rivière. — Oh ! mon oncle, j'ai une grande barque, vous savez qu'elle est commode, vous y ferez arranger un cabinet pour le chevalier et son écuyer, et nous passerons les nuits. — Oh ! disait Mendoce tout bas, c'est là que viendra le moment tant attendu. »

On quitta la table le plus tôt possible, parce que l'amour aime la liberté, que la présence des grands-parents l'enchaîne, et que des amants déjà sûrs l'un de l'autre préfèrent la solitude à la contrainte. Mendoce se laissa conduire à sa chambre, après avoir salué sa jolie brune de la manière la plus respectueuse et la plus froide. La jolie brune se retira dans la sienne, après avoir rendu une révérence jusqu'à terre, une de ces révérences qui ne signifierait rien du tout, sinon qu'on a appris à danser, si un coup d'œil de la plus douce expression ne l'avait accompagnée et n'avait dit : Je suis pour vous, et la révérence pour mon oncle.

La jolie brune dormit, ou ne dormit point. Mendoce, malgré son amour, malgré ses désirs, qu'irritaient les difficultés, Mendoce se dédommagea des fatigues de la nuit précédente : Trufaldin reposa comme un homme qui a parfaitement soupé et qui n'a pas de soucis ; ils dormirent si bien qu'il fallut les éveiller pour leur dire que la barque était prête, les cabinets et les lits arrangés, qu'on avait embarqué des provisions suffisantes à la

longueur du reste du voyage, et que le pêcheur châtelain les attendait pour déjeuner.

La jolie brune causait avec son oncle, dans une embrasure de croisée. La porte de la salle était ouverte. Mendoce et Trufaldin entrèrent sans être entendus. « Vous croyez donc, disait l'oncle, que vous le conduirez jusque-là ? — Si je le crois, seigneur, je suis sûre de lui maintenant, et je le conduirais au bout de l'univers. — Et avec vous, s'écrie Mendoce, je n'y voudrais trouver qu'un autel, pour vous jurer un amour exclusif, et une cabane, où vous seriez l'objet de mon culte, de mes soins, de mes complaisances. » L'étourdi ! s'il eût pu se taire, il en eût entendu davantage.

L'oncle et la nièce rirent beaucoup de son exaltation amphigourique ; Mendoce, piqué, dit assez brusquement à l'oncle que l'hommage d'un cœur tel que le sien n'avait rien de ridicule, et pouvait être même considéré comme honorable. L'oncle répondit avec aménité que sa nièce ne méritait pas cet honneur insigne, et qu'elle serait trop heureuse que le seigneur Mendoce persistât dans de semblables sentiments. La nièce ajouta modestement qu'elle ne prétendait qu'à fixer près de lui le repos et le bonheur, et Trufaldin finit par un *ainsi soit-il*.

On se rembarque en sortant de table. On trouve le bateau arrangé avec un soin particulier. On trouve des lignes, des hameçons, des amorces. On trouve des arcs, des flèches, et deux ou trois couples de chiens courants. On trouve deux rameurs de plus, et ce qui ne flatta pas du tout le jeune homme, on trouva une femme assez laide, destinée à servir la jolie brune. « Ah ! diable, dit Mendoce, l'oncle a prévu les accidents. Trufaldin ? — Seigneur ? — Tu feras ta cour à cette guenon. — Mais elle est affreuse. — Vous faites le difficile, je crois ! cette femme me gêne, il faut m'en débarrasser, ou je vous envoie l'un et l'autre au fond de la

Sègre. — Seigneur, je lui ferai ma cour. — Mais d'une manière marquante. — Oh ! très marquante, seigneur. — A la bonne heure, faquin. »

Vous vous doutez bien que depuis le confluent de la Sègre, jusqu'à sa source aux Pyrénées, on trouve des villes, Lérida, Agramais, Pobla, sans compter les bourgades, les villages, les hameaux. Mais la jolie brune avait fixé le moment ; Mendoce était retenu dans la chambre pendant qu'on voyait dehors un endroit habité, et en vérité, les fatigues et les soins de l'enchanteresse méritaient bien un dédommagement. Elle avait cherché à inspirer de l'amour; mais on ne joue pas avec son cœur Le sien était pris : elle ne pensait plus à se défendre, elle ne prêchait plus, la volupté éteignait tout autre sentiment, et cette femme qu'elle-même avait demandée, sans doute pour ne pas se perdre dans l'esprit de son oncle ou de tel autre, cette femme la gênait autant qu'elle déplaisait à Mendoce.

Bien que vaincue dans tous ses sens, Rotrulde avait amené son amant au point de n'oser rien entreprendre. Elle sentait le besoin de céder, mais la dignité du rôle qu'elle avait pris ne lui permettait pas d'encourager l'amour qu'elle avait constamment arrêté. Elle voyait avec un plaisir indicible la grosse et laide Inès écouter les sornettes de Trufaldin, les premières très probablement qu'on lui eût contées de sa vie. Elle laissait parler Mendoce, elle lui répondait avec l'accent de la volupté, elle l'attirait par mille riens séduisants, car enfin la plus belle défense a des bornes en amour comme en guerre ; et après plusieurs combats glorieux, il faut bien se résoudre à être vaincu. La jolie brune était d'autant plus à plaindre, qu'elle savait que sa défaite ne lui laisserait que le regret d'avoir cédé. Mais raisonne-t-on avec son cœur et avec le plaisir ?

Cependant, l'amour-propre ne perd jamais ses

droits sur ce sexe charmant, et elle voulut au moins se rendre dans les formes. « Incapable, disait-elle, de céder uniquement à vos sens, j'ai prétendu vous étudier et vous connaître. Je vous ai déclaré que je n'étais pas faite pour être votre femme, et que j'avais trop de fierté pour être votre maîtresse ; mais je le sens, mon ami, on ne s'avilit point en partageant des transports qu'on a fait naître. J'aime à me flatter que les vôtres seront durables, je vous ai promis de fixer le moment ; le voilà, cher Mendoce, soyez heureux. »

Mendoce, au comble de ses vœux, justifia la faiblesse de sa belle par les hauts faits qui pouvaient seuls la forcer à s'applaudir du sacrifice que la pudeur faisait à l'amour. Toujours nouveau, le chevalier effaçait jusqu'à la trace des scrupules qu'on lui opposait quand on retrouvait la parole. « Ah ! malheur, disait la jolie brune, malheur à qui t'a connu pour te perdre. — Nous sommes inséparables, répondait Mendoce. — Oui, en ce moment. Mais... un désert, et ton cœur. — Tu l'embellirais pour moi. Ma vie s'écoulerait dans une ivresse continuelle. — Tu le crois ! — Je te le jure. Mais de grâce, femme unique, femme vraiment enchanteresse, de grâce, apprends-moi au moins ton nom. — Hélas ! mon ami, je ne suis que Rotrulde. »

Mendoce n'était pas plus avancé pour savoir que sa maîtresse s'appelait Rotrulde, mais le lecteur y gagne au moins d'être au courant de l'action. Il ne peut avoir oublié cette Rotrulde, qui eut des bontés pour Cerdagne au château d'Aran, qui fut chassée par la trop clairvoyante comtesse, et recueillie par le galant et sensible père de Séraphine.

Avant que Cerdagne partît avec ses hommes d'armes, pour aller à la recherche de son gendre, il avait pensé qu'avec un homme de ce caractère les moyens doux pouvaient être les plus sûrs. Il con-

naissait les agréments de Rotrulde, elle était propre à jouer toutes sortes de rôles, et il ne doutait pas qu'elle ne remplît très bien celui qu'il lui destinait, quand il lui aurait donné quelques instructions. La petite vérole, qu'elle venait d'avoir assez légèrement, avait changé ses traits sans les gâter, et devait la rendre méconnaissable à Trufaldin, avec qui elle avait vécu au château d'Aran. D'ailleurs, à la moindre marque d'étonnement de monsieur l'écuyer, elle devait le mettre dans la confidence, et la lettre qu'il avait écrite au père de Mendoce ne permettait pas de douter de sa fidélité. Guzman, le plus beau et le plus adroit des pages de Cerdagne, devait accompagner et seconder Rotrulde. Inès, grosse fille de basse-cour, devait lui rendre les petits services dont une femme a toujours besoin : quelques domestiques intelligents et sûrs avaient l'ordre de suivre aveuglément ses ordres ; de l'or fourni avec prodigalité devait aplanir les obstacles. Il était enjoint à la jolie brune de plaire à Mendoce, de le séduire par toutes sortes de moyens, de lui promettre tout pour se l'attacher et s'en faire suivre, de le ramener chez Cerdagne, conduit par le désir et l'espérance ; mais il était expressément défendu à Rotrulde de lui rien accorder, de crainte que l'inconstance naturelle au jeune homme ne lui fît tourner ses pas d'un autre côté : vous avez vu comment elle avait suivi cette dernière partie de ses instructions.

L'expérience de Cerdagne ne lui permettait pas de rien oublier. Il avait donné à Rotrulde des lettres pour tous les seigneurs sur les terres desquels elle pourrait passer. Il leur dépeignait le jeune homme, l'intérêt qu'il avait à le rendre à sa famille ; il leur demandait assistance et protection pour ses émissaires. Il ne restait qu'une difficulté, c'était de savoir de quel côté tournerait la petite caravane.

Il fallait tout donner au hasard, et le hasard seconda toutes les tentatives.

On ne prenait pas la peine de demander son chemin. Ils sont tous également bons, quand on ne sait où on va, et qu'il est indifférent de marcher d'un côté ou d'un autre. Rotrulde et Guzman prirent le chemin de Longarès, couchèrent dans cette ville, et le lendemain matin ils suivirent la rivière qui passait devant le château de Gonzalve.

C'était le jour de cette fameuse fête dont je vous ai si longuement entretenu. La foule commençait à se rassembler, et des espions gagnent toujours à se glisser dans une cohue. Rotrulde détacha le chevalier au cheval pie, qui n'était qu'un domestique de Cerdagne, assez richement vêtu pour jouer un rôle au besoin. Le drôle était insinuant, effronté, et ne manquait pas d'un certain esprit. Il se mêla parmi les conviés, passa à l'instant pour l'un d'eux, se fourra partout, écouta tout, causa longtemps avec Mendoce lui-même, interrogea sans affectation Trufaldin, qui répondit, comme tous les sots, avec cet air énigmatique, mystérieux, qui décèle ce qu'ils croient bien cacher.

Pendant que l'homme au cheval pie était chez Gonzalve, Rotrulde, Guzman et leurs gens s'étaient retirés dans l'intérieur du bois, avaient tendu leur tente, Inès faisait la cuisine et on se divertissait en attendant le retour de l'émissaire. La longueur de son séjour au château ne leur permit pas de douter qu'il ne fût sur la voie de quelque découverte importante, et, en effet, il les rejoignit au milieu de la nuit, leur conta comment le père avait reconnu le fils, comment le fils s'était sauvé habillé en ange Gabriel et Trufaldin en diable ; comment il avait essayé de courir après eux, lorsque les autres coururent à la Vierge évanouie, et comment le hourvari général l'avait retenu quelque temps

dans la foule. Il ajouta qu'il était cependant sûr que Mendoce avait suivi la lisière du bois, parce qu'il avait souvent entendu une voix assez douce se plaindre devant lui, à différentes reprises, des jambes et des bras, que Mendoce avait effectivement nus, et que les ronces piquaient sans doute.

A ce récit on leva le camp, on chargea la tente et les provisions sur un cheval, et on suivit la lisière du bois au petit pas, parce qu'on ne devait employer d'autre arme que la persuasion, et que plusieurs chevaux galopant aux oreilles de Mendoce, le détermineraient à se jeter dans le bois où l'obscurité le déroberait à toutes les recherches.

Ils arrivèrent à la vue de la maison de la petite veuve, peu de temps après que les hommes d'armes de Gonzalve et de Cerdagne y furent entrés. Guzman allait y entrer lui-même, parce qu'il était vraisemblable que Mendoce presque nu s'était réfugié dans ce manoir, le premier sur cette route depuis le château de Saint-Joseph, le beau page approchait du fossé, et arrangeait sa fable d'introduction, lorsqu'un cliquetis d'armes, aussi subit que violent, lui fit juger que deux partis nombreux se battaient dans la cour avec fureur. Il était à craindre que Mendoce ne fût entre deux bandes de voleurs ; et que pouvaient cinq à six domestiques de Cerdagne, que se faire tuer sans fruit, et ajouter l'or de Rotrulde aux dépouilles qu'on se disputait là-bas ?

Guzman, très inquiet, était revenu conter à la jolie brune ce qu'il avait entendu, lui faire part de ses craintes et de ses réflexions. On tint conseil. On décida que Rotrulde s'enfoncerait dans le bois avec les domestiques et les effets les plus précieux : que l'homme au cheval pie changerait sa monture, trop remarquable, contre la meilleure de ses camarades : qu'il resterait avec Guzman, parfaitement monté, à la lisière du bois ; qu'ils se reploieraient au galop

sur leur petite troupe pour aider à la défense commune, dans le cas où les brigands tourneraient de leur côté : que, dans le cas contraire, ils se tiendraient cachés et descendraient à la maison après le départ de ces gens, auxquels l'éclat qu'ils avaient fait ne permettait pas un long séjour dans le canton.

Vous vous rappelez comment Trufaldin et la petite veuve se sauvèrent dans la litière. Le chevalier au palefroi pie reconnut aussitôt l'écuyer, et il ne fut plus douteux que Mendoce ne fût dans la maison : mais était-il mort ou vivant, c'est là ce qui tourmentait les deux observateurs, lorsqu'un jeune homme très bien mis passa à quatre pas d'eux à grande course de cheval, et fut aussi, malgré la rapidité de sa marche, reconnu pour l'ange Gabriel.

Guzman s'attacha à ses pas, et le suivit à une certaine distance. Lorsque Mendoce s'arrêtait ou paraissait seulement en avoir l'intention, le beau page se jetait avec son cheval derrière quelques arbres. Son compagnon était allé rejoindre la troupe, et la faisait marcher, par l'intérieur du bois et dans la direction que suivait Mendoce, aussi vite que le permettaient les difficultés d'une route qui n'était pas battue.

Vous n'avez pas oublié comment Guzman gagna sur le soir la confiance de Mendoce, connut ses projets de voyage, le quitta pour aller prendre la tente de son domestique et procurer un cheval à Trufaldin, qui en avait un besoin réel. Vous vous doutez bien que Rotrulde et sa suite partirent aussitôt pour prendre sur les bords de l'Èbre les arrangements nécessaires : vous vous doutez bien que le cheval de Trufaldin l'avait jeté bas, tout naturellement, parce qu'il était vif, et que le coup de houssine l'avait vigoureusement piqué, qu'il avait galopé dans le chemin qui s'était trouvé

devant lui et qu'enfin il était entré dans la première écurie qui s'était présentée. Mais voici ce que vous ne savez pas.

Rotrulde avait loué cette écurie et la maison d'un riche muletier, qui en était à peu de distance, pour deux jours seulement. Il fallait mettre Mendoce et son écuyer à pied pour les forcer d'entrer dans la maison. Il ne me reste à vous dire que Rotrulde, en s'établissant chez le muletier, avait envoyé les domestiques qui ne devaient pas paraître chez le seigneur dont elle voulait faire son cousin ; que la lettre de Cerdagne, très connu, très considéré partout, l'avait fait consentir à ce badinage, dont il s'était amusé toute la nuit, caché tantôt dans un coin, tantôt dans un autre, mais à portée de tout voir : que la réception favorable de l'oncle avait été arrangée une nuit d'avance et de la même manière ; que l'homme au cheval pie, à qui Mendoce devait en vouloir beaucoup, avait été renvoyé droit au château de Cerdagne : que la jolie brune se promettait de faire prendre la même route à Guzman quand il reparaîtrait aux environs de la barque, d'abord parce que Mendoce avait fait sur elle une forte impression. que le page ne pouvait être qu'un témoin incommode, et qu'ensuite le jeune chevalier ne manquerait pas d'entrer avec lui, sur les chevaux pris, dans des explications qui ne laisseraient pas d'être embarrassantes et qu'il était bon de prévenir.

Rotrulde et Mendoce passaient leur temps fort agréablement dans la chambre ; Trufaldin s'occupait à la proue avec sa grosse Inès : Pédrillo et les autres rameurs qu'avait donnés l'oncle, et qui étaient aussi des domestiques qui n'avaient pas encore paru devant Mendoce, manœuvraient à la poupe, et ne voyaient rien de ce qui se passait ; la journée s'écoula ; Trufaldin vit avec peine le moment de rentrer pour souper, et Rotrulde remar-

qua avec plaisir qu'il était parfaitement d'accord avec sa grosse. Cependant il n'y avait que deux cabinets et deux lits : l'arrangement était tout simple, mais il n'était pas dans l'ordre que la jolie brune en fit l'observation : Inès n'était pas scrupuleuse, mais elle était bien aise de dérober ses plaisirs à Rotrulde, qui avait sur elle une sorte d'autorité, et dont elle ne soupçonnait pas encore la faiblesse : Trufaldin, trop timide pour proposer publiquement de certaines choses, regardait du coin de l'œil le cabinet le moins élégant, et pensait aux moyens de s'y introduire clandestinement : Mendoce, toujours persuadé qu'il avait affaire à une princesse, se gardait bien de dire un mot qui pût compromettre sa gloire. On mangeait, on buvait, mais toutes les cervelles travaillaient d'une étrange manière.

Rotrulde fit semblant de s'endormir : cet expédient a souvent été utile aux belles : Inès, de peur, disait-elle, de gêner madame, se retira dans son cabinet, et tira scrupuleusement la porte ; Trufaldin sortit en disant qu'il passerait fort bien la nuit à la proue, enveloppé dans un manteau : Mendoce le suivit, en déclarant qu'il comptait la passer de la même manière : les deux amants s'arrangèrent à une certaine distance, et commencèrent à ronfler tous les deux, sans dormir ni l'un ni l'autre.

Mendoce, persuadé que Trufaldin va faire sa nuit d'un seul somme, se lève en tapinois, rentre dans la chambre, trouve la jolie brune, qui n'avait pas perdu de temps, couchée, ronflant, et ne dormant pas plus que les autres. Il écoute à la porte d'Inès, elle ronflait aussi comme une contrebasse. Mendoce ferme soigneusement la porte du cabinet, plus soigneusement celle qui ouvrait sur la proue, non qu'il craignit Trufaldin, mais Pédrillo et ses camarades, qui pouvaient faire à l'oncle prétendu

un rapport désavantageux sur sa nièce. En deux tours de main le fripon est déshabillé, il partage le lit de Rotrulde, qu'il réveille du réveil le plus doux. Elle se plaint de l'imprudence de cette démarche, et il lui ôte l'usage de la voix ; elle se récrie sur le tort que Mendoce peut faire à sa réputation, et ces derniers mots viennent encore expirer sur ses lèvres ; elle se plaignit tant, et Mendoce lui coupa si souvent la parole, qu'ils s'endormirent dans les bras l'un de l'autre, mais d'un sommeil véritable et profond.

Trufaldin avait prévu dès le premier jour comment le dangereux Mendoce finirait avec la jolie brune. Il n'avait pas été surpris du tout de le voir sortir de son manteau, rentrer dans la chambre et éteindre la lampe : mais ce qui ne l'arrangeait pas, c'était de passer à la proue une nuit qu'il se promettait d'employer agréablement. Cependant frapper à la porte, était un moyen qui déplairait sûrement à son maître, assez brutal parfois. Il pensa à la fin qu'il pourrait se glisser le long de la chambre sur le plat-bord de la barque, frapper doucement à la petite fenêtre d'Inès, entrer par là, coucher avec elle, et ressortir avant le jour.

Ce superbe plan est à peine conçu, que Trufaldin commence à l'exécuter. Il avance le dos courbé, pour ne pas être vu des rameurs, qui lui envoient d'abord une rosée, ensuite une vraie pluie, et qui le mouillent jusqu'aux os, à mesure qu'il avance, en retirant l'aviron à la fin de chaque coup. Trufaldin se console, parce qu'il va se déshabiller, et puis le petit homme était tenace comme un autre quand il voulait fortement quelque chose.

Il parvient à cette fenêtre, qu'il croyait le terme de sa marche ; il frappa ; la prudente Inès, qui l'attendait, veut avant tout s'assurer que ce soit en effet son bien-aimé qui ait frappé : elle entrebâille son châssis ; et malgré les ténèbres, elle re-

connaît Trufaldin ployé en deux, le dos tourné au rivage, et la tête disposée à s'allonger par la croisée. Dans le premier mouvement de sa joie, incapable de réfléchir que Trufaldin ne tenait à rien, elle pousse vivement sa fenêtre et le jette à l'eau. Saisie d'effroi, elle passe le corps, allonge le bras, Trufaldin qui ne sait pas nager, et que l'eau qui le suffoque empêche de crier, Trufaldin trouve ce bras ; selon l'usage des malheureux qui se noient, il le serre, il le tire avec force ; Inès, qui se sent entraîner dans la rivière, jette des cris perçants et inutiles : la voilà dans la Sègre se débattant avec Trufaldin.

A ces cris, les rameurs quittent leurs avirons, ceux qui les avaient déjà quittés pour dormir se réveillent en sursaut, Rotrulde et Mendoce se réveillent de même; celui-ci fait un paquet de ses habits, les prend sous son bras et court à la proue. On lui crie de la poupe qu'il y a des gens qui se noient ; il répond avec présence d'esprit qu'il les a entendu tomber, et qu'il se déshabille pour aller à leurs secours. On lui réplique que cela n'est pas nécessaire, que l'eau est froide, et que d'excellents nageurs sont déjà dans la rivière ; Mendoce se rhabille, en se plaignant amèrement que d'autres l'eussent prévenu ; Rotrulde, qui a tout entendu, et qui croit son intrigue à couvert, passe une robe, fait du feu, rallume la lampe, vient éclairer, et on reconnaît avec la plus grande surprise Trufaldin et Inès qu'on venait de repêcher ; mais dans quel état, grand Dieu !

Trufaldin est suspendu la tête en bas ; il rend l'eau par ses souliers, par son haut-de-chausses, par son pourpoint, par la bouche, par le nez, par les oreilles ; il est violet. Inès, qui s'était mise en état de le recevoir, était absolument nue, ses gros appas eussent fixé l'attention, sans un nez épaté que la pâleur faisait paraître plus gros encore,

sans des cheveux roux foncé qu'elle cachait soigneusement sous son bonnet, et qui brillaient collés par mèches sur ses épaules et sa poitrine, et enfin sans un cautère au bras gauche, qui sentait très fort, parce qu'elle n'avait pas voulu le panser dans la barque, pendant le jour, et bien moins encore dans son cabinet, de peur d'être surprise par Trufaldin à qui la chose pouvait inspirer du dégoût.

Au bout d'un quart d'heure cependant, on cessa de craindre pour la vie des amants infortunés, et les éclats de rire succédèrent aux alarmes. Trufaldin, qui avait repris tous ses sens, trouva très mauvais qu'on insultât à sa disgrâce. Il rappela tous ses malheurs dont aucun, disait-il, n'avait été mérité, et il ajouta en regardant Mendoce, que ceux qui avaient passé la nuit dans les plaisirs les plus vifs, devaient au moins compatir au sort de ceux qui avaient failli se noyer en cherchant à se procurer la même satisfaction. Mendoce, irrité de cette sortie indiscrète, prit son écuyer aux cheveux, et allait le renvoyer dans la Ségre : Rotrulde s'opposa à cet acte de violence, et déclara avec beaucoup de dignité qu'elle ne s'offensait point d'une inculpation qui venait d'un cerveau affecté par le danger, ou du désir méprisable de se venger des ris qu'avait provoqués un accident dont la cause était très condamnable, et sans donner le temps à personne de prendre la parole, elle chapitra Inès avec tant de vérité, elle peignit les suites du vice sous des couleurs si vraies, que les domestiques de Cerdagne restèrent convaincus que Trufaldin avait extravagué. Voyant enfin la persuasion dans tous les yeux, Rotrulde ordonna à Inès et à son amant de descendre dans la chambre, et à l'une de s'habiller et à l'autre de changer d'habit. Inès ne savait rien de ce qu'avait vu son amant, prenait la mercuriale à la lettre et pleurait amère-

ment. Rotrulde sécha ses larmes, en convenant tout simplement de ce qu'elle avait fait, mais en observant que Trufaldin était un sot, qui devait sentir qu'un pareil secret ne se confie jamais qu'à ceux qu'on a intérêt de mettre dans sa confidence, et qui sont intéressés eux-mêmes à se taire, parce qu'ils partagent les mêmes torts ou les mêmes plaisirs. Le résumé de ce discours philosophique fut qu'à l'avenir on ne se gênerait plus, que pour mettre un terme aux poursuites de l'écuyer, elle ferait coucher Inès avec elle, et que Mendoce prendrait le petit cabinet dans lequel on étendrait des manteaux pour Trufaldin, qui serait ainsi surveillé de son côté.

Cette déclaration répandue sans affectation parmi l'équipage, les deux ménages ne pensèrent plus qu'à vivre de bon accord et à tirer parti du temps. La plus parfaite égalité régna dans l'intérieur de la chambre, à la grande satisfaction d'Inès et de Trufaldin, qui sentirent que le besoin du plaisir rapproche les conditions, et qui se promettaient bien de se dédommager la nuit prochaine des désastres de la précédente.

Depuis que Mendoce était heureux, il avait moins d'empressement à connaître sa jolie brune : il ne la questionnait guère que par pure curiosité et de loin en loin. On lui faisait des réponses évasives : on l'assurait que dans trois ou quatre jours il n'y aurait plus de secret pour lui et il se contentait de cela. Mais quand Rotrulde se trouvait seule avec Inès, elle lui recommandait une discrétion absolue, et elle lui montrait les inconvénients du moindre mot hasardé. Inès, à qui tout était indifférent, pourvu qu'elle couchât avec Trufaldin, promit de se taire et se tut en effet. La journée se passa ainsi, et Mendoce attendait très patiemment cette nuit que les autres désiraient avec tant d'ardeur.

Il était à la poupe : il causait avec les rameurs ; il caressait les chiens courants, dont il déclara qu'il se servirait le lendemain pour procurer des vivres frais à Madame, avec qui il sentait déjà qu'il ne pouvait toujours converser. Le jour tirait à sa fin, et l'approche de l'hiver ramenait les oies sauvages. Il en aperçut une troupe qui nageait sur le bord de la rivière assez escarpé en cet endroit. Il bande un arc, il ajuste une flèche ; il tire, le coup porte juste ; une seconde, une troisième flèche sifflent et frappent : trois oies se débattent dans l'eau ; les autres prennent leur volée. Mendoce, enchanté de son coup d'essai, découple une paire de chiens, leur montre son gibier, les prend par le cou et les jette à l'eau. Les chiens courants ne sont pas nageurs par goût ; ceux-ci ne faisaient d'efforts que pour regagner la barque. L'impatient Mendoce saisit le gouvernail et veut se diriger sur ses oies. « Gare la pierre ! » lui crie Pédrillo. Mendoce aurait passé dans le feu et ne regarde seulement pas où est cette pierre. Il met le bateau directement dessus, et une planche du fond s'entr'ouvre. Les rameurs redoublent d'activité pour gagner le bord ; on dépasse la pierre, on arrive au rivage : Mendoce ne voit pas que l'eau couvre déjà le plancher de la chambre, que Rotrulde, Inès, Trufaldin en sont sortis effrayés : il n'est occupé qu'à virer et à revirer le bateau pour saisir ses oies ; il les tient enfin, il est heureux, et il présente la main à Rotrulde, qui s'aperçoit en soupirant qu'elle ne tient plus la première place dans les pensées de son amant.

L'accident arrivé à la barque, qui n'était rien en lui-même, l'alarmait pourtant singulièrement. On était encore à plusieurs journées du château de Cerdagne, et si elle ne fixait plus Mendoce qui ne voyait qu'elle, que serait-ce si on continuait le voyage par terre ? Elle se repentait intérieurement

d'avoir cédé : mais il n'y avait pas à revenir : il ne restait qu'à éviter les dangers qu'elle prévoyait.

Elle fit décharger le bateau pour l'alléger, ensuite elle ordonna qu'on le tirât à terre ; on le mit sur le côté, on découvrit la voie d'eau : c'était peu de chose ; mais il fallait du bois, du chanvre, du goudron, des outils, et on n'avait rien de tout cela.

On se trouvait à quelques lieues encore de Pobla, on n'apercevait que quelques pauvres villages ; Rotrulde ne devait pas craindre d'y trouver de rivales ; elle proposa en conséquence à Mendoce d'aller coucher au plus prochain de ces hameaux, pendant que les gens remettraient la barque en état.

La proposition acceptée sans difficulté, Rotrulde, Mendoce, Trufaldin et Inès se mirent en marche, précédés par Pédrillo et deux de ses camarades qui portaient les matelas, les effets précieux, et qui devaient rapporter ce qu'il fallait pour réparer le frêle bâtiment. Rotrulde était appuyée sur le bras de Mendoce et lui disait les choses les plus tendres. Inès tenait par la main son Trufaldin qui ne perdait pas un mot de ce qu'elle lui disait.

On approchait du village lorsqu'on rencontra un pauvre homme qui se désespérait à côté d'une mule couchée à terre. Le premier mouvement de Mendoce fut de lui donner de l'or, le second d'apprendre le sujet de cette douleur si vive. Le pauvre homme revenait de Pobla où il avait chargé sa bête de quatre outres d'excellent vin qu'il allait vendre à Balaguer. La mule avait fait un faux pas, s'était abattue et avait crevé deux outres dont le vin s'était répandu. Le maître en la relevant avec vivacité n'avait pas réfléchi que les deux outres qui restaient n'avaient plus de contre-poids ; leur pesanteur avait aussitôt entraîné de l'autre côté la mule qui les avait encore écrasées, et le pauvre homme se désespérait en voyant son vin former une mare

boueuse. Rendu à la gaieté par la munificence de Mendoce, qui lui avait payé deux fois sa charge, il se remit en route en comblant de bénédictions le jeune homme, qui ne s'occupa plus autrement d'un événement qui amena pourtant une aventure bien incroyable et bien vraie, puique je vous en garantis l'authenticité : nous y viendrons.

Nos voyageurs entrèrent dans la chaumière la plus apparente du hameau. Ils contèrent l'accident arrivé au bateau. Ils demandèrent en échange de quelques doublons un asile et les commodités qu'on pourrait leur procurer ; le maître et la maîtresse s'empressèrent de les servir, aidèrent Inès à plumer et à apprêter les oies de Mendoce : ils portèrent à souper à Pédrillo et aux deux autres qui travaillaient sur le bord de la rivière ; ils se retirèrent ensuite dans leur grange, se couchèrent sur la paille et laissèrent Mendoce et Rotrulde, Inès et Trufaldin maîtres absolus de leur humble domicile.

Tout s'arrangeait au mieux. On avait fort bien soupé, on avait chanté la chansonnette, l'écuyer et la grosse servante touchaient au moment heureux ; Rotrulde prenait à son tour, pour s'assurer une nuit agréable, les peines que Mendoce s'était données avec tant de vivacité lorsqu'il attendait le prix de son ardeur. S'il était moins empressé, il paraissait au moins très sensible aux attentions de Rotrulde, et s'il n'avait plus d'amour, il avait sa jeunesse et des désirs.

On était couché, et Mendoce débutait d'une manière assez brillante pour que Rotrulde espérât de le conduire jusqu'au château de Cerdagne, s'il ne se présentait pas quelque minois fripon qui traversât ses desseins, ce qu'elle se promettait bien d'empêcher par tous les moyens qui étaient en son pouvoir. Inès, après avoir couvert le feu, éteint la lampe, était allée joindre dans un réduit voisin son écuyer qui l'attendait dans l'état le plus respecta-

ble. Elle entre au lit, et Trufaldin, toujours malheureux, l'entend pousser tout à coup les cris les plus violents. Il l'interroge : c'était une colique affreuse occasionnée par le bain froid et forcé qu'elle avait pris la veille : le pauvre Trufaldin s'épuisait en raisonnements pour lui prouver que ce n'était qu'une bagatelle à laquelle il ne fallait pas faire attention : il cherchait à arriver à son but, et Inès qui souffrait horriblement le repoussait, l'égratignait, mordait son traversin, et continuait de crier à tue-tête.

Mendoce, qui entendait tout, et à qui ce tapage infernal déplaisait beaucoup, et peut-être un peu moins qu'à Rotrulde, Mendoce cria à Trufaldin de rallumer la lampe, de faire chauffer du vin à sa belle, et de s'en aller avec elle dans la grange si le remède n'opérait pas. Trufaldin, désespéré de tous ces contretemps, balançait entre la grosse Inès dont les charmes le retenaient, et un maître qui aimait ses aises au delà de toute expression, lors toutefois qu'il pouvait se les procurer. Trufaldin ne bougeait pas. Inès criait toujours, et Mendoce jurait que si ce carillon ne finissait pas, il allait jeter l'amante et l'amant dans la mare où on abreuvait le bétail. Trufaldin, plus poltron encore qu'amoureux, se lève, cherche le foyer, prend une porte pour une autre, et au lieu d'entrer dans la chambre où étaient couchés Mendoce et Rotrulde, il va chercher dans le poulailler une cheminée qui n'y était pas.

Les poules dormaient juchées sur leurs bâtons, et une oie, qui peut-être avait aussi la colique, barbottait dans la partie inférieure, et gobait ce qui se présentait. Trufaldin, nu, tâtonnait, cherchait les allumettes, et l'oie attirée par l'odeur de certain bijou, que l'écuyer ne lavait pas tous les mois, l'oie s'approche en dandinant, allonge le cou, ouvre un grand bec, et croyant trouver un boyau de volaille avale d'un trait ce que vous savez bien,

capital et accessoires. L'infortuné Trufaldin, effrayé de ce genre d'attaque, couvre de ses hurlements les cris d'Inès. Il court çà et là, et ne conçoit rien au poids énorme qui lui pend entre les cuisses : c'était l'oie qui était victime de sa gourmandise, et qui avait avalé un morceau assez fort pour qu'il ne pût pas ressortir aisément. Trufaldin se cognait la tête contre les perches qui servaient de lit aux poules : et les poules, effrayées comme lui, s'envolaient pour tomber à quatre pas contre un mur, contre une porte, contre Trufaldin qu'elles écorchaient de la tête aux pieds avec leurs ailes, leurs becs et leurs ongles. L'écuyer ne savait pas où il en était, il ignorait à quels ennemis il avait affaire, lorsque le chat de la maison, qui avait trouvé la porte du poulailler ouverte, et qui s'avançait en tapinois pour surprendre un poulet, lorsque ce malheureux chat troublé, comme les autres animaux, de ce désordre aussi subit qu'inattendu, et cherchant à s'échapper, veut sauter à travers la porte, rencontre Trufaldin devant lui, et lui enfonce les quatre griffes dans le bas des reins et le gras des fesses. Trufaldin, à qui les expressions manquent, et que ce dernier supplice pousse à bout, Trufaldin blasphème à faire abîmer la maison. Mendoce, qui ne sait rien de ce qui se passe dans les ténèbres, saute de son lit, prend un gourdin, qui était dans la cheminée, et en cherchant à assommer son écuyer, il renverse, il casse, il brise d'un seul coup toute la poterie du paysan : il rompt une cuisse au gros chien, et le chien, le chat, les poules, Trufaldin, Inès, tout crie à la fois. Le paysan, sa femme se réveillent enfin, ils s'imaginent qu'on met le feu à leur chaumière, ils entrent : le gourdin de Mendoce leur meurtrit tout le corps, et la masse des cris augmente à un point que Rotrulde se lève, et cherche à sortir de la malencontreuse cabane. Un grillon était descendu de la cheminée, et sou-

pait à son tour des miettes qui étaient tombées sur le pavé. Les cris, le tumulte, le sifflement des ailes, le miaulement des chats, les aboiements du chien, tout concourait à faire enfuir dans son trou le timide et gourmand grillon.

Il trotte, il sautille aussi vite que peuvent le porter des pattes élastiques, mais courtes : Rotrulde se rencontre entre le foyer et lui : il se cramponne à sa jambe, elle éprouve une sorte de démangeaison, elle y porte la main, et le grillon saute à la cuisse ferme, blanchette et dodue : la main monte avec l'insecte, et l'insecte, tout à fait éperdu, se réfugie... et au désespoir de s'être enferré dans cette espèce de cul-de-sac, il joue des pattes, et ces pattes inquiètent, tourmentent, désespèrent Rotrulde, qui crie plus haut que tous les autres ensemble.

L'ordre ne pouvait se rétablir qu'autant que Mendoce, qui seul avait toute sa tête, voudrait prendre la peine de débrouiller ce chaos. Il finit par où il aurait dû commencer, il rallume la lampe, il fait beaucoup, mais beaucoup de politesses aux paysans qu'il a éreintés ; il donne encore quelque argent, les renvoie dans leur grange, et le gros chien les suit sur trois pattes, et le chat suit le chien, et les poules s'envolent dans la cour. Rotrulde avait introduit un doigt avec dextérité, elle était parvenue à écraser l'insecte contre une des parois du charmant réduit, et elle s'était recouchée. Enfin le calme commençait à se rétablir : il n'y avait plus que Trufaldin et Inès qui criassent.

Mendoce, dont la colère était dissipée, examine son écuyer par tous les bouts, et rit pendant un quart-d'heure en voyant l'oie aussi gênée au moins que Trufaldin. Prenant enfin pitié des tourments du pauvre diable, il tire la volaille par les pattes, la volaille ne veut rien rendre, et Trufaldin suit

tous les mouvements de Mendoce en criant qu'il va lui arracher... A ce cri terrifiant pour une femme, Inès oublie ses douleurs, elle arrache son petit couteau et le jette à Trufaldn, en lui disant: « Surtout, mon ami, coupe-lui le cou bien long. »

Il n'était pas nécessaire de faire cette recommandation à Trufaldin, qui tremblait quand il courait risque de perdre seulement un cheveu. Il décapite l'oie contre les épaules, se débarrasse du cou avec assez d'adresse, et essuie de la part de Mendoce, sur les dangers de l'incontinence, un long discours imité de son propre sermon. Trufaldin trouvait la morale déplacée. Il observait, en grondant et en repassant son haut-de chausses, de peur d'un nouvel accident, il observait que le très incontinent Mendoce n'avait jamais été jeté à l'eau, et n'avait pas trouvé d'oies qui lui eussent englobé... Il ralluma le feu en jurant une guerre à mort à toutes les oies qu'il rencontrerait. Le vin chaud guérit radicalement la grosse Inès, et personne ne pensant plus ni à dormir, ni à autre chose, on s'habilla, on déjeuna, et lorsque le jour commença à poindre, on se mit en marche pour regagner la barque qui devait être en état de voguer.

On n'était plus qu'à quelques toises de l'endroit où on avait rencontré la veille le pauvre diable qui avait vu la terre couverte de son vin. La petite mare qu'il avait formée paraissait tarie, et on appercevait autour une douzaine de grosses boules grises sur lesquelles on s'épuisait en raisonnement. On approche, on reconnaît des oies sauvages, tout à fait privée du mouvement. Trufaldin, qui ne peut se procurer le petit plaisir de les tuer, se promet, au moins, de régaler les rameurs. Il prend deux ou trois lanières, il attache les oies par les pattes, se fait du tout une superbe ceinture qu'il lie fortement autour de ses reins, et enchanté d'une victoire qui ne lui a coûté que la peine de

se baisser et de prendre, il marche en avant, empressé de se montrer à Pédrillo et aux autres dans ce brillant équipage.

Il était à cent pas d'Inès, de Rotrulde et de Mendoce, quand il crut s'apercevoir qu'une de ses oies avait fait quelques mouvements. Il tire de sa poche le petit couteau d'Inès, et se dispose à la décoler, lorsqu'une autre remue sensiblement ; il quitte la première pour s'attaquer à celle-là ; une seconde, une troisième battent des ailes ; il se trouble, il ferme les yeux, que menacent les bouts des plumes, et il sent tout en mouvement autour de lui ; il appelle Mendoce à son secours, son cri effraye toutes les oies, il éprouve une secousse violente et se sent enlever de terre.

Il est porté à vingt, trente, quarante pieds de haut, avant que Mendoce soit arrivé au lieu où avait commencé l'ascension. Le jeune homme voit son écuyer parti pour la voûte azurée, ou pour la mer glaciale. Il ne doute pas que le bonhomme ne soit perdu sans ressource, et il veut lui donner une dernière preuve de son attachement, en tuant au moins une de ses ennemies. Il ajuste la flèche, il tire au hasard d'enfiler Trufaldin ; Inès, à genoux, prie le ciel de conduire la flèche, comme il dirigea jadis celle de Tell. Deux oies sont embrochées, elles cessent de voler, et ne font plus qu'un poids qui embarrasse le vol des autres ; par un mouvement machinal, le bonhomme en tenait une au cou, de chaque main, les suffoquait sans s'en apercevoir, et diminuant ainsi la masse des forces, il commença à descendre sans s'en douter, car il n'avait pas encore osé ouvrir les yeux. Mendoce un peu rassuré, apprêtait une seconde flèche ; Inès lui arrêta le bras, en observant qu'on pouvait employer un moyen moins dangereux. Trufaldin n'avait pas lâché le petit couteau ; elle lui crie de couper le cou aux oies à quelque temps l'une de

l'autre, et qu'ainsi il descendrait sûrement jusqu'à terre. Il était déjà considérablement descendu : mais Inès, qui n'était pas plus géomètre que Mendoce, ne calculait point le poids de Trufaldin avec les forces de huit oies qui faisaient de vains efforts pour remonter, et elle craignait toujours que ces malheureux oiseaux ne parvinssent à l'enlever de nouveau. Il n'était plus qu'à quinze pieds de terre, lorsqu'il entendit le conseil dix fois répété de couper des cous. Incapable de rien juger dans la frayeur qui le possède, il prend sa lanière pour une oie, il tranche ; les oiseaux remontent à tire-d'aile, et il tombe lourdement le cul sur l'herbe, assez épaisse pour le garantir des suites de sa chute. Lorsqu'il fut rendu à ses amis, qu'ils eurent constaté qu'il n'avait éprouvé aucun accident, les plaisanteries recommencèrent.

Les oies furent l'objet de la conversation et des railleries du jour et du lendemain. Les nuits furent employées à dormir parce qu'on était fatigué, et l'écuyer, plus dégoûté que jamais de ses essais galants, se retirait à la poupe chaque soir, bien décidé à renoncer à sa grosse, dont l'approximation lui était constamment fatale. La grosse, loin de renoncer à rien, sentait son appétit piqué par les difficultés : elle obsédait pendant le jour Trufaldin, qui faisait la plus belle défense. Enfin elle le mit au pied du mur, en lui confiant le secret du comte de Cerdagne, et en l'assurant qu'il ne trouverait au château ni rivière pour se noyer, ni oison pour avaler ce dont un homme fait autant de cas que de la vie.

Cette confidence mit Trufaldin au comble de la joie : il voyait le terme des sottises de son maître, celui de ses voyages et de ses aventures désastreuses; il avait à se taire un intérêt égal à celui d'Inès et de Rotrulde : il se tut en effet, et promit à sa grosse, en reconnaissance de la bonne nouvelle

qu'elle lui apprenait, toutes les joies qu'il pourrait lui procurer.

On arriva à Pallarols, où la Noguera cesse d'être navigable. La jolie brune refusa obstinément d'entrer dans la ville, et le galant Mendoce fut obligé de lui tenir compagnie. Elle dépêcha Pédrillo pour avoir des nouvelles du père qu'elle s'était donné, et le rusé vieillard revint annoncer que le père était parti pour un château situé à six lieues de là, et il avait dépêché un exprès à Cerdagne pour lui annoncer l'arrivée de son gendre pour le lendemain.

Rotrulde représente à Mendoce que, puisqu'il voulait se cacher dans la Catalogne même, il ne lui refuserait pas de l'accompagner à ce château où il serait en sûreté et où il verrait la plus belle personne de l'Espagne. A ces derniers mots, Mendoce, déjà fatigué de sa jolie brune, prit feu selon sa coutume. D'ailleurs la proposition de Rotrulde entrait dans son premier plan, qui était d'éviter les villes où il pourrait être reconnu, et de chercher dans les campagnes des aventures agréables. Il était bien aise aussi de voir enfin tomber le voile dont Rotrulde s'était constamment enveloppée. Il avait jusqu'alors voyagé à ses frais, et jaloux de lui marquer sa reconnaissance, il envoya Trufaldin arrêter à Pallarols les litières les plus belles.

Trufaldin part, il entre à Pallarols : un nouvel accident l'attendait dans cette ville, où il n'avait jamais mis le pied. Le corrégidor de Pobla était parti pour Urgel. Il devait passer par Pallarols : il y était arrivé de la veille, et il avait raconté à tous les oisifs de la ville, qu'en remontant le cours de la rivière il avait vu, à deux cents pieds de haut pour le moins, un homme qui avait douze douzaines d'ailes autour du corps. On se moquait du corrégidor, qui donnait pour preuve les détails les plus minutieux. L'homme-volant avait une capeline verte, surmontée d'une plume rouge, un pour-

point noir avec des crevasses jaunes, un haut-de-chausses cramoisi et des bottines souci. Il était positif que l'homme-volant était sorcier et devait être traité comme tel.

Le bon écuyer entrait d'un pas pesant dans la ville. Un apothicaire, dont la boutique était le rendez-vous des vieilles têtes édentées comme la sienne, avait entendu parler de l'homme-volant et savait tout jusqu'aux moindres circonstances. Il était sur sa porte lorsque Trufaldin passa devant cette malheureuse boutique. Mon apothicaire voit une capeline verte, la plume rouge et tous les vêtements indiqués par le corrégidor. Il s'approche de Trufaldin en riant, et il lui demande, en lui crachant au visage, si ce n'est pas lui qui a volé dans les environs de Pobla.

Trufaldin s'incline devant l'apothicaire et lui dit avec un petit air de satisfaction qu'il s'était élevé à quinze cents toises, qu'il avait vu sous ses pieds la terre comme un atome, et qu'il s'était tellement approché du paradis, qu'il avait entendu les anges péter : tout voyageur doit mentir.

L'apothicaire, aussi fourbe que fripon, comblait d'honnêtetés le voyageur aérien, qui ne s'apercevait pas que la canaille l'entourait.

Or, la canaille, qui aimait infiniment alors à voir pendre, rompre, brûler, goût détestable, bien loin des mœurs du dix-huitième siècle, où on a toujours eu le sang en horreur, cette canaille s'empara de Trufaldin, le traîna malgré ses plaintes, malgré ses pleurs, dans les prisons du saint-office, et l'apothicaire envoyait, par les rues détournées, un grand flandrin de garçon au teint blême, aux joues caves, avertir le révérend père inquisiteur que le sorcier qu'on amenait était livré par lui, et qu'il comptait en récompense sur la pratique du révérend et de ses suppôts.

Mendoce, impatient de ne pas voir revenir son

écuyer, avait envoyé Pédrillo après lui. Pédrillo, en entrant en ville, avait demandé à tout le monde des nouvelles de Trufaldin, et il l'avait si bien désigné, qu'on jugea qu'il le connaissait parfaitement, qu'il pouvait y avoir entre eux complicité de sorcellerie, et on avait fourré Pédrillo en prison. Mendoce, plus impatient que jamais, avait envoyé un rameur après Pédrillo, un second rameur après celui-ci, et ainsi jusqu'au dernier. Ils nommaient Trufaldin ; on leur demandait s'ils ne parlaient pas de l'homme-volant, et, sur leur simple affirmative, on les mettait au cachot les uns après les autres. Mendoce, irrité de ces lenteurs, saute de la barque, marche fièrement vers Pallarols, et Rotrulde, qui ne veut pas le perdre de vue, Rotrulde, après avoir en vain essayé de l'arrêter, finit par le suivre de fort mauvaise humeur, et Inès les suivit de loin tous les deux.

Le jeune comte n'était pas homme à s'informer avec précaution, à garder des ménagements, à supporter l'oppression. Il entra à Pallarols d'un air menaçant, se fit conduire chez le corrégidor, lui déclara que son écuyer et d'autres gens à lui avaient disparu, qu'il entendait qu'on les lui retrouvât à l'instant. « Je suis, lui dit Mendoce, toujours très franc quand il avait la tête montée, je suis le fils du comte d'Aran, assez puissant pour vous couper les oreilles, à vous et à tous les gens de la ville, si je n'obtiens justice à l'instant. »

Au nom du comte d'Aran, le corrégidor s'était un peu dérridé, mais la menace d'avoir les oreilles coupées lui rappelant les égards dus à son rang, ouvertement violés, et devant témoins, il répliqua d'un air aigre-doux, qu'il avait entendu parler chez M. le comte de Cerdagne de ce fils unique, assez mauvais sujet, qu'on cherchait depuis longtemps, et qu'une preuve du respect que lui, corrégidor,

portait au comte d'Aran, c'est qu'il allait faire arrêter le fils pour le rendre à son père.

A peine le mot *arrêter* est-il lâché que Mendoce a appliqué un vigoureux soufflet au magistrat et qu'il a tiré l'épée ; à peine le soufflet est-il reçu, que le magistrat appelle main-forte : à peine le cri est-il poussé, que trois ou quatre invalides entrent avec des hallebardes rouillées : à peine sont-ils entrés, que Mendoce les juge indignes de son épée, saisit une des hallebardes par le bâton, l'arrache à celui qui la tenait, le bâtonne avec les autres, bâtonne le corrégidor, les renverse tous, saute par dessus eux, et, en cinq ou six élans, arrive au milieu de la place publique, où il voit sur ses pas Rotrulde, qui ne le quitte pas plus que son ombre, et le peuple qui commence à se rassembler.

Mendoce, l'épée à la main, marche vers la prison. Un bedeau, un frère lai, un marguillier, l'approchent de trop près, et le marguillier et le bedeau, et le frère lai reçoivent des coups de plat d'épée sur le visage ou sur les épaules.

Jusqu'alors la canaille s'était intéressée au beau chevalier, car tout ce qui est au dessus de nous a, comme le soleil, le privilège de nous éblouir : mais les paroissiens du marguillier, les compères du bedeau, les dévotes qui faisaient l'aumône au frère lai crièrent à la fois que le maître était aussi sorcier que le valet, et qu'il fallait les brûler tous ensemble.

Aussi le bon peuple de Pallarols entra dans la plus sainte fureur, et, n'osant pas attaquer Mendoce en face, on fut chercher les chaînes de tournebroches, les cordes à puits : on les tendit sous ses pas, et, pendant qu'il regardait à ses pieds, on lui passait des nœuds coulants aux bras, au cou, on le renversa lui et sa Rotrulde, qui montra dans sa chute... mais on ne prit pas garde à cela,

parce que toutes les affections terrestres se taisent devant l'amour divin.

Mendoce, renversé, écumait de fureur, et plus il enrageait, et plus on serrait les nœuds. On le porta avec la jolie brune dans les prisons du redoutable tribunal : chacun de ceux qui avaient seulement touché son habit, prétendaient à des indulgences que le ciel accorde sans doute aux êtres féroces qu'il a en horreur.

Pendant que toute la ville était en rumeur, la grosse Inès, qui avait une tête froide, bien que le reste fût très vif, la grosse Inès avait senti que ce n'est pas avec des injures et des coups qu'on persuade son innocence : elle savait qu'on ne se tire pas aisément des griffes de l'inquisition, et que les vérités articulées contre le père inquisiteur s'expieraient infailliblement par le feu, si une protection majeure n'arrêtait tout. En conséquence, elle avait été avec un petit air indifférent louer un bon cheval, dont elle avait consigné le prix, et elle était arrivée d'un temps de galop chez le comte de Cerdagne, auquel elle raconta du voyage commun, seulement ce qu'il avait intérêt d'en savoir, et elle termina son récit en lui apprenant que son gendre, Trufaldin, Rotrulde et tous ses gens étaient dans les prisons de l'inquisition de Pallarols, parce que des oies sauvages avaient bu du vin de Pobla.

Au nom de l'inquisition, Cerdagne trembla. Il connaissait l'empire que ce tribunal exerce sur le vulgaire, et employer la force pour délivrer Mendoce, c'était se perdre dans l'esprit de ses vassaux, les pousser à la révolte et exposer sa vie et sa fortune. Prétendre aussi sauver Mendoce par la voie de la conciliation, c'était se livrer à un espoir chimérique : les moines ne pardonnent jamais. Cependant le danger était pressant, il n'y avait pas un moment à perdre, et Cerdagne jugea con-

venable de se faire accompagner d'une manière imposante. Ce moyen en effet, ne peut nuire en aucun cas.

Il fit courir ses pages de tous les côtés, il leur ordonna de ramener à l'instant ce qu'il y avait de plus brave et de plus considéré parmi ses hommes d'armes ; la nuit entière fut employée à ces allées et venues ; et au point du jour, Cerdagne partit pour Pallarols, à la tête de deux cents hommes disposés à se faire tuer au premier mot de leur chef, sans qu'il sût lui-même à quoi ils lui serviraient.

Les habitants reconnaissent leur seigneur, le corrégidor vient le complimenter, et Cerdagne, persuadé qu'il est des préjugés que la jeunesse se glorifie de braver, et devant lesquels l'homme raisonnable s'incline en les méprisant, Cerdagne n'écouta personne, poursuivit sa marche d'un pas grave, mit pied à terre à la porte de l'église des Dominicains, et remercia Dieu à genoux de ce qu'il avait permis que ses ennemis fussent reconnus et prêts à être immolés à sa gloire.

Le peuple, ravi de la piété de son seigneur, se pressait autour de lui, s'agenouillait à ses côtés, joignait ses prières aux siennes, et le corrégidor, son premier officier de justice, était tombé à genoux avec lui, faisait avec lui des signes de croix, répondait à ses antiennes et à ses *oremus*, trop heureux d'en être remarqué.

Après avoir fait toutes les momeries usitées alors, après avoir dépensé en bienfaits un an de son revenu, avoir fixé l'attention générale, s'être concilié les suffrages et les esprits, Cerdagne observa aux habitants de Pallarols qu'il est incontestablement des sorciers qui méritent le dernier supplice, mais que le fils du comte d'Aran ressemble plutôt à un ange qu'à un diable. Qu'à la vérité, il avait grièvement offensé le très saint père inquisiteur, qu'il lui doit une réparation authentique, mais

que faire périr par le feu un jeune homme, ardent catholique, c'est exposer le salut de son âme, tandis qu'en lui faisant grâce, au nom du Dieu de paix, on lui laissera le temps de se sanctifier par la pénitence.

Pendant cette harangue, l'intendant de Cerdagne répandait l'argent à pleines mains : celui qui faisait la grimace avait à l'instant même ses poches garnies : et qui diable résisterait aux langages de la raison, soutenu par la générosité. Les parents, les amis du président, de l'avocat, des autres détenus faisaient aussi leurs petites largesses, et le fanatisme religieux céda enfin à celui des richesses. On s'écrie que le père inquisiteur s'était trompé, qu'il n'y avait pas de sorciers parmi ses détenus, et qu'il fallait l'aller supplier de faire grâce.

Aussitôt quatre à cinq cents personnes se précipitent dans le couvent et cherchent le père inquisiteur pour lui faire des représentations qu'il lui eût été impossible d'entendre.

Le peuple a une foi robuste, aveugle, stupide : mais quand il est convaincu qu'on se joue de sa simplicité, il devient implacable, féroce, terrible. Un portefaix saisit le révérend par la partie coupable, le traîna au milieu de la rue, criant qu'il fallait le brûler sur le bûcher même où il voulait immoler tant d'innocentes victimes : ce cri se répète, les torches s'allument : Cerdagne, toujours à genoux, disait du ton de simplicité que la voix du peuple est la voix de Dieu, et qu'il désirait que la flamme du bûcher, en lavant le bon père du péché mortel qu'il avait voulu commettre, lui épargnât mille ou quinze cents ans de purgatoire. Les fagots s'allument, le révérend est jeté au milieu du bûcher, ses assesseurs se taisent de peur d'être grillés avec lui, les prisons sont enfoncées, les captifs s'échappent, le majordome de Cerdagne amène deux ou trois litières ; on y entasse Men-

doce, Rotrulde, Trufaldin, Inès, Pédrillo et les autres avant qu'ils aient le temps de se reconnaître. Les hommes d'armes de Cerdagne entourent les litières ; on sort de la ville, et lorsqu'on a gagné la campagne, les hommes d'armes, Cerdagne, Rotrulde, Inès, Pédrillo et les autres disparaissent à grande course de cheval. Mendoce reste seul avec Trufaldin, qui est hors d'état de lui parler ; Mendoce lui-même est étourdi de sa délivrance ; il ne pense pas à demander où on le conduit, et il arrive dans le parc de Cerdagne sans s'en douter et avant que sa tête soit remise.

IV

Le conducteur de la litière s'arrête devant une maisonnette fort jolie, bâtie au milieu du parc et entourée de jardins riants. Elle était habitée par une espèce de concierge, bon homme, obligeant comme tous les autres domestiques de Cerdagne, chargé comme eux de faire tout ce qui plairait au beau chevalier, avec l'injonction commune à tous les autres, d'observer une discrétion absolue.

A peine Mendoce eut-il mis pied à terre, que le concierge lui servit un repas dont il avait le plus grand besoin, et auquel Trufaldin n'eut pas la force de toucher. En mangeant, en buvant, Mendoce classait ses idées. Il trouvait étrange que Rotrulde, Inès et les autres eussent aussi brusquement disparu. Cet article lui était à peu près indifférent, il n'avait plus d'amour pour la jolie brune : ce qui l'affligeait sensiblement, c'est que le seigneur qui l'avait tiré de la ville, qui l'avait escorté en route avec ses hommes d'armes, se fût dérobé à sa reconnaissance. Au reste, comme il n'était pas homme à éprouver des sensations bien durables, il sortit après son repas, laissa son écuyer aux soins du concierge, et se promena dans le parc, chantant la petite chanson, et s'applaudissant de retrouver son or dans ses poches.

Une grande allée qu'il suivit jusqu'au bout le conduisit en face d'un très grand, très gothique et très respectable château. Le pont était levé, les fossés pleins d'eau, il regardait, il examinait tout. Un nain, qui était sur une tourelle, lui cria qu'on

ne s'arrêtait pas là. A ce mot, Mendoce s'assit sur l'herbe. Le nain renouvela l'ordre de passer, Mendoce lui rit au nez. Le nain, furieux, disparut, et revint avec quelques archers, qui ajustèrent la flèche à l'arc. Mendoce était brave : mais il était sans défense, et dans tous les cas la partie n'eût pas été égale. Il se repentit de s'être engagé si avant, et il jugeait qu'il ne lui était cependant pas permis de céder à la menace, incertain, irrésolu, il ne savait quel parti prendre. Les archers l'ajustaient d'un air déterminé, lorsqu'une jeune dame parut et ordonna, de la part de son père, aux hommes d'armes de se retirer. Ils obéirent avec soumission, et la jeune dame, adressant la parole à Mendoce, le pria de passer, d'un ton, d'un air, qui lui allèrent à l'âme.

La beauté de la jeune personne l'avait vivement frappé : sa voix acheva l'enchantement. Il se leva, lui fit une profonde révérence et s'éloigna, plein de l'objet qu'il venait de voir, et que selon les apparences il ne reverrait plus.

Cerdagne ordonna en rentrant chez lui que son château, toujours ouvert, fût fermé à tout le monde. Sa fille n'avait jamais usé de la liberté décente qu'on lui accordait, et cette espèce de contrainte lui déplut. Cependant, respectueuse et docile, elle ne se permit aucune réflexion. Sa charmante figure se couvrit d'un léger nuage, son père s'en aperçut et s'en applaudit en secret.

Il sourit quand le nain vint lui dire qu'un jeune seigneur, fort bien mis, refusait de s'éloigner des environs du château. Il fit des questions sur ce jeune audacieux. Il était beau comme un ange, d'une taille, d'une tournure parfaites ; et sa voix était pleine d'expression, quoiqu'il fût opiniâtre et même impertinent. Séraphine écoutait en paraissant s'occuper d'autre chose : elle souriait aussi au tableau que le nain faisait de Mendoce,

tableau d'autant plus vrai qu'il n'était pas étudié, car Cerdagne n'avait pas mis le petit homme dans dans sa confidence. Elle jeta à la dérobée un coup d'œil sur son père. Il l'observait d'un air riant; mais tout à coup sa figure se rembrunit, son sourcil se fronça, ses yeux s'allumèrent, et il ordonna d'un ton terrible à ses archers de monter sur la tourelle et de percer de leurs flèches le téméraire qui osait lui désobéir. A cet ordre, Séraphine pâlit et représenta avec douceur à son père qu'il est cruel de tuer un beau jeune homme parce qu'il regarde un château. Cerdagne répéta l'ordre; les archers partirent, mais leur chef avait le mot.

Séraphine, seule avec son père, continua d'un ton timide ses premières observations. Elle ajouta que probablement le jeune seigneur était galant, et que sans doute il accorderait à la première demande d'une femme ce qu'il refusait à la force, et que ce moyen était bien plus dans le caractère de son père, que celui qu'il se proposait d'employer. Cerdagne ne répondit rien; sa fille le regarda tendrement, lui baisa la main, et jugeant par son silence de son acquiescement à ce qu'elle proposait, elle courut sauver la vie d'un homme pour qui Cerdagne eût volontiers exposé la sienne.

Dès que ce père, aussi prudent qu'adroit, eût perdu sa fille de vue, il se laissa aller à la joie que lui causaient des commencements aussi heureux. « Ils se verront, disait-il. Charmants tous deux, ils se plairont; le temps et l'étourderie de Mendoce feront le reste. »

Il fit partir secrètement Pédrillo pour le château d'Aran. Il était bien naturel de rassurer un père et une mère désolés, et de les faire renaître à l'espoir de l'avenir le plus heureux.

Trufaldin, lui, se remettait insensiblement chez le concierge. Ses idées reprenaient de la suite et son estomac parla d'une manière énergique. Il se

restaura, il jasa ensuite, et le concierge ne répondait que par oui ou par non. Cependant quand il vit Trufaldin s'affliger sérieusement de ce que les oies avaient empêché l'enfant prodigue d'être rendu à ses parents, quand il entendit l'écuyer regretter sa grosse Inès, il jugea qu'il savait le secret du voyage de Rotrulde, et il pensa qu'il est plus dangereux de jouer au fin avec des gens instruits que de risquer à les gagner tout à fait par la franchise. Il instruisit donc Trufaldin qu'il était chez le comte de Cerdagne. A cette nouvelle, Trufaldin plus dégoûté que jamais des aventures, but six coups de plus, et dévora un faisan en quatre bouchées. Dans les intervalles, il interrogea le concierge sur les desseins ultérieurs du comte de Cerdagne, et le concierge, qui ne savait que ce qu'il fallait pour remplir ses ordres, ne put satisfaire le curieux écuyer.

Pendant que ces deux bonnes têtes se perdaient en raisonnements, Mendoce riant, chantant, rêvant, rentrait à la maisonnette. Son premier soin, comme vous le pensez bien, fut de demander le nom du seigneur qui avait une fille si accomplie et qui ne voulait pas qu'on regardât le haut de ses tourelles. Le concierge répondit qu'il se nommait Ripal, c'était en effet le nom de famille de Cerdagne, et personne ne pouvait être accusé d'avoir usé de finesse quand tout se découvrirait.

Mendoce savait que Cerdagne était l'ami le plus intime de sa famille, et jamais il ne l'avait entendu désigner que sous ce nom. Il fut un peu étonné d'en entendre un qui lui était inconnu, à aussi peu de distance des domaines de son père. Trufaldin lui rappela qu'il avait quitté très jeune les foyers paternels, qu'il ne se souvenait pas des noms de tous ses voisins, et que le seigneur de Ripal n'étant peut-être pas lié avec le comte d'Aran, il n'était pas extraordinaire que ce nom ne l'eût jamais frappé.

En chantant, en dansant, en riant, Mendoce déclara au concierge qu'il était tout à fait livré à la philosophie, qu'il fuyait le commerce des hommes, qu'il cherchait une retraite isolée où il pût librement méditer, et il lui proposa, en faisant une pirouette, de le prendre en pension chez lui.

Le concierge fit des difficultés. Il était logé petitement, sa table était frugale, Mendoce manquerait des soins auxquels il était sans doute accoutumé, et le philosophe répondait à cela qu'un homme raisonnable devait se contenter d'une chambre et d'un lit, que la sobriété entretient la santé du corps et la clarté des idées, et que le sage, n'a besoin des soins de personne. Le concierge se défendit. Mendoce insista, il donna de l'or, et il crut avoir remporté une grande victoire quand le bonhomme lui eut accordé une chose à laquelle il avait ordre de l'amener si elle ne venait pas naturellement de lui. S'il s'y refusait, le concierge devrait donner un signal, d'après lequel Cerdagne se déterminerait.

Le lendemain, Mendoce se leva de bonne heure et sortit pour aller méditer. La méditation le conduisit vers le château, non pas du côté du pont-levis, le nain l'aurait distrait des grands objets qui l'occupaient, et les tourelles voisines du pont servaient sans doute de casernes aux soldats que le seigneur de Ripal entretenait pour sa garde. Le philosophe tourna les derrières du château, et tout en regardant le ciel, source de toutes vérités, ses yeux se rabattaient de temps en temps sur le haut des tours, sur les créneaux, sur les croisées des bâtiments renfermés dans cette enceinte. Une jalousie s'ouvrit !...

A dix pas derrière Mendoce était un tertre assez élevé. Il y court, il se lève sur la pointe des pieds; son œil pénètre dans l'appartement, il reconnaît la fille du redoutable châtelain. Elle est assise : d'une main elle caresse son épagneul, de l'autre elle tient

un livre qui paraît l'occuper sérieusement. Hélas ! la pauvre enfant ne lisait pas. Ses regards étaient fixés sur le chevalier, sans doute par pure curiosité.

Son amour-propre fut flatté de la manière décente et pourtant pleine d'intérêt avec laquelle Mendoce la regardait. Elle le trouvait au-dessus de ce que le nain en avait dit; elle l'examinait dans le plus grand détail, parce qu'elle avait à peine eu le temps de le voir lorsqu'elle lui avait sauvé la vie, à ce qu'elle croyait au moins. Elle disait : quel dommage de tuer un homme comme cela, et elle faisait des caresses de plus à son épagneul. Était-ce bien lui qu'elle caressait ?

L'après-dîner, Mendoce revint méditer au même endroit. Séraphine, qui trouvait beaucoup de charmes à la lecture du livre que son père lui avait donné, demanda la permission de se retirer chez elle. Son père l'accorda en l'embrassant de tout son cœur, et en se félicitant intérieurement : ce livre était le plus ennuyeux de sa bibliothèque, et il l'avait choisi à dessein.

Ce manège durait depuis quelques jours, Mendoce ne se contenait plus qu'à peine : Séraphine commençait à s'interroger sur la situation de son petit cœur, et fille qui s'interroge sur ce sujet aime déjà beaucoup, ou je me trompe fort. Pédrillo ne revenait pas. Cerdagne s'impatientait et ne concevait pas davantage que Guzman, le beau page qui accompagnait Rotrulde, ne fût pas rentré au château avec ses gens. Il ne lui paraissait plus douteux qu'il ne fût arrivé à ce jeune homme, qu'il affectionnait, quelque chose de funeste. Il y rêvait un soir, quand on lui dit qu'une petite femme fort jolie demandait à être introduite dans le château. Ce mot, une jolie femme, faisait encore une sorte d'impression sur Cerdagne. Il ordonna qu'on la fît entrer, et fut assez étonné de la voir tomber à ses pieds.

C'était la petite veuve que le seigneur Guzman s'était si obligeamment chargé de reconduire chez elle.

« Seigneur, j'ai fait une grande faute. — Vous n'en pouvez faire que de très agréables. — Je me suis mariée sans votre consentement... — Vous n'êtes pas ma vassale ; je vous connaîtrais. — Non, seigneur, mais... mais... — Mais, ma petite, vous n'aviez pas besoin de mon consentement. — Non pas moi, seigneur, mais votre page Guzman... — C'est lui que vous avez épousé. — Que voulez-vous, seigneur, il est si beau, si aimable... — Et vous si tendre... — Que je me suis laissée persuader. — Parbleu, le fripon n'est pas maladroit. Il me renvoie notre déserteur, et il me ramène une jolie femme. — Monseigneur ne m'en veut pas. — Non, sans doute. — Ni à mon petit mari. — Pas davantage. Je voudrais, ma petite, que mes domaines fussent peuplés de femmes comme vous. — Qu'y gagneriez vous, monseigneur ? — Au moins je n'y perdrais rien ; et il n'est pas sûr qu'aussi bien que mon page... »

Je n'ai jamais su la suite de la conversation. Ce qu'il y a de certain, c'est que la petite, en quittant Cerdagne, parut extrêmement contente de lui ; que le suzerain érigea en sa faveur une nouvelle charge dans sa maison, celle de coadjutrice à Mme Théodora ; il éleva Guzman au grade d'écuyer, en faveur, dit-il, des soins qu'il s'était donnés pour ramener Mendoce, et il se proposa bien de l'occuper au dehors d'une manière si suivie que sa femme manquât tout à fait d'occupation, ce qui pourrait le faire passer, lui, pour un passable pis-aller. Indépendamment de cela, l'intérêt ne perd jamais ses droits sur les femmes ; et puis, elles trouvent toujours, je ne sais pourquoi, quelque gloire à fixer un grand seigneur dont souvent elles ne se soucient guère.

Guzman venait de sortir pour aller se féliciter avec sa femme des bontés de monseigneur, lorsque le vieux Pédrillo entra, la figure rayonnante, le rire sur les lèvres, un bras et une jambe en l'air, annonçant l'arrivée du comte d'Aran et de son épouse. Ils n'avaient pu résister à l'envie de revoir plutôt un méchant, un libertin, un ingrat, mais un enfant toujours adoré. Infirmes, avant l'âge de la caducité, ils étaient montés en litière ; Pédrillo les avait conduits, les avait introduits au château au déclin du jour et les avait cachés dans sa chambre.

Cerdagne courut les y trouver. Épanchement de sa part, remerciements, marques de reconnaissance de la leur, impatience d'embrasser le cher enfant, de lui pardonner, de le marier, de le ramener. Objections de Cerdagne, représentations, sollicitations, supplications. On pouvait tout perdre en précipitant quelque chose, et en laissant faire l'amour, on arriverait sûrement au but si longtemps désiré. « Ah, du moins, si nous pouvions le voir ! — Vous le verrez demain. Je vais vous cacher dans une chambre au-dessus de celle de ma fille, où le père Pédrillo, homme sûr et discret, vous servira. Vous serez un peu resserrés... — Hé, qu'importe ! — Mais vous aurez toutes les commodités de la vie. Demain, au point du jour, il viendra du fond du parc faire l'amour à Séraphine ; Séraphine lui rendra ses révérences, répondra à ses signes, leurs soupirs communs se perdront dans les airs. La scène sera longue, elle se renouvellera le soir, vous verrez tout à votre aise le plus joli homme d'Espagne ; mais encore une fois pas d'indiscrétion, s'il vous aperçoit, il s'échappe, et ce sera à recommencer. »

Séraphine, dès le point du jour, lisait à sa croisée. Mendoce avait devancé le soleil. Il attendait un regard pour exprimer son amour, son impatience, son chagrin. Cerdagne, enfermé avec le comte et la

comtesse d'Aran, partageait leur joie, comme il avait partagé leur douleur. Le contentement était tel, que si Mendoce eût paru devant eux, ils n'auraient eu que la force de l'embrasser, la morale ne fût venue qu'ensuite et elle n'eût pas été rigoureuse.

Mendoce avait fait des efforts incroyables pour contenir jusqu'alors la fougue de son caractère. Il sentait bien que la fille du seigneur de Ripal ne pouvait être menée comme une grisette ; mais aussi il n'entendait pas faire éternellement l'amour avec les yeux. Cependant quel parti prendre ? La belle demoiselle lit ; on peut lui écrire ; il n'y a que ce moyen ; mais comment faire parvenir un billet dans un château toujours fermé, et dont les gens sont invisibles ? La chose paraît impossible. N'importe, il faut écrire, et si ces assiduités ne déplaisent pas à la belle Séraphine, elle trouvera peut-être... Il tire son crayon, un beau petit morceau de vélin, il s'assied et écrit sur son genou.

Séraphine avait tout vu. Elle devinait à qui s'adresserait le billet, elle brûlait de le lire, mais il fallait qu'il lui parvînt comme par hasard, sans qu'elle eût l'air de s'y prêter, et que sa fierté ne fût pas compromise. Elle avait une tourterelle très apprivoisée et qu'elle aimait beaucoup. A l'instant où Mendoce n'avait encore tiré que son crayon, elle avait pénétré son dessein, elle avait pris l'oiseau, elle le caressait sur le bord de la croisée, et sans doute le beau jeune homme ne pouvait pas soupçonner qu'on pensât à envoyer un courrier recevoir une lettre qui n'était pas écrite. L'ingénue et adroite demoiselle tire une plume à l'oiseau, la douleur agit sur la touterelle, elle s'envole dans le parc, Séraphine pousse un cri de désespoir qui n'avait aucune vérité, Mendoce lève la tête, voit l'oiseau chéri, et la demoiselle,

les bras tendus, semblait dire de l'air le plus suppliant : ah, par grâce, daignez me le rendre.

Mendoce se lève, il appelle l'oiseau, il lui présente le doigt, le petit oiseau vient s'y percher. Mendoce le prend, le couvre de baisers, l'enferme dans son sein, achève son billet, l'attache sous une aile de la tourterelle, la baise, la rebaise et lui rend la liberté. La tourterelle, déjà fatiguée de l'espèce d'esclavage qu'elle vient de subir, reprend sa volée, et va se percher sur l'épaule de sa maîtresse. Séraphine la prend, la baise à son tour, et Mendoce croit distinguer que ses baisers couvrent les ailes et le bec, qu'il vient de caresser si tendrement. Une seule chose l'afflige. C'est que Mlle de Ripal fait rentrer l'oiseau dans sa cage, sans avoir pris le billet. « Sans doute, dit-il, le trouble où elle était ne lui a pas permis de s'apercevoir que j'écrivais, et si quelqu'une de ses femmes, si son père impitoyable joue avec l'oiseau, et trouve une lettre, Séraphine sera compromise, grondée, maltraitée, peut-être... Étourdi que je suis ! »

Séraphine voulait qu'il pensât tout cela, et elle s'était remise à lire en affectant beaucoup d'attention, et ayant constamment un œil sur Mendoce. Elle réfléchissait aux suites d'une indiscrétion qu'elle commençait à se reprocher. Ce billet tant désiré était en sa puissance, elle pouvait le lire, elle n'osait, elle ne voulait même pas y toucher en ce moment.

Elle fit ce que toute autre aurait fait comme elle. Seulement elle usa d'une petite ruse qu'elle croyait insignifiante et qui pourtant signifiait tout. Elle tourna précipitamment la tête vers sa porte, comme si quelqu'un entrait chez elle, elle ferma vivement sa jalousie, et Mendoce jugea que son père venait la visiter, et qu'elle craignait qu'il ne l'aperçût dans son parc. Il en conclut qu'il inspirait une sorte d'intérêt, mais en même temps il trembla pour le malheureux billet. Il se retira derrière des

arbres touffus, et attendit que la jalousie se rouvrît : elle ne devait plus se rouvrir.

Les grands parents témoins de tout ce manége, riaient, applaudissaient, s'attendrissaient, pleuraient, s'embrassaient : c'était à n'en pas finir. Ils ne voyaient pas Séraphine, mais l'expérimenté Cerdagne tirait des conjectures certaines de l'excursion de la tourterelle, il expliquait tout, ne se trompait que sur des circonstances assez indifférentes, et il n'avait qu'une inquiétude, c'était de savoir si sa fille répondrait. Il désirait, il se flattait que non : et en effet elle en était incapable.

Cependant, quelque sensible que fût Séraphine, elle sentit que répondre à un inconnu, c'était outrager son père, blesser la bienséance, et elle aima mieux que le beau jeune homme l'accusât d'indifférence, d'ingratitude, que de lui donner lieu de juger défavorablement de sa sagesse. Elle tint sa jalousie constamment fermée, et à un moment où elle sentit faiblir sa résolution, elle sortit brusquement de sa chambre, et courut près de son père rendre de nouvelles forces à sa vertu. Ah ! si toutes les filles se conduisaient ainsi !

Mendoce était revenu dix fois dans la journée, dix fois il avait trouvé la cruelle jalousie fermée. Tantôt il craignait que le seigneur de Ripal n'eût vu son billet et n'eût renfermé sa fille ! tantôt il craignait que sa fille elle-même ne l'eût lu enfin, et ne le punît d'avoir eu la témérité de lui écrire. Son imagination se monte, se volcanise. « J'étais heureux, dit-il, je la voyais, cette jouissance me suffisait, et je sens que je ne peux m'en passer. Allons, il faut faire un coup de tête. » Et il va trouver Trufaldin.

« Mon ami, disait Cerdagne au comte d'Aran, nos affaires vont à merveille, et la réserve de ma fille, sa défiance d'elle-même, qu'annonce son assiduité près de moi, tout cela me comble de joie.

Mais il faut prendre garde que des obstacles insurmontables ne rebutent enfin notre cher Mendoce. Je ne veux pas qu'il aille trop vite, mais il ne faut pas le désespérer. Donnons-lui quelque facilité. Il a écrit un billet, et il ne s'en tiendra pas là. « Cerdagne ordonna qu'on baissât le pont-levis, que les gens de la maison allassent comme de coutume; il recommanda seulement à ceux que Mendoce avait vus, de garder exactement leurs chambres. Il déclama, devant l'acariâtre Théodora, contre les jeunes gens qui cherchent à plaire aux demoiselles contre le gré de leurs parents. Théodora prit feu, et apprit à Cerdagne que le jeune téméraire, que ses archers avaient été sur le point de percer de leurs flèches, ne cessait depuis quelques jours de rôder dans le parc: Cerdagne fut très surpris d'apprendre une semblable nouvelle, il protesta qu'il veillerait sur les démarches du jeune audacieux: Théodora repliqua qu'elle veillerait mieux que personne : c'était ce que demandait Cerdagne. Il voulait laisser les portes ouvertes: mais il fallait un cerbère qui, sans rendre nulles les petites ruses de l'amour, le tînt en haleine quelque temps encore, et personne n'était plus propre à remplir ce rôle avec vérité et exactitude que Théodora, qui était méchante, et qui ne se doutait pas des arrangements des deux familles.

Mendoce avait abordé Trufaldin avec sa vivacité ordinaire, qu'augmentaient, qu'irritaient encore les obstacles imaginaires qu'on lui présentait à chaque pas. Trufaldin, heureux et tranquille, sans inquiétude sur les suites de ce qu'entreprendrait son maître, était disposé à le seconder de tout son pouvoir. « Mon cher ami, lui dit Mendoce, je suis amoureux, décidément amoureux, la tête m'en tourne. — Amoureux comme vous l'avez toujours été. — Comme il est impossible de l'être. — En vérité ! — et d'une personne accomplie. — Cela

va s'en dire. — Je n'ai pu encore juger de son caractère ni de son esprit. — Ah ! jusqu'à présent, vous ne lui avez parlé que des yeux. — Mais elle entend parfaitement ce langage. — Et elle y répond d'une manière positive ? — Elle y répondait d'abord : mais je crois que je suis un peu brouillé avec elle. — C'est de bonne heure ; et cette beauté se nomme ? — Tout ce que je peux t'en dire, c'est qu'elle est probablement la fille du seigneur de ce château. — Du seigneur de Ripal ! Prenez garde, monsieur, prenez garde à ce que vous allez faire. Le seigneur Ripal a fait du bruit dans le monde, et je doute qu'il entende raillerie sur le chapitre de l'honneur. — Ce n'est pas cela qui m'embarrasse. — En effet, du caractère dont vous êtes, je ne vois pas ce qui pourrait vous embarrasser. — Je ne le suis que sur les moyens d'avoir accès auprès de la demoiselle. — Demandez à voir le papa, donnez-vous pour ce que vous êtes, il serait bien difficile, s'il vous refusait. — Imbécile, est-ce au père que je veux faire la cour ? Et puis ces pères sont quelquefois si bizarres. Si je ne convenais pas à celui-ci... — Ce qui, au fait, n'est pas impossible. — Il m'amadouerait, il m'amuserait, il écrirait au comte d'Aran, et une belle nuit... La tour du nord, tu sais bien. — Oui, cela est embarrassant. — Très embarrassant. D'abord, je reprendrai le nom d'Almanzor, je répéterai à l'aimable objet l'histoire que tu as débitée au Seigneur Gonzalve, avec quelques changements cependant, car elle n'était pas trop vraisemblable. — Dame, monsieur, quand on improvise... — Voyons d'abord à nous introduire — Par où ? — Je n'en sais rien, mais il faut entrer, voir Mlle de Ripal, étudier ses inclinations, ses qualités. — Comment, diable, de la prudence ! — Oh ! je ne veux plus faire de sottises. — Ah ! à la bonne heure. — Et si elle est digne du sacrifice de ma jeunesse. — Vous

l'épouserez ? — Avec un plaisir inexprimable. — Cherchons, monseigneur, cherchons le chemin de la chapelle, et engagez votre belle à vous y suivre. »

En causant, ils arrivèrent sur le revers du fossé. Plus de nain, d'archers : tout est calme, on parait sans défiance, et Mendoce s'avance le jarret tendu, le nez au vent, et la main sur la garde de son épée. Une femme assez laide passe le pont, elle voit nos chevaliers errants, et elle fait une mine qui ajoute à sa laideur. « Quelle est cette guenon, dit Mendoce? — C'est probablement une fille suivante ? — On l'a donc prise pour relever les appas de sa maîtresse ? — Il est certain qu'elle n'a pas l'air affectueux. — Tu l'apprivoiseras. —Ma foi, j'en doute.— Aborde-la, fais-lui des contes. — Eh, bon Dieu, que lui dirai-je ? — Ce que tu as dit à ta grosse Inès. — Quelle différence! Inès a quinze ans de moins.—Faites votre cour, monsieur, endormez cet argus, noyez-le s'il le faut, et moi je me glisse partout où je pourrai passer. »

A peine a-t-il fini de parler, qu'il a traversé le pont-levis, la première cour, la salle des gardes. On court après lui, il va comme le vent, il tourne, il revient, il ouvre dix portes, il entre dans une salle basse, où il trouve Cerdagne entouré des premiers de ses vassaux. La figure noble du comte, ses manières grandes et aisées, le luxe qui brille partout en imposent au jeune homme : il se remet à la minute. « Je vous avoue, seigneur châtelain, que ce n'est pas vous que je cherchais ; mais je suis enchanté que le hasard m'ait procuré l'honneur de vous voir, et je me ferai un plaisir de dissiper les impressions défavorables que vous avez pu concevoir de moi. »

Pendant qu'il s'explique avec autant de facilité que s'il eût pu compter sur un favorable accueil, Trufaldin était fort embarrassé de sa personne

auprès de Théodora, qui était restée immobile près de lui, les poings sur les hanches, et qui le regardait d'un air à le faire trembler. « Permettez-vous, madame... — Je suis fille. — Souffrez donc, mademoiselle... — Je m'appelle Théodora. — Vous n'aimez pas les politesses. — Ni les longues conversations. — Il y a de la sympathie entre nous. — Qu'appelez-vous de la sympathie ? — Je parle peu, et je déteste les compliments. — Finissez donc, que voulez-vous ? — Quel diable de caractère ! Je voudrais... — Vous voudriez... Vous vous taisez ? Vous êtes embarrassé ? — C'est que... — C'est que ? — Je cherche le commencement de mon histoire. — Je vais vous la raconter. Il y a dans ce château une très jolie personne que je suis chargée de surveiller : votre maître l'a vue par hasard, il en est amoureux, il veut l'obtenir, il ne l'aura pas : voilà ma conclusion. — Elle ne sait rien : quelle école j'allais faire ! — Que dites-vous, en vous tournant de l'autre côté ? — Qu'il est inutile que j'aie l'honneur de vous entretenir davantage. » Et Trufaldin fait un demi-tour à droite, comptant gagner paisiblement la maisonnette, et laisser son maître se débrouiller comme bon lui semblerait. Théodora court après lui, le prend par une oreille d'une main, lui applique de l'autre une paire de soufflets, lui ordonne d'expliquer dans le plus grand détail les vues de son maître : elle lui demande qui il est, ce qu'il fait, d'où il vient, où il va. Trufaldin, étourdi de tant de questions, ne répond pas, et cherche à débarrasser la seule oreille qui lui reste. Théodora trépigne, tempête, tire plus fort, et Trufaldin éperdu commence l'histoire du siège d'Antioche, d'Argant d'Abaquaba et d'Ibiquibi, des dauphins, du corsaire de Tripoli, et il repète toutes les niaiseries qui avaient délicieusement occupé une soirée du seigneur Gonzalve. Mais Théodora n'était pas simple comme saint Joseph. Plus Trufaldin extra-

vaguait, plus elle allongeait sa pauvre et innocente oreille. En se démenant, Trufaldin rencontra aussi celle de la dame, et ne la lâcha plus. Elle tirait de son côté, il tirait du sien, tous deux criaient, juraient, faisaient des grimaces à disperser une procession de possédés.

Cerdagne avait écouté d'un air plein d'aménité ce qu'il avait plu à Mendoce de lui débiter. Le petit fripon mentait avec une grâce, il parlait avec une chaleur, une pureté qui enchantaient le beau-père. Il se reconnaissait, c'était lui qu'on représentait à vingt ans, et vingt fois il fut tenté de jeter ses bras au cou de Mendoce, et de terminer ce badinage. Un chevalier armé de pied en cap, la visière baissée, était derrière le fauteuil de Cerdagne. « Rappelez-vous vos résolutions, seigneur, lui dit-il: il est essentiel d'y tenir. » Ce chevalier était le comte d'Aran. Il avait vu son fils approcher du pont-levis, il s'était masqué à la hâte, et il était venu très vite, pour un goutteux, rassasier ses yeux et son cœur.

Mendoce trouva très mauvais qu'un tiers s'ingérât de donner des conseils contre lui. « Et de quoi diable vous mêlez-vous, dit-il au chevalier ? êtes-vous l'émissaire de quelque rival favorisé, êtes-vous ce rival lui-même ? Dans l'un ou l'autre cas nous romprons une lance ensemble, et je demande le champ clos au seigneur de Ripal. »

A ces mots, le seigneur de Ripal, et le chevalier éclatèrent de rire. Mendoce, outré qu'on osât l'insulter tira l'épée sans s'embarrasser du nombre des vassaux qui entouraient le châtelain. Cerdagne, plus enchanté de lui que jamais, sentit cependant la nécessité de mûrir une pareille tête par des épreuves : il reprit cet air de dignité qui lui était familier, et qui imposait à tout le monde ; il s'avança vers son gendre futur, prit son épée, la remit dans le fourreau, lui présenta la main, et en lui disant de

ces choses vaguement flatteuses, que les grands ont toujours à leur disposition, il se faisait suivre par Mendoce étonné de l'ascendant auquel il cédait.

Il avait cru tout gagner en s'introduisant dans le château, et il en sortait sans résistance. Si le seigneur de Ripal prenait de nouvelles précautions, il était probable qu'il n'approcherait jamais celle qu'il aimait au-delà de toute expression, et cependant il se laissait conduire par un père qu'il croyait contraire à ses projets, et ce père augurait bien de sa docilité.

En repassant le pont-levis cependant, le petit comte d'Aran opposa quelque résistance. Il faisait la mine, il avançait de mauvaise grâce. « Venez, venez donc, seigneur Almanzor, lui disait Cerdagne, votre histoire est tout à fait intéressante ; mais chacun a ses habitudes, la vôtre est de faire l'amour, la mienne est de respirer le grand air après dîner. Je vous attendrai dans mon parc, si vous le trouvez bon. » Il eut peur en voyant Théodora Elle pouvait le nommer de son nom ordinaire : elle pouvait parler du comte d'Aran : mais Cerdagne était trop avancé pour reculer, et la civilité *puérile* le servit bien. La vieille fille avait appris dans son enfance qu'il est messéant d'appeler les gens par leur nom, et elle s'en était souvenue.

Il était temps que Cerdagne parût : Théodora et Trufaldin allaient finir par s'arracher chacun une oreille, sans compter les gourmades qui commençaient à aller. A l'aspect du maître, Trufaldin lâcha prise, Théodora aussi, et ils furent tous deux se ranger près de leurs patrons respectifs.

« Mais, seigneur, reprit Mendoce, il y a de la cruauté à entraîner hors de chez soi un hôte de cinq minutes : faire courir un guerrier fatigué sous prétexte de l'entendre plus commodément ! —

Vous trouveriez beaucoup plus poli que je fusse resté chez moi, que j'eusse fait appeler ma fille.

— Oui, j'aime passionnément votre fille. je lui plairai, je l'espère ; vous me pardonnerez un mouvement de vivacité, vous vous rendrez à mes vœux. » Et il rejoint Trufaldin en deux sauts, enchanté d'avoir fait une espèce de réparation au seigneur de Ripal et de lui avoir déclaré ses sentiments.

Théodora n'avait jamais imaginé qu'on pût mener l'amour ainsi. « Quoi, dit-elle, vous croyez ce que vous dit ce petit scélérat ! » — Bornez-vous à observer ce jeune homme et ma fille, et ne vous inquiétez pas d'autre chose. — Observer, observer. C'est bien de cela qu'il s'agit. Doublez-moi la garde, et si notre amoureux approche, qu'on l'enlève, qu'on le mette sous les verrous et que provisoirement le pont soit levé, les fenêtres grillées et Séraphine consignée chez elle jusqu'à ce que le mariage projeté soit fait : voilà, seigneur, voilà comme on mène les affaires... Hé bien, qu'est-ce ? Vous riez encore, vous levez les épaules, vous me tournez les talons. Et vous êtes Espagnol ! et vous êtes père ! »

Cerdagne rentra, et ordonna à ses gens aussi surpris que Théodora de laisser toutes les portes ouvertes. Il monta chez M. et Mme d'Aran, s'amusa avec eux de ce qui venait de se passer, imagina de nouveaux obstacles à opposer à la vivacité du jeune homme ; il trouva même un incident de nature à le rendre sage pour le reste de sa vie, si la beauté, la candeur, l'amabilité de Séraphine, ses soins, à lui, et l'honneur bien connu de Mendoce ne suffisaient pas pour le rendre à la raison. Cet incident viendra à temps.

Cerdagne voulait éclaircir encore un doute qui suspendait la félicité des deux familles. Il était difficile de penser qu'un homme comme Mendoce ne plût pas à une jeune personne qui avait le cœur

libre : mais le cœur d'une femme est sujet à tant de bizarreries, et puis il est si agréable de s'assurer de ce qu'on désire !... Cerdagne passa chez sa fille. « Ah ! voilà, mon papa. — Oui, j'ai beaucoup de choses à te dire. — Et j'ai tant de plaisir à vous entendre ! — Parce que tu sais combien je t'aime. — Oh ! vous ne seriez pas aimable sans cela. » Cerdagne l'embrasse, s'assied auprès d'elle et lui prend la main. « Je t'ai laissée pressentir, assez légèrement à la vérité... — Quoi, mon père ? — Certain projet de mariage... Oh ! oui, bien légèrement Vous ne m'avez pas nommé le prétendu... Quoique je fusse cependant à peu près décidé. — Si, en effet, ce mariage est décidé... — Poursuis, mon enfant. — Je connais mon devoir, et je le remplirai. — Des devoirs! Tu ne dois connaître de chaines que celles du plaisir, et je me garderai bien de t'en faire porter d'autres. — Il m'est donc permis de répondre avec franchise ? — Permis, ma Séraphine. Eh ! n'est-ce pas à ton meilleur ami que tu parles ? — Qu'est-ce que le bonheur ? que l'idée qu'on s'en fait. Pourquoi, lorsqu'on est bien, se laisser aller à l'espoir du mieux, et courir après une ombre fugitive, qui échappe presque toujours ? Ma tendresse paraît vous suffire : je suis heureuse, complètement heureuse de votre affection, et vous pensez à m'éloigner de vous, et vous croyez que je puisse vous quitter ? — Il résulte de ton petit discours métaphysique, que tu n'as pas de goût pour le mariage. — Pas le moindre, mon père. — Tu es bien sûre de cela ? — Oh ! je vous le proteste. — J'ai besoin de tes protestations pour le croire. En effet, comment accorder l'indifférence dont tu te flattes avec tes seize ans, avec des yeux... Oui, ma foi, sans ces protestations, je pourrais penser que ce lien, qui ne te promet rien de flatteur avec celui que je te propose, pourrait être aussi bien séduisant avec quelqu'un...! — Avec quelqu'un ?... — Avec quelqu'un que la de-

moiselle la plus franche ne nomme pas toujours, mais qu'un père devine aisément. — Je ne vous entends pas, seigneur. — Oh ! que si, oh ! que si, tu m'entends à merveille. Tu sais bien que je parle d'un étourdi qui cherche à s'introduire dans le château. — Ah ! mon père, vous m'embarrassez à un point !... — Et je n'en vois pas la raison. Ce jeune homme t'est indifférent, je dois être tranquille. C'est une affaire terminée. — Et vous me dites cela d'un ton d'ironie qui me pique... qui me désole. — Des larmes, mon enfant ! — Donnez, seigneur, un libre cours à vos soupçons, prenez les mesures... — Voilà celles que je veux prendre : les portes resteront ouvertes ; ma fille ira partout sans être suivie, sans être observée ; c'est à elle seule que je confie le soin de son honneur, et le repos du reste de ma vie. »

Ce ton de loyauté et de franchise émut vivement Séraphine. Elle se reprocha d'avoir eu un secret pour son père. Elle lui prit les mains, les serra dans les siennes, fixa ses yeux sur les siens. Elle voulait parler. Une fausse timidité glaçait sa langue, et peut-être l'amour combattait-il encore le devoir... Tout-à-coup elle se lève, et cachant son charmant visage dans le sein de Cerdagne : « Je la reconnaîtrai, cette noble confiance, et je vais m'en montrer digne. L'aveu est pénible sans doute : mais le moyen de rien cacher à un père tel que vous ! Oui, seigneur, ce jeune homme m'a touchée ; j'ai désiré en secret qu'il pût me convenir. Vous désapprouvez cette inclination naissante... Hé bien, pour vous prouver combien je suis sincère en ce moment, j'éviterai les occasions de voir ce dangereux mortel ; je ne passerai plus les ponts, je m'interdirai la partie du château qui donne sur le parc, je vous dévoilerai mes plus secrètes pensées, mes combats et mes peines ; votre tendresse me consolera, et votre sagesse m'aidera à me vaincre. »

On se figure aisément l'effet qu'un tel aveu devait produire sur un père. Cerdagne, plus heureux à chaque moment, mêlait des larmes de joie aux pleurs de sa fille, et se laissant aller à la bonté de son cœur : « Rassure-toi, ma chère enfant, c'est assez t'éprouver. Ce jeune homme... ce jeune homme... — Par grâce, achevez, mon père. — Ce jeune homme... — Hé bien ? — Il ne te convient pas, peut-être : mais du moins je ne te donnerai pas à un autre sans ton consentement. » Et il s'enfuit : il était temps. « Diable, disait-il en lui-même en traversant ses appartements, j'allais tout dévoiler, et Séraphine, forte de mon aveu, n'eût pas manqué d'instruire mon espiègle de tout. Non, seigneur Mendoce, vous n'aurez pas un bonheur facile. Je veux que vous aimiez longtemps. »

Il court chez le comte et la comtesse. « Bonheur partout, leur cria-t-il, bonheur particulier, bonheur général, et il raconte l'entretien qu'il vient d'avoir avec sa fille, et on s'applaudit, on se caresse, on se félicite mutuellement. »

Le bouillant Mendoce était auprès de Trufaldin, persistant à rentrer dans le château, imaginant cent projets plus absurdes ou plus dangereux les uns que les autres. Son amour allait jusqu'à la frénésie, ou plutôt il aimait véritablement, il aimait pour la première fois, et sa vivacité ne lui permettait pas de se modérer.

Trufaldin, bien sûr qu'il n'avait rien à craindre chez le comte de Cerdagne, rassuré, d'ailleurs, par la conversation que ce seigneur venait d'avoir avec son maître, Trufaldin chercha quelque expédient, à la faveur duquel on pourrait entrer au château sans passer pour avoir le diable au corps. Il ruminait à cela, lorsque Mendoce lui demanda à quoi il pensait : lui ordonna de le suivre et se remit en marche. « Où allez-vous ? lui dit Trufaldin. — Je suis piqué au jeu. — Mais c'est le che-

min du château que vous prenez-là. — Je le sais bien. — Et le danger ? — Je le brave. — Et cet honnête homme ? — Je l'honore. — Ah ! vous ne voulez pas le tuer ? — Fi donc, l'horreur. — Et s'il vous tue, vous ? — C'est le pis-aller. — On a laissé les portes ouvertes : c'est fort bien... et j'en profite. — N'est-il pas plus sûr et plus commode, puisque décidément vous voulez parler à Séraphine, de vous introduire la nuit, et... — Et par où, balourd. — Comment par où ? Avec une imagination comme la vôtre, vous ne trouvez aucun moyen ? Mais ces ponts seront levés, les fenêtres sont à vingt pieds. — Hé ! qu'importe ! Cherchez, seigneur, cherchez, et vous trouverez. »

Trufaldin avait ses petites raisons particulières, qui lui faisaient préférer la nuit au jour. Il comptait retrouver sa grosse fille à la faveur des ténèbres, de la solitude qui l'accompagne : il comptait sur l'amour inquiet d'Inès, qui, sans doute, ne lui permettait pas de dormir, et lui faisait tenir l'oreille au guet ; il comptait sur les hasards, sur quoi ne comptait-il pas ? Mendoce rêvait, se frottait le front, l'œil tantôt fixé sur la place qu'il voulait forcer. « J'y suis, j'y suis, s'écria-t-il tout à coup. — Ah ! contez-moi cela. — Nous employons le reste de la journée à couper des fascines dans le bois. — Après ? — Vers minuit nous les chargeons sur le mulet de notre hôte. — Bon. — Nous les jetons dans le fossé. — Bien. — Nous les couvrons de pierres, que nous arrachons du parapet. — A merveille. — Nous passons à pied sec, nous faisons sauter la grille d'un soupirail de cave, nous descendons comme nous pouvons... — Non, non pas, s'il vous plaît : nous descendons avec une corde, une lanterne sourde d'une main... — Une pince de fer de l'autre. — J'y suis à mon tour. Nous soulevons les portes. Nous montons dans les cours. — Nous cherchons... — Nous trouvons. — Nous

parlons... — Nous persuadons, nous enlevons, nous épousons... — Ta, ta, ta, ta ! Nous retournons au château d'Aran : le comte sera trop heureux de nous revoir ; il fera la demande dans les régles, elle sera accueillie... — Ta, ta, ta, ta ! j'ai le temps d'attendre, n'est-ce pas ? — Mais seigneur... — Paix. — Permettez... — Paix, faquin, paix et à l'exécution. Le mulet, les bourrées, la lanterne, la pince, et vive l'amour et les amants déterminés. »

Mendoce court vers la maison du concierge, et Trufaldin le suit d'aussi près que le permettent son gros ventre et ses jambes courtes. Mendoce retourne tout dans cette maison. Haches, couperets, cordes, ferrements, sont trouvés au grenier, à la cave, et sont rassemblés en un tour de main ; il bâte la mule lui-même, et Trufaldin conte en quatre mots au concierge la grande entreprise qui se prépare, et il rejoint son maître ; et le concierge, aussitôt qu'ils sont partis, va tout redire au sien, et Cerdagne va faire une longue histoire du tout au comte et à la comtesse d'Aran, et la comtesse tremble que son fils ne se casse le cou, et Cerdagne l'assure qu'il est un Dieu pour les amants.

Mendoce est entré dans le bois avec son écuyer. Il tombe à grands coups de hache sur un jeune tallis du beau-père : Trufaldin le seconde : ils font un abatis épouvantable. Le jeune homme sue sang et eau pour entrer dans un château où on brûle de le recevoir : il lie ses bourrées : il en fait de quoi combler un bras du Danube ou un fossé de Vienne : il charge le mulet, il le charge à le faire tomber sur place. Il arrive à la lisière du parc, en soutenant le pauvre animal d'un côté, pendant que Trufaldin le tenait en équilibre de l'autre. Il était nuit close. Ils tirent, ils poussent le mulet jusqu'au revers du fossé, en face de l'appartement de Séraphine. Mendoce s'arrête, il écoute, il regarde si la

lune, qui commence à paraître, ne les trahit pas. Il n'entend rien, il ne voit personne. Trufaldin l'aide bravement à décharger les fascines.

Cerdagne, averti, faisait beau jeu à notre amant. Sous divers prétextes, il avait retiré tout son monde de cette partie du château où était l'appartement de Séraphine et où devait se diriger l'attaque. Il voyait tout avec le comte et la comtesse, et les rassurait par sa gaieté et ses saillies.

Séraphine ne se tenait plus chez elle pendant le jour ; elle y rentrait le soir et s'occupait à ces petits ouvrages qui remplissent les loisirs des femmes. Une de ses suivantes travaillait avec elle, lorsqu'un certain bruit se fit entendre sur le bord du fossé. Elle éloigna la femme qui brodait avec elle ; elle entr'ouvrit sa jalousie doucement, si doucement que Mendoce ne put l'entendre.

L'intéressante demoiselle reconnut d'abord son amant, et pénétra son dessein. La première idée qui lui vint fut de lui ordonner de se retirer; mais s'il n'obéissait pas, si elle était entendue... Elle avait d'ailleurs solennellement promis à son père non seulement de ne jamais parler à ce jeune homme, mais d'éviter même les occasions de le voir. Cependant si elle se taisait, Mendoce poursuivrait son entreprise, il se perdrait, ou son père serait victime du plus juste ressentiment : il n'y avait qu'un parti à prendre : il était cruel, il lui coûta des larmes ; mais elle ne pouvait balancer entre son amant et son père : « Oui, s'écria-t-elle en sortant, je vais tout dire au comte, je le dois, je le veux, et je recommanderai cet insensé à sa clémence. »

Cerdagne l'embrasse avec une joie indicible, remonte avec elle, et regarde à sa croisée. Mendoce et Trufaldin sont disparus ; il était sage de bien souper avant de commencer un siège qui pouvait tourner en longueur, et ils étaient allés prendre

des forces. Les bourrées étaient sur le bord du fossé, et déposaient évidemment contre le téméraire. Cerdagne entra dans une colère, mais dans une colère... qui céda cependant aux prières douces et insinuantes de Séraphine. « Puisque tu le veux, mon enfant, il ne lui arrivera aucun mal. Tu prendras pour cette nuit un autre appartement, et nous laisserons faire cet audacieux. Il entrera, je le ferai saisir, et on le reconduira à ses parents, qu'il faudra bien qu'il me nomme : voilà, je crois, l'unique moyen de nous en débarrasser. — Mais mon père, si ses parents étaient dignes de vous ? — Il n'aurait pas pris un nom supposé. — Peut-être des raisons particulières, légitimes même... — Chimère que tout cela. »

Cerdagne conduit sa fille dans la salle à manger, et ordonne de servir. Sa fille, triste et pensive, ne mange pas, n'entend rien des choses obligeantes qu'il lui adresse. Elle se retire de très bonne heure; Théodora la conduit à la chambre que son père lui a fait préparer : elle se jette habillée sur un lit d'où l'inquiétude écarte le sommeil.

Cerdagne doit être prêt à tout. Il reste à table, il boit, ou il en fait semblant; il répète toutes ses vieilles romances, et il en sait assez pour chanter jusqu'au jour. Ses domestiques, étonnés, n'entendent rien à une fantaisie si éloignée de ses habitudes, mais il faut qu'ils restent, qu'ils servent, qu'ils écoutent.

Pédrillo a le double emploi de fournir aux besoins du seigneur d'Aran et de son épouse, et de venir rendre compte des moindres démarches de Mendoce : confidents et autres, tout le monde est occupé.

Mendoce et Trufaldin reviennent avec une nouvelle ardeur. Les fascines sont saisies, lancées; elles surnagent; mais on attaque le mur extérieur du fossé : la pince de fer fait sauter la première

pierre, les autres cèdent au moindre effort : en peu de temps on fait brèche aux retranchements du beau-père ; il n'est pas une heure du matin, et un pont étroit, mais solide, est établi sur ce fameux fossé. Mendoce s'avance le premier, l'épée au côté, la hache à la ceinture. Trufaldin le suit, la pince sur l'épaule et la lanterne sourde accrochée à une boutonnière de son pourpoint.

Nos héros passent le fossé : ils suivent les tours, les murs à créneaux ; Trufaldin, baissé, présente sa lanterne : on arrive à un soupirail ; il y en a d'autres sans doute ; mais pourvu qu'on entre, il n'importe par où, quand on ne connaît pas l'intérieur de la place. Ce soupirail est fermé par deux barres de fer. Il est aussitôt décidé qu'on en fera sauter une, et qu'on attachera la corde à l'autre. La pince joue ; la barre, à demi rongée par la rouille, résiste peu : on examine l'ouverture, elle est plus que suffisante ; la corde est fixée, comme on fait tout quand on ne prend le temps de rien. Le fougueux Mendoce s'accroche et se laisse couler dans la cave ; Trufaldin, que l'âge a rendu pesant, descend avec précaution, et il est encore à vingt pieds de terre que son maître a reconnu les lieux en partie et se récrie sur les charmes de son expédition. « Les belles voûtes ! Comme elles sont humides ! Comme elles sont noires ! Comme ces conduits paraissent prolongés ! Allons donc, un peu de légèreté. Tu es aussi lent à agir qu'à te déterminer. Faisons une reconnaissance exacte des lieux. Ah ! ah ! un grand escalier ! — Ce n'est pas celui-là qu'il faut prendre. Il mène peut-être à la salle à manger ; voilà l'heure du souper et on ne compte pas sur nous. Voyons par ici, s'il vous plaît. Tenez, voilà une porte grillée, qui ouvre peut-être sur quelque escalier dérobé. — Donne-moi ta lanterne. »

Mendoce passe sa lanterne à travers les bar-

reaux de la porte et il trouve un caveau au vin. Il tourne d'un autre côté, et vis-à-vis de la grille, il voit une seconde porte ; il en voit une troisième, une quatrième, une cinquième... « Que de portes, s'écrie Trufaldin, et laquelle attaquer, bon Dieu ! — Il n'importe pas. La pince, la pince. Des bras, de l'opiniâtreté, et la fortune fera le reste. »

Il s'attache à une porte qui lui paraît moins solide que les autres ; il insinue sa pince en bas, en haut, il la glisse dans la serrure, sous les gonds, il pousse, il tire, il travaille, il se fatigue, il déchire ses gants, il s'écorche les mains : mais la porte s'ébranle, et il est insensible à la douleur. Trufaldin croit toucher au moment de revoir son Inès ; il jouit par anticipation ; mais un certain bruit calme tout à coup sa joie et ses transports. Il ne craint rien du comte de Cerdagne ; mais ses gens peuvent l'assommer sans l'entendre : et puis, il est minuit, c'est l'heure des revenants, et Trufaldin y croit : c'est tout simple. Il se colle à Mendoce, il le tire par son pourpoint. « Vous n'entendez pas, seigneur, on marche. — Tu rêves. — On parle. — Chansons. — On met une clef dans une serrure. — C'est vrai. »

Mendoce tourne sa lanterne, il se retire avec Trufaldin du côté opposé à celui d'où vient le bruit ; ils se tapissent tous deux derrière un gros pilier de pierre, et ils attendent sans souffler que l'ennemi paraisse.

Pédrillo était entré plusieurs fois dans la salle à manger. Il avait dit quelques mots à l'oreille de Cerdagne : Cerdagne lui avait répondu de la même manière, et ses domestiques, qui ne l'avaient jamais vu aussi intime avec ses gens, étaient toujours plus étonnés. « Il a passé le fossé au sud, avait dit la première fois Pédrillo. Retourne et ne le perd pas de vue, avait répondu Cerdagne. Il est descendu dans la cave, était revenu dire Pédrillo.

Laisse-moi faire maintenant, avait répondu le comte. Qu'on appelle Théodora, dit-il tout haut à ses gens. »

Théodora, prête à se mettre au lit, descendit avec une dose d'humeur de plus que de coutume. Elle se sentit prête d'éclater, quand Cerdagne lui dit qu'il voulait boire et lui ordonna d'aller chercher du vin au petit caveau. Elle se contint cependant, et se contenta d'observer d'un ton très sec que sa coadjutrice Rotrulde était la plus jeune et aurait pu de préférence descendre à la cave à cette heure indue. Cerdagne voulait que Mendoce marchât de difficultés en difficultés ; il ne voulait pas employer des hommes parce qu'il savait que Mendoce n'entendait pas raillerie, et qu'il ne voulait pas ensanglanter la scène. Il ne voulait pas non plus employer Rotrulde, que le jeune homme eût reconnue. Il répliqua plus sèchement encore à Théodora : « Allez où je vous envoie, et pas de réflexions. »

Il fallait que la duègne obéît. Mais en allumant un flambeau, en cherchant le trousseau de clefs, elle grondait en descendant l'escalier, en ouvrant la porte ; elle était au milieu de la cave et elle grondait encore.

Trufaldin se rassura en voyant une femme qui ne ressemblait pas du tout à un esprit ; Mendoce sourit en voyant les clefs qui ouvraient toutes les portes ; il fut enchanté quand il la vit entrer dans le caveau grillé et laisser le trousseau à la serrure. Il se lève doucement, il se glisse le long du mur, il arrive au bien heureux caveau, il pousse la porte, tourne la clef et enlève le trousseau.

Théodora cherchait dans le vin de Chypre, d'Alicante et autres, celui qui assoupirait plus promptement le patron. Le bruit de la serrure et les éclats de rire de Mendoce lui persuadent que quelqu'un des gens de la maison a l'insolence de se

permettre une mauvaise plaisanterie. Elle vient à la grille en trotillant, et les poings sur les hanches: « Quel est le mal avisé de là-haut qui se joue à une femme comme moi ! Par saint Dominique, je crois que c'est notre étourdi de tantôt. — Pour qui vous n'êtes plus à craindre, très acariâtre dame. — Et par où a-t-il pénétré jusqu'ici? — Par le soupirail. — Et qu'espérez-vous y faire ? — Ma paix avec vous et le bonheur de ma vie. Voulez-vous bien m'indiquer avec vos grâces ordinaires le chemin qui conduit chez votre adorable maîtresse ? — Oh ! le petit scélérat. — Je suis le plus fort et des injures ne vous tireront pas de là.

« Au secours, à moi, à moi donc, criait Théodora... Ah ! mon Dieu, ils ne m'entendront pas. Soixante marches, et deux portes là-haut que j'ai tirée sur moi. — Ah ! reprit Mendoce, c'est indiscret ce que vous dites là. M'avertir que je n'ai rien à craindre, vous si fine et si prévoyante. »

Cerdagne jugeait du retard de Théodora, qu'elle avait rencontré l'ennemi, et qu'ils étaient en présence. Mendoce ne courait aucun risque ; Théodora était exposée au plus à quelques taloches, si elle s'avisait de se servir de ses ongles ; le comte pensait que Mendoce, déjoué par la présence de la duègne, remonterait au soupirail, sortirait comme il était entré, et tenterait le lendemain quelqu'autre entreprise, dont on serait averti, et qui ne réussirait pas mieux.

Un grand flandrin de valet, de ces valets qui font les entendus, qui croient prévenir les désirs de leurs maîtres, et qui les servent fort mal parce qu'ils devinent de travers, un de ces valets crut voir de l'impatience dans les yeux du comte. Il ne douta pas qu'elle ne fut occasionnée par la lenteur de Théodora ; il sort sans consulter personne ; il descend à la cave, et il marche droit au caveau en grondant à son tour. Un grand quart d'heure pour

une maudite bouteille de vin ! Le seigneur maître va s'endormir sur le dernier couplet du combat de Tancrède et de Clorinde. « Quand on dort, reprend Mendoce, on n'a besoin de vin ni de domestique. » Le valet jette un cri en entendant une voix étrangère, il veut s'échapper ; l'expéditif Mendoce le tient par une oreille : Trufaldin aguerri le tire par l'autre ; on le pousse, on le conduit vers le caveau ; Mendoce en ouvre la porte, jette le valet à côté de Théodora et les enferme ensemble. Reconnaissance, plaintes, gémissements, cris des deux prisonniers : « A l'assassin, au feu, au feu, à l'assassin ! — Vous oubliez, leur dit Mendoce, qu'on ne peut vous entendre de là-haut. Possède-toi, mon garçon, et soit plus raisonnable que madame. Nous ne sommes ni des voleurs, ni des incendiaires. Je suis amoureux, voilà tout. Prends cette bourse, et dis-moi par où l'on arrive chez ta jeune maîtresse.

Le valet se croyait madré. Il lui paraissait clair qu'un amoureux, qui aurait l'assentiment du père, n'entrerait pas au château par la cave. Il jugea qu'il fallait jouer de finesse. « Hé, que ne vous expliquiez-vous plutôt ? Vous êtes amoureux ; il n'y a pas de mal à cela. Vous êtes généreux, c'est très louable, et certainement je vous aiderai. Prenez la porte en face, le corridor à gauche, l'escalier vis-à-vis et le pavillon au nord. »

Si Mendoce avait raisonné, il se serait souvenu que l'appartement de Séraphine était au sud, et il se serait défié de ce que lui disait le grand coquin. Il court à cette porte ; par un hasard qui ferait croire à la fatalité, la première clef l'ouvre ; Mendoce se précipite, et laisse le trousseau à la serrure ; Trufaldin le suit. La porte était battante, elle retombe sur eux : la serrure était saillante, elle se ferme. Mendoce retourne la lanterne et cherche le corridor à gauche. Il arrive au fond du caveau, et

s'aperçoit en jurant qu'il est pris comme ceux qu'il a enfermés vis-à-vis.

Pour achever de le désoler, Théodora et son compagnon se moquaient de lui. « Il est pris, il est pris. Ah ! ah ! ah ! Tirez-vous de là, monsieur l'amoureux, tirez-vous de là. » Mendoce était comme un lion. Trufaldin riait de sa colère dans sa barbe ; il ne regrettait que l'absence d'Inès, et se consolait en pensant qu'il la retrouverait le lendemain. « Si du moins, s'écriait Mendoce, si du moins j'avais ma pince ! Mais je l'ai laissée derrière ce malheureux pilier où nous nous sommes cachés quand la vieille est descendue. »

Cerdagne ne se doutait pas que Théodora fût prisonnière : il ne soupçonnait pas davantage que le valet, qui était descendu sans son ordre, partageât sa captivité. Que diable, disait-il en lui-même, il n'est pas possible que mon jeune homme fasse l'amour à Théodora ; il n'est pas croyable, si elle l'a rencontré, qu'elle ne vienne pas m'assourdir. Il y a du plus ou du moins dans cette affaire. Il faut voir cela par mes yeux.

Il ordonne à ses valets de souper dans la salle même, et de se retirer dans leurs chambres ; il leur défend d'en sortir de la nuit, quelque chose qu'ils entendent, à peine d'être chassés : il leur défend surtout de le suivre, et il sort un flambeau à la main.

Cerdagne se fait accompagner par Pédrillo. Ils descendent ensemble, ils entendent les cris de Théodora et du valet, les jurements de Mendoce : la scène était comique, et le comte s'en amusa d'abord. Il réfléchit cependant que tout cela ne menait à rien : que Mendoce ne pouvait s'échapper, qu'il faudrait donc lui rendre la liberté, et cette condescendance, qui le laissait maître des opérations qu'il voudrait tenter, devait lui paraître suspecte. Trufaldin, d'ailleurs, qui se fourrait partout, se

trouvait pris avec son maître, et la crainte ou la complaisance pouvait le porter à déclarer à Mendoce que tout cela n'était qu'un jeu. Comment faire ?

Cerdagne ordonne à Pédrillo de prendre les clefs, d'en détacher adroitement celle qui ouvrait le caveau de Mendoce, de rendre la liberté à Théodora et à son compagnon, et de venir le retrouver chez M. et Mme d'Aran.

Pédrillo joua assez bien la comédie. Il feignit d'avoir entendu les ris et les cris de Théodora, en faisant sa ronde de nuit : il les tira du milieu des vins de liqueur, et Théodora, avant de remonter, ne put se refuser le petit plaisir d'insulter au malheur du chevalier. Elle lui lâcha une bordée de railleries amères, et courut chercher Cerdagne, pour lui apprendre qu'on tenait le petit scélérat sous la clef.

C'est là que Pédrillo les joignit, fatigué d'avoir couru, monté, descendu après Théodora. On s'arrêta sur le danger de laisser plus longtemps Mendoce avec Trufaldin, qui pourrait oublier le serment de discrétion si solennellement prononcé.

« Allons, Pédrillo, dit Cerdagne, il faut absolument rassurer Trufaldin, si on ne peut le séparer de Mendoce, et il n'y a qu'un moyen, c'est de les tirer de ce caveau. Descends doucement, ouvre brusquement leur porte, et sauve-toi derrière les piliers, ou gagne le boyau qui conduit au grand souterrain : fais pour le mieux, mais va leur ouvrir. »

Le bon Pédrillo descend sans flambeau, il arrive près de la porte, il s'arrête, il écoute, il n'entend pas le moindre bruit. « Ah ! dit-il en lui-même, nos prisonniers sont endormis. Tant mieux, j'opérerai plus sûrement. Il prend sa clef, il cherche l'entrée de la serrure, il ouvre, pousse la porte et entre dans le caveau. Quelque chose de chaud s'embarrasse dans ses jambes: il y porte la main,

c'est une lanterne sourde ; il la tourne, le caveau est éclairé, et Pédrillo voit très distinctement que les prisonniers sont partis. Mais par où ? Les murs sont intacts, la porte entière, elle était bien fermée, et lui seul en avait la clef. Il y avait de quoi se donner au diable : le bonhomme trouva plus simple d'aller raconter les détails de ce nouvel incident.

Si Cerdagne avait moins connu Pédrillo, il aurait soupconné sa bonne foi : mais trente ans de fidélité, un service doux et de fréquents bienfaits l'assuraient du vieillard. Le tour lui parut très bien joué : mais quand il fallut l'expliquer, Cerdagne, d'Aran et sa femme restèrent muets comme Pédrillo. On se contenta de s'amuser de cette évasion comme on s'était amusé de tout jusqu'alors, et certains de quelque événement nouveau et prochain, les papas résolurent de ne pas se coucher, envoyèrent Pédrillo avec sa lanterne examiner les dedans et les dehors du château, et Mme d'Aran se laissa déshabiller par son mari, en observant qu'on avait assez tourmenté son cher fils. « Oh ! que non, oh ! que non, dit Cerdagne, Il faut le guérir radicalement de la manie des aventures. Si après le mariage il est tenté de faire... ce que font beaucoup de maris, cette leçon l'engagera à mettre de la circonspection dans sa conduite. Il apprendra qu'on ne trouble pas impunément la paix des familles, et que ce n'est point par la cave qu'on arrive chez une femme respectable. — Hé, monsieur le comte, comment pousserez-vous les choses plus loin ? — C'est mon secret, madame. »

Revenons à ce cher enfant pour qui rien ne paraît impossible, et prouvons qu'il n'était rien moins que sorcier.

Séraphine avait promis à son père de ne pas chercher à le voir : mais elle ne s'était pas interdit les moyens détournés et innocents d'engager cet

intéressant jeune homme à renoncer à une entreprise qui alarmait sa timidité, et qui lui semblait devoir être funeste à quelqu'un.

Elle ne pouvait douter qu'il fût entré dans le château. Elle comptait assez sur ses charmes et sur le cœur du jeune homme pour l'engager à se retirer sans craindre d'essuyer un refus ; mais la bienséance et ce qu'elle avait promis à son père ne lui permettaient pas de chercher Mendoce elle-même, et à qui se confier ! Théodora l'aborderait avec des reproches, qui l'aigriraient au lieu de le ramener à des sentiments plus modérés : Rotrulde n'avait nulle relation avec elle : Cerdagne aimait le plaisir et respectait l'innocence de sa fille. Il ne permettait de l'approcher qu'à des femmes qu'il croyait pures comme elle, et parmi ces femmes, elle n'en voyait point qui eussent cet esprit liant qui sait tout concilier, cette sensibilité qui seule sait bien rendre les sensations qu'on lui confie. Elle avait entendu parler dans la journée d'une petite femme fort jolie, qui avait épousé Guzman, et à qui son père avait donné une place distinguée. Il lui semblait qu'une jeune et jolie femme qui épouse un beau garçon doit avoir le cœur tendre, et femme qui aime compatit toujours aux peines d'un amour malheureux.

Séraphine marqua aux filles qui étaient près d'elle le désir de voir cette petite femme qui causait tant de jalousie. On s'empresse d'obéir, on cherche, on trouve, on amène la petite, dont la figure inspira d'abord la confiance. On commença, selon l'usage, à parler de choses indifférentes ; insensiblement on éloigna des témoins importuns, on la conduisit dans un cabinet où on avait enfermé la plus jolie tourterelle, on la fit passer de là dans un arrière-cabinet, où on voulait lui faire admirer une tapisserie qui représentait Godefroy de Bouillon avec une vérité frappante. En marchant, on disait

à la petite de ces choses flatteuses qui coûtent si peu, qui plaisent tant aux inférieurs et qui les disposent si favorablement ! Ce fut dans cet arrière-cabinet que Séraphine fit à la petite, à voix basse et en rougissant, l'aveu de sa tendresse et de ses craintes. « Vous sentez bien, ma chère, que si cet étranger, que rien n'intimide, que rien n'arrête, est dans ce château, comme j'ai lieu de le croire, mon père et lui se rencontreront infailliblement. Tous deux fiers, courageux, violents, à quelles extrémités ne se porteront-ils pas ? L'éclat serait affreux, et je veux le prévenir. Allez, ma chère, faites tout pour approcher cet insensé, pour lui parler ; dites-lui bien que s'il m'aime, il ne peut me le prouver qu'en mettant un terme à mes alarmes, et en se retirant aussitôt. Dites-lui que je lui tiendrai compte de sa docilité : dites-lui... dites-lui ce que votre cœur vous inspirera de touchant, tout, tout, excepté l'impression qu'il a faite sur moi. »

La petite, accoutumée à l'intrigue, aimait passionnément tout ce qui en avait l'apparence. Fière de la confiance de la jeune dame, flattée de lui être utile, curieuse sans doute de voir le petit être charmant qui tournait une si jolie tête, elle promit tout et se disposa à faire plus qu'elle avait promis.

Elle sortait de la chambre de Séraphine au moment où Cerdagne sortait de la cave, et allait se concerter avec d'Aran et sa femme. La petite le rencontra, il lui fit une légère inclination et passa : il était préoccupé. La petite ne connaissait guère que les usages de la campagne ; mais il lui parut extraordinaire qu'un grand seigneur, qui a trente domestiques, descende à la cave, sans quelque motif particulier. L'air à la fois plaisant et pensif de Cerdagne lui donna à réfléchir, et Théodora, qui passa devant elle en courant, et Pédrillo, qui courait après Théodora, tout lui persuada que la cave était le lieu de la scène.

Elle passa à la cuisine, personne : à l'office, personne encore. Elle prend un flambeau, l'allume, cherche l'escalier des souterrains, et descend avec l'intrépidité d'une femme qui est jolie, qui le sait, et qui croit que la rencontre d'un joli homme ne peut rien avoir de désagréable.

L'obscurité, la solitude du lieu, lui firent cependant éprouver un léger frémissement ; la voix de Mendoce, qui continuait de tempêter, la remit à l'instant. Il lui sembla que cette voix ne lui était point inconnue : les jurons ne lui ôtaient pas d'ailleurs ce velouté, cette douceur qui font toujours supposer une très jolie figure. Elle marcha droit à la porte du caveau où étaient renfermés Mendoce et Trufaldin ; elle frappe, elle annonce qu'elle vient au nom de Séraphine. A ce mot, Mendoce se calme, et la supplie de lui ouvrir. Comment y parvenir, elle n'a pas la clef ; Mendoce, qui ne perd jamais la tête, lui dit que derrière un pilier, qui n'est pas éloigné, elle trouvera sa pince de fer La petite y va, la trouve en effet, mais ses mains sont aussi faibles que blanches et potelées ; elle fait quelques efforts qui n'aboutissent à rien ; elle se décourage, elle se désole. Mendoce lui conseille d'introduire la pince dans la gâche, et de faire rentrer le pêne dans la serrure. Elle essaye ce nouveau moyen ; il réussit parfaitement, la porte s'ouvre, les prisonniers sortent, et cette porte retombe.

Mendoce va à la petite pour lui arracher son flambeau et courir par le château, au hasard de ce qui en pourrait arriver. Ils se regardent, ils se reconnaissent. « Hé ! c'est ma petite veuve. — Hé ! c'est mon cher Mendoce. — Comment donc, ma petite, par quel miracle... Pourquoi... Que signifie?... — Pas de temps à perdre, et rien à vous cacher. Séraphine vous adore, elle craint que vous ne soyez d'un rang indigne d'elle, et avec quelle ivresse elle apprendra que vous êtes le fils du meilleur ami de

son père ! — Mais, mon père, à moi, ne m'a jamais parlé de ce comte de Ripal... — Hé ! vous êtes chez Cerdagne. — Chez Cerdagne ! chez Cerdagne ! Ah ! tout est éclairci, et je suis l'homme du monde le plus heureux. Vite, vite, ma petite, conduis-moi aux pieds de Séraphine, que j'y tombe, et que je me rende digne, à force de respect, de l'amour que tu dis qu'elle a pour moi. Elle ne sait donc pas qui je suis ? — Et non, vous dis-je. — Ah ! laisse-moi le plaisir de le lui apprendre. Marche, marche donc... Je meurs d'impatience et de plaisir. »

Ils remontent et avancent rapidement, sans penser qu'ils peuvent être rencontrés à chaque pas, ce qui serait arrivé sans doute, si le trop prévoyant seigneur n'avait consigné ses gens dans leurs chambres.

Trufaldin n'oubliait pas ses amours clandestines. En marchant, il demandait à la petite où étaient les basses-cours. La petite, qui connaissait à peine les êtres, les lui indiqua à peu près. Trufaldin enfila le corridor qu'on lui montra en sortant de la cave; il laissa son maître suivre ses brillantes destinées, et fort de la solitude qui régnait partout, il jura assez fort même, de trouver son Inès.

La petite et Mendoce avaient parcouru une partie du château sans rencontrer personne. Ils avançaient dans une parfaite sécurité, et ils ignoraient que le vieux Pédrillo, persuadé que la chambre de Séraphine était le but où tendaient les désirs de l'amoureux, s'était caché dans l'embrasure d'une porte voisine.

Le bonhomme, qui avait suffi à tout, qui était sur les dents, mais qui s'amusait autant que son maître de cette petite guerre, le bonhomme s'assura bien que Mendoce était entré chez Séraphine, que la conversation était engagée, et il fut avertir le patron de ce qu'il avait vu.

Il est impossible de peindre le trouble, l'embarras qu'éprouva Séraphine à la vue inattendue de son amant. Mendoce était à ses pieds, il était en délire, il mouillait ses mains de larmes brûlantes, et tout cela n'aidait pas l'aimable jouvencelle à se remettre. Elle répondait à ce qu'on ne lui disait pas, elle interrogeait, et n'attendait pas la réponse! elle jurait amour éternel et ne voyait plus Mendoce : comment aurait-elle pensé à le renvoyer?

Mendoce se possédait jusqu'à un certain point. Il entendait, il appréciait tout, son amour était au comble. « C'en est trop, c'en est trop, adorable Séraphine. C'est à moi à vous jurer, à vous tenir les promesses que m'adresse votre bouche charmante. — Qu'ai-je donc dit, grand Dieu! — Ce qui comble mes vœux les plus doux. — Ciel, je me suis trahie. — Ne vous en repentez point, confirmez cet aveu si doux, permettez que je tombe aux pieds de votre père, que je me nomme, que je vous obtienne. Daignez autoriser cette démarche. — Vous m'avez entendue: j'ai perdu le droit de vous la défendre. — Hé bien ! je ne vous quitterai pas sans avoir justifié la prévention qui vous parlait secrètement pour moi. Apprenez, madame, que mon rang, ma fortune, me rendent votre égal.— Mon père... — Hé bien... votre père... son nom ?... »

Ici un carillon infernal se fait entendre à la porte. Mendoce se relève et met la main sur la garde de son épée. Séraphine s'évanouit, la petite se sauve dans un cabinet voisin et se cache dans une armoire. Cerdagne paraît, suivi d'une douzaine d'archets qu'il a été prendre au corps de garde du pont-levis. Mendoce rit en le voyant et croit qu'il n'a qu'à se nommer pour arranger l'affaire. Cerdagne lui réplique que le fils de son meilleur ami, qui force son château et qui veut séduire sa fille, est plus coupable qu'un autre et ne doit pas comp-

ter sur sa clémence. A ces mots, Mendoce, rendu à sa vivacité, tire l'épée, et se rappelant aussitôt ce qu'il doit au père de Séraphine, il la dépose à ses pieds. Les archers entourent, pressent, saisissent, enlèvent le jeune homme. Un d'eux, qui lui soutenait la tête, approchait fréquemment son visage du sien et le mouillait de larmes. « Porte ailleurs ta pituite, lui dit Mendoce. » Il ne savait pas qu'il parlait à son père, qui s'était mêlé à la foule pour embrasser un fils ingrat qui ne le reconnaîtrait point.

On porte monsieur l'amoureux dans une tour à triple porte, à fenêtres si bien grillées qu'un enfant n'y passerait pas la main. Du reste, un bon lit, des aliments sains, et grand feu à la cheminée gothique. « Au moins, dit Mendoce aux archers qui se retiraient, vous avez pensé à tout, et je vous en remercie. Je vais me coucher, puisque je n'ai rien de mieux à faire. »

Cerdagne était resté près de sa fille, qui n'avait rien vu, rien entendu, et dont l'état était alarmant. Allons, dit-il à Pédrillo, je vois qu'il est temps que tout cela finisse. Ma fille souffrirait moins des infidélités de son mari que de la crainte de ne pas l'obtenir. Je les marie après demain ; mais demain encore... Ah! va me chercher Théodora, qu'elle délace, qu'elle soigne cette enfant : et compte, toi, qui m'as si bien servi, sur un joli présent de noce. »

Pendant que Pédrillo allait chercher Théodora, Séraphine ouvrit ses grands yeux et les referma en sentant sa main couverte des baisers de son père. « Ah ! seigneur, quelle indulgence ! — Puis-je cesser de t'aimer ? Mais si je cède aux sentiments que tu m'inspires, je n'en suis pas moins sensible à l'outrage que tu viens de recevoir. Personne ne m'a outragée, mon père. — Quoi, cet insolent qu'on a surpris à tes pieds... — Vous m'avez promis de le ménager et de le renvoyer à ses parents. — Oui,

mais dans la supposition qu'il se bornerait à te regarder de loin, à t'écrire, à s'introduire en plein jour et par la porte, et que je n'aurais à me défaire que de ses importunités. Mais combler le fossé de mon château, forcer le soupirail de ma cave, mettre tout en combustion chez moi, et entrer à minuit dans ton appartement contre ton gré, c'est plus qu'aucun mortel n'eût osé, et ce que je dois sévèrement punir... Oh ! j'oubliais... ce qui caractérise des intentions criminelles, c'est le nom supposé sous lequel il s'est présenté. » Ici Cerdagne s'arrête et fixe sa fille. Il ignore si Mendoce lui a déclaré qu'il est fils du comte d'Aran, et le silence de Séraphine lui persuade que son espiègle n'a pas eu le temps de se faire connaître.

« Enfin, mon père, quel parti prendrez-vous ?— Je veux faire revivre un usage antique et révéré, toujours cher aux chevaliers espagnols. J'invoquerai des statuts qui ont toujours été la sauvegarde des dames. — Ciel ! vous allez convoquer une cour d'amour... — Que tu présideras. — Moi, mon père. — C'est le droit de la beauté plaignante. — Mais je ne me plains pas, mon père. — Finissons, ma fille, il est des lois... — Ainsi, ce malheureux va comparaître devant un tribunal qui ne pardonne pas un outrage fait aux dames ? — Ah ! tu conviens qu'il t'a offensée. — Et il faut que je préside, moi... — Il lui sera loisible de se défendre, et comme il a de l'esprit... — Ah ! je vous entends, mon père. Vous satisferez à l'usage, et vous lui donnerez les moyens de se sauver en lui faisant de ces questions simples... Mais mon tendre, mon digne père, s'il répond juste ? — S'il répond juste. . s'il répond juste... — Songez que c'est l'infamie, s'il se trompe. — Et qu'il a droit à une indemnité s'il satisfait le tribunal. — Mon père... — Ta main, par exemple — C'est encore un usage consacré par le temps. — Il est le père de l'opinion, n'est-ce- pas ? — Et l'o-

pinion est la reine du monde. Je crois que je raisonne aussi. — Je le vois bien. Écoute : Je n'ai pas le talent de prévoir l'avenir : mais je t'engage à ne pas mourir avant l'événement. Moi, je vais commander mes hommes d'armes et tout disposer pour déployer dans cette circonstance la pompe des premiers siècles catalans. »

Il sortit et laissa sa fille flottante entre la crainte que Mendoce n'encourût la dégradation, et l'espoir de devoir son bonheur à sa pénétration et à son esprit. La petite sortit aussitôt de son armoire, courut à Séraphine, essuya ses larmes. « Calmez-vous, madame, calmez-vous. Je vais achever ce que votre amant n'a pas eu le temps de vous dire, et ce que la malice, un peu cruelle, de votre père vous a laissé ignorer. Ce beau jeune homme, qui vous intéresse tant et qui vous inspire de si vives alarmes, est le fils du comte d'Aran. — Du comte d'Aran, du comte d'Aran, dites-vous ? Ah ! mon cœur, me voilà donc en paix avec toi. Mais, ma chère, d'où savez-vous... — Je le tiens de votre amant lui-même, que j'ai rencontré dans ses voyages... — Ah ! que je suis heureuse ! Voilà sans doute le fils de ce frère d'armes... C'est lui, c'est lui. La colère de mon père, à travers laquelle perçait toujours la gaieté, la plaisanterie, la finesse... Oh ! oui, je présiderai. Je vous rendrai, seigneur Cerdagne, toutes les malices que vous m'avez voulu faire. Et mon jeune ami est il rassuré, sait-il de qui il est prisonnier ? Eh ! madame, je lui ai tout dit en le tirant de son caveau. — Ah ! ma petite, ma chère petite, je n'oublierai jamais le service que tu viens de me rendre. »

Cerdagne, en quittant sa fille, était allé rejoindre le comte et la comtesse d'Aran à l'extrémité de sa maison. Il fut frappé, en approchant leur chambre, d'entendre des coups très forts, des sanglots, des cris étouffés, tout ce qui caractérise un acte de la

dernière violence. Étonné, mais toujours prompt à servir ses amis, il tire l'épée, il se hâte, il entre, on s'explique et il rit.

Nous avons laissé Trufaldin errant sans lumière dans le corridor que la petite lui avait indiqué, et cherchant sa grosse Inès. Après avoir tâtonné bien des portes, qui toutes se trouvaient fermées, il parvint à en ouvrir une. Il descend dans une cour, tourne autour des bâtiments et ne trouve rien qui annonce que sa belle ait ses occupations et son domicile dans cette partie du château. Il traverse la cour, ouvre une autre porte, se trouve dans un second corridor, entre dans une chambre ouverte, entend ronfler, s'approche d'un lit, il le croit du moins, il avance une main, et recule de quatre pas, en sentant un corps velu comme celui d'un ours. Avec quelque légèreté qu'il ait touché ce je ne sais quoi, le dormeur se réveille, pousse un long soupir, et saute par terre. Trufaldin veut fuir, le je ne sais quoi vient s'embarrasser dans ses jambes, le renverse, et Trufaldin en voulant se retenir, accroche une paire de cornes qui ajoute à son effroi. Comme il ne dépendait pas de lui de se relever aussi promptement que l'ordonnait sa terreur, et qu'il fallait qu'il se débarrassât provisoirement du je ne sais quoi qu'il avait entraîné dans sa chute, et qui roulait avec lui sur le carreau, il fut obligé de se servir encore de ses mains, et il reconnut, à sa grande satifaction, que ce qui lui avait fait tant de peur, n'était qu'une chèvre, et le lit d'où elle avait sauté, un tas de paille.

Il tourna par la chambre, et trouva quelques animaux de la même espèce, qui dormaient du plus profond sommeil et qui ne firent pas le moindre mouvement. Trufaldin conclut avec beaucoup de sagacité que cette chambre devait être dépendante des basses-cours, et que les appas de la grosse Inès devaient reposer quelque valet grossier et

brutal ; mais Trufaldin se promettait bien, en cas d'*un quiproquo*, de prévenir toutes voies de fait, en criant qu'il avait l'honneur d'appartenir au comte d'Aran. D'ailleurs, il aimait sa grosse, il était sûr d'en être bien reçu, et cela valait bien la peine qu'il hasardât quelque chose.

Il ouvre une chambre voisine, et vingt ou trente agneaux viennent à bêler autour de lui, et le confirment dans la persuasion qu'il ne peut être loin d'Inès. D'une troisième, d'une quatrième, d'une cinquième chambre s'échappent des poulets, des pigeons, des lapins, des chiens courants ; les chiens courent après les lapins, les lapins effraient les poules, les poules volent, les pigeons les suivent, le corridor offre en petit le tableau de l'arche en désordre. Trufaldin écoute, aucune porte ne s'ouvre. L'écuyer, prompt à tirer des conclusions, pense qu'Inès ni personne ne couchent en bas, parce que quelqu'un serait infailliblement sorti au bruit de la chasse générale que faisait la meute de monseigneur.

Il suit ce corridor, pour trouver un escalier qui le conduise au but chéri de ses désirs : il est renversé cinq à six fois par les chiens, il écrase deux ou trois agneaux, les poules qui ont des petits le relèvent à grands coups de bec, il va toujours, il brave tout : il est amoureux, et il est chez le comte de Cerdagne.

Il arrive enfin à un petit escalier en forme d'échelle, il monte, un autre descend. C'est sans doute quelque valet que le bruit a tiré de sa couchette. Il importe à Trufaldin de passer sans explication : il se cramponne d'une main, il allonge l'autre ; il saisit le bas d'une jambe qui lui paraît tout à fait masculine ; il tire de toute sa force, et envoie, par dessus sa tête, le valet tomber au pied de l'échelle. Sans s'arrêter aux gémissements qui frappent son oreille, il monte avec vivacité et

poursuit son chemin : l'amour en avait fait un petit crâne.

Il pousse une porte entr'ouverte, la seule qu'il rencontrât ; il entre dans une chambre, il trouve un lit tout chaud et vide. « Ah ! c'est sans doute celui du piqueur, que je viens d'envoyer avec la meute. » Il sort, il avance, une porte encore lui barre le chemin. Il tâte, la clef est à la serrure, il tourne et la porte ne s'ouvre point ; il pousse fortement avec l'épaule : les clous, qui condamnent cette porte de l'autre côté, ne cèdent point ; mais une planche crie, se détache, Trufaldin la soutient, la pose à terre doucement, et passe par le trou qu'il vient de faire.

Il se trouve dans un corridor si vaste qu'il juge devoir réfléchir. Ce corridor devait être un des principaux du château. Cependant la maison était si grande qu'on pouvait en avoir abandonné une partie aux filles de basse-cour. La porte qui ouvrait près de l'escalier en échelle donnant quelque vraisemblance à cette idée.

Il ignorait qu'elle fût condamnée, et selon lui, elle n'avait résisté que parce que Mlle Inès, où une autre, tirait probablement les verrous avant de se coucher.

Fort de ce jugement, le pauvre écuyer suit le corridor ; encore une chambre ouverte : il entre comme il a fait partout. « Est-ce vous, mon ami ? dit une voix de femme à demi éveillée. — Oui, oui, c'est moi. — Ah ! contez-moi donc ce qui s'est passée depuis que vous m'avez quittée. » A ces mots Trufaldin ne doute plus qu'il n'ait enfin trouvé sa grosse. Ardent comme un charbon, il ne répond pas ; mais il se déshabille en un tour de main, et se glisse sous la couverture.

La femme, étonnée de sa pétulance, veut parler : Trufaldin ne lui en donne pas le temps ; elle soupçonne du micmac ; Trufaldin confirme ses

soupçons : c'est Hercule sous l'enveloppe d'un goujat. La femme, convaincue qu'il y a erreur ou attentat, s'agite, se démène, jette l'assaillant de côté, et saute dans la ruelle. Trufaldin l'y suit ; elle se glisse sous la couchette en poussant les hauts cris; Trufaldin, à qui tout champ de bataille est bon, poursuit opiniâtrément la dame ; le combat s'engage sous le lit. La dame pince, mord, égratigne, fait lâcher prise à l'assaillant, et se roule au milieu de la chambre. Dix fois Trufaldin a touché au port sans pouvoir y entrer ; furieux et incapable de distinguer la différence des voix et des formes, il redouble d'efforts et regagne la position avantageuse qu'il a si souvent perdue et qu'on lui dispute encore. Les forces de la dame sont épuisées : elle va céder sans pécher, lorsqu'un chevalier paraît inopinément, un flambeau à la main : ce chevalier est le comte d'Aran.

Les cris et la résistance de sa femme lui prouvent évidemment qu'elle n'a pas consenti à son déshonneur. Il ne conçoit pas quel est l'enragé qui viole une femme de cinquante ans ; mais, quel qu'il soit, il doit être châtié. Le châtiment commence par vingt ou trente coups de flambeau appliqués sur les reins. La poix, la résine enflammées coulent sur la peau du malheureux Trufaldin, la brûlent, la corrodent. Il se lève en poussant des cris affreux : il reconnaît le comte, la comtesse ; il se croit mort, et ne peut prononcer que ces mots : « Je croyais que c'était Mlle Inès. — Inès, ou Isaure, coquin, reprend le comte, est-ce ainsi qu'on courtise les dames ? Tu mérites la mort, et tu vas la recevoir de ma main. » Trufaldin, à genoux, demandait grâce, et prétendait qu'une méprise n'est pas un crime. Le comte, blessé à l'endroit sensible, avait pris le bâton d'une vieille hallebarde, et répondait aux arguments de l'écu-

yer, en lui frappant à outrance les fesses, le ventre, l'omoplate, les cuisses, la tête. C'en était fait du pauvre homme, si Cerdagne, qui sortait de chez sa fille, ne fût entré fort à propos.

Il ne sait quel est le drôle qu'il trouve tout nu chez la comtesse et qu'on fait périr sous le bâton ; il voit un malheureux qui ne sait que se plaindre; il se jette devant son ami, lui représente que le vainqueur des Maures ne doit pas tuer un ennemi sans défense. « Hé ! reprend d'Aran, cet ennemi est un drôle que je nourris depuis quinze ans, et qui m'a fait... — Non, mon ami, non réplique la comtesse, il ne t'a pas fait... — Corbleu, Madame, en êtes-vous bien sûre ? — J'en jure par l'amour que j'ai toujours eu pour toi. — Seigneur Cerdagne, continue Trufaldin, j'honore, je respecte Madame. Jamais je n'ai levé un œil profane sur elle. J'aime Mlle Inès, c'est elle que je cherchais ; et je le répète, c'est avec elle que je croyais être.

— Allons, mon cher ami, dit Cerdagne, je ne vois pas, puisque tu en es quitte pour la peur, qu'il faille assommer ce malheureux. Cependant cette aventure est de celles qu'il faut ensevelir dans le silence : les rieurs ne seraient pas de ton côté. Voyons, docteur, quelle est cette Inès, mets-nous au courant de tout ceci ou je te fais jeter dans les fossés de mon château.

Trufaldin avait trop d'intérêt à se justifier dans l'esprit de ses maîtres pour ne pas entrer dans tous les détails qui pouvaient le disculper. Il raconta comment il s'était lié avec Mlle Inès, fille de basse-cour, que Rotrulde avait emmenée pour la servir; comment ils étaient tombés ensemble dans la rivière, comment une oie lui avait fait le tour que vous savez, lorsqu'il cherchait à guérir sa maîtresse de la colique ; comment ils avaient été au moment d'être brûlés ensemble ; comment il était naturel qu'il la cherchât dans un château où tout le mon-

de dormait ou paraissait dormir : comment, en la cherchant, il avait lâché les chèvres, les agneaux, les poules, les pigeons, les lapins et les chiens courants ; comment il avait jeté par-dessus sa tête un valet qui descendait un escalier en échelle ; comment il avait enfoncé une porte ; comment, en cherchant une fille de basse-cour, il était entré chez la comtesse, qu'il ne savait pas être au château. « Enfin, mes bons seigneurs, dit-il, si j'ai cédé à la concupiscence, le châtiment a été plus loin que la faute ; car enfin je n'ai rien fait, rien du tout, et mon corps n'est que plaies, que meurtrissures. Ah ! mon Dieu, mon Dieu, comment donc faire pour avoir cette fille-là. »

La narration de Trufaldin avait été assaisonnée de traits si naïfs et si originaux, que Cerdagne riait aux éclats en l'écoutant, et rit encore lorsque le conteur eut fini. D'Aran prétendait que ces saillies de gaieté étaient très déplacées ; il ordonna à l'écuyer de prendre ses habits et d'aller dans le corridor se mettre dans un état décent. La comtesse avait regagné son lit, et prétendait qu'elle ne reviendrait pas des contusions qu'elle sentait partout, et qui s'étaient multipliées dans ces combats consécutifs.

« Hélas ! disait Trufaldin en se rhabillant, il faut que je sois né sous une bien triste étoile. Batilde m'a fait cocu vingt fois sans que j'osasse m'en plaindre, et je ne puis tenter de m'approcher d'Inès qu'il ne m'arrive quelque chose de funeste. Comment diable aussi ai-je été prendre une vieille comtesse pour une jeune fille de basse-cour ? Ah ! dame, le désir, la précipitation... et puis la nuit, tout cela se ressemble. J'aurai mon Inès pourtant, car je l'épouserai pour n'en point avoir le démenti, et nous verrons si la fatalité qui me poursuit empêchera la consommation du mariage. »

Qu'eût dit le malheureux écuyer, s'il eût su que

le lit qu'il avait trouvé chaud était celui de sa maîtresse, que le prétendu valet à la jambe masculine, à qui il avait fait faire le saut, était Inès elle-même ?

Cependant Cerdagne pensait à ce valet que Trufaldin avait tué ou à peu près. Il sentit que pour n'être pas noble, on n'en est pas moins homme, et que tout être qui souffre a droit au secours de ses semblables. Il prit un flambeau, gagna le diable d'escalier, au bas duquel il vit une grosse fille nue, dont le postérieur avait écrasé un agneau, et qui n'était évanouie que de l'effet de sa frayeur. Cerdagne jugea, qu'à la figure près, Inès méritait les empressements de Trufaldin et de tout autre, et son premier mouvement fut d'appeler Pédrillo. Il réfléchit pourtant que cette aventure était d'un tout autre genre, et pouvait avoir d'autres conséquences que les amours de Séraphine et de Mendoce, il jugea qu'il fallait laisser ignorer à Inès la cause de sa chute et mettre Trufaldin dans l'impossibilité de jaser. En conséquence, il appuya contre le mur son flambeau, dont la grosse fille se servirait pour regagner son lit quand elle aurait repris ses sens.

Cerdagne retrouva Trufaldin à la même place, les mains jointes, tournant ses pouces et faisant la plus vilaine grimace. Le comte pensa que puisqu'il avait été discret avec Mendoce, il pourrait l'être encore dans cette conjoncture. Cependant, s'il le laissait libre dans le château, il se ferait panser par quelque valet à qui il faudrait donner une cause de toutes ces brûlures, et Cerdagne savait que Trufaldin n'était pas un esprit inventif. D'ailleurs en allant et venant plus tard, il rencontrerait inévitablement le comte et la comtesse pour qui son aspect n'aurait rien d'amusant ; toutes réflexions faites, Cerdagne appela Pédrillo, le chargea d'une terrine d'eau-de-vie camphrée, prit Trufaldin par l'o-

reille qui lui restait, le mena à la porte de la tour qu'habitait Mendoce : Pédrillo ouvrit, poussa dedans l'écuyer et la terrine ; referma soigneusement la porte et fut se coucher jusqu'à nouvel ordre.

Cerdagne, très fatigué, jugea à propos de reposer quelques heures ; il engagea d'Aran et sa femme à suivre cet exemple. Ils dormirent tous, comme on dort lorsqu'on est fortement préoccupé, c'est-à-dire assez mal. Aussi, à la pointe du jour tout le monde était debout, et même la pauvre Inès qui était loin de penser que ce fût son amant en personne, cet amant si désiré, si attendu, qui avait failli la tuer, et qui pourtant ne lui avait fait aucun mal.

Dans l'autre partie du château, on n'était pas levé encore, mais on n'avait pas fermé l'œil, et on n'en était pas moins jolie : pensers de bonheur sont un baume qui rafraîchit le sang. Séraphine et la petite n'avaient pas cessé de jaser. La jolie demoiselle se promettait bien de tourmenter un peu son papa, mais il était important de prévenir Mendoce de ne s'alarmer de rien, et d'être bien persuadé que sa Séraphine était d'intelligence avec lui. Un billet bien tourné, bien tendre, était écrit depuis deux heures au moins ; il n'y avait qu'une difficulté, c'était de le faire parvenir à son adresse, et on ne savait dans quel coin du château était enfermé Mendoce.

Mais, quand une femme a adopté un projet, connaît-elle des obstacles qui en empêchent l'exécution ? La petite se mit à trotter par tout le château. Elle avait besoin à la cave, au grenier, à l'office, au garde-meuble ; destinée à seconder Théodora il fallait qu'elle se mît au courant : ce fut la réponse qu'elle fit à Cerdagne, qui la rencontra deux ou trois fois en une heure, et qui eut la bonté de la croire.

Un valet à cheveux blancs se trouve nez à nez

avec elle : elle l'aborde de l'air le plus gracieux, et lui dit que sur le bien qu'elle en a entendu dire, elle avait conçu le plus vif désir de faire connaissance avec le respectable Pédrillo. « Hélas ! reprend le valet, je suis vieux comme Pédrillo, mais je n'ai pas, comme lui, l'honneur de posséder la confiance du maître et d'éprouver tous les jours sa générosité. — Je suis persuadée, mon bon ami, que vous méritez l'une et l'autre, et je me ferai un vrai plaisir de vous recommander. — Grand merci, petite et charmante dame, — Mais faites-moi connaître ce trop fortuné Pédrillo. — Oui, trop fortuné, car, enfin, qu'a-t-il fait plus qu'un autre ?... Tenez, tenez, le voilà qui file en tapinois au bout du corridor. Je vous assure que mon zèle... mes services... mon... » La petite n'avait plus besoin de lui, elle était déjà bien loin.

Elle traversa le corridor que suivait Pédrillo en chantant, et en tenant en évidence un plateau chargé de conserves, qu'elle portait, n'importe où. Elle tourne la tête du côté du vieillard, et passe rapidement, elle avait pourtant fait ses remarques. Pédrillo tenait un panier, très probablement garni de vivres, et il marchait vers une porte qui était au fond du corridor.

Le rusé vieillard avait entendu et vu la petite. Il avait trouvé extraordinaire qu'elle apportât des conserves d'une partie de la maison où on n'en avait jamais mis. Il ne se doutait pas que la petite eût encore parlé à Séraphine, et cependant il eut des soupçons. Il était essentiel que le jeune homme ne s'évadât point, et les plus faibles moyens sont quelquefois les plus sûrs. Pédrillo ne prévoyait point comment la petite préparerait une évasion, il ne jugeait pas même qu'elle y eût le moindre intérêt ; mais les conserves étaient suspectes, et Pédrillo ne se souciait pas de voyager quinze jours pour ramener le seigneur de Mendoce.

Cependant, après s'être assuré que les corridors étaient libres, le vieillard ouvrit les deux premières portes, passa un excellent déjeuner par le guichet de la troisième, referma toutes ses serrures et fut faire part de ses soupçons à Cerdagne. Le comte crut faire un coup de maître en consignant aussi la petite : il s'était à peine écoulé un grand quart-d'heure, et l'heureux amant de Séraphine tenait déjà le tendre billet.

Mendoce, étourdi, gai, mais sensible et bon, plaignait, consolait, pansait son pauvre Trufaldin, lorsque le billet suspendu à une attache légère vint voltiger devant sa fenêtre. Il ne douta point que sa tendre Séraphine ne se fût occupée de lui. Il brûlait de tenir le précieux parchemin : mais la fenêtre était à dix pieds de terre. » Comment faire, bon Dieu ! Ne pas prendre ce billet ! Renoncer à une consolation si nécessaire à un captif ! Allons, Trufaldin, un peu de courage, mon ami, viens ici et je sauterai sur tes épaules. — Mais, seigneur... — Hé, viens donc, bourreau. Si la main bienfaisante qui me présente ce vélin allait se retirer !... Viens, viens donc. » Le billet est pris, lu, relu, baisé, baisé encore, et la petite est heureusement rentrée chez elle, quand Pédrillo vient, de la part de monseigneur, lui ordonner de garder les arrêts.

Cependant tout se disposait pour la tenue de cette cour d'amour, qui devait rappeler ce qu'on avait vu de plus fameux en ce genre à Avignon, à Pierre-Feu, à Romanin, sans compter cette fameuse cour d'amour, tenue par la reine Berthe, pour juger le chevalier Robert. C'est ce tribunal qui connaissait de toutes les injures faites aux belles, qui n'offrait qu'un jeu d'esprit lorsqu'il n'était question que de bagatelles ; mais qui punissait par la dégradation et même par la peine de mort, les chevaliers qui s'étaient portés aux derniers outrages. Ces cours étaient ordinairement présidées par les plus grands

seigneurs du pays qui, pendant la session, s'appelaient *princes d'amour*. Les juges, les assesseurs, les hérauts d'armes, étaient choisis parmi les femmes les plus qualifiées et les plus jolies du canton : les formalités, les cérémonies, tout respirait la plus noble galanterie, et si on convient de l'influence qu'a toujours eu le sexe sur les mœurs des hommes, on avouera que ces siècles étaient ceux de l'ignorance et non pas de la barbarie.

Le but de Cerdagne était de faire à Mendoce une peur qu'il n'oubliât de sa vie et qui le rendît sage. Il n'osait se flatter que sa fille seule opérât ce prodige, et, avec un homme comme Mendoce, on ne pouvait rien attendre que de la raison cachée sous la forme des grâces et embellie par le sentiment.

Déjà sept à huit piqueurs étaient partis pour avertir une cinquantaine de gentilshommes les plus voisins qui devaient arriver dans la journée, armés de pied en cap. Des palefreniers conduisaient des mules aux plus jolies des vassales de monseigneur, qui avait, pour les habiller magnifiquement, la garde-robe tout entière d'une épouse qu'il avait tant aimée. Pédrillo avait reçu l'ordre d'arranger avec la plus grande pompe la salle où s'assemblaient les officiers hauts-justiciers du comte : et le comte, qui avait besoin de Théodora pour pousser vivement Mendoce, était allé en personne lui donner ses instructions. « Bonjour, ma chère Théodora. — Hé bien, seigneur, qu'y a-t-il de nouveau ? Allez-vous mettre ma patience à de nouvelles épreuves ? — Je viens vous proposer de vous charger d'un grand rôle. — Ah ! ah ! et de quel genre est ce rôle ? — Un insensé, un téméraire a manqué de respect à ma fille, et je veux l'en punir. — Ah ! vous en revenez à mon sentiment. Je le savais bien qu'on m'écouterait à la fin. Et de quel genre de mort le punirez-vous ? — Comment, de quel genre de mort ? — Allons,

n'allez-vous pas ménager un paltoquet qui a l'insolençe de plaire, qui entre chez vous par un soupirail, et qui m'enferme, moi, dans un caveau au vin. Votre haut-justicier, ses conseillers, ses gens de plume sont-ils avertis, sont-ils arrivés, l'audience va-t-elle s'ouvrir ? — Je n'ai pas besoin d'aucun de ces gens-là. — Ah ! vous le ferez expédier sans formalités : c'est plus bref. Mais quel rôle jouerai-je dans tout ceci ? — Voulez-vous me faire la grâce de m'entendre ? — Eh ! je ne fais que cela. — Il me semble, au contraire, que vous m'interrompez à chaque mot. — Je suis muette. Voyons vite le rôle que vous me destinez. — Je convoque une cour d'amour. — C'est une misère que cela. — C'est tout pour un homme d'honneur. La dégradation de la chevalerie... — Et s'il n'est pas chevalier ? — Il l'est. — Mais son valet, au moins... — Oh ! nous verrons ce qu'on en fera. Je convoque donc une cour d'amour, et ma fille présidera. — La belle idée ! — A la rigueur, je devrais me nommer prince d'amour, mais je suis le seul ici qui sache lire et écrire, ainsi je me charge de la partie des écritures. — Mais votre fille ne condamnera pas un homme que je la soupçonne fort d'aimer. — Elle n'a pas le droit de l'absoudre. D'ailleurs, je lui donnerai pour rapporteur quelqu'un qui n'a jamais plaisanté, et que je crois incorruptible. — Et qui, s'il vous plaît ? — Théodora. — Rapporteur, moi ? Je suis rapporteur ! Ah ! quel rapport je vais vous faire ! Je sais par cœur celui qu'on prononça dans la fameuse affaire de Pierre de Provence et de la belle Maguelone. Il n'y aura que quelques mots à changer. Ah ça, et qui proposera les questions bien entortillées, bien obscures : des questions. . — Insolubles, n'est-ce pas ? — Insolubles, c'est le mot. — J'en ai trouvé dans les procés-verbaux des cours d'amour d'Avignon, de Pierre-Feu, de Romanin. — Bon, et dégradé à

la minute, s'il répond de travers. — Je vais vous envoyer des habits magnifiques. — Bien. — Pédrillo vous servira à dîner dans votre chambre, ainsi rien ne vous empêchera d'être prête quand on viendra vous avertir. »

Cerdagne s'en fut dîner avec M. et Mme d'Aran. Il leur parlait de ses dispositions magnifiques, comme d'une chose qui devait lui faire autant d'honneur qu'elle serait utile à son fils. « Je veux voir cela, disait le comte d'Aran. Vous me prêterez encore votre armure bien complète, et je me mêlerai parmi vos hommes d'armes. — Mais, mon cher Cerdagne, reprit la comtesse, savez-vous que je n'approuve par trop votre projet. — Et pourquoi cela, madame? — Mon fils a de l'esprit, beaucoup d'esprit, infiniment d'esprit, et cela est incontestable. Mais si l'aspect imposant de l'assemblée, un mouvement de frayeur, une distraction, le faisaient répondre de travers, il perdrait la noblesse, lui, plus noble, bien plus noble que le roi d'Aragon, et l'unique espoir de notre postérité. — Il ne perdra rien, madame. — Mais les arrêts des cours d'amour sont sans appel. — Oui, quand elles sont compétentes. Celle-ci est composée de moi, de ma fille, de ses femmes, de mes vassaux, et bien certainement on ne peut être à la fois juge et partie. Nos jeunes gens et les autres, qui ignorent les plus simples éléments du droit naturel, ne s'aviseront pas de récuser le tribunal ; mais je le casserai, moi, de mon autorité privée, si je vois les choses tourner mal. — Vous me rassurez, cher comte, et bien qu'excessivement fatiguée, je veux être présente aussi. Le cher enfant ! je ne l'ai pas vu depuis six ans. — Moi, je l'ai embrassé, et le coquin a pris mes larmes paternelles pour de la pituite. — Mais, madame, reprit Cerdagne, votre fils vous reconnaîtra. — Je prendrai un habit de matrone et un grand voile noir. — Théodora a votre affaire. — Je me mêlerai parmi

les conseillères. — Fort bien. — Et j'opinerai contre mon libertin de fils... Si pourtant je peux résister à l'envie de l'embrasser à mon tour. — Ah! résistez, madame, par grâce, résistez ; vous gâteriez tout. — Ah çà, cher comte, comment finira la séance ? — Hé ! parbleu, par ce que nous désirons tous. La procédure sera suivie d'un bal, d'un gala, et de la table à l'autel. Puisse votre fils rendre ma Séraphine heureuse, et, ma foi, je l'espère. Il est étourdi comme je le fus à son âge : mais il a le cœur bon comme moi. J'ai dû beaucoup à ma femme, de glorieuse mémoire, et j'aime à me persuader que la sienne le ramènera. — Ainsi soit-il, cher comte. — Hé ! mais, quel bruit entends-je dans mes cours ? »

Cerdagne se lève, sort et revient. « C'est une cinquantaine de mes hommes d'armes, couverts de leurs plus riches armures : ce sont les plus jolies de mes vassales, que des habits somptueux vont rendre plus belles encore. Pédrillo ? — Monseigneur ? — Fais mettre les chevaux de bataille dans mes écuries : conduis les maîtres à la salle à manger : sers leur ce que tu trouveras de mieux, et envoie-moi la femme de Guzman. Ah ! va prendre un habit de duègne complet chez Théodora, et apporte-le à Mme la comtesse. Passe à mon arsenal et prends-y l'armure que le comte a endossée le jour que l'espiègle a pénétré jurqu'à moi. Ah ! va dans mon cabinet, ouvre mon grand bureau noir, prends l'écrin de Mme de Cerdagne, porte-le à Séraphine, et dis-lui de ma part de charger de diamants sa coiffure et ses habits. — Ah ! je vous en prie, monseigneur, ne m'ordonnez plus rien. — Non, que de faire sortir tous mes gens des arrêts, de conduire un détachement de mes hommes d'armes à la tour, pour amener l'aimable prisonnier quand il sera temps. Tu t'iras coucher après, si tu veux : je t'y engage même, car il est au moins inutile que Mendoce te reconnaisse. »

Cerdagne sort, donne un signal à son nain, et aussitôt les cornets à bouquin, les trompettes, la grosse cloche de la chapelle, celle qui rappelle les commensaux à dîner, le carillon de la grande horloge, les tambours, tout sonne et joue à la fois. Quel dommage qu'il n'y eût pas alors de canon ? Tous ceux qui étaient dans le château fussent devenus sourds pour la vie.

Le bruit de ce concert infernal pénétra jusqu'aux bas-fonds de la tour où gisait Trufaldin. Il sauta, malgré ses douleurs, du lit que son bon maître lui avait abandonné, et il s'écria : « Voilà les inquisiteurs de Pallarols qui viennent prendre leur revanche. — Toujours poltron ? — Et malgré cela, toujours battu. Si vous l'aviez été comme moi, vous auriez peur de votre ombre. — Imbécile ! tu ne vois pas que le futur beau-père veut s'égayer à nos dépens. — Que le diable m'emporte si je ris de ces essais-là. — Mais bélitre, je t'ai lu le billet, le doux, le charmant billet de l'adorable Séraphine. — La belle caution ! Les amants voient tout de travers, et j'en ai su quelque chose quand j'ai pris madame votre mère pour Inès. — Faquin, s'il t'arrive jamais de dire un mot de cette impertinence, à moi, à qui que ce soit au monde, à Inès même, je te coupe l'oreille qui te reste. — J'entends bien, monseigneur, et je ne vous en parle que pour prouver... — Paix. — Qu'un roturier... — Paix. — Se trompe comme un noble, et un noble comme un roturier. — Paix, paix, pour la dernière fois, paix. Ah ! mon dieu, on ouvre les portes. — Et sans cela comment sortirions-nous ? — Vous vous tirerez d'affaire, vous, et moi... — Et toi, qu'as-tu à craindre chez le comte de Cerdagne ? — Mais j'étais chez lui quand votre père m'a si bien étrillé. — Je t'aurais tué en sa place : ne me romps pas la tête davantage. »

Les portes s'ouvrent en effet, dix à douze hommes d'armes, couverts de fer, la visière basse

et la lance en arrêt, ordonnent à Mendoce de les suivre. « Un moment, messieurs. J'ai là un petit miroir d'acier qu'il faut que je consulte : je ne paraîtrai pas, quoi que vous fassiez, dans le désordre où me voilà. »

Mendoce sortit de sa tour en se caressant le menton, et en arrangeant les plis de sa fraise. On ne saurait penser à tout, et Cerdagne n'avait pas donné d'ordres au sujet de Trufaldin. L'écuyer, qui ne se souciait pas de rester seul dans la tour, se mit à côté de son maître, et marcha avec lui entre deux escouades de ces hommes bardés de fer, qui les conduisirent au petit pas, et au son des trompettes, dans la salle où s'était établi le tribunal.

Sur les côtés, étaient des banquettes couvertes de draperies écarlates, relevées en bosse d'or. Sur ces banquettes étaient assises vingt ou trente femmes plus jolies les unes que les autres, et parées de tout ce que l'art peut ajouter à la beauté. Dans le fond était un fauteuil à bois doré, couvert de coussins cramoisis, chargés de galons recouverts de crépines d'argent : ce siège était occupé par Théodora travestie en rapporteur. Au millieu de l'audience était le comte de Cerdagne, vêtu d'un tissu d'or, relevé d'une broderie en argent. Il était assis devant une table couverte d'un tapis et chargée de papiers. A côté du fauteuil de Théodora était un dais, surmonté de plumes, à rideaux de velours vert, retroussées avec des glands d'or ; le fond présentait en grand les armes de la maison de Cerdagne brodées à l'aiguille et du travail le plus parfait. C'est sous ce dais que paraissait Séraphine, élevée au-dessus des autres femmes, plus encore par ses charmes que par le rang. La soie ondoyante eût laissé deviner ses formes, si les pierres précieuses qui les couvraient n'eussent ébloui l'œil le plus téméraire et le plus perçant. Derrière le

dais était rangés les hommes d'armes, qui s'étendaient circulairement le long des banquettes. En avant de Cerdagne, une balustrade en cuivre doré séparait le tribunal de l'auditoire, composé des vasseaux roturiers et des domestiques du comte. C'est parmi eux qu'étaient cachés Pédrillo, Rotrulde, Inès, Guzman, la petite, et ceux à qui il était défendu de se laisser voir.

Mendoce ne put se défendre, en entrant dans cette salle, d'un mouvement de respect et d'admiration, et dès qu'il parut il fixa tous les regards. Beau comme l'Apollon du Belvéder, fait comme lui, il portait un habit de satin blanc à crevasses couleur de rose. Des bottines d'un vert clair, un petit chapeau de la même étoffe que ses crevasses, surmonté de plusieurs plumes qui badinaient au gré de l'air, ses grâces et son air modeste complétaient sa parure.

Il traverse la salle, frappé du silence profond qui règne autour de lui. En passant devant Séraphine, il met un genou en terre, et se recueille un moment devant la divinité qu'il adore, fort de ses promesses, et disposé à la seconder, quoi qu'elle fasse, il se tient debout, à la place que lui marque le chef des hommes d'armes, et Trufaldin le suit pied à pied : il est devenu l'ombre de son maître.

Cerdagne n'avait pas prévu que M. l'écuyer accompagnerait Mendoce. Sa présence ne lui plut pas du tout : en effet, le bavard pouvait répondre aux interrogations qu'on lui adresserait, certaines choses d'un rapport trop direct à certaine aventure, qui ne pouvait pas flatter certain comte. Mais enfin ce diable d'écuyer était là. Cerdagne ne pouvait le renvoyer sans entrer dans certains détails : il jugea à propos de laisser là Trufaldin, mais il se promit bien de ne pas toucher à la corde délicate.

Mendoce regarda Séraphine. L'air sérieux de la

demoiselle l'avertit de garder celui qu'il avait pris d'abord. Théodora se leva de l'air le plus important, et se disposa à parler. « Un moment, s'écria Trufaldin. — Silence, dit un héraut d'armes. — Je parlerai, morbleu. — Silence, silence. — Oui, quand j'aurai fini. Vous saurez que je ne mérite pas l'honneur d'être jugé par une cour d'amour, que je ne suis pour rien dans cette affaire, que mon maître est un fou, qui n'a pas voulu m'écouter, que vous en ferez ce qu'il vous plaira, et que je vais vaquer à mes affaires. »

En finissant ce burlesque plaidoyer, Trufaldin traverse la salle en courant, et les hommes d'armes courent après lui. En dépit de ses brûlures, il sautait la balustrade et allait se faire jour à coups de poing à travers la valetaille, lorsque le comte d'Aran, qui lui en voulait, et très fort, l'arrêta par le talon, le jeta le nez par terre, et le reconduisit à sa place, le fer de sa lance dans les reins. « Encore un accident, disait Trufaldin en se frottant le visage, il n'y a pas de raisons pour que cela finisse. »

Malgré le grand sérieux qu'affectait Mendoce, il était difficile, qu'ennuyé de la lenteur de Théodora, il ne revint un peu à son caractère. « Allons donc, dit-il, aimable rapporteur, voyons les griefs à ma charge. — Du respect pour vos juges, répond Théodora en fronçant le sourcil. — Vous êtes sans doute très respectable. — N'oubliez pas, dit Séraphine avec dignité, que c'est moi qui préside. » Mendoce ne répond que par une profonde révérence. Diable, disait à part lui Cerdagne, ma fille a le ton magistral. « La session est ouverte, reprend Séraphine. Voyons, madame, votre rapport. »

Théodora, toujours debout, attendait avec impatience le moment de faire briller son éloquence.

Elle passe la langue sur ses lèvres, elle baisse les yeux, elle se relève et commence :

« Quand je me remémore tant de romans fameux, qui font les délices de nos soirées d'hiver, quand j'y vois des chevaliers brûler trente ans consécutifs d'un amour respectueux, et ne baiser la main de leurs princesses qu'après les épousailles, quand j'y vois arracher le baudrier et les éperons au téméraire qui exprime simplement un désir injurieux, que dirai-je de celui qui est l'objet d'une procédure, qui va fixer l'attention de tout le monde chrétien ?

« Rappellerai-je au tribunal, des félonies malheureusement trop connues ? Un nom supposé, un père menacé, un asile violé... Non, je ne retracerai pas des crimes dont la seule idée fait frémir d'indignation tous les honorables membres. J'applaudirai, je partagerai ce sentiment, garant terrible et sûr de la pudicité du sexe, et je terminerai en quatre phrases. »

Ah ! bon, dit Trufaldin en lui-même, elle ne compte pas à ces dames que j'ai eu l'honneur de coucher avec la comtesse. Gardons-nous bien d'en dire un mot.

Théodora tousse, crache, se mouche et résume :

« Il est constant, il est avéré que ce chevalier déloyal est coupable au premier chef, d'après les statuts de la chevalerie. Il est donc évident qu'il a encouru la dégradation. Cependant, la cour, dans sa clémence, lui accorde la faculté de se défendre, et son honneur dépendra de la manière dont il va répondre aux questions qui lui seront proposées. »

Ici, Cerdagne regarde son gendre en dessous, en ayant l'air de feuilleter ses paperasses. Mendoce prend un air pensif et même timoré. Ah ! ah ! se disait le beau-père, le fripon ne rit plus, il com-

mence à avoir peur. Je savais bien que je le corrigerais. Le cher comte ne s'apercevait pas qu'à chaque instant Mendoce fixait Séraphine, la devinait au premier coup d'œil, et s'arrangeait un visage selon le vœu de sa charmante maîtresse.

« Quant au valet, complice de projets audacieux, reprend Théodora, il ne mérite pas, ainsi qu'il l'a observé lui-même, l'honneur d'être jugé par une cour d'amour. — Ah! grand merci, bonne dame.—Je conclus à ce qu'il soit livré à la justice ordinaire du seigneur de Cerdagne, et pendu dans les vingt-quatre heures.— Voilà une femme bien endiablée après moi. Ça vous parle de pendre un homme comme un ivrogne de casser une bouteille vide. Quoi! parce qu'il m'est arrivé cette nuit de prendre une dame pour une grisette... Aïe, aïe, aïe! Finissez donc, monsieur l'homme d'armes, je peux défendre mon cou, peut-être? » C'était encore le comte d'Aran, qui pour faire taire Trufaldin, lui piquait le derrière avec sa lance. « Si tu ajoutes là moindre chose sur la grisette ou la dame, dit Cerdagne d'un air courroucé, tu seras pendu sans formalités.—Seigneur Mendoce, mon cher maître, plaidez ma cause, au moins, tirez-moi des mains de ces gens-là.— Mon pauvre Trufaldin, je n'ai pas la parole, —Il faut la prendre, morbleu!— Silence! crie le héraut.— Silence, silence ! Je voudrais vous y voir. Vous vous laisseriez pendre sans rien dire, n'est-ce pas?» Puis s'adressant de nouveau à Mendoce : « Et vous, qui perdez la parole, quand il n'est question que de vos éperons et de votre baudrier, vous aviez bien besoin de me fourrer dans ce galimatias. Seigneur Cerdagne, ayez pitié d'un pauvre diable, qui ne vaut pas le cordon; renvoyez-moi, mariez votre fille comme vous l'entendrez, et si j'approche seulement de vos frontières...— Il me semble, poursuivit Cerdagne, que sans être justiciable de la cour, le valet peut suivre le sort

de son maître.— A la bonne heure, dit Théodora, et je retire la dernière partie de mes conclusions. Condamnés, ou absous ensemble.»

« Condamné à perdre mes éperons, reprit Trufaldin... Ah! parbleu, les voilà et les bottines aussi. — Je vous salue et je m'en vais ». Il jette ses vieilles bottes au milieu de la salle, et se remet à courir. Il trouve partout la pointe de la lance du comte d'Aran, redevenu leste par le désir de se venger, et l'écuyer est encore forcé de se remettre à sa place.

Tous ceux qui étaient dans le secret se pincèrent les lèvres pour ne pas éclater. Inès seule, Inès tremblante pour son écuyer, murmurait, se plaignait, et allait adresser au tribunal des remontrances telles quelles, lorsque Pédrillo, qui avait l'œil à tout, qui prévoyait tout et qui parait à tout, prit la grosse fille par la main et la mit à la porte.

Cerdagne, bien remis, reprit la parole. « J'ai proposé, dit-il, que les deux coupables fussent condamnés ensemble: mais je n'ai pas entendu qu'ils subissent la même peine. Trufaldin, tu es le plus âgé, tu n'es pas sot et tu as sans doute été l'instigateur de tout ceci.— Non, par saint Pancrace. Seigneur Mendoce, rendez-moi au moins cette justice.»

Théodora, qui ne demande qu'à déployer la sévérité de son emploi, déclare que, d'après la sentence de l'officier de plume, elle persiste à la peine prononcée contre le valet.

« L'enragée n'en démordra pas, s'écrie l'écuyer. Au moins, seigneur Mendoce, n'allez pas répondre de travers.»

Jusqu'alors la belle, la sensible Séraphine avait gardé le silence. Elle crut qu'il était temps d'exercer ses fonctions, et s'adressant à Mendoce de l'air le plus sérieux : « Vous avez entendu, dit-elle, ce dont on vous accuse. Qu'avez-vous à dire pour

votre justification ?— Je ne puis nier les faits qui me sont imputés. — Que diable, on nie toujours, dit Trufaldin — Écrivez qu'il avoue, reprit Théodora.— Mais, continue Mendoce, je demanderai à tous ceux qui verront Séraphine, s'il est possible d'écouter sa raison auprès d'elle, et si le délire qu'elle a fait naître ne doit pas trouver grâce à ses yeux.

« Voilà, s'écrie d'une voix aigre la dame rapporteur, voilà un argument bien tourné. C'est-à-dire que si elle était votre femme, il serait permis de l'aimer à tous ceux qui la verraient, il leur serait loisible de faire les extravagances qui leur passeraient par la tête, sans qu'elle ni vous puissiez le trouver mauvais, et cela parce qu'elle a de beaux yeux! Vous ne vous tirerez pas d'affaire par là, mon cher ami »

Bien, fort bien, disait tout bas Cerdagne, et il se frottait les mains, et il sautait sur l'humble pliant qu'il avait pris en qualité de greffier.

« Je suis, dit Séraphine plus sérieuse que jamais, je suis de l'avis du rapporteur. Cette réponse du chevalier, faite avec réflexion, est plus offensante peut-être que les démarches qui l'ont précédée. »

Cerdagne ne saute plus, les bras lui tombent, et il ne conçoit pas que sa fille, qui a fait l'aveu de sa tendresse, poursuive ainsi son ami. Pendant qu'il s'étonne, qu'il réfléchit à la bizarrerie des femmes, Théodora, qui ne perd pas son objet de vue, requiert l'homme d'écrire que l'accusé n'a rien à dire pour sa défense, et de passer de suite aux trois questions d'usage.

Ici la crainte, l'inquiétude, les alarmes de Trufaldin redoublent. Il s'approche de l'oreille de son maître : « Tenez-vous bien, au moins : ce n'est pas un jeu d'enfant que ceci : »

Cerdagne lève la tête et propose la question sui-

vante, avec la solennité qu'il peut mettre dans son maintien et dans sa voix :

« Quel est celui qui produit sans cesse, et qui sans cesse dévore ses enfants ? «

Mendoce réfléchit ; sa mère, cachée derrière le dais de Séraphine, tremble qu'il ne compromette sa réputation d'homme d'ésprit : son père s'aperçoit avec plaisir que le jeune homme ne marque aucun embarras, et comme il n'est pas de sot qui ne soit plein de confiance en sa pénétration, Trufaldin réfléchit aussi de son côté.

« Quel est celui, reprend Cerdagne, qui produit sans cesse, et qui sans cesse dévore ses enfants ? — C'est un lapin, s'écria Trufaldin. — C'est le temps, répond modestement Mendoce. — Parbleu, dit Cerdagne d'un air de satisfaction, voilà précisément ce que répondit Lancelot, à la cour d'amour de Pierre-Feu. »

Il allait motiver la validité de la réponse, lorsque la dame au grand voile noir, enchantée de la sagacité de son fils, quitta sa cachette, et courut à lui les bras ouverts. Cerdagne se leva précipitamment, lui prit respectueusement la main et la reconduisit derrière le président. Quelle est donc, se disaient tous les assistants, d'Aran et Pédrillo exceptés, quelle est cette femme à qui le comte marque tant d'égards. ?

Ce petit incident avait suspendu la discussion, mais pas détourné Séraphine de son objet. Elle voulait intriguer son père à son tour, et rappelant l'attention sur la réponse de Mendoce, elle soutint qu'elle était fausse et de toute fausseté.

Cerdagne commença à trouver l'opiniâtreté de sa fille plus qu'extraordinaire, et il devint sans s'en apercevoir le défenseur de celui qu'il avait poursuivi. « Comment, dit-il, ce n'est pas le temps qui produit sans cesse, et qui sans cesse détruit ses enfants ? — Non, seigneur. Le temps détruit

sans doute ; mais la nature seule a la faculté de produire. — Ces dames, reprit Théodora, sont de l'avis du président ? » Ici toutes les bachelettes se lèvent *spontanément*. « Écrivez, poursuit le rapporteur, que l'accusé ne sait ce qu'il dit. — Prenez donc garde à ce que vous faites, dit Trufaldin à son maître. Que diable, vous allez me faire pendre. »

Cerdagne écrivait de mauvaise grâce et de plus mauvaise humeur. Il fixa alternativement sa fille et Mendoce, ne remarqua aucun signe d'intelligence, pas la moindre marque de gaieté et passa à la seconde question :

« Quel est le plus parfait des deux sexes ?

« Ah ! par exemple, reprit Mendoce, voilà une question tout au plus propre à embarrasser des enfants. - Un moment, s'écria Trufaldin, consultez-vous un peu. On n'est pas de cette étourderie-là. Je vois bien que vous ne risquez que des éperons.

« Quel est, répète Cerdagne, le plus parfait des deux sexes? -- Le féminin pour un homme galant ; le masculin pour une femme sensible.

« Ta, ta, ta, ta, dit le rapporteur, c'est là tout ce que vous savez, beau chevalier. Je suis une femme sensible, je vous soutiens que nous valons mieux que vous. Qu'en pense le tribunal ? »

Tous les assesseurs étaient debout avant qu'on eût demandé leur avis. « Écrivez pour la seconde fois, poursuivit Théodora, que l'accusé ne sait ce qu'il dit. — Me voilà perdu, s'écria Trufaldin. »

Le comte et la comtesse d'Aran étaient très mécontents du tribunal. Il leur semblait que leur fils avait répondu comme un ange, et ils commençaient à se repentir de s'être prêtés à l'épreuve de Cerdagne. Pour le père de Séraphine, il était d'une colère, mais d'une colère qu'il contenait à peine et

qui parut à l'altération de sa voix lorsqu'il posa la troisième question :

« Quel est l'état le plus heureux pour la femme?

« C'est celui de l'amour, répond Mendoce, parce qu'alors la femme reprend sur nous l'empire que nous affectons sur elle en toute autre circonstance.

« Ah ! dit Cerdagne, avec un long soupir, je me flatte que cette fois vous ne contesterez pas la justesse de sa réponse. — Elle n'a pas le sens commun, interrompit le rapporteur. Qu'est-ce que c'est, s'il vous plaît, que l'empire des hommes dont on nous parle ici ? Je ne suis pas mariée et sans doute je ne me marierai jamais, je n'estime pas assez ces messieurs pour cela. Mais amante, ou épouse, indifférente ou non, un homme, quel qu'il soit, s'avisât-il seulement de me regarder de travers, jour de Dieu, je lui ferais voir que cet empire ne soumet que des sottes. — Hé, madame, répliqua Cerdagne en fureur, vous oubliez que le capitaine Diégo... — Diégo était un brigand. — Il ne vous a pas moins soumise. D'ailleurs ce sont des raisons qu'il faut ici et non de l'emportement. — J'en donnerai et d'excellentes, dit froidement Séraphine.— Parbleu, je vous en défie, lui répondit son père.— Je ne nierai point, reprit la jeune personne, que l'homme en général n'abuse de son empire ; mais lorsqu'il y renonce volontairement, qu'il soumet, qu'il abandonne tout son être à l'objet qui a su le charmer, quelle femme délicate et raisonnable pourra s'en prévaloir ? Ne sentira-t-elle pas que l'amour n'est qu'un échange de soins et d'égards, qu'il s'éteint au seul soupçon de la contrainte, et que pour plaire longtemps, l'épouse doit être la plus aimante et la plus douce. »

« Je suis mort ! s'écrie Trufaldin, et il se jette la face contre terre. Cerdagne, hors de lui, saute sur son pliant, sur la table, envoie d'un coup de pied son écritoire au bout de la salle, menace Théodora,

et, s'adressant à sa fille : Quelle fureur avez-vous donc de faire de l'esprit, et même contre vous ? Il y a une heure, vous trembliez pour ce jeune homme, et vous le poursuivez avec un acharnement... — Ce n'est point à l'homme de plume que je vais répondre : il n'est là que pour écrire : c'est à mon père qui ne saurait perdre ses droits. Seigneur, votre juste ressentiment est entré dans mon cœur. Je ne vois plus dans Mendoce qu'un homme digne d'une punition exemplaire, et je vais la prononcer. — Allons, c'est trop fort, et ceci n'est pas naturel. Séraphine, tu me joues... Ah ! tu ris, méchante fille ! — J'avoue, seigneur, que je me suis un peu vengée des inquiétudes que vous m'avez causées : et le jeune comte d'Aran, le fils du frère d'armes était d'intelligence avec moi. Comment vous saviez tous deux... — Oui, que nous n'avions rien à craindre. Pardonnez-nous cette tricherie, seigneur : je n'ai pas prévu l'état où elle vous a mis. — Il faut bien, parbleu, que je pardonne, puisque mes ruses sont découvertes. D'ailleurs, je comptais toujours en venir là — Ce pardon sera le dernier, je vous le jure, lui répliqua Mendoce. Mon amour n'est comparable qu'aux charmes de Séraphine : qui pourrais-je lui préférer jamais ? — Mais il me semble, reprit le comte d'Aran, en levant sa visière, qu'on a aussi besoin de mon indulgence. — Moi, je commence par tout oublier, dit la comtesse, en levant son voile, et en se jetant dans les bras de son fils. — Mon père... ma mère... — Cher Mendoce ! sois sage... sois heureux. » Et les embrassements et les exclamations durèrent un quart d'heure.

Séraphine était rayonnante. Il est si doux pour la beauté d'accorder sa vertu et son cœur ! Le grand sérieux du tribunal avait fait place à la joie la plus vive, on se mêlait, on souriait, on parlait tous à la fois : c'était charmant. Cerdagne apprit de Mendoce qu'il savait l'arrivée de son père et de sa

mère. Il loua la délicatesse qui avait porté le jeune homme à jouer la surprise pour éviter à la comtesse le désagrément de certaines explications sur lesquelles pourtant Trufaldin s'était suffisamment étendu dans la tour. Le comte augura bien de la discrétion de son gendre, et regardant sa Séraphine avec attendrissement : « Sois son époux, demeure son amant, et par pitié pour mes vieux ans, sois-lui toujours fidèle. Je renonce aux épreuves, renonce aux aventures. — Je vous le jure, mon père, par l'amour et par l'honneur. »

Théodora était la seule qui n'avait pris aucune part à la satisfaction générale. L'étonnement où l'avait jetée ce dénouement imprévu lui avait ôté l'usage de la parole. Mais revenant enfin à son caractère, elle mit ses poings sur ses hanches, et sortit en disant à Cerdagne : « Ce jeune fou épouse Séraphine : il ne le devait pas ; je ne le voulais pas ; je suis outrée, furieuse, désespérée ; et je ne sais qui je dois blâmer le plus de l'amoureux ou du beau père. »

Trufaldin, lui, qui se croyait pendu ou prêt à l'être, était resté étendu sur le plancher. Mendoce qui lui était vraiment attaché, quitta pour le secourir la belle Séraphine à qui il avait tant de choses à dire. La joie du bonhomme fut extrême quand il apprit que sa vie était en sûreté, et qu'il pourrait revoir Inès sans être exposé à de nouveaux accidents. « Seigneur Cerdagne, dit-il, pendant que vous êtes en train de faire des mariages, daignez consentir au mien, Mlle Inès n'en sera pas fâchée, elle vous servira avec plus de zèle, et je ferai mes efforts pour vous être agréable.— Ah ! tu comptes donc rester avec moi ? — Hé, comment voulez-vous, après ce qui s'est passé cette nuit, que la comtesse d'Aran... — Ah ! diable, je ne pensais plus à cela. Allons, je te fais mon lecteur ; vas annoncer cette nouvelle à ta grosse fille.

à qui, par considération pour toi, je donnerai une place plus relevée, et soyez prêts tous deux pour cette nuit — Quoi ! s'écria Mendoce, c'est cette nuit, cette nuit même... — Oui, mon ami : ce qu'on perd en bonheur ne se retrouve jamais. et accélérer celui de ma fille, c'est céder à mon cœur. Mesdames et seigneurs, passons dans la salle de bal ; je me sens de force encore à l'ouvrir avec la future comtesse d'Aran : c'est le privilège des papas. »

On court. on se presse, la joie commune fait oublier l'étiquette. Les vassaux nobles se mêlent avec les gens titrés. Telle comtesse ne dédaigne pas une sarabande que lui propose un simple gentilhomme. On ne pouvait admettre les roturiers sans une dérogeance absolue ; mais ils se dédommageaient dans une salle voisine avec les principaux domestiques du comte. Rotrulde, la petite, Guzman, donnèrent le signal du plaisir : Inès, enchantée, sautait à enfoncer le plancher, et le bon Trufaldin oubliant le passé, vivant dans l'avenir, dansait bien, car c'était de tout son cœur.

Mendoce prétendait à la fin de chaque danse, qu'il devait être minuit. La modeste Séraphine n'osait convenir qu'elle trouvait la soirée longue : elle répondait simplement : Oui, je crois qu'il est tard. Cerdagne, qui était le maître d'avancer le moment, sourit d'abord de l'impatience des amants, s'y rendit ensuite, et fit passer ses convives dans la salle du banquet.

Je vous fais grâce de la cérémonie nuptiale, de celles qu'on observa en couchant les mariés. Mendoce et Séraphine sont heureux, voilà tout ce qui vous intéresse. tout ce que vous voulez savoir.

FIN

table

I

II 76

III 149

IV 222

Orléans. — Imp G. Morand, 47, rue Bannier.